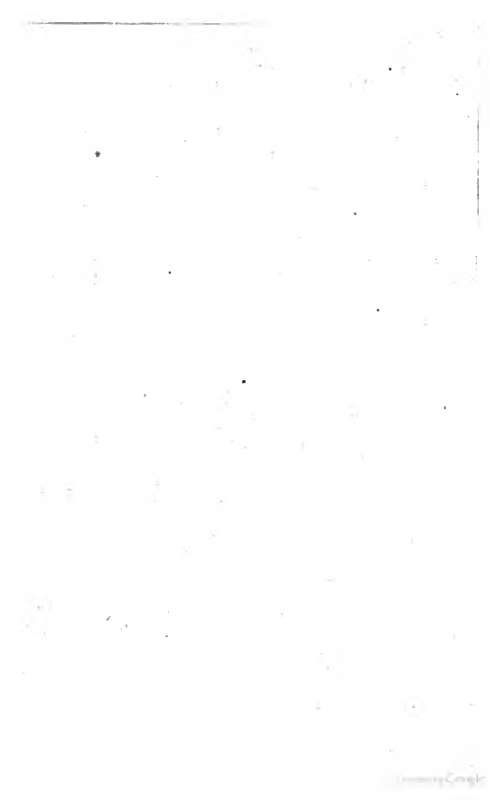








3480



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE,

TRADUCTION NOUVELLE,

TOME PREMIER.

583517

L'ODYSSÉE

D'HOMERE,

TRADUCTION NOUVELLE,

Précédée de Réflexions sur Homere, & suivie
de Remarques;

Par M. BITAUBÉ,

*De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres
de Berlin.*

*Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat Deus; ecce par Deo
dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LAMY, Libraire, quai des Augustins:

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

173888





A MESSIEURS
DE L'ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MESSIEURS,

SI Homere sortoit du tombeau, & qu'il parcourût encore les pays les plus éclairés de la terre pour chanter ses vers, c'est au milieu de vous qu'il se plairoit à s'arrêter. Sa langue vous est familiere ; ses fictions, les peintures qu'il a puisées dans la Mythologie, l'Hif-*

8 EPITRE DÉDICATOIRE.

*de plusieurs de vos membres , dont
j'admire autant les lumieres que je prise
l'estime & l'amitié dont ils m'honorent.*

Je suis avec respect,

MESSIEURS,

*Berlin , ce 10 Février
1785.*

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
BITAUBÉ.

AVERTISSEMENT.

J'E ne cherche point , par les réflexions fuivantes fur Homere & fur la traduction des poëtes , à me donner l'appui fragile d'une Préface. L'accueil qu'ont reçu mes premières observations fur cet objet , m'a engagé à les pourfuivre. Occupé longtems à traduire le plus grand poëte de l'antiquité , j'ai trouvé dans ce travail beaucoup de fatisfaction , non qu'elle n'ait été mêlée d'épines ; mais je ne fais pas profession d'être traducteur , & je puis bien dire , fans craindre de manquer jamais à ma parole ; *hic cestus artemque repono.* J'avois réfolu de ne point traduire

10 A V E R T I S S E M E N T .

l'Odyssée : j'ai cédé , peut-être témérairement , aux sollicitations d'un certain nombre de personnes éclairées , sollicitations qui pourroient m'enorgueillir , si l'on n'avoit toujours assez de raisons d'être humble. J'ai donc tenté cette entreprise , qui avoit de l'attrait , mais dont je sentoís toutes les difficultés.

Si l'on souhaite , pour compléter mes travaux sur Homere , une traduction de la Batrachomyomachie & des Hymnes attribués fausement à ce Poète (je ne fais s'il en faut excepter l'hymne à Apollon) , j'espère de trouver pour cette entreprise un amateur de l'antiquité , qui voudra bien suivre

AVERTISSEMENT. II

mon plan , & , s'il le juge utile , & que ma santé chancelante le permette , je reprendrai un moment le *ceſte* que j'ai dépoſé , mais ce ne fera que pour une lutte légère , où pourra m'engager le ſoin d'une reviſion.

J'ai tâché de profiter & de l'approbation & des critiques des Savans & des Journaliſtes éclairés.

Que le célèbre Heine me pardonne un mouvement de vanité , & me permette de dire à quelques Littérateurs de ſa nation , que j'ai eu la ſatiſfaction d'obtenir ſon ſuffrage. Il m'a confirmé que la haine nationale eſt une paſſion indigne d'un véritable ſavant , & ne peut même habiter en ſon cœur.

J'ai vu dans les deux extraits de ma traduction de l'Iliade qui forment , en grande partie , les cahiers 3 & 4 du *Journal littéraire & politique de l'Europe* , & principalement de la Suisse , que M. C. a pris la peine de confronter cette traduction entière avec l'original, travail , qui marque son goût pour Homere , & qui m'est honorable. Je n'ai pas l'avantage de connoître personnellement M. C. ; mais il est du petit nombre de ces hommes dont l'ame se peint dans leurs écrits, & avec lesquels on croit vivre , lorsqu'on les lit. Je travaillois à la traduction de l'Odyssée , lorsque je vis ces extraits ; ils sont très-flateurs pour

moi ; mais , loin de me porter au relâchement , plusieurs observations excellentes qu'ils contiennent , l'estime si sentie de M. C. pour Homere , n'ont fait qu'ajouter aux difficultés que j'avois à vaincre. Je lui disois quelquefois en moi-même : Vous que ce poëte enflamme ; car vous l'avez peint comme un homme qu'il inspire ; tenez , prenez ma plume , & vous asseyant sur le trépied , foyez l'organe de ce Dieu.

Je témoigne ici ma reconnoissance à deux Savans , MM. de Leuchsenring & l'Abbé H..... qui ont bien voulu être les Editeurs , le premier , de ma traduction de l'Iliade , & le second ,

14 AVERTISSEMENT.

de celle de l'Odyssée. On est heureux de rencontrer dans son Editeur un Aristarque. La seule plainte que je pourrois donc former, c'est que ces Messieurs, au lieu de la seule fonction d'Editeurs, n'aient pas quelquefois exercé celle de Critique.

Ce seroit ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur cette traduction de l'Odyssée; mais je me contenterai de rapporter un petit nombre de passages tirés des Préfaces de Pope.

Je ne puis décider, dit-il, en parlant de sa traduction de l'Iliade & de l'Odyssée, lequel de ces deux poëmes a coûté le plus à Homere; mais la dernière entreprise a été

AVERTISSEMENT. 15

infiniment plus difficile pour son traducteur.

Homere est Historien , Antiquaire , Théologien , Professeur des arts & des sciences , aussi bien que Poète. Il descend dans un grand nombre de particularités , qu'un poète , qui n'eût été que cela seul , auroit évitées. Son Traducteur doit le suivre dans ces détails , & tout ce qu'on peut exiger de lui , c'est de rendre chaque sujet aussi poëtiqnement qu'il le comporte.

Je n'appерçois pas dans les ouvrages d'Homere cet étalage si scientifique dont parlent Pope & beaucoup d'autres. Tout au contraire : les détails où le Poète Grec est

entraîné par son génie pittoresque ; intéressoient sa nation , non-seulement par la vérité de ces tableaux , mais encore par la nouveauté des objets qu'ils représentoient ; la longueur & la répétition de ces détails témoignent qu'elle n'avoit pas encore un grand fonds d'idées. Je continue à citer Pope.

Une traduction toujours littérale, seroit obscure & insupportable : mais souvent le seul moyen de rendre les beautés d'Homere est de s'écarter peu de la lettre. On ne doit prendre que la liberté nécessaire pour transmettre l'esprit de l'original, & soutenir la poésie du style;
 &

AVERTISSEMENT. 17

& j'ose dire qu'on ne s'est pas moins égaré par le soin trop servile d'une copie littérale, que par la chimérique audace de vouloir embellir cet auteur. Le feu du Poëte est ce que le Traducteur doit principalement conserver, & qui risque le plus de s'éteindre en ses mains.

Quel que soit le bonheur de son travail, il ne doit espérer de plaire qu'à ceux-là seulement qui réunissent le véritable goût de la poésie au savoir nécessaire pour lire cet Auteur. Satisfaire ceux qui manquent de l'une ou l'autre de ces qualités, n'est pas dans la nature de son entreprise. Un bel esprit unique-

18 A V E R T I S S E M E N T.

*ment moderne , ne goûtera que ce
qui est moderne ; un pédant ne
goûtera que ce qui est grec.*





(*) S U I T E
DES RÉFLEXIONS
S U R H O M E R E ,
E T
S U R L A T R A D U C T I O N
D E S P O E T E S .

IL ne faut pas un œil fort attentif pour s'appercevoir de l'étendue & de la beauté du plan de l'Iliade , ainsi que de l'intérêt qui regne dans ce poëme.

Un Héros , outragé par son Chef ,
& animé d'un noble courroux , s'enfer-

(*) Les réflexions dont celles-ci forment la suite ,
sont placées à la tête de ma traduction de l'Illade.

20 SUITE DES RÉFLEXIONS

me dans sa tente , & se tient éloigné des combats. Durant ce tems , la victoire abandonne l'armée , qui depuis neuf ans , s'occupe d'une grande entreprise , de laquelle dépend l'honneur de sa patrie. Le Chef ouvrant les yeux sur sa faute , députe au Héros courroucé les principaux Généraux de l'armée pour réparer cet outrage , & il lui offre de magnifiques présens. Le Héros , qui est fier , persiste dans son courroux. L'armée essuie de nouvelles défaites , & touche à sa perte entière. Mais cet homme inexorable a un ami ; cet ami verse devant lui des larmes , & ne lui demande que ses armes , & la permission d'aller combattre à sa place. L'éloquence touchante de l'amitié a plus de pouvoir que l'intercession des Généraux & tous les présens. Le guerrier irrité donne ses armes à cet autre lui-même ; mais il lui défend de combattre le Chef principal de l'armée ennemie , parce qu'il se réserve

l'honneur de ce combat , & qu'il craint pour les jours de son ami : vaine défense ; la valeur seule est écoutée ; on rapporte au héros son ami mort ; ses armes sont la proie du vainqueur. Le héros alors , livré au plus vif désespoir , se détermine à combattre , reçoit une nouvelle armure de la part d'une Déesse ; animé par la gloire , par l'amitié , & par la vengeance , il fait des prodiges de valeur , ramène la victoire dans le camp , tue le vainqueur de son ami , & honorant celui-ci de superbes funérailles , exerce , dans la violence de sa douleur , une vengeance même atroce sur le cadavre du Chef qu'il a privé de la vie ; mais fléchi enfin par les larmes du pere de ce Chef , il s'adoucit , & lui rend ce cadavre.

Voilà une foible esquisse du plan de l'Illiade , poëme qui a fait les délices d'un grand nombre de siècles , & que , de nos jours , quelques Littérateurs

22 SUITE DES REFLEXIONS

ont trouvé dénué de plan & d'intérêt.

(1) *είναι καὶ δύο τοὶ κτλ Ἀχαιοὶ*

Νέστωρ βελιχότερος (αὐτοὺς δ' ἔκ τισσεται αὐτῶν.)

L'Odyssée ouvre une autre scène. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le sujet de ce poëme, pour voir que le plan en est vaste, bien ordonné, rempli d'intérêt. Je vais aussi en donner une légère esquisse, dont j'emprunte à Pope les principaux traits.

Un Roi, cédant aux motifs les plus forts, quitte sa patrie pour une expédition longue & périlleuse. Après s'être couvert de gloire par une conquête importante, il s'embarque pour retourner dans sa patrie, & y ramener ses compagnons. Mais les tempêtes l'en écar-

(1.) Iliade, Chant II. Nestor, dans ce passage, dit à Agamemnon qu'on ne doit pas faire attention à un ou deux guerriers qui se séparent de l'armée, & qu'ils ne parviendront point à leur but.

tent , & le jetent en plusieurs contrées , qui diffèrent de mœurs & de gouvernement. Tous ses compagnons , malgré les avis qu'il leur donne , périssent par leur propre faute. Il se voit seul ; porté dans une Isle écartée , il paroît n'avoir aucun moyen d'en sortir. Cependant l'anarchie regne dans ses Etats ; ils sont en proie à de nombreux usurpateurs , qui consomment ses biens , trament la mort de son fils , & veulent obliger la Reine , son épouse , à prendre un autre époux. Le retour du Roi paroît impossible , on ne l'attend plus , & , dût-on voir ce retour , tout semble perdu pour lui. Enfin il revient par des moyens surprenans , caché sous un déguisement ingénieux , auquel le réduisent ses ennemis , & même ses longues infortunes. Par-là il a le tems de se faire connoître aux siens , & de mettre en œuvre tout ce qu'il faut pour vaincre les plus grands obstacles ; on voit un combat entre la

24 SUITE DES RÉFLEXIONS

prudente dissimulation d'un seul homme & l'aveugle insolence de tant d'usurpateurs. Sans autres ressources que sa valeur & sa prudence, il triomphe de tous ses ennemis, & ramène le calme & la paix dans ses Etats.

Que l'on nomme le Poëte épique, qui, après être arrivé avec éclat au terme d'une longue lice, entre dans une seconde, tout aussi étendue, & en sorte avec le même éclat. Il n'en est point d'autre qu'Homere. La grandeur & la force de son génie brillent d'autant plus qu'il s'est assujetti à un plan régulier, qu'il a produit deux poëmes d'un genre tout différent, & dont chacun eût suffi pour immortaliser son auteur, enfin qu'il a eu bien moins de secours que d'autres Poëtes épiques, dont la plupart se sont illustrés en marchant sur ses traces.

Dans l'Iliade, il est le Chantre de la valeur & de l'amitié; dans l'Odyssée,

il est le Chantre de la sagesse. Les Poètes , à cette aurore des connoissances humaines , étoient les seuls philosophes. Homere nous raconte qu'Agamemnon , en partant pour Troie , laissa à sa femme Clytemnestre un Poète fameux pour lui inspirer l'amour de la vertu , & qu'elle ne commit aucune faute , tant qu'elle eut auprès-d'elle cet ami sacré des Muses. Il se présente ici une question si naturelle qu'elle a été faite par plusieurs Critiques. Homere auroit-il donc pris en main la trompette épique , sans se proposer lui-même un but moral , soit dans l'ensemble de ses poèmes , soit dans un grand nombre de leurs parties ?

L'Odyssée , plus encore que l'Iliade , porte l'empreinte de ce but moral. On a toujours cru qu'elle étoit l'ouvrage de la vieillesse d'Homere ; la matiere du poème annonce la maturité de l'âge. L'ame de ce Poète , après avoir fait des

26 SUITE DES RÉFLEXIONS

tableaux animés de tant de combats ; semble se reposer avec plaisir dans un sujet plus doux & plus calme. Le héros de l'Iliade est plein de fougue ; ses passions ont quelque chose de sublime ; mais il est emporté par elles en plusieurs écarts : quoique malheureux par ses fautes , il a tant de grandeur , qu'on seroit tenté de l'imiter. Le héros de l'Odyssée suit des principes réfléchis , fait vaincre ses passions , a une conduite égale. Toujours pénétrant , il prévoit les malheurs , fait en triompher ; c'est un sage. Il n'est guere de situations dans la vie , il n'est point de relations d'homme à homme , pour lesquelles l'Odyssée n'offre quelque précepte utile , tantôt mis en action , tantôt exprimé d'une manière directe. Rois , sujets , peres , enfans , maris , femmes , maîtres , serviteurs , heureux , malheureux , tous y trouvent une abondante source de leçons ; elles sont présentées sous tant

de formes différentes, qu'elles sont appropriées à tous les esprits ; c'est comme un cours de morale , enrichi des ornemens de la poésie. Si quelquefois on a donné par dérision à Homere le titre de bon , je crois que le ton naïf qui regne dans ce poëme , & qui accompagne les leçons qu'il renferme , peut faire donner par le cœur à Homere ce titre , qui ne se trouve pas toujours à côté de celui de grand , & qu'il partage avec ce Lafontaine chéri de tous les lecteurs , & auquel il ressemble dans l'Odyssée , autant que le comporte la différence de leur genre.

L'Iliade est , comme on l'a dit , le poëme des Princes & des Rois ; dès le début , comme dans le développement de l'action , il leur présente une importante maxime dans l'exemple de sujets qui périssent par la faute de leurs Chefs ; *delirant reges*. L'Odyssée est le poëme des peuples & des Rois ; il montre le

28 SUITE DES RÉFLEXIONS

courage & toutes les ressources d'un grand homme, luttant contre l'infortune : *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat Deus ; ecce par Deo dignum , vir fortis cum mala fortuna compositus*. Ce poëme annonce encore dès l'entrée, & expose ensuite d'une maniere frappante les malheurs où les sujets peuvent être entraînés par leur folle imprudence. C'est l'Odyssée qui a fait enfanter ce poëme de l'immortel Fenelon , Telemaque , plus moral encore que son modele. Horace , dont l'Odyssée paroît avoir été le poëme favori , l'a principalement caractérisée dans ces vers si connus , où il dit , en parlant d'Homere , que sa philosophie est plus claire & plus utile que celle des Philosophes même.

Aristote & d'autres Critiques ont dit que le héros d'un poëme ne doit point être un homme parfait. Le héros de l'Odyssée , tel qu'Homere le peint , est

au moins trèsvoisin de la perfection. Le Poëte , comme je le fais voir dans mes Remarques , coule fort légèrement sur les sentimens que Calypso inspira à son hôte , & le représente toujours n'aspirant qu'à son départ. Ulysse cede-t-il aux desirs de Circé ? c'est pour obtenir la délivrance de ses compagnons , & par l'ordre de Mercure , qui a fait entendre à ce Prince qu'un mortel ne doit point être rebelle aux vœux d'une Déesse , tant Homere semble avoir craint de donner quelque foiblesse trop marquée à son héros ! Ulysse est fort dissimulé ; mais c'est toujours la prudence qui le dirige lorsqu'il recourt à la ruse ; il fait , quand il le faut , déployer sa valeur. La vengeance qu'il tire des usurpateurs de ses Etats est terrible ; mais quelle vengeance est plus fondée sur la justice !

Chacun fait que le plan de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade , qu'ils

30 SUITE DES RÉFLEXIONS

sont appropriés l'un & l'autre à la nature de leur sujet , que l'action de l'Iliade renfermant peu de jours , amenoit naturellement un récit non interrompu , & plus conforme , dans sa marche , à celui de l'histoire ; tandis que l'action de l'Odyssée embrassant huit années & quelques mois , & , par conséquent , un plus grand nombre d'événemens , eût paru longue , languissante , & eût offert de la confusion , si Homere avoit commencé son récit depuis le départ d'Ulysse des rivages de Troie , & suivi le fil des aventures de ce Chef. L'art qui fut inspiré à Homere par la nature , a été adopté de tous ceux dont les Epopées sont de quelque étendue , art qui , en plaçant le Lecteur tout près du dénouement , le trompe en quelque sorte , prévient son impatience & sa langueur , & lui fait saisir d'une seule vue tout l'édifice d'un grand poëme. Mais je ne parle du plan de l'Odyssée que parce

S U R H O M E R E. 31

qu'il me conduit à deux considérations , dont l'une roulera sur cette question , savoir , si Homere , en effet , a conçu le plan de ses Epopées , tel que nous le possédons , & l'autre sur la décadence qu'on a cru remarquer dans la verve de ce Poëte.

Lycurgue , dit-on , apporta dans la Grece les ouvrages d'Homere , répandus alors , par diverses parties , dans l'Asie mineure ; Pisistrate , ou son fils , les réunit en corps. C'est ce qui fait demander encore de nos jours , si nous sommes bien assurés qu'Homere soit l'auteur de ces divers morceaux , & s'il avoit conçu le vaste plan qu'ils présentent.

Je n'ajouterai rien à tout ce qui a été dit sur le premier membre de cette question : pour peu qu'on ait de tact , on s'appërçoit que la même touche regne dans tous les chants de ces poëmes. Quant au dernier membre de la ques-

32 SUITE DES RÉFLEXIONS

tion , il suffiroit de dire qu'on ne peut comprendre que divers chants d'un seul homme eussent formé , sans qu'il en eût eu le dessein , deux plans réguliers. Il seroit déjà inoui , qu'un seul poëme fût né de cette maniere ; mais qu'un homme en eût enfanté deux par l'effet du hazard , je pense qu'il n'est pas nécessaire de recourir aux calculs de ses jeux , pour dissiper cette absurdité. Le Littérateur qui accorderoit tant au hasard , me paroîtroit imiter , en petit , la folie des athées.

Il me semble démontré qu'Homere avoit composé ses ouvrages dans l'ordre où nous les possédons ; ses chants sont unis l'un à l'autre , non - seulement par la liaison des choses , mais souvent par des liaisons marquées (1). Le chicaneur le plus obstiné conviendra que ces ouvrages

(1) On sait que longtems ces poëmes ne furent pas divisés par chants , & formerent chacun un tout continu.

offrent au moins de très-grands morceaux dont les parties tiennent ensemble d'une manière intime. Si Homère a su ordonner si bien les grandes masses de ses poèmes, pourquoi n'auroit-il pas ordonné le tout ? Le début de chacun d'eux annonce tous les chants qui suivent le premier, & qui n'en font que le développement.

Mais supposons qu'Homère eût composé ses poèmes, ainsi qu'il les chantoit, par morceaux séparés, il n'est pas douteux, puisqu'ils forment un si bel ensemble, qu'il suivoit, par l'instinct du génie, un vaste plan, d'où résulteroit une belle ordonnance de ces chants, & qui étoit capable de contenter ses auditeurs. Par exemple, s'il leur avoit chanté la querelle d'Agamemnon & d'Achille, il étoit naturel qu'ils voulussent entendre les suites de cette querelle, & savoir si ces deux Chefs s'étoient réconciliés. Or voilà

34 SUITE DES RÉFLEXIONS

tout le plan de l'Iliade. Le même desir qui animoit ses auditeurs, devoit l'animer lui-même dans la composition de ses vers. Eût-il traité séparément & sans ordre chacune de ses parties ; il n'en est pas moins vrai qu'elles ont une étroite liaison , qui guidoit le Poëte lorsque la Muse l'inspiroit.

Il y a peut-être dans l'Iliade quelques chants que l'on pourroit transporter , ou qui du moins ne tiennent pas au plan d'une maniere aussi intime que les autres : mais il n'en est pas de même de l'Odyssée. L'ordonnance générale du plan en est plus régulière encore que celle du plan de l'Iliade , & il est impossible de douter qu'Homere ne l'ait conçue telle que nous la possédons. C'est ce que je vais prouver. Dès le début , Homere annonce qu'il va chanter les courses d'Ulysse. Que fait-il ensuite ? amene-t-il d'abord son héros sur la scene ? Non ; il nous transporte à Ithaque , & pei-

gnant les défordres qu'y commettoient les Prétendans , il montre Telemaque se préparant à partir pour chercher son pere ; Minerve lui a dit d'exécuter ce projet dès le lendemain ; les chants suivans nous représentent ce jeune Prince à Pylos & à Sparte. Le Poëte a-t-il oublié son sujet ? point du tout : mais ce n'est qu'au cinquième chant qu'Ulysse paroît sur la scene ; son arrivée chez les Phéaciens , ses récits , son retour dans sa patrie , dévelopent le sujet principal du poëme , sujet annoncé dès l'entrée , & que termine ce retour. Ainsi , ce qu'on n'avoit pas remarqué , l'Odyssée annonce d'une maniere palpable qu'Homere , en chantant Ulysse , a conçu ce vaste plan.

Il ne reste plus qu'à dire que les Editeurs d'Homere , en réunissant les morceaux épars de ses poésies , ont composé les liaisons. On ne disconvient pas qu'il n'y ait eu des vers d'interpolés

36 SUITE DES RÉFLEXIONS

par l'ignorance ou l'incurie des copistes , ou par quelque autre circonstance ; mais ces interpolations n'ont pu être considérables , & n'ont pas échappé à l'œil de la critique.

Cette famille Homérique , qui , après la mort de ce Poëte , alloit de toutes parts chantant ses vers ; l'enthousiasme qu'il inspira , & qui fut si grand que beaucoup de villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance ; les temples , & les jeux qui lui furent consacrés , ne permettent pas de croire que ces villes , & l'Asie mineure entière aient été indifférentes sur le sort de ses ouvrages. Les copies dûrent s'en multiplier en peu de tems. Si ce Poëte a été négligé durant sa vie , son nom & ses vers eurent une grande célébrité après sa mort.

Le nombre de ces copies dut augmenter , après que l'on eut porté ces poëmes dans la Grèce. Si quelque Edi-

teur Athénien , ou autre , en réunissant les membres épars de ces ouvrages , y eût fait des additions ou des changemens considérables , ne l'eût-on pas remarqué dans le reste de la Grece , & dans cette Asie mineure , qui avoit érigé les plus superbes monumens à la gloire de ce Poëte , & qui avoit fait son apothéose ? Il ne s'agit pas ici d'ouvrages qui n'intéressent qu'une petite communauté ; ceux dont nous parlons , intéressoient les peuples de la Grece & de l'Asie mineure , toutes les contrées où la langue grecque étoit répandue.

D'ailleurs quel motif dut animer un Editeur d'Homere ? n'est-ce pas son admiration pour ce grand génie ? Ce motif lui eût-il permis de toucher à ses ouvrages ? Rappelions-nous le trait de ce Peintre qui laissa une lacune dans le tableau d'un grand maître , plutôt que d'y toucher. Je me persuade qu'un Edi-

38 SUITE DES RÉFLEXIONS

teur d'Homere devoit être animé du même respect. Quelqu'un a-t-il osé remplir les lacunes que nous voyons dans beaucoup d'endroits de l'Enéide ? Un esprit médiocre feroit ces supplémens avec trop de maladresse pour qu'ils ne fussent pas remarqués ; un homme à talent respecte un si grand modele.

En remontant jusqu'à la plus haute antiquité , Homere est de tous les Ecrivains celui qui eut les Editeurs les plus connus , les plus habiles & les plus nombreux. Quels noms que ceux de Pisistrate , Aristote , Aristarque , & plusieurs autres ! L'attention que ces savans Critiques ont donnée au texte d'Homere est telle que nous connoissons les endroits que plusieurs d'entr'eux ont rejetés , ou qui leur ont paru suspects , & même les raisons qu'ils en alléguoient. Les hymnes , & le poëme de la Batrachomyomachie qu'on attribue à Homere , se sont trouvés , il est

vrai, dans les plus anciennes éditions de ce Poëte; mais, à l'exception de l'hymne à Apollon, les plus habiles Critiques, de siècle en siècle, ont douté de l'authenticité de ces poëmes.

Je suis très-curieux de voir comment s'y prendra un Critique moderne d'Italie pour revendiquer à son pays les ouvrages d'Homere, & pour prouver, comme il l'a promis, qu'ils ont été composés dans la grande Grece par des Prêtres, disciples de Pythagore. L'amour de la patrie a beaucoup de force s'il a fait naître une telle assertion.

Voici la seconde considération où m'engage le plan de l'Odyssée; il montre le génie d'Homere dans toute sa vigueur. Quel est le propre de la décadence de l'esprit, décadence qu'on a cru appercevoir dans ce poëme? Ce n'est certainement pas de se frayer de nouvelles routes. L'Iliade, prise en général, est un récit continu, qui ne

40 SUITE DES RÉFLEXIONS

s'écarte pas de l'ordre des tems. Homere pouvoit suivre la même marche dans l'Odyssée : mais son génie a encore assez de force & de chaleur pour proportionner son plan à l'étendue de son sujet , pour en créer un qui soit d'une ordonnance plus hardie , en même tems que plus savante , pour se jeter , dès l'entrée de son poëme , tout près du dénouement , afin d'éviter la langueur d'une marche longue & uniforme. Il n'a pas fallu aux Poëtes qui l'ont suivi un grand effort d'art & de génie pour l'imiter à cet égard : mais celui qui est le créateur de ce plan , devoit avoir encore beaucoup de feu : or rien ne porte à douter que l'invention n'en soit due à Homere.

Ceci me conduit à la discussion du sentiment de Longin sur l'Odyssée.

Ce poëme , dit-il , montre comment un grand génie , en vieillissant , se complait aux narrations & aux fables ;

il est facile de prouver que l'Odyssée a suivi l'Iliade. Homere, dans son dernier poëme, est comme le soleil qui se couche ; sa grandeur n'a pas diminué ; mais il n'a pas le même feu ni la même force. Ce n'est plus le sublime de l'Iliade, ce feu, cette rapidité entraînante, ce combat des passions. Mais Homere, ainsi que l'océan dans le reflux, est encore grand lorsque son génie semble perdre de sa vigueur ; il ne faut pas oublier, par exemple, sa description de la tempête : il est même grand dans le tems qu'il s'égare en longues narrations & en fictions incroyables ; c'est ce qu'offrent les aventures d'Ulysse chez le Cyclope, & d'autres endroits. Il est arrivé à la vieillesse, mais c'est la vieillesse d'Homere ; il produit des rêves, mais ce sont des rêves de Jupiter. Je veux montrer seulement que les grands Poëtes, lorsque leur génie vient à manquer de force & de

42 SUITE DES RÉFLEXIONS

feu pour le pathétique , peignent des mœurs , &c.

Le Bossu , d'autres Critiques , & Pope en particulier , ont solidement discuté l'affertion de Longin. Je vais donner un précis de leurs observations , & je ne ferai qu'y joindre quelques remarques.

Longin dit avec raison qu'il y a plus de sublime dans l'Iliade que dans l'Odyssée. Il reste à savoir si ce dernier poëme n'est pas d'un genre qui prête moins au sublime , & , à cet égard , ce grand Critique semble n'avoir pas rendu assez de justice à Homere. Si ce Poëte a rempli les conditions que demandoit son sujet , l'Odyssée est aussi bien un chef-d'œuvre que l'Iliade.

Homere a si peu voulu que ces deux poëmes se ressemblassent , que , bien qu'il eût déjà tracé dans l'Iliade le caractère d'Ulysse , il le présente , dans l'Odyssée , sous un autre point de vue ,

non dans tout l'éclat de sa gloire, mais dans l'ombre de la vie commune, avec un mélange des qualités nécessaires pour les incidens qu'elle amène; il le présente se débattant contre l'infortune, & le place souvent au niveau du moindre des hommes. Les autres personnages ne sont pas au-dessus de la haute comédie. Calypso, quoique Déesse, est intrigante; les Prétendans ont le même caractère; celui du Cyclope, de Melanthe & d'Irus est même burlesque; l'amour, les banquets, les danses & les jeux occupent un grand nombre des scènes de ce poëme.

Le style est approprié au genre. L'Odyssée n'a pas toujours des vers majestueux; elle prend souvent le ton familier du dialogue convenable à la comédie. Néanmoins on y voit souvent de la dignité.

Il peut y avoir de la beauté, même dans la représentation naturelle d'une

44 SUITE DES RÉFLEXIONS

action commune. Virgile & d'autres Poètes en offrent des exemples. Dans l'histoire , le récit tout simple d'événemens ordinaires , & même pris de l'intérieur de la vie domestique , est souvent ce qui fait la plus vive impression.

Ce qui a paru indiquer la décadence de l'imagination d'Homere , prouve la force de son jugement , & l'on peut ajouter l'étendue de son génie , d'avoir choisi ce sujet , & d'y avoir proportionné son ton & son style. Car , eût-il composé l'Odyssée dans sa jeunesse , & l'Iliade dans un âge avancé , ces deux poèmes auroient dû être exactement ce qu'ils sont. Blâmer Homere du choix de ce sujet , seroit se plaindre de trop de variété , & croire qu'après avoir écrit de belles choses , il faut toujours se copier soi-même.

Il y a bien peu de Poètes qui aient su descendre comme Homere ; il est difficile de conserver , dans cette occa-

sion , l'aifance & une forte de dignité , comme il eft difficile à un Prince d'être familier , fans rien perdre de fa grandeur. On imite plutôt le ftyle fublime que le ton naturel & naïf. Celui-ci ne s'égare jamais dans les nuages ; il eft à la portée de tous les efprits , & dès qu'il n'eft point apperçu , il n'exifte point. Homere , lorsqu'il prend le ton le plus familier , eft toujours abondant , aifé , coulant & harmonieux. Difons plus , il ne montre pas moins d'invention dans les plus petites images que dans les grandes. Le génie qui a donné le plus parfait modele du fublime , eft le même qui a fu donner à un genre plus fimple fa perfection.

Homere , dans l'Odyffée , s'élève toutefois quand la nature du fujet le demande , ce qui confirme que fon génie n'avoit pas baiffé , mais qu'il n'en fuivoit pas moins l'impulfion qu'il n'écoutoit les loix du goût.

46 SUITE DES RÉFLEXIONS

L'Odyssée , à quelques égards , l'emporte sur l'Iliade ; non-seulement les fables & les mœurs y sont plus instructives ; mais il y regne plus de variété ; on y trouve moins de répétitions ; je crois y appercevoir , non des traces de caducité , mais la maturité de l'âge & du goût. Les narrations n'en sont pas plus prolixes & ne marquent pas plus la vieillesse que bien des dialogues de l'Iliade. Quel est celui qui peut lire l'Odyssée sans y voir la fécondité de l'invention , le riche coloris , la force & la vie des images & des descriptions , la variété du nombre & de l'harmonie ! L'Odyssée est une source intarissable de poésie , elle n'est pas moins pleine pour être douce & agréable.

Homere est , dans l'Iliade , un fleuve qui tonne , écume , tombe en cataractes , roule à travers les rocs & les précipices ; il frappe , il étonne : dans l'Odyssée , c'est le même fleuve qui coule

tranquillément à travers de beaux val-
lons & d'agréables pâturages.

Si Longin a jugé l'Odyssée avec un
peu de sévérité, des Critiques, aussi
habiles que lui, n'ont fait aucune dis-
tinction entre ces deux poèmes. Aris-
tote les nomme constamment avec les
mêmes éloges, & tire de l'un & l'autre
ses exemples. Horace marque de la
prédilection pour l'Odyssée; il est si peu
de l'avis de Longin, qu'il loue ces fic-
tions & ce tableau des mœurs, où le
précepteur du sublime voyoit l'em-
preinte de la vieillesse d'Homere; il
appelle ces fictions *miracula speciosa*.

A ces observations qu'on oppose à
Longin, l'on peut ajouter les réflexions
suivantes. On trouve dans tous les en-
droits de l'Odyssée qui en étoient sus-
ceptibles, cette course vigoureuse,
cette entraîante rapidité qui caracté-
rise l'Iliade: ces endroits ne sont pas
en petit nombre. Il me seroit facile de

48 SUITE DES RÉFLEXIONS

le montrer ; mais chacun peut l'appercevoir. N'est-il pas surprenant qu'un sujet plus étendu , & des détails plus multipliés n'aient pu ralentir le vol d'Homere ? On reconnoît presque partout le Poète dont Horace dit : *SEMPER ad eventum festinat*. Il est remarquable qu'Horace dit ceci en parlant de l'Odyssée. On ne disconvient pas que dans ce poëme , au milieu de fables charmantes & instructives , il n'y en ait quelques-unes qui nous paroissent absurdes. On l'attribue à la vieillesse d'Homere : je l'attribuerois plutôt à l'enfance du monde.

Homere , dans l'Odyssée , ne peint-il que des mœurs , & n'est-elle qu'un tissu de narrations ? Ce poëme n'offre-t-il pas un grand nombre de scènes pathétiques , quelquefois même d'un genre terrible ? Je ne veux point parler des périls où le héros est exposé dans ses courses & dans son palais même. Que
de

de situations pathétiques n'amènent pas les courses de Telemaque , l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens , son départ de leur Isle , son retour dans sa patrie , & ce grand nombre de reconnoissances , que ce Poëte a eu l'art de si bien placer , & où brille la fertilité de son génie , puisqu'elles sont si variées , & qu'il n'en est aucune qui ne soit touchante ! N'y auroit-il , dans l'Epopée , de pathétique , que celui qui naît de la terreur ?

Enfin a-t-on pu n'être point frappé du vif intérêt qui regne dans l'Odyssée , intérêt supérieur encore à celui de l'Iliade , ou du moins qui paroît plus continu , & devoir être senti par un plus grand nombre de lecteurs , que fatigue la peinture multipliée des combats ? L'Odyssée est le poëme de toutes les âmes sensibles ; *on admire l'Iliade* , a dit quelqu'un , *on aime l'Odyssée*. Un

50 SUITE DES RÉFLEXIONS

homme d'esprit l'a fort bien définie , *une Epopée domestique*. Homere y peint ses héros dans l'intérieur de la vie privée , après les avoir produits sur un théâtre brillant ; on pourroit dire qu'il est tour-à-tour le Tite-Live & le Plutarque des Poètes. C'est ainsi qu'il produit des tableaux finis de ses personnages : on les connoît mieux après avoir , pour ainsi dire , vécu avec eux dans le sein de leurs foyers. Si l'Odyssée est le fruit de la vieillesse , elle est née pour la rendre respectable & la faire chérir.

Le jugement de Longin sur l'Odyssée a été suivi par bien des Critiques ; il a eu une influence marquée ; plusieurs Savans ont même enchéri sur ce jugement. L'opinion d'un si grand Critique méritoit quelque discussion ; mais aujourd'hui , les deux poèmes d'Homere ont une destinée différente , & l'Odyssée

a plus de partisans encore que l'Iliade. Faut-il l'attribuer à la philosophie, qui semble avoir affoibli l'admiration que l'on avoit pour les conquérans ? La peinture des combats ne feroit-elle plus du goût de tous les esprits ? Bien des lecteurs feroient-ils révoltés de la férocité des héros de l'Iliade, de la partialité trop marquée qu'Homere y montre pour les Grecs ? Ou n'est-ce aujourd'hui que le plus petit nombre qui soit frappé du sublime ? Ou enfin l'Odyssée auroit elle un intérêt & un charme qui manquent à plusieurs parties de l'Iliade ? C'est sur quoi il ne m'appartient point de prononcer une décision peremptoire.

Ecoutons plutôt ce que Pope dit agréablement pour montrer comment l'un & l'autre poëme ont servi de modele aux Poëtes.

Homere fait-il un dénombrement des
d 2

52 SUITE DES RÉFLEXIONS

armées ennemies ? tous comptent & déploient leurs forces dans le même ordre. A-t-il des jeux pour honorer les funérailles de Patrocle ? Virgile en a pour honorer celles d'Anchise, le Stace pour celles d'Archemor. Ulysse va-t-il visiter l'empire de Pluton ? l'Enée de Virgile & le Scipion de Silius sont envoyés sur ses traces. Est-il retenu par les charmes de Calypso ? Enée l'est par les charmes de Didon, Renaud par ceux d'Armide. Achille, pour une querelle, s'absente-t-il du combat ? il faut que Renaud s'absente aussi longtems pour la même raison. Fait-il présent à son héros d'une armure célèbre ? Virgile & le Tasse font le même présent aux leurs. Ajoutons ; si Telemaque voyage pour chercher son pere, l'idée de cette course est comme un germe heureux, qui fait enfanter à Fenelon un chef-d'œuvre. En conduisant son Telemaque sur les

traces de l'ancien , il devient le précepteur des Rois (1).

Il seroit facile de pousser plus loin ce parallele. Je remarque , en passant , que la situation d'Achille qui se tient éloigné des combats , parce que son Chef l'a offensé , & qui l'oblige à lui faire des réparations humiliantes , a un côté bien plus grand & même plus intéressant que celle de Renaud , qui fuit après avoir tué l'un des Chefs de l'armée. La colere & la fierté d'Achille l'emportent sur la passion qu'il a pour les combats , quoique ces combats se livrent sous ses yeux ; il résiste aux

(1) Homere , dans l'Odyssée , a ouvert la route aux Poëtes badins , tels que l'Arioste , dont le poëme est un tissu d'aventures héroïques , comiques , &c. M. Wieland , en suivant glorieusement les traces de l'Arioste , a fait naître , parmi les Allemands , un nouveau genre , pour lequel leur langue & leur caractère sembloient n'avoir pas assez de flexibilité. Ses vers respirent une gaieté folâtre ; la langue allemande s'y dépoille de son austérité ; elle s'y montre douce & légère.

54 SUITE DES RÉFLEXIONS

prieres que les principaux Chefs lui font dans cette députation, pleine d'intérêt, de grandeur, & de pathétique. Renaud, s'il ne veut pas attendre que son action soit jugée, est obligé de fuir loin du camp; il n'est point, comme Achille, tenté de combattre par le spectacle du carnage; il ne peut même combattre, si son Général ne le rappelle; il oublie la guerre dans les bras d'Armide; il faut qu'on lui reproche sa mollesse, & qu'on réveille en lui l'amour de la gloire. Renaud, dans cette situation, ressemble plus à Enée qu'au fils de Thétis. J'avoue que le Tasse, en donnant moins de grandeur à l'Achille des Croisés, a su nous intéresser pour lui, même par ses foiblesses (1).

(1) Il n'est pas nécessaire de relever la méprise d'un Critique moderne, qui fait durer l'inaction d'Achille l'espace de neuf ans. Personne n'ignore qu'elle ne dura que dix-sept jours. Je ne parlerai pas de quelques autres méprises échappées au même Critique.

SUR HOMERE. 55

L'on a observé qu'Homere étoit le plus dramatique des Poètes épiques. *On écoute Homere*, dit Pope, *on lit Virgile*. Je ferai à ce sujet une courte remarque. Les personnages du Poète Grec ne disent, lorsqu'il le faut, que très-peu de paroles; quelquefois deux ou trois vers composent leur discours, fidelle image de la vie commune, surtout de la vie domestique.

Je passe au sujet qui forme la seconde partie de ces Réflexions, savoir, la traduction des Poètes.

L'on pense généralement que la traduction est la pierre de touche des beautés poétiques, & que ce qui est vraiment beau, risque le moins de s'altérer dans cette espece de transplantation. Il s'en faut bien que cette asser-

56 SUITE DES RÉFLEXIONS

tion , prise dans son universalité , soit vraie. Il est certain que les beautés qui dépendent du plan , ne souffriront point de pertes dans une traduction ; il est certain encore que les jeux de mots ne résisteront point à cette épreuve : mais parmi les beautés de détail , il en est souvent qui sont particulières à une langue , & qui sont autant des beautés que celles qui ne s'alterent point dans la traduction , ou celles qui forment le plan & les grandes masses d'un poëme. On fait que les beautés de détail , propres ou non à une langue , feront plutôt pardonner un plan défectueux , qu'un bon plan ne satisfera en leur absence.

Si les plus grandes beautés se transmettoient le mieux d'une langue dans l'autre , il en résulteroit que les plus excellens Poëtes offriroient le moins d'obstacles à la traduction. Or c'est précisément le contraire. Les Poëtes les plus distingués ont , par la force de

l'imagination & du sentiment , créé des tours si énergiques & si originaux , qu'il est toujours très-difficile , & quelquefois impossible , de les reproduire avec des matériaux différens. Ces tours alors sont comme ces plantes apropiées à certains climats : mais pour ne pouvoir croître en tous lieux , perdent-elles de leur prix réel ?

Les meilleurs Poètes ont exercé un plus grand nombre de traducteurs. Mais , à l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas les originaux , ils cherchent en vain le Poète distingué dans la plupart de ces especes de ruines , où ils ne s'arrêtent guere , & ils concluent que la pédanterie a érigé des autels à ces auteurs. C'est précisément à cause de l'excellence de ces Poètes qu'ils charment tant dans leurs langues , & risquent le plus d'être défigurés dans les traductions. On voit par cette espece de joute toujours recommencée

58 SUITE DES RÉFLEXIONS

d'une foule de traducteurs contre les meilleurs modeles, combien cette victoire est difficile à remporter.

Il en est à peu près d'un grand Poëte que l'on traduit, comme d'un homme d'esprit, obligé de parler une langue qu'il n'ignore pas, mais qui ne lui est pas familiere; les termes manquent souvent à ses idées; il faut bien des talens au Traducteur pour qu'on ne s'aperçoive pas trop que l'Auteur ne parle pas sa propre langue.

J'ai entendu dire à un Savant (1), plus métaphysicien que littérateur, qu'il estimoit peu Virgile & Horace, malgré leur haute réputation, parce que leurs beautés étoient inhérentes à leurs langues. Ce jugement est même peu philosophique : car que sont les mots, sinon les signes de nos idées ? En louant les langues anciennes, on loue prin-

(1) De Prémontval.

cipalement le génie des peuples & des écrivains qui leur donnerent naissance & les cultivèrent.

Parmi les inconvéniens de la traduction , celui dont je vais parler n'est pas un des moindres. Ceux qui ne se croient pas assez de talens pour être auteurs , ou qui veulent se préparer à le devenir , croient souvent pouvoir être traducteurs , jugeant en général , bien qu'à tort , cette entreprise très-facile. Il y a telle traduction qui demande plus de talent que tel ouvrage original. Dans ce cas , il vaudroit mieux commencer par être auteur , & finir par traduire.

Quand on songe au grand nombre de langues qu'un homme de lettres est obligé d'apprendre , s'il veut connoître les écrivains originaux des divers peuples qui se sont distingués dans la littérature , on craint que les moyens , plutôt que de nous conduire à la fin , ne nous en écartent , & que les objets

60 SUITE DES RÉFLEXIONS

dont on veut s'instruire , ne trouvent la place remplie par les mots. Ne feroit-il donc pas utile que la traduction nous dispensât de ce travail ? Quoi de plus avantageux que de connoître les écrivains de toutes les nations , sans voyager , pour ainsi dire , au milieu d'eux , & que ce soient eux , au contraire , qui viennent nous trouver dans nos contrées ? C'est à quoi tend la traduction ; c'est ce qu'elle semble promettre. Je fais bien qu'elle ne le tient pas. Comme ses copies ne peuvent être exactement ressemblantes , elles ne sauroient prendre la place des originaux , & ne dispensent pas de remonter aux sources.

Mais elles peuvent au moins faciliter ce travail. Tous les peuples cultivent aujourd'hui la littérature. Si nous voulons jouir de toutes les richesses de leur génie , des traductions bien faites pourroient nous conduire plus promptement aux sources , & nous épargner du tra-

vail. Il y a des esprits peu propres à l'étude des langues , & cependant très-capables de sentir les beautés des bons écrivains. Les traductions peuvent diminuer la sécheresse qu'ils trouvent dans cette étude.

Je fais qu'on prétend qu'il ne faut pas trop faciliter l'étude des langues ; on fait là-dessus des réflexions plausibles. Elles l'étoient encore plus lorsque les langues étoient la science principale & presque unique , & lorsqu'on pouvoit se borner à l'étude des langues anciennes : mais aujourd'hui que les sciences ont fait tant de progrès , & que le nombre des langues que l'on étudie a augmenté , il est presque impossible que l'étude des mots ne nuise à celle des choses , si l'on n'emploie tous les moyens capables de faciliter la première.

Je vais plus loin : j'ose dire que des traductions bien faites , pourvu qu'en les consultant , on ne néglige pas les

62 SUITE DES RÉFLEXIONS

originaux , serviront à en donner une connoissance plus approfondie. Que de termes qui ne sont entendus qu'à demi par plusieurs de ceux qui passent pour savans ! que d'idées dans un auteur dont ils ne saisissent pas toute la justesse ! Il se fait souvent un combat entre l'orgueil & la paresse. Celle-ci s'oppose aux progrès de nos connoissances ; celui-là ne s'y oppose pas moins en dédaignant d'employer des secours qui ne semblent pas faits pour les Savans . Parmi ceux-ci il en est néanmoins qui , tout en déclamant contre les traductions , en profitent. Les auteurs même les plus aisés ont des endroits qui souvent n'ont été bien approfondis que par ceux qui , pour les interpréter , en ont fait , pour ainsi dire , leur unique étude. Combien d'auteurs ont plus de difficultés qu'ils n'en présentent au premier abord ! Pour ne parler que d'Homere , qui paroît si aisé , le savant Casaubon dit de lui ;

tout le monde n'entend point ce divin Poëte.

Au reste , je vois qu'on reconnoît l'utilité des traductions dans la plupart des institutions , où l'on conduit la jeunesse au savoir. Les maîtres les plus habiles , après avoir exercé la sagacité de leurs disciples , joignent à l'explication des originaux , des traductions qu'ils font à haute voix , ou celles qui sont entre les mains du Public. J'ai souvent assisté à ces leçons , & je n'ai point remarqué que cette méthode nuisît à l'étude des langues.

Les Savans , qui dépriment les traductions , oublient donc quelquefois eux-mêmes ce qu'ils leur doivent. Je n'ignore pas qu'ils se récrient contre le peu de bonté d'un grand nombre de ces ouvrages ; & en cela ils n'ont pas tort : mais est-ce une raison de s'élever contre le genre ?

Il y a des Savans qui vont plus loin

64 SUITE DES RÉFLEXIONS

encore , & qui , exagérant les difficultés d'un art qui , sans doute , en a d'assez réelles , jugent qu'il est impossible de traduire. Cependant il m'est arrivé , plus d'une fois , de surprendre ces mêmes Savans à parler avec les plus grands éloges de traductions , qui sont , en effet , reconnues pour des chef-d'œuvres. Il faut donc en conclure que ce qu'ils appellent impossible , signifie seulement très-difficile , & alors aucun homme éclairé ne les contredira.

Je n'ai garde d'imputer de l'orgueil aux Savans dont je parle. Parvenus à la pleine intelligence des meilleurs écrivains , & accoutumés , si je puis ainsi dire , à cette société choisie , il leur est peut-être permis de se montrer d'un abord plus difficile envers ceux qui en présentent une image , laquelle ne peut qu'être moins parfaite. Mais comment ne pas rire de l'orgueil de ces demi-Savans , qui ne font que les échos des premiers ,

premiers , & qui , par ostentation de savoir , déclament contre les traductions , qu'ils connoissent aussi peu que les originaux , & dont ils n'ont pas même l'esprit de profiter ? J'ai rencontré souvent de ces déclamateurs , & je les aurois bien embarrassés , si je les avois priés d'expliquer seulement quelques lignes de l'Auteur dont la traduction leur paroît superflue.

Il est probable que les traductions latines qui accompagnent ordinairement le texte des Auteurs Grecs , nuisent à l'étude de leur langue. On met trop souvent ces éditions entre les mains des jeunes gens , bien qu'on sache que jusqu'à ce qu'ils aient fait de solides progrès , leur œil se porte fréquemment , & presque à leur insu , sur la version latine , & qu'en s'épargnant de la peine pour le moment , ils ne font que la retarder , & se préparer une plus longue

66 SUITE DES RÉFLEXIONS

étude. Il seroit à souhaiter que l'on imprimât séparément le texte grec & les traductions latines : on ne consulteroit celles-ci qu'après la lecture de l'original, ou dans les endroits épineux ; on ne verroit plus, ce qu'offre un grand nombre de nos éditions, la monstrueuse association de l'élégance & d'un style barbare. Je crois que plusieurs de ces traductions latines, qui sont très-littérales, ont fait porter de faux jugemens à plus d'un Littérateur. Je comparerois volontiers ces versions à l'effet que produit l'eau sur un bâton qu'on y plonge à demi, & qui, tout droit qu'il est, paroît courbé ; il faut que l'œil le redresse : de même un lecteur intelligent pourra bien sentir quelques beautés d'un auteur à travers la tournure forcée d'une traduction entièrement littérale ; mais combien d'endroits où d'autres seront la dupe du phénomène ! Que sera-ce si l'on est livré à

des préventions contre cet auteur !

(1) L'Editeur d'un grand Poëte prétend que la traduction a un avantage, c'est qu'elle nous fait connoître parfaitement un auteur, qu'elle nous le fait voir tout nud. Il y a un sens où cette assertion a quelque fondement, & n'est pas sans finesse. Une langue étrangère est quelquefois pour nous comme une maniere de se vêtir, qui, parce qu'elle est différente de la nôtre, ou nous inspire de l'éloignement, ou nous en impose. A cet égard la traduction peut nous présenter un auteur sous un point de vue un peu différent, & nous aider à le bien juger. Je suppose que c'étoit-là le sentiment de ce Critique : on ne tient peut-être pas assez de compte à la traduction de cette utilité qu'il me paroît avoir remarquée. Un Ecrivain qui cite le sentiment de ce Critique, semble ne

(1) M. de Maucroix. *

68 SUITE DES RÉFLEXIONS

l'avoir pas bien saisi ; en parlant des Poètes , il compte pour rien les graces du style , disant qu'elles sont séduisantes, & que Lucrece traite de sous ceux qu'elles entraînent. Voilà donc l'utilité de la traduction bien constatée ; elle pourroit , & cela sans de grands efforts , nous ramener à l'essence des choses ; elle seroit un alembic nouveau , qui souvent dissiperoit des biens réels pour des richesses imaginaires.

S'il est utile d'étudier les anciens , il doit l'être de les traduire. Ces traductions peuvent contribuer à les faire connoître , & à en répandre le goût. Elles peuvent hâter considérablement les progrès d'une nation , développer les beautés de sa langue & les accroître. Comme la traduction est un exercice utile pour un écrivain , elle l'est pour une nation. Si elle accelere ses progrès , elle peut aussi retarder son déclin vers la barbarie , en lui montrant au moins des copies

des modeles que l'on commence à négliger , copies qui peuvent l'engager à remonter à ces belles sources , copies qui , bien que foibles , peuvent être une condamnation tacite des monstres qu'enfante la dégradation des talens.

Il est un avantage que la traduction pourroit obtenir un jour , & qui est si considérable qu'il balanceroit ses inconvéniens.

Vu l'instabilité des choses humaines , il est apparent que les langues vivantes deviendront un jour langues mortes ; bien des causes différentes peuvent conduire à cette révolution , déjà produite plusieurs fois sur la scene du monde. Il est très-probable qu'on s'attacheroit à la culture des langues qui viendroient de s'éteindre , & qui seroient alors érigées en langues savantes ; les plus anciennes seroient donc une branche particuliere de connoissance , réservée à un petit nombre de Savans , comme le sont

70 SUITE DES RÉFLEXIONS

aujourd'hui les langues orientales. Parmi les moins anciennes, une de celles qui mériteroient d'être généralement cultivées, feroit sur-tout la langue françoise, qu'on se plaît tant à décrier, quoiqu'on ne se lasse pas de lire les bons Ecrivains de France : je ne doute pas que les Savans n'admirent un jour sa beauté, autant que plusieurs Savans modernes la dépriment. Car il n'est pas sans exemple que les langues, ainsi que les hommes de génie, qui en font la gloire, n'obtiennent, qu'après avoir disparu, tout le tribut d'estime qui leur appartient. Quintilien rendit-il assez de justice à la langue latine, lorsqu'il la jugea peu propre aux onomatopées ? ne trouvons-nous pas que Virgile & les bons Poètes Latins en abondent ?

Dans cette hypothèse, les traductions conserveroient des traces de la marche de l'esprit humain, & l'image des chef-d'œuvres de la littérature ancienne. Qui

doute qu'on ne parvienne toujours mieux à produire des copies approchantes de leurs modèles ? Les Savans mêmes , à l'exception d'un petit nombre , ne font-ils pas aujourd'hui dans le cas de se contenter des traductions des Prophètes & des Pseaumes , écrits où ils trouvent toutes les beautés de la poésie , malgré les pertes qu'entraîne la traduction ? Combien de Savans qui ne sachant pas la langue grecque , doivent aux Traducteurs la connoissance qu'ils ont de la partie la plus considérable de la littérature ancienne ?

On a trouvé de nos jours l'heureux secret de faire survivre les couleurs d'un tableau à la toile , la proie facile du tems , & de les transporter sur une toile nouvelle. Le service que rendra la traduction , ne fera pas aussi grand ; mais il pourra du moins en approcher.

72 SUITE DES RÉFLEXIONS

J'avoue qu'à considérer l'état actuel de cette branche de la littérature , où le mal l'emporte sur le bien , on pourra m'accuser d'en avoir exagéré l'utilité.

Par rapoort à ceux qui ne sauroient remonter aux sources , ils ne peuvent prononcer de jugement bien certain ni sur l'original , ni sur la copie , & sont obligés de s'en rapporter aux Savans , qui tantôt ne jetent qu'un coup-d'œil fugitif sur les traductions , tantôt les jugent d'après leurs principes de l'art de traduire , principes sur lesquels ils ne sont pas tous d'accord , tantôt enfin ne sont que des demi-Savans , juges les plus vétilleux. Cependant les personnes , qui ne sauroient ici prononcer par elles-mêmes , portent des jugemens hasardés , qui les exposent souvent à la risée des Savans , & quelquefois à leur colere.

Les Traducteurs sont des voyageurs ,

dont les rapports ne sont pas toujours dignes de foi ; il est difficile à un certain ordre de lecteurs , qui n'ont pas visité les contrées étrangères dont on leur parle , d'être instruits de la vérité , & ceux qu'ils consultent sont eux-mêmes des voyageurs.

Une preuve incontestable de ce que j'avance , est la dispute sur les anciens & les modernes , dont je ne dirai ici qu'un mot. Elle fut excitée par des Littérateurs qui n'avoient lu que dans des traductions la plupart des auteurs dont ils faisoient la critique ; la Motte fut assez ingénu que de l'avouer. Leur procédé peut être comparé à celui de ces gens , qui , sur des rapports faux ou équivoques , nourrissent une inimitié implacable contre certaines personnes , sans vouloir s'expliquer avec elles. On n'auroit pas dû nommer cette dispute , *guerre sur*

74 SUITE DES RÉFLEXIONS

les anciens ; mais guerre sur les versions des anciens.

Aussi le sort des traductions doit-il être fixé plus tard que celui d'autres écrits, parce que d'ordinaire les Savans, leurs véritables juges, ne s'en occupent guere, ou s'ils se donnent la peine d'en confronter quelques morceaux avec le texte, il n'est pas sans exemple que la beauté de l'original, à laquelle ne sauroit atteindre parfaitement la copie, ne leur fasse prononcer des jugemens trop sévères.

Y a-t-il beaucoup de gens qui examinent chaque fois d'une maniere impartiale si ce défaut de ressemblance doit être imputé à la différence du génie des langues, ou à l'interprète? Tout est favorable à l'original dans cette confrontation, & tout est contraire au Traducteur. Elle est propre à refroidir celui

qui l'entreprend , disposition qui ne nuira point à l'original , dont la réputation est faite , & qu'il ne lui arrive jamais de difféquer ainsi dans une lecture. Quand vous lisez un poëte , vous le comparez à la nature ; l'archétype vous frappe d'une manière prompte & avec une grande évidence. Dans le parallele d'une traduction avec ce même original , vous comparez laborieusement des signes à d'autres signes , objets moins palpables , quelquefois indéterminés , & demandant la plus fine analyse. Quelque mérite qu'ait l'original , il peut arriver qu'un Savant soit trop préoccupé dans l'admiration qu'il lui consacre , & qu'il n'y reconnoisse aucuns défauts ; si donc il les apperçoit mieux dans la copie , il sera fort disposé à imputer au traducteur ce qu'ils ont de plus choquant. Si d'un autre côté celui-ci a quelquefois le bon-

76 SUITE DES RÉFLEXIONS

heur , ce qui n'est pas impossible , de surpasser son modele , il sera heureux qu'on lui accorde de l'avoir à peu près égalé.

Si la traduction d'un de ces auteurs dont le tems a fixé la réputation , déplaît à la plus grande partie de ce Public qui n'est pas en état de lire les originaux , il est probable qu'elle est mauvaise ; je fais que ce dégoût peut venir , en partie , de la différence des mœurs : malgré cette considération , il n'est pas impossible que la traduction n'approche des beautés qui sont l'objet de son imitation. Mais il s'en faut bien que le succès d'une traduction auprès de cette foule , soit un argument bien fort en faveur de sa bonté. Les raisons en sont palpables.

On ne pourroit donc , tout au plus , remettre à la plus grande partie du Public , par rapport à certaines traductions ,

qu'une des deux lettres qui étoient entre les mains des Juges de Rome pour absoudre ou pour condamner, & l'on voit que c'est la dernière.

Il faut avouer que le gros du Public est assez longtems dans un état de gêne en lisant les traductions, principalement celles des anciens, & qu'il ne peut se livrer à l'un des plus grands plaisirs de la lecture, qui est d'exercer son jugement en toute liberté : aussi s'affranchit-il souvent de cette gêne, & passe-t-il même les bornes des pouvoirs qu'on pourroit lui accorder. Si une traduction l'ennuie, il est plus disposé à condamner l'auteur que l'interprète. Seroit-ce pour celui-ci une petite compensation de la sévérité avec laquelle il est quelquefois jugé par le tribunal des Savans ?

Parmi ces inconvéniens, les uns sont inséparables de la traduction, d'autres

78 SUITE DES RÉFLEXIONS

pourront diminuer à mesure que l'art s'en perfectionnera. Je ferai observer dans la suite de ces Réflexions , que cette partie du Public dont je viens de parler , n'a pas laissé que de contribuer par ses jugemens aux progrès de cet art.

J'ai tâché d'être impartial en indiquant quelques - uns des avantages & des inconvéniens de la traduction. Ce seroit ici le lieu d'évaluer les talens du traducteur , dont on se fait des idées assez vagues. Le gros du Public croit qu'il n'y a rien de si facile que de traduire , parce qu'il lui en coûte peu de rendre d'une langue dans une autre beaucoup de termes familiers ; il jouit le plus des talens du traducteur , & se montre un peu ingrat à son égard. Ceux d'entre les auteurs qui ne connoissent point ses travaux par leur propre expérience , ne

lui font pas non plus un accueil bien favorable , à moins qu'il ne soit leur propre traducteur.

Si je ne traite pas cette matiere dans toute son étendue , c'est , d'un côté , que l'entreprise n'est pas aisée , & que , de l'autre , je crains d'abuser de la patience du lecteur , en prolongeant trop ces Réflexions. D'ailleurs je n'appréhenderois pas qu'on m'accusât d'amour-propre. Tout ce qu'on diroit à l'avantage des Traducteurs , ne peut regarder que les bons , titre qui ne sauroit être donné que par le Public. Il s'en faut bien que relever un art , soit toujours relever ceux qui le cultivent. S'exposeroit-on au blâme si , à l'exemple de Cicéron , qui se formoit l'idée de l'orateur parfait , lequel , selon lui , n'existoit point , on traçoit l'idée de celui qui auroit porté l'art de traduire à sa plus grande per-

80 SUITE DES REFLEXIONS

fection ? Mais je me contenterai de proposer sur cette matiere un petit nombre de questions , sans vouloir les résoudre pleinement ?

Tout le monde convient qu'indépendamment de la pénétration & du savoir, la traduction demande un goût sûr & exercé. Ne faut-il pas posséder cette qualité à un degré éminent pour saisir les beautés les plus délicates d'un auteur , ces nuances fines qui le caractérisent & le distinguent de tous ceux de son genre , pour les rendre , autant qu'il se peut , sans altération , pour enrichir une langue de nouveaux tours , sans la blesser , pour former comme une association heureuse du génie de deux langues ? Ne faut-il pas , pour y parvenir , saisir avec précision ce milieu , en-deçà & au-delà duquel il reste toujours quelque chose à désirer , & ne peut-on pas
appliquer

appliquer ici cette maxime d'Horace sur la vertu : *Virtus est medium utrimque reductum* ? Le goût , dans le degré où je le suppose ici , est-il une qualité si commune , & ne demande-t-il pas une théorie délicate & fine ?

On paroît douter que le génie ait part aux travaux du Traducteur , quoiqu'en parlant de certaines traductions on dise quelquefois , ce sont des traductions de génie ; c'est qu'il est difficile de marquer ici les degrés. Le Poëte ne brûle pas d'un feu emprunté , voilà sa gloire : mais ne faut-il pas qu'il communique à son Traducteur le feu qui l'embrâsa , à peu près comme un homme qui vient d'enfanter un grand dessein , inspire , si je puis ainsi parler , toute son ame , à celui qu'il veut s'associer , lequel mérite alors , non-seulement le titre de son compagnon , mais quelquefois encore celui de

82 SUITE DES REFLEXIONS

son émule ? De même encore que ce chef doit trouver des cœurs capables de partager toute la vivacité de ses sentimens , ne faut-il pas que l'homme de génie rencontre des étincelles d'un feu analogue au sien , pour le communiquer ? N'est-ce pas alors seulement que l'interprète est digne de rendre les plus nobles accens dans une autre langue , & qu'il s'exprime comme eût fait son auteur, si cette langue eût été la sienne (1) ?

Quelque ridicule qu'ait paru à Schâffis-bury l'invocation des poètes modernes , il n'est pas impossible que dans l'enthousiasme d'une imagination exaltée , ils ne se figurent , durant quelques momens ,

(1) On conçoit qu'il faut avoir quelques étincelles de génie pour qu'il ne soit pas asservi par la traduction , & qu'il garde une liberté convenable au milieu des entraves , à peu près comme il n'est pas commun de rencontrer les précieuses étincelles d'une ame noble , franche & libre dans un pays où regne le despotisme.

qu'une Intelligence supérieure leur dicte leurs vers. La Muse du traducteur, c'est son auteur. Il doit oublier qu'il a devant ses yeux un livre ; c'est le génie de cet auteur dont il doit s'enflammer. Ou plutôt ne faut-il pas qu'ils invoquent , si je puis ainsi dire , la même Muse , qu'il se tourne vers la nature pour l'interroger elle-même ? Sans cela , ne seroit-elle pas muette pour lui ? ne se traîneroit-il pas languissamment sur les pas de son modele ?

Dès-lors , il seroit utile au traducteur de bien examiner l'impression que fait sur lui l'auteur qu'il veut rendre dans une autre langue , de voir si cette impression est vive & même passionnée. Le nœud qui l'associe à son modele , a quelque raport à celui de deux personnes qui se réuniroient pour passer ensemble une partie de leurs jours ; cette

84 SUITE DES RÉFLEXIONS

affociation , dès qu'elle manque de convenance , ne peut être heureuse & durable. On sent bien que cet examen doit précéder ses travaux ; car , après cela , il feroit à craindre que l'amour qu'il auroit pour son auteur (qu'on me passe cette expression) ne fût pas assez pur & désintéressé. Je ne m'en raporterai pas du moins aux préfaces des traducteurs , & les plus ampoulées me seroient le plus suspectes.

Quand deux langues ont une grande analogie, le mérite du traducteur est sans doute beaucoup moindre , & il lui suffit d'être guidé par le goût : mais cette analogie n'est jamais parfaite. Que si deux langues ont des différences considérables , le traducteur ne doit-il pas trouver des tours qui , bien que différens , soient une heureuse image de ceux qu'il veut rendre ?

Dans ce cas , peut-on lui refuser entièrement le mérite de l'invention ? Dirait-on qu'il imite bien plus qu'il n'invente ? mais l'imitation n'est-elle pas le principe de tous les beaux arts ?

Le traducteur doit rendre , autant qu'il se peut , toute l'expression des beautés de détail qui contribuent tant au succès d'un poëme. Il est vrai qu'il n'a pas à inventer le plan , ni même à rassembler les traits qui forment les détails : mais , d'un autre côté , ne faut-il pas aussi lui tenir compte de ce qu'il doit exprimer certaines beautés dans une langue , qui rendroit bien plus aisément d'autres beautés que celles-là ? N'ayant pas à cet égard les ressources de l'auteur qu'il imite , ne faut-il pas que son génie y supplée ?

L'on a dit avec raison que l'on sentoit plus ou moins vivement les beautés d'un écrivain , à proportion de la con-



86 SUITE DES RÉFLEXIONS

formité qu'on avoit avec son esprit. N'en pourroit-on pas tirer une conséquence avantageuse au traducteur ? Car s'il faut de la conformité pour bien sentir ces beautés , n'en faut-il pas plus encore pour les rendre ?

Il est impossible de graduer l'échelle des talens dans la Littérature. On risqueroit de s'égarer si l'on vouloit entrer à cet égard dans les détails. J'ai assez montré que je ne prétendois pas ici fixer les rangs , bien moins encore élever le traducteur au rang de son modele , opinion qu'on ne sauroit m'imputer : mais ne pourroit-on pas , sans paradoxe , soutenir , comme l'a fait un Journaliste homme d'esprit & de goût , qu'en général , il ne faut pas moins de talens pour bien traduire que pour produire un bon ouvrage original ? Il ne s'agit pas d'examiner , par rapport à cette assertion , si l'on

traduit en vers ou en prose. Chacun de ces genres a des difficultés qui lui sont particulieres, & dont la discussion feroit trop longue, & conduiroit à d'inutiles redites.

L'air de travail qu'a la traduction nuit au jugement qu'on en porte. Mais on se trompe bien si l'on croit que les productions originales soient toujours nées sans peine. Nous savons que des poëtes qui paroissent légers, qui chantent leur paresse, qui souvent affectent même une certaine négligence, ont donné un soin extrême à polir leurs vers. Nous pourrions nommer des écrivains en prose, qui, malgré le feu de leur génie, n'ont pas dédaigné de manier longtems la lime, ce que ne soupçonne guere le commun des lecteurs. Le premier jet, soit que l'on compose, soit que l'on traduise, semble devoir être toujours rapide, s'il

88 SUITE DES RÉFLEXIONS

doit être animé de feu ; la lime vient ensuite , & , sans doute , si quelqu'un doit la tenir longtems entre les mains , c'est le traducteur.

Enfin le fait n'acheveroit-il pas de prouver que pour reproduire le génie d'un auteur dans une traduction , il en faut avoir , sans quoi vous rendez tout hors le génie ? ce fait est le petit nombre de bonnes traductions. Il y a , à proportion , plus d'excellens originaux. C'est que la carrière de la traduction demeure ouverte à beaucoup d'écrivains qui pensent que pour traduire , il ne faut que choisir un auteur & prendre la plume. Il y a beaucoup d'égouts dans la République des Lettres ; mais celui dont nous parlons , est un des plus considérables ; c'est-là que se jetent tous ceux qui croient ne pouvoir contenter autrement la manie d'écrire. Ils ne trouvent point que l'art

de la traduction soit difficile; cela n'est pas étonnant; car ils savent traduire sans art. Ne nous en rapportons ici qu'à ceux qui, avec du talent, ont fait & des traductions & des ouvrages originaux. J'ai consulté plusieurs d'entr'eux à ce sujet; & leurs réponses surprendroient ceux qui n'ont pas de justes idées de la traduction.

Ces questions, que je ne fais qu'indiquer & d'autres qu'on pourroit y joindre, tendroient à développer ce qui a été souvent dit, savoir, qu'il y avoit de l'injustice dans l'appréciation commune que l'on fait des talens du traducteur.

Pour achever les discussions où m'a engagé quelque expérience que j'ai eu l'occasion d'acquérir dans l'art de traduire, il ne seroit peut-être pas sans intérêt de tracer l'histoire de cet art depuis sa naissance, & de le suivre chez les divers

90 SUITE DES RÉFLEXIONS

peuples qui l'ont exercé. Cette histoire pourroit donner lieu à plusieurs vues philosophiques, & ne seroit pas inutile au goût. Mais l'entreprise est trop longue ; son exécution seroit un ouvrage. A peine en tracerai-je ici une légère esquisse.

Je ne veux pas , sans de bons garans , calomnier la traduction , & dire qu'elle fut dans son origine , ce qu'on ne la vit depuis que trop souvent , un plagiat. Il paroît qu'elle doit sa naissance à l'imitation , naturelle à l'homme , imitation à laquelle est attaché un plaisir. Il n'est pas impossible aussi que la paresse , qui s'unit en nous au besoin de s'occuper , n'y ait quelque part. On ne prévoit point combien cette copie ou imitation , si elle est fidelle , prépare de travaux. Une fois engagé dans la route , on veut l'achever :

*Sed revocare gradum , superasque evadere ad oras,
Hoc opus , hic labor est.*

Au plaisir attaché à ce genre d'imitation , se joint celui de communiquer à sa nation des richesses étrangères.

Les Hébreux durent une partie de leurs connoissances aux Egyptiens : ceux-ci n'ont pas excellé dans la poésie & l'éloquence , non plus que dans les autres arts d'agrémens. Les Hébreux , par leurs institutions , étoient séparés des autres peuples , ce qui ne favorisoit guere la communication réciproque de leurs idées. Leur berceau fut l'Egypte ; leurs guerres & leurs captivités les mêlerent à d'autres nations : mais leur religion & leurs loix les tenoient comme isolés. Malgré cela , on peut croire que ces transplantations eurent quelque influence sur leur langue & sur leurs connoissances. Ces traces n'ont pas un rapport assez direct à l'objet qui m'occupe. On peut dire , à quelques égards , que la plupart des lan-

92 SUITE DES RÉFLEXIONS

gues , dans leur formation , se traduisent les unes les autres : mais je ne veux parler ici que de la traduction proprement dite , & des monumens qu'elle nous a laissés.

Quant aux Grecs , ils tinrent de l'Orient le germe de plusieurs de leurs connoissances , mais ne trouvant point d'heureux modeles chez d'autres nations , ou ne les connoissant pas , la traduction paroît n'être point née parmi eux. On ne peut douter que les Grecs n'aient profité des connoissances des autres peuples. Il n'en est presque aucun qui n'ait ses poëtes bons ou médiocres. Ceux-ci ne sont rien moins qu'inutiles dans la naissance des Lettres ; ils aident à la tirer de la barbarie ; ils servent , si je puis ainsi dire , d'échelons pour arriver au beau ; leur existence paroît même être nécessaire ; aussi accorde-t-on plus d'estime à leurs noms qu'à leurs ouvrages ; les premiers

occupent souvent quelque place dans les annales de l'esprit humain , pendant que les derniers sont oubliés. Au contraire , les poètes médiocres ne font que du mal, lorsque la poésie est arrivée à sa perfection ; ils contribuent à la corruption du goût & à la renaissance de la barbarie. Je reviens à mon objet. Dans cette haute antiquité , nous ne pouvons point découvrir toutes les sources , dont il est possible que les Grecs aient profité. Ou, par une exception bien glorieuse , seroient-ils le seul peuple qui se fût élevé à la perfection sans autre secours que lui-même , & son fol ne seroit-il le berceau que de l'originalité (1)?

(1) Les Savans ne sont pas même d'accord sur une traduction de Sanchoniaton , qu'on attribue à Philon de Biblos , & qui n'auroit été faite que sous l'empire d'Adrien.

L'histoire de la traduction des Septante est , comme

94 SUITE DES RÉFLEXIONS

Il faut passer par l'ancienne Grece , & aller chez les Romains , pour voir naître la traduction. Beaucoup d'ouvrages même qu'ils tiroient de leur propre fonds , étoient en partie une imitation de ceux des Grecs , imitation , qui dans ces morceaux qu'ils leur empruntoient , ne différoit pas toujours de la traduction. Plaute , & d'autres Poètes qui travailloient pour le théâtre , donnoient souvent des pieces qui étoient entierement traduites du grec. Terence paroît être plus traducteur qu'original : par ses prologues , où il répond à ses ennemis , on voit qu'on l'accusa de s'être approprié les dépouilles de quelques poë-

l'on fait , assez ! fabuleuse. Cette traduction se fit à l'usage des Synagogues d'Egypte.

Si la fameuse bibliotheque d'Alexandrie n'avoit pas été consumée , il est vraisemblable qu'on y auroit trouvé quelques richesses , dont on auroit été redevable à la traduction.

tés Latins , & qu'on lui fit un reproche d'avoir mêlé deux pieces grecques pour en composer une latine ; mais il ne paroît pas qu'on lui eût jamais reproché son défaut d'originalité. Les difficultés de la traduction auroient-elles été mieux connues alors que de nos jours ? ou se contentoit-on d'avoir du plaisir , sans chicaner un auteur sur les sources où il pouvoit avoir puisé ? *Nullum est dictum quod non sit dictum prius* , dit Terence , comme pour s'autoriser à puiser dans cette source. Le seul reproche qu'on parut faire alors , étoit de gâter les pièces des Grecs par de mauvaises traductions , *ex Græcis bonis Latinas fecit non bonas*. Ter. Cicéron traduisit Aratus , des morceaux d'autres Poètes , & la plus longue harangue de Demosthène. Il trouvoit du plaisir à cet exercice , & le jugeoit fort utile pour l'art

96 SUITE DES RÉFLEXIONS

d'écrire. Catulle s'y exerça. Il est à présumer qu'Horace traduisit des odes entières, ou au moins des morceaux assez étendus des Poètes lyriques de la Grèce. On fait que plusieurs des imitations que Virgile a faites d'Homere, sont de véritables traductions. Juvenal dit du mal d'une traduction d'Homere, dont Labéon étoit l'auteur. Mais mon but n'est pas ici de parler de toutes les traductions faites par les Romains. On ne peut comparer exactement ces copies à leurs modeles; tantôt les premières ont disparu, tantôt nous n'avons des derniers que des fragmens. Il seroit cependant fort utile pour l'intelligence de la littérature grecque, que nous eussions les traductions qui ont été faites de ses chef-d'œuvres dans un tems où la langue grecque étoit vivante.

Il ne paroît pas que les Grecs aient
traduit

traduit beaucoup d'ouvrages des Romains. Fiers de leur originalité & de toutes les richesses qu'ils possédoient, & qu'on s'empressoit de s'approprier par l'imitation, les Grecs auroient-ils dédaigné de les accroître par l'imitation des productions étrangères? Ou faut-il l'attribuer aux troubles où la Grece fut exposée, à la haine que dûrent lui inspirer ses vainqueurs, & à la barbarie qui fut une suite naturelle de ces révolutions? Ou enfin le tems fut-il, pour ainsi dire, moins jaloux de conserver les copies que les originaux? Il eût été à souhaiter qu'un certain nombre de Littérateurs de ces deux peuples se fût plus livré à la traduction, & que leurs ouvrages fussent parvenus jusqu'à nous. Nous posséderions des copies de bien des auteurs que nous avons perdus, copies qui auroient pu être assez ressemblantes, vu l'analogie des deux langues. Ne serions-nous pas charmés aujourd'hui, au dé-

98 SUITE DES RÉFLEXIONS

faut du texte latin , de retrouver en grec ce qui nous manque de Tite-Live & de Tacite ? Une semblable découverte pourroit rapatrier les Savans avec la traduction. Quoi qu'il en soit , la cherté des livres , les voyages des Savans dans la Grece , & la connoissance de la langue grecque très-familier à Rome , toutes ces causes rendirent sans doute les traductions plus rares & moins nécessaires.

Je ne suivrai point la traduction chez les Orientaux. On fait mention d'une traduction syriaque d'Homere , née au tems de Raschild. Les Arabes traduisirent des livres scientifiques , mais aucun poëte , ni ouvrage de littérature (à l'exception d'Esopé) , quoiqu'ils eussent en main les Poëtes Grecs. M^r l'Abbé Andrès , savant dans la langue arabe , le remarque , & il ajoute avec raison que s'ils avoient traduit les beaux modeles de l'antiquité , ils eussent perdu cette

enflûre qui caractérise leurs productions, & se fussent rapprochés de la nature (1).

A la renaissance des Lettres, & lorsque l'Imprimerie eût facilité l'acquisition des livres, il s'ouvrit un vaste champ aux traductions. La barbarie où l'on venoit d'être plongé, & où l'esprit original s'étoit éteint, & l'avidité de profiter de ces richesses étrangères, firent de presque tous les Savans autant de traducteurs. Mais leurs ouvrages étoient des traductions où souvent il s'agissoit plus d'expliquer les mots d'un auteur que de rendre son esprit. Le traducteur étoit à la fois l'éditeur & le commentateur : celui qui, dans la lecture de tant de manuscrits, s'étoit attaché à

(1) On sait que leurs traductions nous ont sauvé plusieurs ouvrages anciens, très-utiles aux sciences. Il seroit à souhaiter qu'on puisât, plus qu'on ne fait, dans cette source. Voyez l'excellent ouvrage de M. l'Abbé André. *Dell' origine, de' progressi & dello stato attuale d'ogni letteratura. T. II.*

100 SUITE DES RÉFLEXIONS

la lettre , & en sortoit l'esprit hérissé de variantes , n'étoit guere propre qu'à faire des traductions littérales , alors très-nécessaires. On n'en eut longtems que de latines. Enfin l'on traduisit en langue vulgaire : toutefois la traduction sortit bien lentement de son état de barbarie. Amyot est un phénomène , phénomène d'autant plus remarquable que la langue n'étoit pas fixée. Les ouvrages de ses contemporains & d'un grand nombre de ses successeurs sont oubliés ; ses traductions leur ont survécu. Ronfard , non en traduisant , fit plus qu'être littéral , car il transplanta dans ses vers les mots même des auteurs Grecs , sans chercher à les naturaliser dans ce terroir , qu'il est permis d'appeler ingrat. Enfin Malherbe vint , mais non pour la traduction ; sa version d'un des plus longs traités de Seneque n'est pas fort connue de nos jours. D'autres Traducteurs eurent le même sort. Il faut en ex-

cepter Marot , qui , avant le tems d'Amiot , traduisit ou imita , avec succès , quelques épigrammes de Martial, la première Eglogue de Virgile , & les deux premiers livres des Métamorphoses d'Ovide. On trouve de la naïveté , de l'agrément , & de la poésie dans ces traductions. Celle qu'il fit des Pseaumes , n'égale pas plusieurs pieces qu'il tira de son propre fonds , & si la piété n'eût donné quelque durée à cet ouvrage , il eût été plutôt oublié. Il semble que Marot , dans cette entreprise , n'ait pas consulté la nature de son génie , qui se portoit à un genre bien différent ; mais on ne connoissoit guère le ton du sublime ; le style familier , & même burlesque , sembloit pouvoir s'y associer , signe de la barbarie d'un siècle ; & cette traduction de Marot se ressentit quelquefois du style des tragédies de la Passion. Cependant on y trouve plus de feu & de poésie que dans la traduction

102 SUITE DES REFLEXIONS

des Pseaumes dont se servent communément les Eglises Protestantes.

Passons au beau siècle de la Littérature. Nous verrons , comme chez les Romains , l'imitation ou la traduction briller avec éclat au sein même d'un grand nombre d'écrits originaux qui firent la gloire de ce siècle ; dans ces imitations heureuses , leurs auteurs semblent s'être rencontrés sur la route du beau , avec ceux qui leur servoient de modèles ; mais il est peu de traducteurs proprement dits , qui , en ce tems , n'aient servi à décréditer eux-mêmes leur art. Non-seulement ils publioient des versions foibles , mais ils les multiplioient. La même plume traduit Homere , Aristophane , Anacréon , Terence , & d'autres auteurs encore. Cette tâche sembloit demander peu d'art & de tems. Les mauvais succès de ceux qui ont tant embrassé , en tournant à leur honte , sauvent l'honneur de l'art.

Pendant que les Lettres étoient parvenues au plus haut degré de splendeur, la traduction des plus beaux génies de l'antiquité fut d'ordinaire le travail d'érudits, qui, estimables par leur savoir, avoient étouffé le goût sous l'étude apesantie des mots, & toujours occupés des langues étrangères, avoient peu cultivé la leur. Les anciens, dans ces écrits, semblerent n'être sortis qu'imparfaitement de la nuit de la barbarie. Y avoit-il quelque trait difficile à rendre? on le suprimoit, ou l'on y substituoit le tour le plus commun. C'étoit-là tout l'art des Dacier, & souvent même des Sannadon, qui étoient très-estimables par cette partie de leurs travaux, dont l'objet étoit l'érudition, mais qui s'attachoient plus à fixer laborieusement la date, quelquefois aussi incertaine qu'indifférente, d'une ode d'Horace, qu'à en reproduire le génie, semblant travailler, lorsqu'ils traduisoient, à faire ou-

blier l'image de ces chef-d'œuvres.

Aussi seroit-il facile de prouver que la traduction n'a jusqu'à présent guere enrichi la langue. On a comparé la traduction à un combat : moins le traducteur a de force, plutôt il cède le terrain, & rend les armes.

L'amour même de l'antiquité sembloit persuader à ces traducteurs que les anciens, sous quelque forme qu'ils parussent, enleveroient tous les suffrages. Les autres Savans, ou s'occupoient peu des traductions, ou n'avoient pas de justes idées de cet art; ou, séduits aussi par leur admiration des anciens, les reconnoissoient encore sous cette forme, à peu près comme quelques linéamens bien rendus d'un portrait d'ailleurs manqué, suffisoient quelquefois pour rappeler une personne à celui qui vécut avec elle dans l'intimité. Quoi qu'il en soit, ces traductions imparfaites furent accueillies des Savans avec beaucoup d'in-

dulgence , & souvent même avec de grands éloges ; leurs auteurs n'avoient pas alors à craindre qu'on fit une comparaison bien sévère de la copie au modèle (1).

Lorsque les gens du monde s'occupèrent de ces versions , ils furent surpris de ne pas trouver plus de beautés dans les anciens. Leur dédain , qui retomba sur les originaux , entraîna plusieurs Savans même dans cette espece de conspiration qui se fit contre l'antiquité : il

(1) Plusieurs des beaux génies de ce siècle connoissoient parfaitement l'art de traduire , lorsqu'ils l'exerçoient eux-mêmes dans les emprunts qu'ils faisoient aux anciens. Pourquoi leur goût a-t-il été en défaut dans les jugemens qu'ils ont portés de plusieurs traductions ? Leurs principes semblent avoir été vacillans à cet égard. Leur indulgence marqueroit qu'en général ils estimoient peu la traduction , à laquelle ils étoient cependant redevables de plusieurs de leurs propres richesses , & qu'ils lui permettoient de balbutier comme un enfant.

106 SUITE DES REFLEXIONS

eut une autre influence , plus salutaire , dont j'ai déjà parlé ; je ne doute point qu'il n'ait contribué à éclairer une partie des Savans sur la nature de ces traductions , à les engager à en faire un examen plus attentif , & plus sévère : mais , en général , il étoit assez naturel qu'il résultât de cet examen que l'art de traduire étoit aussi subalterne que les talens de la plupart de ceux qui l'avoient exercé.

Les Traducteurs alors donnant dans l'extrémité opposée , s'attachèrent plus à l'élégance qu'à la fidélité , & obtinrent quelquefois les suffrages de la foule , mais non des Savans.

Si l'on vouloit suivre la traduction chez d'autres peuples , on verroit qu'ils ont eu , plutôt que les François , un certain nombre de chef-d'œuvres en ce genre. Dryden , Pope , Mickle , traducteur du Camoëns , Annibal Caro ,

Marchetti , sont la gloire de cet art (1). De grands génies, chez ces peuples, n'ont donc pas dédaigné de s'occuper de cet art ; tandis que , parmi les François , il fut longtems abandonné à la seule érudition, qui ne doit , en ce travail , être que manœuvre , & seconder le goût & le génie. Joignez à cela la circonstance d'une langue , qui , comme l'on fait , se prête moins qu'aucune autre à la traduction. Je suis persuadé qu'il faut imputer le vuide qu'on remarque , à cet égard , dans notre littérature , à cette circonstance ; peut-être aussi à la vivacité françoise , qui ne sauroit toujours se plier à des travaux trop continus. La première vertu du traducteur , vertu qui lui est aussi nécessaire que le talent , c'est la patience.

Les Allemands occuperoient une

(1) Les connoisseurs estiment beaucoup la traduction italienne que le Comte Medini a faite de la *Henriade*.

108 SUITE DES RÉFLEXIONS

grande place dans l'histoire de la traduction. Il seroit impossible de rendre compte de tous leurs travaux en ce genre ; on peut dire qu'ils s'y livrent avec trop d'ardeur. Quelque ouvrage qui paroisse , bon ou médiocre , tout est naturalisé parmi eux ; ils poussent , à cet égard , trop loin l'hospitalité. Il faut l'attribuer , en partie , à ce que leur littérature est encore naissante , à la richesse & à la flexibilité de leur langue , à leur assiduité infatigable. Les Allemands ont commencé à se distinguer dans la Littérature , lorsque toutes les nations avoient déjà enfanté des chef-d'œuvres ; ils se sont trouvés comme assaillis à la fois de tant de belles productions , & il étoit naturel que , pour en jouir d'une manière plus complète , ils s'empresassent de les faire adopter à leur nation ; par rapport à ces productions , ils ont été à peu près dans la situation où étoit le monde savant à la renaissance des

Lettres. Dans une foule de Traducteurs dont la liste seroit trop longue, on citeroit sans doute avec beaucoup d'honneur des noms tels que ceux-ci: Ramler, qui, non content d'enfanter lui-même des chants lyriques, a répété si heureusement ceux d'Horace; Ebert, qui a rendu les chants d'Young; Weiss, dont la Muse a fait revivre, dans sa patrie, les sons de Tyrtée. Homere a trouvé de nos jours six Traducteurs Allemands, qui tous ont des côtés estimables, & qui ont été bien accueillis de leur nation. Je ne nommerai que Bodmer: il n'a pas observé une grande fidélité; mais il a pris un ton patriarchal, & s'est attaché à rendre la naïveté, &, pour ainsi dire, la bonhomie d'Homere, qualité qu'il me paroît même avoir quelquefois outrée. Malgré tous ces travaux faits pour Homere, les Littérateurs Allemands s'engagent en de nouveaux essais pour l'adoption de ce Poète, tant ils l'hono-

110 SUITE DES RÉFLEXIONS

rent. Il semble même qu'ils ne soient pas encore bien d'accord sur les principes qu'ils doivent suivre pour faire obtenir au pere de la poésie cette adoption. Un anonyme vient de publier une Dissertation qui roule sur ce sujet ; est-il possible de traduire Homere ? Cette question est née chez un peuple , dont la langue , parmi les modernes , est la plus riche en mots composés , & paroît aplanir bien des difficultés qu'offre cette entreprise. Sans vouloir résoudre la question , je croirois que ces Littérateurs ont des principes trop exagérés sur la fidélité d'une traduction. Ceux même auxquels on peut reprocher d'avoir été trop loin à cet égard , ne sauroient encore contenter ces Littérateurs. L'épithete de *Bœufs* ne sera pas traduite pour eux , si l'on ne dit *Junon aux yeux de bœufs*. Avec une telle rigidité , qui va jusqu'à dénaturer même le sens de l'original , je crois bien que l'on parviendra

à rendre la traduction d'Homere impossible. Chaque nation est portée à abuser même de ses meilleures qualités. La patience & l'exactitude sont des qualités excellentes pour un Traducteur ; mais elles peuvent aller jusqu'à la minutie. La vivacité est louable ; mais elle conduit souvent à la négligence. Les défauts de plusieurs Traducteurs François & Allemands me paroissent tout-à-fait opposés ; ces derniers semblent ignorer que *la lettre tue* ; les premiers peut-être le craignent trop. Si une langue trop rebelle à la traduction , rend ce travail ingrat , celle qui s'y prête avec trop de facilité , n'est pas non plus sans inconvéniens. Vouloir rendre littéralement toutes les épithetes d'Homere , c'est vouloir parler grec dans une autre langue. Quoi qu'il en soit, les Allemands possèdent un certain nombre de belles traductions ; ils réussissent sur-tout à naturaliser chez eux les productions des Anglois , avec lesquelles

112 SUITE DES RÉFLEXIONS

leur langue & leur génie ont de l'affinité. Je n'ai proprement voulu parler que de la traduction des Poètes ; mais je ne puis m'empêcher de nommer ici M. Garve , non parce que j'ai l'avantage d'avoir un ami dans ce philosophe , dont l'esprit est aussi profond que son caractère , a de candeur , mais parce que je suis pénétré de la justice qu'on lui rend en plaçant au premier rang des travaux de ce genre , sa traduction des Offices de Cicéron , & en regardant les notes qui accompagnent cet ouvrage comme un excellent Traité de philosophie & de littérature.

Je ne poursuivrai point cette esquisse très-rapide de l'histoire de la traduction. Ce que j'en ai dit peut contribuer, d'un côté , à faire sentir les difficultés de cet art , dont les progrès ont été fort lents en France , & de l'autre , à rendre raison du discrédit trop injuste où il a été. Quelques Traducteurs , trop connus pour que je les nomme ici , ont
commencé

commencé à le réhabiliter. Ceux qui l'exercent aujourd'hui, doivent s'attendre à trouver des Juges bien plus sévères qu'autrefois.

Le champ de la traduction est devenu immense. C'est un commerce continuel d'échanges entre tous les peuples; commerce, il faut l'avouer, où il y a beaucoup de fraudes.

E R R A T A.

Tome I.

- P. 99 **F**OULE audacieuse, lisez la foule audacieuse.
112 Lifostrate, lisez Pifistrate.
116 On ajoute les entrailles, lis, on goûte les entrailles.
209 Des Phéniciens, lisez des Phéaciens.
350 A la course sui, lisez à la course succède.

Tome II.

- 204 De ta troupe entière, lisez de la troupe entière.
423 Le sommeil panche, lisez le sommeil s'épanche.

Tome III.

- 26 Travaillé avec art, lisez travaillée avec art.

L'ODYSSÉE.

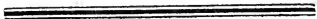


L'ODYSSÉE.



ARGUMENT DU CHANT PREMIER.

Conseil des Dieux pour le retour d'Ulysse à Ithaque.
Minerve anime le courage du fils d'Ulysse. Festin des
amans de Pénélope. Phemius chante le retour des
Grecs. Telemaque indique une assemblée pour le lendemain.



CHANT PREMIER.

CHANTE, ô Muse ! ce mortel prudent , qui , après avoir détruit les reimparts sacrés de Troye , porta de climats en climats ses pas errans , parcourut les

Tome I.

A

2 L' O D Y S S É E.

cités nombreuses de divers peuples , & s'instruisit de leurs mœurs. Sur les mers , en proie à des soins dévorans , il essuya les revers les plus terribles , aspirant , au prix de ses jours , à ramener heureusement ses compagnons dans leur patrie : mais , malgré l'ardeur de ce vœu , il ne put l'accomplir ; ils périrent , victimes de leur imprudence : sacrilèges ! ils osèrent immoler les troupeaux consacrés au Soleil , qui regne dans la voûte céleste , & ce Dieu irrité n'amena point pour eux la journée de leur retour. O Déesse ! fille de Jupiter ! que nous aussi , nous entendions de ta bouche au moins quelque partie des aventures mémorables de ce héros.

Déjà tous les guerriers , échappés à la cruelle mort devant les remparts de Troye , étoient dans leurs demeures , à l'abri des périls de la guerre & de l'océan. Le seul Ulysse aspireroit en vain à revoir son épouse & sa patrie , retenu

dans les grottes profondes de Calypso ,
Nymphé auguste , qui desiroit avec ar-
deur de se l'attacher par les nœuds de
l'hyménée. Mais lorsqu'enfin les ans ,
dans le cercle continuel de leur cours ,
eurent amené le tems que les Dieux
avoient marqué pour son retour à Itha-
que , il lui fallut encore , même au mi-
lieu des siens & dans son propre pa-
lais , soutenir de grands périls & de
longs combats. Tous les Immortels
étoient touchés de ses peines : Neptune
seul persévéroit à le poursuivre avec
une haine implacable , jusqu'au moment
où ce héros atteignit sa terre natale.

Maintenant ce Dieu s'étoit rendu à
l'extrémité de la terre , chez les habitans
de l'Ethiopie , séparés en deux peuples ,
qui occupent les bords où descend le
Soleil , & ceux où il s'élève à la voûte
céleste ; là , il jouissoit du sacrifice d'une
hécatombe , & participoit avec satisfac-
tion à leurs festins. Cependant les autres

4 L' O D Y S S É E.

Divinités étoient déjà rassemblées sur le haut Olympe , dans le palais de Jupiter ; & le pere des Dieux & des humains va prendre la parole. Il songeoit à la destinée de ce mortel , orné de tout l'éclat de la beauté , Egisthe , que le fils illustre d'Agamemnon , Oreste , venoit d'immoler ; plein de ses pensées , il s'écrie au milieu de la troupe immortelle.

» Eh quoi ! les mortels osent accuser les Dieux ! C'est nous , disent-ils , qui leur envoyons les calamités dont ils gémissent , tandis qu'ils se les attirent eux-mêmes par leur aveugle folie. Ainsi , courant à un sinistre destin , (l'exemple est récent) Egisthe s'unit , par un coupable hymen , à l'épouse d'Agamemnon , & , dès le retour de ce Prince , il lui plonge dans le cœur un fer assassin. Il n'ignoroit pas cependant que ces attentats feroient sa propre perte : nous l'en avions averti nous-mêmes ; Mercure , envoyé de notre part , lui avoit donné

de sages avis : N'attente point aux jours de ce Roi ; n'envahis pas sa couche ; la vengeance partira de la main d'Oreste , dès qu'entré dans l'adolescence , ses yeux se tourneront vers l'héritage de ses peres. Ainsi parla Mercure. Mais Egisthe fut sourd à ces avis salutaires : maintenant il a subi d'un seul coup les châtimens accumulés de tous ses crimes. »

La Déesse aux yeux d'azur , Minerve , prend la parole. » O fils de Saturne ! pere des Dieux ! dominateur des Rois ! c'est avec justice que ce coupable est plongé dans le tombeau : périsse ainsi quiconque se noircit de tels attentats ! Mais mon cœur est troublé d'une vive compassion , quand je vois le sort du sage & vaillant Ulysse ; l'infortuné ! il souffre depuis si long-tems de cruelles peines , captif au milieu de la vaste mer , loin de ses amis , dans une isle noircie de forêts , autour de laquelle frémissent les vagues : une Déesse l'habite , la fille du savant

Atlas , dont les perçans regards fondent les abîmes des mers , & qui soutient ces immenses colonnes , où repose , si distante de la terre , la voûte céleste. Cette Nymphé retient ce Prince malheureux , qui , jour & nuit , s'abandonne à la douleur la plus amere. Elle s'efforce de le captiver , elle ne cesse de lui adresser les paroles les plus flatteuses , où respire une vive tendresse , afin d'effacer de son esprit sa chère Ithaque. Mais Ulysse , ravi s'il voyoit seulement s'élancer dans les airs la fumée de sa terre natale , recevrait ensuite la mort avec joie. Et ton cœur , Dieu de l'Olympe ! n'est pas touché ? N'as-tu pas agréé les sacrifices nombreux que ce héros t'offrit autour de la vaste enceinte de Troye ? Pourquoi donc , ô Jupiter ! es-tu animé contre lui d'un si ardent courroux ? «

Le Dieu qui entasse nuées sur nuées , lui répond. » Ma fille ! quelles paroles ont passé tes lèvres ? Pourrois-je oublier

jamais le grand Ulyſſe , dont la ſageſſe eſt ſi ſupérieure à celle des mortels , ainſi que la piété , qui lui fit offrir tant de viſtmes ſur tous les autels des habitans de l'immenſe Olympe ? Mais celui dont le trident ébranle la terre , Neptune perſévère dans l'inflexible courroux dont il fut embrâſé , lorsque ce héros ravit la vue à ſon fils Polyphème , ce géant qui s'éleve comme un Dieu parmi les Cyclopes , qui naquit de la fille de Phorcys , l'un des Rois de l'empire ſolitaire des eaux , la Nympe Thoofa , à laquelle Neptune s'unit dans ſes grottes profondes. Depuis ce temps , s'il ne ravit pas le jour au malheureux Ulyſſe , il l'écarte de ſa patrie. Toutefois ſongeons aux moyens d'aſſurer ſon retour : Neptune doit vaincre ſa colere ; s'il demeure inflexible , en vain il luttera ſeul contre la troupe entière des Immortels. «

» O mon pere , toi que reſpecte l'Olympe ! répartit la Déeſſe , puisqu'il eſt

8 ' L' O D Y S S É E.

arrêté dans le séjour fortuné des Dieux que le sage Ulysse rentre dans sa demeure , ordonne au vainqueur d'Argus , Mercure , le héraut céleste , de se rendre promptement dans l'isle d'Ogygie , afin d'annoncer à la belle Nymphe , selon l'irrévocable décret des habitans des cieux , qu'elle ne retienne plus cet homme intrépide , qu'elle consente à lui laisser reprendre la route de sa patrie. Cependant je vais moi-même dans Ithaque enflammer encore le courage de son fils ; animer son cœur d'une force nouvelle ; ce jeune Prince convoquera l'assemblée des chefs & du peuple ; il osera interdire l'entrée de son palais aux amans nombreux & hardis de sa mere , qui faisant ruisseler le sang de ses troupeaux , y coulent leurs jours en d'insolens festins. Je l'enverrai ensuite à Sparte & dans la sablonneuse Pylos , pour s'informer du sort d'un pere chéri ; il est tems que sa renommée se répande parmi les hommes. «

C H A N T I. 9

A peine a-t-elle parlé, qu'elle attache à ses pieds ses ailes d'un or céleste , éternel , qui la portent , avec plus de rapidité que les vents , à travers l'empire des eaux , & l'espace immense de la terre ; & saisissant sa lance , où éclate l'airain acéré , cette longue , pesante & invincible lance , avec laquelle , fille du maître des Dieux , elle terrasse , à son gré , une armée de héros ; un rapide vol la précipite des sommets de l'Olympe. Déjà elle est dans Ithaque , à l'entrée de la cour du Palais d'Ulysse ; tenant sa lance redoutable , elle a pris la forme de Mentès , Roi des Taphiens. Elle voit aux portes du palais les téméraires amans de Pénélope , qui , assis sur les peaux de victimes immolées pour leurs festins , amusoient par le jeu leur loisir ; la foule tumultueuse des esclaves & des hérauts alloit de toutes parts d'un pas empressé ; les uns versoient le vin dans les urnes , & le tempéroient par

l'eau des fontaines, d'autres passoient sur les tables l'éponge douce & poreuse; d'autres encore partageoient & servoient les viandes. Aussi beau que les Dieux, Telemaque étoit assis entre ces chefs, le cœur dévoré de noirs chagrins; toujours flotloit devant ses yeux l'image de son pere; plongé dans une profonde rêverie, le jeune Prince se demandoit en soupirant si donc enfin, des plages lointaines où il s'égaroit, ce héros ne reviendrait pas purger son palais de cette troupe odieuse, & couvert de gloire, reprendre l'empire de ses biens, & remonter à son rang. Il est absorbé dans ces pensées; cependant il apperçoit le premier la Déesse: soudain il vole à sa rencontre, indigné qu'un étranger soit demeuré quelque temps à la porte de son palais; il lui serre la main, il prend son javelot: » Salut! ô étranger! dit-il, entre, jouis ici d'un accueil amical & honorable. Dès que le repos & la nour-

riture auront réparé tes forces , apprends - nous l'objet qui t'amene ».

En même-temps il la précède & la conduit ; la Déesse fuit ses pas. Entrés dans la salle du palais , il incline le javelot contre une haute colonne embellie de sculpture ; là étoient rangés les javelots nombreux & long-temps inutiles du magnanime Ulyffe. Il mene ensuite Pallas vers un trône couvert d'un riche tapis , la fait asseoir ; une estrade , attachée au trône , recevoit les pieds de la Déesse. Il se place sur un siege à côté d'elle , loin des amans de Pénélope , pour que le festin de l'étranger ne soit point troublé par le commerce bruyant de ces hommes hautains ; il désire aussi de l'interroger librement sur l'absence d'un pere.

Par les soins d'une esclave l'eau coule d'une aiguiere d'or dans un bassin d'argent , où ils baignent leurs mains ; elle pose devant eux une table unie & lui-

fante. Vénérable par son âge, la Sommeliere apporte le pain & divers fruits, dont elle a la garde, & qu'elle leur présente d'une main libérale, tandis qu'un des principaux serviteurs recevant les bassins couverts de viandes, en charge la table, ainsi que de coupes d'or, qu'un héraut, portant autour d'eux ses pas, est attentif à remplir de vin.

La troupe turbulente des amans de Pénélope entre, & en un moment sont occupés les trônes & les sièges rangés avec ordre le long de la salle. Une eau pure coule sur leurs mains par l'office des hérauts; entassé dans de belles corbeilles, le pain est apporté par de jeunes captives. Les chefs portent la main sur les alimens, chacun jouit de l'abondance. Répandu à grands flots dans les coupes, le vin en couronne les bords.

Dès que la faim & la soif sont apaisées, les amans de la Reine se livrent tous au chant & à la danse, le charme

des festins. Un héraut met une superbe lyre entre les mains de Phemius, qui la prend malgré lui, contraint de chanter parmi ces amans. Parcourant la lyre de ses doigts légers, il préludoit par d'heureux accords, & entonnoit des chants mélodieux.

Mais Telemaque inclinant sa tête vers Minerve, & baissant la voix, pour qu'elle ne parvînt à l'oreille d'aucun des assistans : » Cher étranger ! lui dit-il, puis-je, sans te blesser, t'ouvrir mon cœur ? Voilà les soins de cette troupe, la lyre & le chant : qui s'en étonneroit ? Ils consomment impunément les biens d'un héros, dont les os blanchis se corrompent, exposés depuis long-temps, en quelque terre ignorée, aux eaux du ciel, ou roulans, dispersés, avec les flots de la mer. S'il reparoissoit dans Ithaque, combien ils souhaiteroient tous avec ardeur d'être légers à la course, plutôt que chargés d'or & de ces riches vête-

mens ! Hélas ! il a péri , victime d'une destinée malheureuse , & la plus douce espérance est éteinte dans nos cœurs ; vainement un étranger m'annonceroit encore son retour ; je ne me flatte plus de voir luire ce jour fortuné. Mais parle , & que la vérité sorte de tes levres ; quel es - tu ? apprends - moi ta demeure , le lieu de ta naissance ; quel vaisseau te conduisit à Ithaque , & quels navigateurs , car on n'arrive point sans ce cortège à ces bords entourés des flots , t'ont accompagné ? Eclaircis-moi encore ce point intéressant ; viens - tu pour la première fois dans cette Isle ? ou l'hospitalité , par d'anciens nœuds , t'unit-elle à mon père ? sa maison étoit toujours ouverte à une foule d'étrangers , & il avoit l'art de s'attacher tous les cœurs ».

« Je satisferai pleinement à tes demandes , lui répartit Minerve. Mon nom est Mentes ; glorieux d'être né , d'An-

chiale , illustre par sa valeur , je regne sur les Taphiens , toujours armés de l'aviron. Je traverse avec un de mes vaisseaux & un petit cortége le noir océan , & me rends à Temese ; j'y veux échanger , contre l'airain , un fer éclatant , travaillé avec art ; mon vaisseau , loin de la ville , à l'ombre des forêts de Née , m'attend au port de Rethre. Félicitons-nous d'être unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité ; tu n'en douteras point , si tu vas interroger ce héros , le vieux Laërte ; l'infortuné , dit-on , ne se rend plus à la ville , mais accablé du poids de la douleur , passe dans ses champs écartés des jours solitaires , avec une esclave fort âgée , qui lui présente les alimens nécessaires pour ranimer ses forces épuisées , lorsqu'il revient de ses vignobles , où , jusqu'au soir ; il a traîné ses pas languissans. J'arrive enfin en ces lieux ; on m'assuroit que , depuis long-tems , ton pere étoit au sein de ses foyers : les

Dieux continuent à l'égarer de sa route. Non , le grand Ulysse n'est pas dans le tombeau : il est plein de vie , retenu , malgré lui , par des hommes barbares dans quelque isle au milieu de l'océan. Toutefois je vais t'annoncer l'avenir , non que je sois devin , ni interprète du vol des oiseaux ; je serai l'organe des Dieux ; ne doute point de l'accomplissement de mes paroles. Ce héros ne sera plus longtemps éloigné de sa patrie ; fût-il accablé de liens de fer , telles sont les ressources infinies de sa prudence , qu'il triomphera de tous les obstacles. Mais je veux le savoir de ta bouche , Ulysse a-t-il un fils tel que toi ? Tes traits , le feu de tes regards m'offrent sa parfaite image : avant qu'il allât à Troye , où voguerent de profonds navires , chargés des plus vaillans Chefs de la Grece , nous fûmes souvent assis l'un près de l'autre , comme en ce moment je suis à côté de toi : depuis ce tems , mon palais ne l'a

l'a plus reçu , le sien n'a plus été ma retraite. »

» La chaste Pénélope , le témoin le plus sûr , répond Télémaque , atteste que je suis le fils de ce héros ; mes revers me font quelquefois oublier mon origine ; connoît-on par soi-même les auteurs de sa race ? Ah ! que n'ai-je reçu le jour d'un homme moins élevé par son rang , mais fortuné , atteint par la vieillesse au sein paisible de sa famille & de ses biens ! Maintenant , puisque tu desires de l'apprendre , c'est au plus illustre & au plus malheureux de tous les mortels à qui , dit-on , je dois la vie. »

Minerve reprend la parole. » Les Dieux , en donnant à Pénélope un tel fils , n'ont pas voulu que ton nom parvînt sans gloire à la postérité. Mais , dis-moi , je te prie , quel est ce festin , cette assemblée nombreuse ? Célébre-t-on ici une fête solennelle , ou le nœud d'un grand hymenée ? Car , je le vois , ce

n'est point-là un repas d'amis familiers. A quels excès , à quelle insolence s'abandonnent dans ta maison ces bruyans convives ! Tout spectateur sage se courrouceroit à la vue de tant d'indignités. «

» Noble étranger , qui m'interroges , qui prends une si vive part à notre situation , répartit Telemaque , jadis l'on pouvoit s'attendre , tant que ce héros étoit parmi nous , que la gloire & les richesses de sa maison seroient permanentes : les Dieux en ont autrement ordonné ; animés à le poursuivre , ils ont voulu qu'entre tous les humains , il finît par la mort la plus obscure. Je le pleurerois moins , s'il fût tombé devant Troye , au milieu des héros , ses compagnons , ou si , après avoir achevé cette pénible conquête , il eût rendu le dernier soupir entre nos bras : la Grece lui eût érigé un magnifique tombeau ; & son fils , chez nos derniers neveux , eût participé à cette gloire immortelle. Maintenant les Har-

pyes l'ont ignominieusement ravi de la terre ; il a disparu , sans qu'on l'ait vu , sans qu'on ait entendu sa voix , & il ne m'a laissé , pour héritage , que la douleur & le deuil. Sa mort n'est pas le seul objet de mes larmes ; les Dieux m'ont réservé d'autres disgraces non moins accablantes. Tous les Princes des Isles de Dulichium , de Samé , de Zacynthe , & tous ceux des rochers d'Ithaque , briguent la main de ma mere , ou plutôt conspirent à notre ruine. Elle ne peut se résoudre ni à les irriter en rejetant leurs vœux , ni à former un hymen qu'elle abhorre , & cependant ils consomment notre héritage en festins ; bientôt ils me précipiteront moi-même dans l'abîme. »

La Déesse arrêtant sur lui des regards où la compassion se mêle au courroux :
 » Ha ! dit-elle , combien tu dois soupirer après le retour de ce héros , pour que son bras tombe sur ces insolens ! Plût

au ciel qu'il parût en ce moment à l'entrée de la cour de ce palais , son casque au front , son bouclier & ses deux javelots à la main , tel que pour la première fois il frappa mes regards dans notre demeure , lorsqu'il y vint prendre la coupe sacrée , & augmenter l'allégresse de nos festins ! Il arrivoit d'Ephyre , où il avoit été à travers les flots demander à Ilus , fils de Mermerus , le secret d'un venin mortel pour en teindre ses flèches redoutables , secret qu'Ilus , par la crainte des Dieux , lui refusa , & que lui confia mon pere , tant il connoissoit & aimoit tendrement ce héros ! Plût au ciel qu'Ulyssé , sous la même forme , parût aux yeux de ces téméraires ! ils descendroient tous à ce même instant au tombeau ; & cet hymen , l'objet de leurs vœux , se changeroit en un deuil bien amer ! Mais c'est aux Dieux , qui tiennent en leurs mains nos destinées , à décider quand il devra exercer

dans ce palais sa vengeance. Toi , je t'y
 exhorte , songe aux moyens d'en bannir
 cette troupe odieuse. Ecoute , sois ar-
 tentif à mes conseils. Demain , au lever
 de l'Aurore , convoque les Chefs & le
 peuple ; prends la parole au milieu de
 cette assemblée , & attestant les Immor-
 tels , ordonne à ces hommes superbes
 de fuir , de rentrer dans leurs domaines.
 Quant à ta mere , veut-elle former les
 nœuds d'un second hymen ? qu'elle re-
 tourne chez son pere , ce Roi puissant ;
 qu'il en célèbre la fête ; qu'en l'envoyant
 à son époux , il lui prodigue les ri-
 chesses , digne cortége d'une fille si
 chérie. Je te donnerai encore un avis
 prudent , si tu veux être docile à ma
 voix. Equipe un vaisseau , & le char-
 geant de vingt rameurs , cours t'informer
 du fort d'un pere attendu si long-tems :
 peut-être recevras - tu de la part des
 hommes quelque heureuse lumiere ; peut-

être entendras-tu la Renommée , cette voix subite de Jupiter , qui répand sur toute la terre le nom des mortels. Va d'abord à Pylos , interroge le sage Nestor ; de-là vole à Sparte chez Menelas , arrivé le dernier des Grecs qui ont déposé l'airain belliqueux. Si tu apprends que ton pere est en vie , supports encore , s'il le faut , durant une année , le joug qui t'opprime. N'est-il plus ? alors retourne dans ton Isle chérie ; que ta main érige à son ombre un tombeau ; rends-lui , avec la pompe la plus solennelle , tous les honneurs dus à ses cendres , & donne à ta mere , pour époux , le plus illustre des Rois. Mais à peine auras-tu satisfait aux devoirs les plus sacrés , consacre tous les efforts dont tu es capable à perdre , dans ce palais , soit par la ruse , soit par la force ; les ennemis qui l'assiègent. Ce n'est plus pour toi la saison des jeux puérils ; Te-

lémaque ! tu es sorti de l'enfance. N'as-tu pas entendu de quelle gloire s'est couvert , si jeune encore , Oreste , en immolant le perfide Egisthe , cet impie assassin , qui lui ravit le plus illustre des pères ? Ami ! je te vois une haute stature , des traits pleins de noblesse , de beauté & de grâce ; sois intrépide , joins ton nom à celui de ce héros , & que ton éloge soit dans la bouche des races futures. — Mais il est tems que je me rende à mon navire , où peut-être mes compagnons s'impatientent de mon retard. Veille toi-même à ton destin ; garde un profond souvenir de mes paroles. «

» Etranger que j'honore ! répond Télémaque , je vois en tes discours le zèle pur de l'amitié ; ainsi parle un père à son fils ; non , jamais cet entretien ne s'effacera de ma mémoire. Mais , quoique pressé de partir , demeure encore ; ne veux-tu pas te rafraîchir par le bain ,

goûter les attraits du repos ? tu te rendras ensuite, le cœur charmé, à ton navire, après avoir reçu de ma part un don choisi, précieux, tel que les dons qu'un ami met entre les mains de son ami, & qui me retraçant à ton souvenir, fera dans ta demeure un monument de notre tendresse. «

» N'apporte aucun retardement à mon départ, dit la Déesse ; un objet pressant l'accélère. Lorsque je reviendrai, tu me feras tel don que me destinera ton cœur sensible ; il sera déposé dans ma demeure, & (juste retour de ta bienveillance) tu en recevras un de moi, qui ne sera pas d'un prix moins flatteur. «

En disant ces mots, Pallas s'éloigne & disparoît avec la rapidité de l'aigle, Frappé d'étonnement, il reconnoît Minerve. Son cœur est rempli d'une noble audace ; le souvenir de son pere s'y réveille avec une force nouvelle. Bientôt,

& dans ses regards brille la majesté des Immortels ; il s'avance vers les amans de sa mere.

Le célèbre Phémus charmoit par ses chants leur troupe attentive , assise en silence. Le sujet de ces chants étoient les terribles malheurs dont Minerve avoit poursuivi les Grecs à leur retour de Troye. Du haut de son appartement, la fille d'Icare , la sage Pénélope entendit les funestes accens du chancre divin. Elle descend aussi-tôt les nombreux degrés , non seule ; deux de ses femmes les plus vertueuses la suivoient. Arrivée auprès de ses amans , la Reine s'arrête sur le seuil de la salle superbe ; là baissant le voile fin , qui ombrage légèrement ses traits , placée entre ces deux femmes , elle se tourne vers le chancre divin , & versant des larmes : » Phémus ! dit-elle , il est en ton pouvoir de nous ravir par le chant d'un grand nombre d'actions

merveilleuses , soit des Dieux , soit des mortels , que célèbrent les fils des Muses : assis parmi ces Chefs , captive leur attention par l'un de ces sujets , & qu'ils vuident les coupes en silence : mais arrête , arrête ces chants lugubres ; ils achevent de porter la désolation au fond de ce cœur , brisé par le sentiment continuel des inexprimables regrets que je donne si justement à l'époux , dont j'attends , hélas ! depuis tant d'années le retour ; jour & nuit est présente à ma pensée l'image de ce héros , qui remplit la Grece entiere de sa gloire. »

Le prudent Telemaque prend la parole. » O ma mere ! dit-il , pourquoi te courroucer contre l'aimable favori des Muses , qui laisse couler de son ame ces accords enchanteurs ? Les chantres divins ne sont point la cause de tes infortunes ; c'est Jupiter qui distribue à son gré aux misérables mortels les biens & les disgraces.

Phémius doit sur-tout être exempt de blâme , s'il célèbre les malheurs des Grecs : les chants les plus nouveaux captivent l'oreille charmée. Veuilles , veuilles donc avoir assez d'empire sur toi même pour l'écouter. Parmi ceux qui se rendirent aux bords Troyens , Ulyffe , hélas ! ne fut pas seul destiné à ne point revoir sa patrie : combien d'illustres guerriers y trouverent leur tombeau ! Daigne rentrer , reprends tes occupations chéries , la toïle & les fuseaux ; dirige les mains industrieuses de tes femmes. Parler dans les assemblées est le partage des hommes , & , si le chef de ce palais a quelque autorité , l'on verra bientôt que ce doit être ici mon partage. «

Vivement frappée de la sagesse de son fils , saisie pour lui de respect , Penelope se retire , & recueille au fond de son cœur toutes les paroles de Telemaque. Remontée avec ses femmes à

son appartement , ses larmes recommencent à couler pour celui qu'elle aime ; son Ulyffe , jusqu'à ce qu'un doux sommeil , envoyé par Minerve , ferme sa paupiere.

Mais les amans de Penelope font retentir d'un tumulte épouvantable le palais obscurci des ombres du soir ; l'amour embrâsé le cœur de tous ces chefs ; le sage Telemaque les réprime par ce discours. » O vous qui aspirez à ma mere ! mortels audacieux ! foyez du moins paisibles en ce moment , & livrez-vous aux plaisirs du festin sans le troubler par ces cris tumultueux ; il y a bien plus de charme & de décence à prêter l'oreille aux accords d'un fils des Muses , tel que celui-ci , accords qui semblent partir des levres des Immortels. Demain , réunis à la place publique , dans une nombreuse assemblée , je vous dirai ouvertement de sortir de ce palais ; établissez ailleurs vos

festins ; recevez-vous tour à tour ; ravagez vos propres domaines. Si croyant ne pas rencontrer ici de vengeur , vous trouvez plus facile & plus avantageux de conspirer lâchement pour dévorer une seule maison , poursuivez , mais je conjurerai les Dieux qui vivent encore , si jamais leurs châtimens tombent sur de tels attentats , de vous ensevelir au sein de ce palais dans une ruine commune , sans qu'il reste de vous-même un vengeur. »

Il dit : étonnés du courage de ce jeune Prince , ils le regardent avec admiration , & muets , ils impriment avec fureur leurs dents sur leurs levres.

Mais le fils d'Eupithes , Antinoüs , prend la parole. » Telemaque ! les Dieux même t'ont sans doute instruit , quoique si jeune encore , à parler dans cette assemblée avec tant d'élévation & d'audace. Puisse Jupiter , malgré les droits

de ta naissance , ne permettre jamais que tu regnes dans l'Isle d'Ithaque ! «

» Ma réponse , Antinoüs , enflammera-t-elle contre moi ton courroux ? répliqua le fils d'Ulysse : si telle est la volonté de Jupiter , oui , quoique ton amitié veuille me préserver de ce fardeau , je recevrai le sceptre de sa main. Toi-même , penfes-tu qu'il soit un don si méprisable ? La Royauté n'est pas un mal , c'est la tyrannie ; un Roi est entouré de richesses & d'honneurs ; sa personne est sacrée. Mais , parmi les jeunes gens ou les vieillards d'Ithaque , bien d'autres encore que moi peuvent aspirer au rang suprême ; que l'un d'entr'eux le possède , si le magnanime Ulysse n'est plus. Toutefois sâchez que , Roi dans ma maison , je gouvernerai les biens & les esclaves que me conquit ce héros. «

Le fils de Polybe , Eurymaque , rompt alors le silence : » Le sceptre de cette

Isle , dit-il , ô Telemaque ! repose entre les mains des Dieux. Regne dans ta maison , conserve tes richesses ; malheur à celui qui voudroit t'en dépouiller , tant qu'il restera un citoyen dans Ithaque ! — Mais , fils illustre d'Ulysse ! parle , quel étoit cet étranger que tu as accueilli dans ton palais ? d'où venoit-il ? en quelle contrée est-il né ? où voit-on fleurir sa race , son héritage ? Quelque prétention à ce qui lui étoit dû , a-t-elle été l'objet de son arrivée ? ou t'auroit-il annoncé le retour de ton pere ? Comme il a promptement disparu ! avec quel soin il évitoit de se faire connoître à nous ! Ses traits n'annonçoient pas un homme vulgaire. «

» Eurymaque ! répondit le jeune Prince , désormais il ne me reste plus une ombre d'espoir du retour de mon pere : en vain un voyageur me l'annonceroit avec ferment , en vain encore le plus

renommé des Augures , appelé par ma mere , interrogé long-temps par elle dans l'intérieur de notre palais , flateroit nos vœux par ses oracles. Cet étranger est l'ancien ami de mon pere ; Mentès , a-t-il dit , est son nom ; né du belliqueux Anchiale , il gouverne un peuple de hardis nautonniers , les Taphiens. « Il dit , & cependant il a reconnu Minerve.

Alors les amans de Penelope ne songent plus qu'au chant & à la danse , charmés par ces plaisirs jusqu'à l'arrivée des ténèbres ; la nuit qui descend avec ses plus noires ombres , les trouve encore livrés à cet enchantement ; enfin ils vont tous dans leurs palais goûter les douceurs du sommeil.

Telemaque se retire dans le pavillon superbe qu'on lui bâtit près du palais , & qui dominoit de toutes parts sur un terrain immense. Il va se rendre à sa couche , l'esprit agité de soins. Une
femme

Une femme âgée , la sage Euryclée , fille d'Ops né de Pisenor , précédait le jeune Prince , tenant deux flambeaux éclatans. Jadis , lorsqu'elle étoit au printems de l'âge & de la beauté , Laërte l'avoit achetée au prix de vingt génisses , & il l'honora toujours dans son palais comme une épouse ; mais fidèle à la sienne , il respecta l'hymen , & ne voulut point que la jalousie pût en troubler la paix & les douceurs. Telle est l'esclave qui en ce moment éclairait le fils d'Ulysse. Aucune des femmes attachées à ce palais n'avoit plus de zèle & d'affection pour Telemaque ; elle l'avoit élevé depuis sa plus tendre enfance.

Elle lui ouvre les portes de la riche demeure confiée à sa garde. Il s'assied sur sa couche , & se dépouillant de sa fine tunique , il la remet aux mains de cette femme âgée , attentive à ses ordres. Après l'avoir ployée avec art , & suspendue près du superbe lit , elle s'éloigne , & tirant la porte par l'anneau

34 L'ODYSSÉE. CHANT I.

d'argent, pousse le levier , qui tombe ,
& la porte est étroitement fermée.

Là Telemaque , couvert d'un tissu
précieux des plus fines toisons , ne
dort point , & pense la nuit entiere à la
route que lui traça Minerve.



AVERTISSEMENT

SUR LES

REMARQUES DE L'ODYSSÉE.

JE donnerai moins d'étendue à ces notes qu'à celles que j'ai faites sur l'Iliade. Plusieurs de ces dernières sont applicables à l'Odyssée. Je ne veux point m'engager en des discussions inutiles, ni mériter le reproche que plusieurs Interprètes semblent s'être attirés, de s'appesantir dans leurs remarques en raison inverse de la vivacité du génie de leur Auteur. L'amour de la brièveté & d'autres raisons m'engagent à ne faire presque aucun parallèle de ma traduction avec d'autres traductions de l'Odyssée; j'en laisse le soin aux Lecteurs. Je me suis permis plus souvent ce parallèle dans mes notes de l'Iliade, pour justifier & éclaircir les principes que j'ai suivis dans ma traduction. L'approbation dont le Public a bien voulu les honorer, peut me dispenser d'une tâche aussi pénible que délicate. J'épargne au Lecteur, autant que je puis, le détail des raisons qui m'ont engagé quelquefois à prendre un sens différent de celui des autres Interprètes: ceux qui peuvent consulter l'original, m'entendront sou-

vent à demi-mot par ma traduction; les autres ne peuvent goûter ni même saisir ces remarques. En un mot, je me suis proposé de ne dire que l'essentiel; cette règle doit être sur tout observée dans des notes. J'avertis que je continue de joindre à mes observations un choix de celles de Pope, de Madame Dacier, d'Ernesti & d'autres Critiques; pour abrégér, je me dispense de les nommer à chaque occasion.



REMARQUES .

SUR L'ODYSSÉE.

CHANT PREMIER.

ASPIRANT au prix de ses jours. On peut aussi traduire, *aspirant à sauver sa vie &c.* C'est le tour de la plupart des Interprètes : mais j'ai, pour celui que j'ai préféré, un scholiaste, les dictionnaires & la beauté du sens. La simplicité du début de l'Odyssée a été érigée par Horace en précepte ; on ne l'a pas toujours suivi. Homère, dans l'exposition de son sujet, ne nomme pas son héros, mais il le désigne, soutenant l'attention du lecteur par cette espèce de suspension ; Virgile, & d'autres épiques l'ont imité à cet égard.

Cependant les autres Divinités étoient déjà rassemblées. Ce tour d'Homère, que j'ai conservé, paroît indiquer que les Dieux se hâtent de profiter de l'absence de Neptune, pour délibérer sur le sort d'Ulysse. Neptune se rend seul dans l'Ethiopie, c'est pour assister à la fête qui lui étoit particulièrement consacrée. Homère place les Ethiopiens aux extrémités de la terre, & les distingue en deux peuples. Ils habitoient le long de l'Océan méridional. Le Nil coupe l'Ethiopie, & en fait une partie orientale & l'autre occidentale.

Orné de tous les traits de la beauté. ἀμύμων, proprement irrépréhensible, ce qui forme ici un sens absurde.

Quelques-uns, parmi lesquels est Pope, se sont tourmentés pour le justifier. Ils ont dit que l'ame d'Egiste étoit telle en sortant de la main des Dieux. J'ai de bonnes autorités pour le sens que j'ai suivi. Homere se sert souvent de cette épithete en parlant des femmes, pour désigner leur beauté.

Courant à un sinistre destin. *ὄντι μ'πov.* J'ai cru devoir m'écarter ici du sens ordinaire. Homere se sert souvent de cette expression en parlant de ceux qui meurent à la fleur de leurs jours. L'analogie m'a fait croire qu'il vouloit dire qu'Egiste, par sa perversité, hâtoit sa perte. Le sens ordinaire, *contre le destin*, renferme une absurdité.

La vengeance partira. Jupiter fait tout-à-coup parler Mercure lui-même. Il y a beaucoup de vivacité dans ce tout, familier à Homere, & qui cependant a échappé à la plupart des Interprètes. Mercure désigne la raison. *La raison est le Mercure de tous les hommes*, c'est un ancien proverbe.

La Déesse aux yeux d'azur. La maniere dont Homere ouvre & expose son sujet, en assemblant les Dieux pour délibérer sur le sort d'Ulysse, est à la fois grande, & intéressante. L'exposition de *la mort de Pompée*, où l'on admire le génie de Corneille, est à peu près du même genre. Le discours de Minerve est bien amené; point d'introduction forcée; il naît de l'occasion, & c'est une grande beauté, dont Homere offre souvent le modele.

Une Déesse l'habite. On croit que l'Isle de Calypso est celle qu'on appelle *Gaulos*, qui est au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique, un peu au-dessus de

SUR L'ODYSSÉE. 39

Malte. D'autres ont cru que c'étoit l'Atlantide, sur l'existence & la place de laquelle on dispute encore.

S'il voyoit seulement la fumée qui s'élance. αἰετὸς οὐρανόθεν. Ce mot est pittoresque : la fumée s'élève rapidement de la flamme.

Elle a pris la forme de Mentès. Mentès, célèbre négociant de l'Isle de Leucade, prit Homere à Smyrne & lui fit faire tous ses voyages. Cette tradition, honorable à Homere, confirmeroit qu'il consacroit les noms de ses amis dans ses poésies. D'autres disent qu'il y avoit alors à Taphos un Roi nommé *Mentès*, qui étoit ami d'Ulysse. Taphos, une des Isles Echinades.

Pendant il apperçoit le premier. Πρῶτον προέβλεπεν. Cette expression est remarquable. Homere n'a-t-il pas voulu mettre en opposition la sensibilité de Telemaque, qui, occupé du souvenir de son pere, rend ce qu'il doit à cet étranger, & la conduite des prétendants, qui ne l'apperçoivent pas même, livrés à l'amusement du jeu ? L'accueil que lui fait Telemaque, intéresse pour ce jeune Prince, dès le moment où il paroît sur la scène.

Amusoient par le jeu leur loisir. Le jeu est un usage bien ancien. Les Savans se sont fatigués à chercher quel étoit celui dont s'amusoient les amans de Penelope. Selon Athenée, c'étoit une espece de jeu aux dames, qui avoit quelque rapport à la poursuite que les Chefs faisoient de la femme d'Ulysse. La piece principale étoit appelée *Penelope*. On remarquera que Telemaque précède son hôte pour l'introduire ; c'étoit alors le bel usage.

Là étoient rangés les javelots.

*Exin quæ in mediis ingenti adnixa columnæ
Ædibus astat, validam vi corripit hastam.*

Eneid. 12.

C 4

Entre les mains de Phémus. Ulysse, en partant pour Troie, avoit laissé, selon l'usage de ces tems, à Pénelope un de ces Poëtes, qui étoient à la fois Musiciens, Philosophes, & qui avoient un soin particulier des mœurs. Homere l'appelle *Phémus*; c'est le nom d'un de ses amis, qui avoit été son Précepteur.

Car on ne peut arriver sans ce cortège à ces bords entourés des flots. Littéralement, tu n'es pas venu ici à pied. On a dit que c'étoit un trait de naïveté convenable à Telemaque: on l'a loué; mais ce même vers est répété plus d'une fois, & non par des enfans, dans l'Odyssée. Il est plus vraisemblable que ce vers étoit comme un dicton reçu dans plusieurs Isles, & ce qui le feroit croire, est la répétition de ce vers à l'arrivée des étrangers. De quelque manière qu'on l'entende, il retrace une image du bon vieux tems. Je ne prétends pas qu'on l'admire.

M. Prevost, connu fort avantageusement par sa traduction d'Euripide, m'a communiqué une conjecture ingénieuse qu'il a faite sur cet endroit: *Πεζος* peut signifier *humble*. En ce sens, Telemaque auroit dit: *Tu n'es pas venu sans un grand cortège.* Ce sens est beau, & j'ai été tenté de l'adopter; mais il ne s'accorde pas avec toutes les circonstances où ce vers est répété. *Πεζος* paroît n'avoir pas eu ce sens au tems d'Homere.

Ce héros, le vieux Laërte. Térence a formé sur Laërte le caractère de ce bon Menecleme, qui, ayant été cause de l'absence de son fils, renonce à toutes les douceurs de la vie, & s'accable de travail.

J'arrive enfin en ces lieux. Je crois avoir saisi le sentiment dont Homere en ce moment anime Pallas,

SUR L'ODYSSÉE. 41

Connoît-on par soi-même les auteurs de sa race ? Les Commentateurs mettent ici à contribution Aristote, & d'autres Ecrivains de l'antiquité, pour dire qu'en cette matiere la mere peut avoir le plus de certitude, & que notre naissance est plus sûre du côté de la mere que du pere. C'est le sentiment des Jurisconsultes, qui appellent la mere *certa*, *certaine*. Les Grecs débitoient volontiers des maximes; c'est ce qui a fait mettre cette naïveté dans la bouche de Telemaque. Pope paroît avoir le mieux saisi le sens de cet endroit, & je l'ai adopté.

Un repas d'amis familiers. Littéralement, un repas où chacun paie son écot. On voit par Athenée que ces repas étoient fort en usage chez les Grecs.

Les Harpies l'ont ignominieusement ravi. Harpies, especé de démons, ou les tempêtes. Expression poétique, pour dire qu'un homme a disparu, sans qu'on sache la maniere dont il a péri.

Un venin mortel pour en teindre ses flèches. Les traits empoisonnés n'étoient pas en usage dans la guerre de Troye. Pour sauver l'honneur d'Ulysse, on a dit qu'il vouloit employer ce venin pour faire la guerre aux bêtes, ou que le Poëte a voulu par-là rendre plus probable la mort des poursuivans. La Déesse ne nomme Oreste que pour animer Telemaque par cet exemple à venger son pere.

Et tu en recevras un de moi. Seroit-ce prêter une beauté à Homere, que de dire que Minerve songe ici au moment où elle lui rendra Ulysse ?

Les Chantres divins. Malgré l'interprétation de Pope, selon lequel Homere diroit, *Phemius n'est pas coupable*,

Jupiter inspire à son gré les hommes de génie, j'ai préféré le sens de la plupart des Interprètes. L'épithète d'*ingénieux* que Telemaque donne ici aux hommes, est générale. On la retrouve dans un autre endroit de l'*Odyssée*, où il est dit qu'*Alcinoüs* conduit les *Phéaciens* dans une île, loin des hommes.

Les chants les plus nouveaux captivent. Ce vers achève de confirmer qu'il y a eu des Poètes avant Homère.

Daigne rentrer. Il veut éloigner sa mère, de peur qu'elle n'irrite les Chefs, & n'essuie quelque outrage de leur part. Le ton de Telemaque montre l'autorité que les hommes exerçoient alors sur les femmes.

Tous également enflammés d'amour. L'ambition, le desir de posséder une femme si accomplie, pouvoient donner plus de prix à sa beauté. En supposant qu'elle se fût mariée fort jeune, elle pouvoit avoir un peu plus de trente ans. Il faut croire que le climat de la Grèce & la vie retirée qu'y menaient les femmes, étoient propres à entretenir leur beauté. On voit, au quatrième Chant, qu'Homère loue encore la beauté d'*Helene*. La témérité & les injustices des Poursuivans sont inexplicables, si l'on ne se rappelle pas que ces petits États, où les Rois avoient peu de pouvoir, étoient souvent exposés à l'anarchie, sur-tout en leur absence. Les caractères d'*Antinoüs* & d'*Eurymaque* sont bien marqués. Celui-là est violent, celui-ci est souple; l'un raille, l'autre flate.

Un Roi est entouré de richesses & d'honneur. C'est le sens qu'a suivi Madame Dacier. Il se pourroit que Telemaque fît un parallèle de la situation heureuse d'un Roi à la sienne. Le sceptre n'étoit pas toujours héréditaire. Peut-être Telemaque veut-il endormir ces Chefs.

SUR L'ODYSSÉE. 43

Quelque prétention à ce qui lui étoit dû. Les plus grands Seigneurs , en ces tems , alloient eux - mêmes retirer le paiement de ce que leur devoient les étrangers. Tel fut le voyage de Tobie dans la Médie.

Elle lui ouvre les portes. Tous ces petits détails peignent au naturel la simplicité des mœurs de ces siècles anciens , à laquelle s'allioit une sorte de magnificence.



*ARGUMENT DU CHANT II.*

L'assemblée des Chefs & des Citoyens. Telemaque déclare aux premiers qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Jupiter envoie deux aigles. Un Devin explique ce prodige. Telemaque demande en vain aux Chefs un vaisseau pour aller chercher des nouvelles de son pere. Il va implorer Minerve aux bords de la mer. La vieille Euryclée donne les provisions nécessaires. Secret départ de Telemaque.

C H A N T I I.

A PEINE la matinale Aurore , aux doigts de roses , eut-elle amené le jour , que le fils d'Ulysse se précipite de sa couche ; il est bientôt couvert de ses vêtements ; à ses pieds éclatent ses superbes brodequins ; son épaule est chargée d'un baudrier auquel est suspendu son glaive acéré. Il sort dans l'appareil imposant d'une Divinité , il ordonne aux hérauts d'élever leurs voix sonores , de convo-

quer les Citoyens. Ils font auffi-tôt retentir les airs de leurs cris ; & le peuple est rassemblé en un moment.

Dès que la foule est réunie , que les rangs sont pressés, Telemaque marche vers la place publique ; sa main est armée d'un long javelot d'airain ; il a , pour compagnons & pour gardiens , deux chiens fideles , les plus agiles de leur race. Par le pouvoir de Minerve , un charme divin se répand sur toute sa personne ; comme il s'avance , la foule entiere , immobile d'admiration , a l'œil attaché sur ce jeune Prince. Il va s'asseoir sur le trône de son pere ; car les Vieillards le lui céderent avec respect.

Un des principaux Chefs de l'assemblée , Egyptius , est le premier qui se leve. Courbé par la vieillesse , il avoit acquis une longue expérience. Un fils qu'il aimoit tendrement , le brave Antiphe , étoit monté dans le vaisseau qui conduisit Ulysse aux champs de Troye ;

parmi les compagnons malheureux de ce héros qui le suivirent dans la caverne du plus féroce des Cyclopes , il avoit le dernier servi de pâture au monstre. Trois fils restoient encore à ce pere infortuné ; l'un , Eurynome étoit parmi les amans de Penelope ; les deux autres cultivoient les champs paternels : cependant le vieillard ne cessoit de pleurer celui qui s'étoit éloigné de ces bords , & ayant encore en ce moment l'œil humide de larmes : » Citoyens d'Ithaque ! dit-il , qu'il me soit permis d'élever ici la voix. Depuis que le grand Ulysse a quitté ce rivage , nous n'avons connu ni conseil , ni délibération. Qui donc nous a convoqués en ce jour ? Est-ce l'un de nos jeunes hommes , ou de nos vieillards ? Quel motif si important a pu l'y déterminer ? A-t-il reçu quelque avis du retour de notre armée , & instruit le premier de cette heureuse nouvelle , est-il impatient de la rendre publique ? A-t-il enfanté un

projet qui intéresse le salut de tout le peuple ? Quelque but qui l'anime, j'en tire un favorable présage ; il a sans doute l'ame élevée , il ne respire que la justice , la bienfaisance ; il est digne d'obtenir notre appui. Veuillent les Dieux accomplir les desseins qui roulent au fond de son cœur ! »

Il parloit encore, que le jeune Prince, charmé de cet augure , & brûlant de rompre le silence , ne peut rester plus long-tems assis , & se montre debout au milieu de la nombreuse assemblée. Un héraut doué de prudence , Pisenor , se hâte de l'armer du sceptre , & Telemaque s'adressant au vieillard : » Sans aller loin d'ici , dit-il , tu vois celui que tu demandes ; c'est moi qui convoquai ce peuple. Il n'est point ici de plus infortuné que moi. Je n'ai reçu aucune nouvelle du retour de l'armée ; je n'ai à vous communiquer aucun projet qui intéresse la félicité des Citoyens. Je ne vous par-

lerai que de moi seul , du grand désastre (double désastre bien funeste !) qui désole ma maison. D'abord j'ai perdu ce bon pere , jadis votre Roi , qui fut aussi pour vous le pere le plus tendre. A cette perte se joint un autre malheur , non-moins terrible , & qui entraînera bientôt la ruine totale de ma maison , ainsi que de tous mes biens. Des hommes hardis , les fils de nos personnages les plus puissans , fondent en ennemis dans notre palais , s'obstinent à rechercher la main de ma mere. Ils tremblent quand on leur dit d'aller chez son pere Icare , le solliciter de la donner , elle & la dot qui doit être son partage , à celui dont il agréera l'alliance. Maîtres dans ma demeure , ils immolent pour leurs festins dissolus mes brebis , mes chevres , mes génisses ; le vin qui coule à longs flots , trouble leur raison ; tout est en proie à la rapine , à la licence ; il n'est point ici de héros , tel que fut Ulysse , pour écarter
ce

ce fléau de son palais. Hélas ! nous ne le pouvons ; croyez, ô Citoyens ! que si ma force , mon âge & mon expérience répondoient à l'ardeur qui m'enflamme , si j'étois exercé dans les combats, c'est moi qui purgerois cette Isle de ces usurpateurs. Car on ne sauroit plus tolérer ces attentats ; mon nom va être extirpé de la terre avec infamie. Soyez - en donc vous-mêmes indignés. Citoyens ! respectez le jugement des peuples qui nous environnent , craignez sur-tout les Dieux , craignez que la vengeance de ces odieux forfaits ne tombe sur vos propres têtes. Amis ! au nom de Jupiter assis dans l'Olympe , au nom de Thémis qui préside aux assemblées des peuples & qui assure ou renverse tous les conseils , cessez , je vous en conjure , de vous joindre à mes oppresseurs ; le deuil où me plonge une perte cruelle suffit pour m'accabler. Mon pere , le sage Ulysse , s'est-il rendu coupable de quelque in-

justice envers les Grecs ? Pour m'en punir , m'abandonnez - vous à la haine de ces hommes violens , & vous plaisez-vous encore à l'attiser ? Soyez plutôt vos propres vengeurs ; prenez mes biens, les produits de mes champs , dépouillez-moi de mon héritage. Dans cet abaiffement , l'efpoir ne fera pas éteint au fond de mon ame ; ma voix vous pourfuivra en tous lieux , & jufqu'au fein de vos foyers , attestant la justice & la piété trahies ; faifis de honte & de remords , vous ne pourrez retenir nos dépouilles , & je ne vous laisserai point respirer que vous ne m'ayez rétabli dans ma première splendeur. Maintenant , ô Citoyens ! vous déchirez mon cœur de bleffures mortelles. «

Il dit avec courroux , & jete fon fceptre , en répandant des larmes. Le peuple eft ému de compaffion ; tous les amans de Pénélope demeurent muets ; le reproche injurieux expire fur leurs lèvres.

C H A N T II. 51

Le seul Antinoüs , plus hardi , lui répond. » Telemaque , harangueur superbe , maîtrisé par la colere ! qu'as-tu dit ? De quels opprobres viens-tu de nous couvrir ? As-tu donc résolu d'imprimer sur nous une tache infamante ? N'accuse point de tes malheurs les rivaux , mais ta mere dont l'esprit est nourri d'artifices. Déjà trois ans sont écoulés , le quatrième va s'accomplir , depuis qu'elle se joue des plus illustres personages de la Grece ; elle nous repaît d'illusions ; ses messagers apportent à chacun de nous des promesses flatteuses : mais combien son cœur est peu d'accord avec sa bouche ! Elle a même eu recours à une autre ruse. Après avoir commencé à former une toile d'une grandeur immense , du tissu le plus fin , elle nous dit :

Jeunes hommes , qui sollicitez ma main ! le divin Ulysse n'est plus : mais réprimez votre ardeur impatiente , jus-

qu'à ce que j'aie achevé un travail auquel je consacre tous mes instans : perdrois-je des fils préparés pour un devoir si pieux ? C'est le vêtement funebre qui doit ensevelir un héros que j'honore, le vieux Laërte, quand la Parque fatale, moment peu éloigné, l'aura plongé dans le sommeil profond de la mort. Quels reproches n'essuierois-je pas de la part des femmes de la Grece, si ce Roi qui fut jadis entouré de tant de richesses, étoit couché dans le tombeau, sans avoir obtenu de ma main un linceul ! Tel fut son discours ; & la persuasion entra sans peine dans notre ame généreuse. Le jour, elle s'occupoit à former ce grand voile ; la nuit, à la clarté des flambeaux, elle détruisoit l'ouvrage de ses mains. Ainsi, durant trois années elle éluda notre amour, fut en imposer aux Grecs. Mais les heures ayant amené la quatrième année, une de ses femmes bien instruite nous dévoila cette ruse ; nous la surpre-

C H A N T I I. . 33

nons qui rompoit ces fils tissus avec art,
 & la contraignons d'achever cet ou-
 vrage , malgré ses combats. Telemaque !
 apprends la résolution des Chefs ; que
 toi , & tous les Grecs la connoissent.
 Ordonne à ta mere de quitter ton palais ,
 de suivre , pour le choix d'un époux ,
 le sentiment de son cœur & la volonté
 d'un pere. Quelle se garde bien de jouer
 plus long-tems les fils de la Grece , ni
 de consacrer à des stratagêmes ses talens
 & son intelligence , présens dont Mi-
 nerve se plut à l'enrichir , & qui l'élevent
 au-dessus de toutes les femmes , dont
 le nom soit parvenu à notre orëille , &
 qui jadis firent par leur beauté l'orne-
 ment de la Grece. Oui , Alcmene , ni
 Tyro , ni la célèbre Mycene n'auroient
 pu disputer à Pénélope le prix de la pru-
 dence ni des talens : mais elle fait de
 ces rares dons un usage pervers , fatal
 à elle-même. Car tant qu'elle nourrira
 ces sentimens altiers , qu'un Dieu , pour

D 3.

la perdre , mit dans son cœur , nous régnerons dans ton palais. Elle parviendra au faite le plus brillant de la gloire ; mais tes richesses vont s'évanouir. Rien n'est plus certain ; nous n'abandonnerons pas le seuil de ta maison , ni ne reprendrons le soin de nos domaines , que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux. »

» Antinoüs ! répartit le sage Telemaque , ne me prescris point de bannir de ma maison celle qui me mit au jour , & qui m'allaita. Mon pere a disparu ; fait-on s'il est mort , ou s'il ne respire pas en quelque plage éloignée ? Dépouillé par vos mains , suis-je en état , si je repousse d'ici ma mere , de restituer à Icare la riche dot de sa fille ? A la vengeance dont useroit envers moi mon pere , s'il reparoissoit , se joindroit la vengeance des Dieux ; car ma mere , en quittant le seuil de mon palais , invoqueroit contre moi les terribles Furies ;

je serois en exécration à tous les hommes ; non , jamais cette parole ne sortira de ma bouche. Nos sentimens & notre conduite allument-ils votre indignation ? Sortez vous-mêmes de mon palais , allez établir en d'autres lieux vos festins , dissipez tour-à-tour vos propres domaines. Que si vous vous obstinez à vous réunir pour dépouiller une maison qui est sans défense , achevez ; mais c'est à vous , Dieux immortels , que j'adresse ma voix ! si jamais votre justice mesura le châtiment aux forfaits , périsse dans cette même maison , sans être vengée , leur race entiere ! «

Ainsi parla Telemaque , & voici que deux aigles envoyés par le Dieu du tonnerre , s'élancent du sommet d'une montagne. Ils volent réunis ; les ailes étendues , immobiles , ils fendent les plaines de l'air avec l'impétuosité des vents : mais arrivés au-dessus de la bruyante assemblée , ils secouent leurs

ails , tracent de longs cercles dans l'espace immense des cieux ; & après avoir dardé leurs regards sur la tête des rivaux , présage de mort , ils se déchirent de leurs serres la tête & le cou : prenant enfin leur essor vers la droite , au-dessus de la ville , ils dispaeroissent , & regagnent leur aire. L'assemblée entière , frappée du signe céleste , est muette de terreur , songe aux revers que préparoit l'avenir.

Alors un homme vénérable , blanchi par les ans , Halitherse , fils de Mastor , se leve. Parmi les plus anciens Augures , aucun ne l'égalait dans l'art d'interpréter par le vol des habitans de l'air les arrêts de la destinée.

» Citoyens d'Ithaque ! dit-il rempli de zèle , & vous sur-tout amans de Pénélope ! prêtez enfin l'oreille à ma voix. Un terrible malheur va fondre sur vos têtes , Ulysse ne sera plus long-tems éloigné des siens ; déjà il s'approche ,

méditant le carnage de tous ses ennemis ; parmi nous , habitans d'Ithaque , combien seront envelopés dans cette ruine ! Réprimons donc , avant ce malheur , la licence de ces Chefs ; qu'ils la répriment eux-mêmes dès cet instant , ils en pousseront des accens d'allégresse. Je vous parle , non en homme novice , mais en Augure , consommé dans son art. Ainsi se vérifia ce que je prédis à ce héros le jour où les Grecs , & avec eux le sage Ulysse , monterent dans leurs vaisseaux tournés vers Ilion ; je lui annonçai qu'il essuieroit une longue suite d'infortunes , qu'il perdrait jusqu'au dernier de ses compagnons , mais qu'à la vingtième année , seul , méconnu de tous , il reparoîtroit au sein de ses lares. Nous touchons à l'entier accomplissement de cet oracle. «

» Vieillard ! lui répond Eurimaque , cours dans ta maison prophétiser à tes enfans , pour les garantir des malheurs

dont l'avenir les menace. Quant à nous , ton oracle va être anéanti par le mien ; un grand nombre d'oiseaux voltigent sous le soleil ; bien peu sont des interpretes certains de nos destinées. Ulysse a péri dans une contrée lointaine. Plût aux Dieux que tu eusses été précipité dans le même abîme ! tu ne nous fatiguerois pas ici d'éternels augures , & tu n'exciterois pas le courroux déjà si véhément de Telemaque , dans l'espoir d'obtenir un présent de sa main. Mais , je te le jure , si , abusant de l'expérience & des ruses de la vieillesse , tu séduis ce jeune homme par tes discours , si tu le rends plus farouche , tu ne feras que hâter sa perte ; & nous t'infligerons à toi , vieillard ! un châtiment terrible ; il portera les regrets & la rage jusqu'au fond de ton ame. Telemaque doit n'écouter que moi. Qu'il contraigne Pénélope à rentrer dans la maison de son pere ; qu'on y prépare son hymen ; suivie

de la dot que mérite une fille si adorée, qu'elle se rende dans la demeure de son nouvel époux. Avant ce tems, je doute que les fils de la Grece, malgré les obstacles qu'on leur oppose, renoncent à leurs vœux. Sache qu'il n'est personne qui nous fasse trembler, pas même Telemaque, encore que son courroux éclate en longs discours, & nous nous rions, ô vieillard ! du vain augure sorti de ta bouche ; tout son effet est de redoubler la haine que tu nous inspires. Nos festins ne seront pas interrompus ; l'ordre & le repos seront bannis de la maison d'Ulysse ; autant la Reine s'obstinera à rebuter nos vœux, autant persévérons-nous à solliciter sa main ; & nous la disputant, par admiration pour sa vertu, comme un prix rare & unique, nous laisserons s'écouler les jours dans l'attente de sa possession, sans que l'hy-men nous unisse à d'autres femmes de la Grece, dignes de notre choix. »

Le fils d'Ulysse reprend alors la parole.
» Eurymaque ! & vous tous , rivaux orgueilleux ! c'en est assez , je ne vous adresse plus à ce sujet ni prieres ni paroles ; ma cause est désormais connue des Dieux & des hommes. Je ne vous demande qu'un vaisseau & vingt rameurs , pour m'ouvrir une route sur les mers. Je pars , je vais à Pylos & à Sparte ; heureux si j'y puis apprendre des nouvelles d'un pere qui m'est ravi comme pour toujours ! J'interrogerai les hommes , je prêterai l'oreille à cette voix de Jupiter , qui répand en tous lieux le nom & la gloire des mortels. Si mon pere respire , je saurai braver encore , fût-ce durant une année entiere , tous les assauts. S'il est mort , s'il est inutile de le chercher sur la terre , je reviendrai au sein de ma patrie lui ériger un monument , j'allumerai les offrandes qui doivent accompagner la pompe de ses funérailles , & j'engagerai ma me-

re à recevoir de ma main un illustre époux. »

Après avoir ainsi parlé , il s'assied. L'ancien ami du vertueux Roi d'Ithaque , Mentor se lève. Ulysse , en montant sur son vaisseau , lui recommanda ce qu'il avoit de plus cher , & sur-tout le vieillard , son pere ; il confia à cet ami le soin de toute sa maison , ne doutant point qu'elle ne fleurît sous une garde si fidele.

» Habitans d'Itaque ! s'écrie cet homme vénérable , que désormais aucun des Rois chargés du sceptre redouté ne soit juste , humain , généreux ; mais qu'il n'y ait plus sur la terre que des tyrans inflexibles , & ne se plaissant qu'à exercer des barbaries , s'il n'y a pas un seul citoyen dans la nation qu'Ulysse a gouvernée , & pour laquelle il étoit un tendre pere , qui ait conservé la plus légère trace du souvenir de ce héros ! je ne m'indigne point que les superbes rivaux

soient entraînés à des attentats par leur folle imprudence ; ils exposent leur tête au trépas , en dévastant la maison d'un Chef dont ils se sont promis l'éternelle absence : mon indignation toute entière éclate contre vous , ô citoyens ! assis en un lâche silence , vous qui , malgré votre multitude , n'osez réprimer , même par votre voix , ce petit essain de persécuteurs. «

» Téméraire Mentor ! vieillard insensé ! interrompt Léocrite , fils d'Evenor , qu'oses-tu parler de réprimer nos entreprises ? Nous défions une multitude armée de nous bannir de ce palais , & de troubler les délices de nos fêtes. Oui , dût le Roi d'Ithaque , Ulysse lui-même nous surprendre au milieu de nos festins , son épouse , qui ne demande aux Dieux que son retour , en verseroit des larmes amères ; s'il osoit attaquer des ennemis si nombreux , il rencontreroit la mort dans son palais ; tu viens donc de ma-

nifester ta démente ! Que l'assemblée se dissipe , que chacun retourne à ses travaux. Halithersé & Mentor, amis anciens d'Ulysse , prépareront avec assez d'ardeur le départ de son fils : mais assis long-tems encore dans Ithaque , il continuera , je pense , d'interroger tous les voyageurs , & n'entreprendra jamais cette route périlleuse. «

Il dit , & rompt aussi-tôt l'assemblée. Le peuple se disperse , chacun rentre dans sa maison , tandis que les Chefs retournent au palais du divin Ulysse. Telemaque se retire seul aux bords de la mer : là , après que l'onde écumeuse a baigné ses mains , il implore Minerve. » Entends ma voix , ô Déesse , toi qui daignas hier venir dans mon palais ! Tu m'ordonnas d'affronter les tempêtes , d'aller à travers l'océan , m'instruire du sort d'un pere dont je ne saurois plus supporter l'absence. Mais, hélas ! le puis-je ? Ce peuple , & bien plus encore ces

Chefs , dont l'audace a franchi toutes les limites , traversent tes ordres , font avorter mon entreprise ! «

A peine a-t-il parlé , que Minerve , semblable à Mentor par la stature , par les traits , & par la voix , est à côté du jeune Prince , & ces mots volent de ses levres. » Telemaque ! tu as dépouillé l'enfance , tu ne seras désormais ni imprudent ni timide. Si la sagesse accomplit & l'incébranlable fermeté que ton pere manifestoit dans toutes ses actions , & dans toutes ses paroles , a jeté de profondes racines dans ton ame , ton dessein ne sera pas stérile ; tu partiras. Que si tu n'es pas le rejetton d'Ulysse & de Pénélope , glacé par la crainte , vaincu par les obstacles , tu n'accompliras point cette entreprise semée de périls. Les fils , il est vrai , sont rarement l'image de leurs peres ; la plupart les surpassent en perversité ; bien peu reproduisent sous un plus beau jour leurs vertus. Toi , je l'ai dit ,

dit , tu ne peux être ni imprudent ni timide ; la sagesse & le courage d'Ulyffe respirent en ton cœur. Nourris donc l'espoir d'un heureux succès ; méprise les projets & les manœuvres de tes ennemis ; aussi insensés qu'injustes , ils ne soupçonnent pas le noir destin qui les menace , & qui va consommer en un jour leur ruine entière. Rien ne doit traverser ton départ. Moi-même , Mentor , l'ami le plus ancien de ton pere , je veux te préparer un agile vaisseau , je veux t'accompagner. Va dans ton palais reparoître hardiment aux yeux de ces Chefs , fais les apprêts de ta route ; qu'on remplisse les urnes de vin & les outres du froment le plus pur , la vigueur de l'homme. Je rassemblerai , sans retard , des amis charmés de s'associer à tes périls. Un grand nombre de navires vieux & neufs bordent nos rivages ceints des flots : le meilleur fixera mon choix ;

& je le ferai promptement équiper , & lancer à la mer. «

A la voix de la Déesse , Telemaque ne s'arrête plus sur la rive ; il court vers son palais , le cœur agité de soins & de peines. Là , sous le portique , étoit rassemblée la troupe superbe de ses ennemis : ils dépouilloient les chevres ; les porcs fumoient sur les charbons embrâsés. Antinoüs vient en riant à la rencontre de Telemaque , & lui ferrant la main ; » Illustre orateur , mais trop emporté , dit-il , laisse là les hautes actions & le faste des paroles , & sans troubler ton cœur de soucis fâcheux , ne songe , comme avant ce jour , qu'à partager nos festins ; prends en main la coupe. On se chargera du soin de préparer tout ce qu'il faut pour ton départ ; tu auras un vaisseau & des compagnons fideles , pour qu'un vol heureux & prompt te conduise dans la divine Pylos ; là tu ap-

prendras d'abord le destin de ton illustre pere. «

» N'attendez pas désormais , répond Telemaque , que je participe à vos festins qui m'ont toujours été odieux , hommes impies ! & que , paisible spectateur de votre joie , je me livre au repos & aux plaisirs. Ne vous suffit-il donc pas , ô persécuteurs de ma mere ! qu'avant ce tems je vous aie laissé ravir la meilleure partie de mes biens ? Je n'étois alors qu'un enfant ; mais aujourd'hui que ma stature est formée , qu'ayant acquis plus de maturité , mon esprit saisit les discours des sages , & que je les interroge , aujourd'hui que je sens croître en mon sein mon courage irrité , je tenterai de conjurer votre perte , soit à Pylos , soit même en ce palais. Je pars ; aucun obstacle ne me détournera de mes desseins ; je pars sur un navire étranger , car (vos soins généreux , en me dépouillant , l'ont ainsi voulu) je ne possède ni vaisseau ,

ni rameurs «. En disant ces mots , il arrache sa main de celle d'Antinoüs.

Cependant l'on a préparé le festin dans la maison ; les Chefs ne cessent de proférer la raillerie & l'injure. » Quoi de plus manifeste ? disoit l'un de ces jeunes insolens ; Telemaque a formé contre nous des projets de mort. Il va chercher des secours dans l'aride Pylos , ou à Sparte ; ce desir le dévore. Peut-être court-il jusque dans la fertile Ephyre , pour en rapporter des poisons mortels qu'il jettera d'une main furtive dans nos coupes , & alors nous sommes tous à la fois précipités dans les enfers. «

» Sait-on , dit un autre , si exposé sur un frêle vaisseau , égaré par les tempêtes , il ne périra pas , comme Ulysse , loin de sa patrie ? Par-là que de nouveaux soins il nous imposeroit ! Il nous faudroit partager tous ses biens , céder enfin son palais à sa mere & à celui qu'elle honoreroit du nom de son époux. «

C H A N T I I. 69

Mais Telemaque descend dans les vastes celliers de son pere ; l'on y voyoit de grands amas d'or & d'airain , des coffres précieux où se conservoient de superbes vêtemens ; ce même lieu renfermoit des essences huileuses , odorantes , & le long du mur étoient rangées des urnes remplies d'un vin rare , devenu miel par les ans , nectar digne de la table des Immortels , & réservé , ainsi que tous ces biens , pour Ulysse , si jamais ce héros , accablé du faix des infortunes , reportoit ses pas dans son palais. Des portes solides , à doubles verroux , fermoient étroitement cette enceinte. Une femme veilloit jour & nuit sur ces richesses ; c'étoit la fille d'Ops , la prudente Euryclée.

Telemaque l'appelle. » Ma nourrice , dit-il , hâte-toi de puiser du vin le plus précieux , après celui que tu conserves pour un infortuné , s'il échappe jamais aux malheurs & à la mort ; remplis-en douze

urnes , tu les scelleras avec soin ; répands dans de fortes outres de la farine du plus pur froment ; tu en compteras vingt mesures. Mais renferme en ton sein mon secret , & remets ces provisions en mes mains ce soir , à l'heure où ma mere , retirée au haut du palais , dans son appartement , sera livrée au sommeil. Je cours à Pylos & à Sparte , pour apprendre , s'il se peut , des nouvelles de mon pere. «

A ces mots , la fidele Euryclée pousse un cri douloureux , éclate en sanglots. » O mon cher fils , lui dit-elle , pourquoi ce dessein fatal est-il né dans ton esprit ? En quelles contrées de l'immense étendue de la terre iras-tu seul , sans appui , toi l'unique rejetton de Penelope , & l'objet de toute notre tendresse ? Hélas ! il a péri , le magnanime Ulysse , chez des barbares inconnus , loin de sa patrie. A peine seras-tu parti , que des pervers se précipitant sur tes pas , te

dresseront des embuches mortelles , & se partageront toutes tes richesses. O demeure donc ici parmi nous , assis sur ton héritage ; te préservent les Dieux de t'exposer aux hasards infinis de la mer indomptée & d'une vie errante. «

» Calme tes frayeurs , ma chere nourrice , lui répond Telemaque ; ce n'est pas sans les Dieux que j'ai formé ce dessein. Mais jure-moi de cacher , durant onze ou douze jours , mon absence à ma mere ; attends au moins qu'elle exige la présence de son fils , ou qu'instruite par la renommée de ce départ , elle t'en demande les raisons , & t'oblige à lui tout avouer. Je crains que la vertueuse Penelope ne consume sa beauté dans les larmes. «

Il dit : la vieille Euryclée se lie solennellement au secret , en attestant les Dieux. Dès que ce serment est sorti de ses levres , elle se hâte de remplir les urnes de vin , elle fait couler dans les

autres la fleur de farine ; Telemaque a rejoint dans la salle les amans de sa mere.

Minerve cependant est livrée à d'autres soins. Sous les traits de Telemaque, elle parcourt la ville entiere , choisit ceux qui doivent accompagner ce Prince, ordonne à chacun d'entr'eux de se rendre au vaisseau dès l'arrivée des ombres du soir. Elle demande un vaisseau à Noëmon , fils de Phronius ; Noëmon l'accorde avec joie.

Le soleil terminoit sa course , le voile de la nuit ombrageoit les routes. Aussitôt la Déesse lance elle-même aux vagues le navire léger , l'arme de ses agrès , l'attache à l'extrémité du port. Déjà se rassemblent autour d'elle les braves compagnons de Telemaque ; Minerve anime chacun d'eux par ses leçons.

Elle fait plus , elle vole au palais d'Ulysse : là, au milieu de leur allégresse , elle épanche la vapeur du sommeil sur les yeux des Princes ; ils portoient les cou-

pes à leurs levres , les coupes tombent de leurs mains : ils ne peuvent prolonger le festin ; assouplis , ils se hâtent de se traîner vers leurs demeures ; le sommeil accable leurs paupieres.

Alors la Déesse ayant pris toute la forme & la voix de Mentor , appelle le jeune Prince hors du palais. » Telemaque ! déjà tes compagnons , les rames à la main , sont assis dans le vaisseau ; l'on n'attend que toi. Partons. «

Elle dit , & court au rivage ; il suit d'un pas rapide la Déesse. Arrivé au port , Telemaque trouve , auprès du vaisseau , ses compagnons rassemblés.

» Amis ! s'écrie-t-il avec feu , tout est préparé dans le palais pour la route ; que ces provisions chargent nos bras. Ma mere , ainsi que tous les miens , ignore mon départ ; je n'en ai confié le secret qu'à la prudente Euryclée. «

En même tems il les conduit ; ils voient , se chargent de ces provisions :

(ainsi l'ordonne le fils d'Ulyffe) & les déposent dans le navire. Telemaque y monte , précédé de Miverve , qui va s'asseoir près du gouvernail ; il se place à côté de la Déesse ; on délie le vaisseau, on s'y élance , on occupe les bancs. Minerve fait élever de l'occident un vent favorable , impétueux , qui parcourt le noir empire de la mer avec une voix sonore. Telemaque crie à ses amis d'élever le mât : aussi-tôt le plaçant au milieu du vaisseau , dans le creux profond de sa base , ils élèvent avec effort dans les airs le haut pin , l'affermissent avec des cables , & tendent , par des courroies , les voiles éclatantes. Le vent se précipite au sein des voiles enflées : les sombres vagues de toutes parts battent avec un grand fracas le navire , qui prend l'effor ; il court sur les flots , & derrière lui disparoît la plage immense. Mais à peine l'ont-ils armé de ses agrès , que , tenant en main les coupes remplies de

C H A N T I I. 75

vin , ils le répandent en l'honneur de la troupe entiere des Immortels , & sur-tout de la Déesse aux yeux d'azur , la fille auguste de Jupiter. Le vaisseau fend d'un vol heureux les ondes durant toute la nuit . *Et sous leurs feux de l'Aurore.*



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE.

CHANT II.

SA main est armée d'un javelot. Ou cela étoit conforme à l'usage, ou Telemaque prenoit cette précaution contre ses ennemis.

Il a, pour compagnons & pour gardiens, deux chiens fideles. Littéralement, *il n'est pas seul, deux chiens, &c.* La simplicité de ces tems héroïques est remarquable : les Princes alloient sans suite : on voit le cas particulier que l'on faisoit des chiens. Achille s'en servoit pour la garde de son camp. Tobie partit avec le même cortège. Virgile nous offre la même peinture.

*Nec non & gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.*

En. 8.

A l'œil attaché sur ce jeune Prince qui s'avance,

*Illam omnis tellis agrisque effusa juvenus,
Turbaque miratur matrum, & prospexit euntem.*

En. 7.

Virgile a fidèlement copié le tableau d'Homere, j'ai tâché de ne point l'altérer. Chacun sentira l'effet du mot *euntem*.

Le héros Egyptien se leve. Il n'ignoroit pas sans doute que Telemaque avoit convoqué cette assemblée. Son dessein est d'insinuer à ce jeune Prince qu'il a encore des amis. Cette adresse l'encourage, & lui épargne l'em-

SUR L'ODYSSÉE. 77

barras où il auroit été s'il lui avoit fallu prendre le premier la parole.

Non moins terrible. Littéralement, *plus terrible.* Ceci a révolté ; mais Telemaque n'étoit pas sûr de la mort d'Ulysse, & il pouvoit envisager comme un malheur encore plus grand la perte de sa famille entière & de tous ses domaines.

Ils tremblent d'aller chez son pere Icare. *απειρομαχι* : ce terme indique une forte crainte. Madame Dacier s'est contentée de dire, *ils refusent.*

Elle & la dot qui doit être son partage. On fait que, chez les anciens Grecs, l'époux formoit la dot de celle qu'il épousoit. Une foule d'exemples qu'offre l'Iliade & l'Odyssée, prouvent qu'au tems d'Homere le pere concouroit avec l'époux pour former la dot de sa fille. Porter (*Archæologia Græca*, liv. 4, chap. 11.) observe que l'ancien usage ne subsista que dans les siècles les plus barbares ; dès que la Grèce commença à se polir, la fiancée fut dotée par ses parens, & c'est là ce qui la distingua principalement d'une concubine. La dot que donnoit l'époux s'appelloit *ιδίον* ; & les richesses que la fiancée recevoit de son pere, & qui formoient aussi sa dot, *κοινον*. J'ai trouvé dans Euripide plusieurs endroits où ces richesses s'appellent également *ιδίον*.

*Ils immolent impunément . . . , mes biens, mes che-
vres.* Perrault qui a voulu tourner ceci en ridicule, n'a pas songé que les troupeaux étoient, en ces tems, la principale richesse des Rois. Les prétendans étoient au nombre de cent huit, & ils vivoient, depuis plusieurs années, aux dépens de Telemaque.

Hélas ! nous ne le pouvons. Madame Dacier a donné

un sens forcé à ce vers, *λιοναλοι*, &c. Voyez les Notes de Clarke & d'Ernesti. Le sens qu'elle a suivi est beau, mais je n'ai osé l'adopter. Telemarque, dans ce premier discours, ne veut exciter que la compassion des Citoyens; il n'y fait point de menaces. Lorsqu'ensuite il s'adresse à ces Chefs mêmes, il leur parle d'un ton menaçant, & éclate en imprécations. Le langage qu'il prend d'abord, pourroit paroître foible, s'il étoit moins jeune, & s'il avoit moins d'ennemis. Pope a étrangement défiguré tout ce discours, à force d'y vouloir prêter de la grandeur. Perrault fait dire ici à Telemarque, *qu'il ne se soucieroit pas que d'honnêtes gens, tels que ses Concitoyens, mangeassent ses bœufs, ses moutons, parce qu'il sait qu'ils les paieroient bien.* C'est-là travestir un Auteur. Telemarque suppose qu'il auroit plus à espérer, pour rentrer dans ses biens, de la justice des Citoyens d'Ithaque que de celle des Prétendants.

Au nom de Thémis. Les Oracles de Thémis sont fameux : on croyoit lui devoir les loix, qui sont le soutien du culte & de la société civile. Plusieurs ont dit qu'on portoit la statue de Thémis dans les assemblées du peuple. Le sens littéral du texte est que Thémis *forme & dissout les assemblées.* J'ai, comme Pope, suivi l'interprétation de Madame Dacier, & je lui ai emprunté ces paroles : *assure ou renverse tous les conseils.* Jupiter étoit aussi censé présider aux assemblées : on lui donnoit l'épithète d'*αγορευς*.

De restituer à Icare la riche dot de sa fille. Lorsqu'on renvoyoit une femme, il falloit rendre ses biens à son pere.

A la vengeance dont useroit envers moi un pere. Ces paroles peuvent aussi se rapporter à Icare. Mais il est

SUR L'ODYSSÉE. 79

plus naturel de les rapporter à Ulysse que Telemaque croit encore en vie.

Invoqueroit contre moi les terribles Furies. Plusieurs passages des deux Poèmes d'Homere, où il est dit que les peres invoquoient les Furies contre leurs fils, marquent là grande idée que les anciens avoient du respect que les enfans doivent à leurs peres & meres.

Elle a même eu recours à une autre ruse. Madame Dacier traduit : *Voici le dernier tour dont elle s'est avisée.* On s'est plu à trouver de la coquetterie dans la conduite de Penelope : mais d'un côté, elle ne pouvoit favoriser les Prétendans ; & de l'autre, elle craignoit, en les irritant, d'exposer la vie de son fils. Le respect que ces Chefs témoignent pour sa vertu, fait assez son apologie. *Φαρος* est proprement un voile. J'ai, comme Madame Dacier, conservé ici le mot de *toile*, parce qu'il est consacré à cette histoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a même fait un proverbe. La finesse & la grandeur de ce voile marquent la longueur du temps que cet ouvrage demandoit.

Au XXII^e Chant de l'Iliade, Andromaque déplore que le corps d'Hector soit privé de semblables ornemens :

Αταρ τοι εἶμ' ἐν μεγάροις κλονταί,
λαίη τι καὶ χαρίσινα, τίτυγμα χερσὶ γυναικός

La mere d'Euryale, dans Virgile, tient le même langage :

Nec te tua funera mater.

*Produxi, pressive oculos, aut vulnera lavi,
Veste tegens, tibi quam noctes festina diesque
Urgebam, & tela curas solabar aniles.*



Que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux. Madame Dacier, d'après Eustathe, s'est engagée ici dans de vaines subtilités ; elle s'épuise à chercher & à admirer dans les paroles du texte un sens prophétique qui désigne la mort de tous les Prétendants.

D'abord, les ailes étendues, immobiles. Ce vol se fait sans agitation : *Celeres nec commovet alas.* Virgil. Ceux qui ont dit que ces aigles déchirent les têtes des Prétendants, tordent visiblement le texte. Jamblique dit qu'il a vu de ces oiseaux qui se déchirent eux-mêmes pour prédire des choses qui doivent arriver. Cette opinion peut au moins expliquer le passage d'Homere. Voici l'interprétation allégorique de tout ce prodige. Les deux aigles que Jupiter envoie, sont Ulysse & Telemaque ; *ils volent réunis*, cela marque le concert des desseins de ces deux Chefs ; *les ailes immobiles*, ils arrivent en secret. Les autres traits désignent la violence de leur attaque : *ils volent vers la droite*. c'est-à-dire, du côté de l'orient, présage heureux ; *au-dessus de la ville* ; les Prétendants ne seront pas seuls punis.

Et sur-tout le vieillard, son pere. C'est le sens d'Eustathe ; la construction l'amene, & il est beau.

Sur les discours tenus dans cette assemblée, on observera, non-seulement la variété qui y règne, mais encore leurs gradations. Le discours d'Antinoüs est simple & tranquille ; celui d'Eurimaque a plus de force ; Léocrite, qui est plus concis, l'emporte encore en audace, puisqu'il rompt une assemblée qu'il n'a pas convoquée. On trouvera, part rapport à la force, la même gradation dans les discours de Telemaque, d'Halithersé & de Mentor. Rien de plus nerveux & de plus éloquent
que

que l'entrée du discours de ce dernier. Madame Dacier a affoibli ce morceau, qu'elle a cru devoir adoucir. Voici comment elle traduit : *Qui est le Roi qui voudra être modéré, clément & juste ; qui est celui au contraire qui ne serapas dur, emporté, violent, & qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices, lorsque, &c.* Il y a beaucoup plus de force dans le tour que prend Mentor, & l'exagération est belle dans un mouvement de passion. Le seul adoucissement que je me sois permis est de ~~dire~~ *s'il n'y a personne qui ait conservé le souvenir d'Ulysse.* Homere dit, *puisque'il n'y a personne, &c.* En la rendant conditionnelle, l'imprécation, sans rien perdre de ce qu'elle a d'éloquent, devient moins dure.

Quant à l'endroit où se tiennent ces discours, on fait que dans Athenes, & en d'autres villes de la Grece, il y avoit des places publiques, nommées *Βουλευτήριον*, où l'on traitoit les affaires. On voit ici que Télémaque s'assied sur le trône de son pere. Ulysse étoit absent depuis vingt années ; il faut donc que ce trône ait été, durant tout ce temps, à la même place.

Qu'oses-tu parler de réprimer. Madame Dacier & d'autres Interprètes ont mal saisi le sens de ce passage. Voyez les notes d'Ernesti. *οὐ δαρι*, veut dire, nous surprendre au milieu de nos festins. Madame Dacier fait dire ici une grande ineptie à Homere. *Il n'est pas facile*, traduit-elle, *de combattre contre des gens qui sont toujours à table, quoique vous soyez en plus grand nombre qu'eux.*

Cependant je pense qu'assis long-tems encore dans Ithaque. Madame Dacier se contente de traduire ainsi : *Je pense pourtant que ce voyage aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles dont on est en peine, & qu'on ne par-*

tira point. Il y a plus d'ironie dans le texte. Plus bas, elle rend ainsi ce qu'Homère dit de la fermeté d'Ulysse ; & comme il étoit homme qui effectuoit toujours.

Ma nourrice. Euryclée n'avoit pas nourri Télémaque, elle avoit nourri Ulysse. Le mot *μαία* étoit une appellation honorable dans la bouche des jeunes gens envers leurs inférieurs. Alceste venant de mourir, un de ses enfans dit : *μαία δὲ κατὰ βιβύην.* Eurip.

Remplissons-en douze urnes. On diroit que Télémaque craint d'apprendre d'abord en entier à Euryclée un secret qu'il fait devoir la chagriner ; il s'explique lentement. Vu le désordre qui régnoit dans le Palais d'Ulysse. Penelope, toujours retirée dans son appartement, pouvoit bien être onze à douze jours sans voir son fils.

Hélas ! il a péri, le magnanime Ulysse. On voit bien que son dessein étoit de détourner Télémaque de ce voyage ; car, comme l'a dit le Poëte, c'est dans l'espoir du retour d'Ulysse, qu'elle gardoit avec tant de soin les richesses de ce Héros.

Elle épanche la vapeur du sommeil sur les yeux des Princes. On prétend que cela veut dire, que Minerve les plongea dans l'ivresse, & on demande l'explication d'une machine qui semble peu naturelle. Homère veut faire entendre, réplique-t-on, que la gouvernante, pour favoriser le dessein de son maître, avoit fourni ce soir-là le vin plus abondamment. Plutôt que de recourir à cette explication subtile, j'aimerois mieux dire simplement, & sans allégorie, que Minerve répandit le sommeil sur les yeux de ces Chefs. Les machines des anciens permettent d'écarter quelquefois l'allégorie.

On délie le vaisseau, on s'y élance. J'ai conservé la

SUR L'ODYSSÉE 83

petite confusion qui regne dans cette peinture , & qui marque avec vivacité l'ardeur du départ.

*Ils élèvent avec effort dans les airs le haut pin. ut-
parit.* Ce mot , qui termine la période , peint bien l'ef-
fort de ceux qui placent ce mât , & je n'ai pas négligé
cette image.

Les coupes remplies de vin. missas , c'est-à-dire ,
remplies jusqu'aux bords. C'eût été manquer de respect
aux Dieux , que de ne pas remplir les coupes : alors seu-
lement les libations étoient parfaites.



*ARGUMENT DU CHANT III.*

Telemaque arrive à Pylos. Nestor lui raconte le sort des Grecs depuis leur départ de Troie. Minerve dis-
paroit. Sacrifice que fait Nestor à cette Déesse. Dé-
part de Telemaque avec le fils de Nestor : ils arrivent
à Lacedemone.

CHANT III.

LE soleil sortoit du majestueux empire
de la mer , & gravissant vers l'airain
éternel de la voûte céleste , apportoit
la lumière aux Immortels , ainsi qu'aux
frères humains répandus sur la terre fé-
conde , quand Telemaque & ses com-
pagnons arrivent aux murs dont Nélée
jeta les fondemens , à l'heureuse Pylos.
Les peuples des villes de toute cette
contrée offroient sur le rivage au Dieu
des mers , Neptune à la chevelure azu-
rée , une hécatombe solennelle de tau-

reaux noirs. Assise sur des bancs de verdure , la foule étoit partagée en neuf troupes ; chacune étoit composée de cinq cents Pyliens , chacune immoloit neuf victimes. Déjà l'on avoit distribué les entrailles , & l'on allumoit les offrandes en l'honneur de ce Dieu , lorsque ces étrangers arrivent : ils plient les voiles , entrent dans le port , attachent les cables , sortent du navire. Telemaque aussi monte sur la rive , guidé par Minerve , qui lui tient ce discours.

» Telemaque ! désormais bannis de ton cœur la timidité de l'enfance. Tu n'as traversé les plaines de l'océan que pour apprendre le sort de ton pere ; tu veux savoir quelle destinée te l'a ravi , ou quelle contrée te le dérobe. Approche donc avec une noble confiance du vénérable Nestor ; connoissons ses pensées , les avis que peut-être il te réserve : il faut que tu l'interroges , que tu lui demandes la vérité ; il est le plus sage des

mortels ; le mensonge ne sortira point de ses lèvres. «

» O Mentor ! répond le jeune Telemaque , comment irai-je ? comment l'aborderai-je ? Je n'ai encore aucune expérience dans l'art de parler avec sagesse. A mon âge peut-on sans crainte interroger ce vieillard ? «

» Tu trouveras en ton propre cœur , dit la Déesse , une partie de ton discours ; compte , pour le reste , sur l'inspiration de quelque Divinité ; car , n'en doute point , ô Telemaque ! les Dieux présiderent à ta naissance ; tu es l'objet constant de leurs soins. «

En même tems Minerve s'avance avec rapidité ; il la suit d'un pas égal aux pas de la Déesse. Ils approchent de la nombreuse assemblée des Pyliens. Au milieu d'elle étoient assis Nestor & ses fils : on préparoit autour d'eux le festin ; les uns couvroient les dards de la chair des victimes ; d'autres les tenoient sur les flam-

mes. A l'aspect des deux étrangers , on accourt vers eux en foule , on les salue , on les invite à se placer. Le fils de Nestor , Pisistratè , se précipite avec le plus d'ardeur à leur rencontre ; il prend la main de l'un & de l'autre , les conduit au lieu du festin , les fait asseoir entre son pere Nestor & son frere Thrasymede , sur de molles & douces peaux étendues le long des sables du rivage ; il leur offre une part des entrailles des victimes , verse le vin dans une coupe d'or , & la présente avec respect & affection à la fille du Dieu qui lance le tonnerre. » Etranger ! dit-il , invoque Neptune , le Roi de l'océan ; car vous rencontrez ici sa fête solennelle. Après que tu lui auras fait des libations & adressé des prières , remets la coupe odorante à ton compagnon ; qu'il accomplisse le même devoir. Sans doute il se plaît à offrir des hommages aux Dieux ; quel mortel ne doit implorer leur se-

cours ! Plus jeune que toi , il est de mon âge ; reçois donc avant lui la coupe sacrée ». En disant ces mots , il dépose la coupe remplie de vin entre les mains de la Déesse.

Minerve est charmée de la sagesse de ce jeune homme , qui rend à l'âge un tribut de respect. Elle implore aussi-tôt le Roi des ondes. O toi dont les bras ceignent la terre ! puissant Neptune ! dit-elle , ne dédaigne pas d'exaucer nos prières ; élève au faite d'une gloire immortelle Nestor & ses fils ; répands sur tous les Pyliens , en faveur de ce pompeux sacrifice , les dons les plus fortunés. Et accorde-nous aussi , à Telemaque & à moi , la satisfaction de voir accomplir les vœux qui firent voler notre vaisseau sur ces bords. «

Telle est sa prière , & ayant satisfait aux rites sacrés , elle remet à Télémaque la coupe d'or. Le fils d'Ulysse à son tour implore Neptune. La flamme ayant

C H A N T I I I. 89

bruni les chairs des victimes , l'on retire les dards , les parts sont distribuées , on se livre au festin. Après qu'il est terminé, le vieux Nestor parle en ces mots.

» Maintenant que nos hôtes ont participé à la joie de ce festin , il convient de les interroger sur leur nom & sur leur rang. Parlez , ô étrangers ! qui êtes-vous ? De quels bords vous êtes-vous élançés sur la plage humide ? Est-ce un soin public ou particulier qui vous y entraîne ? ou toujours errans sur les mers , à l'exemple de tant de nautonniers qui , affrontant la mort , apportent la guerre & le deuil à tous les peuples , ne vivriez-vous que de prises & de combats ? » .

Alors le jeune Prince s'anime d'une noble confiance que Minerve lui inspire ; elle veut qu'en interrogeant le vieillard sur l'absence d'un pere , il déploie sa sagesse , & acquierre une grande renommée parmi les hommes. » O Nestor , fils de Nélée ! toi dont s'honorent le plus

les Grecs ! tu veux savoir qui nous sommes ; ma bouche te le dira. Nous venons du mont Née, de l'Isle d'Ithaque : ce qui m'amène est moins un soin public qu'un devoir filial, un intérêt qui regarde ma personne & ma maison. Je cours dans le desir d'apprendre le destin d'un pere dont la renommée remplit l'univers, ce magnanime Ulysse, poursuivi du malheur, & qui jadis, soutenu de toi, renversa, dit-on, la fameuse Troye. Nous savons où subit sa perte fatale chacun de ceux qui combattirent devant ces murs, & qui furent victimes du sort. Jupiter a mis un voile épais sur la fin de ce héros ; aucun mortel n'a pu encore nous dire en quels lieux il nous a été ravi. Est-il tombé sous l'effort de nombreux assaillans ? A-t-il été englouti par les gouffres d'Amphitrite ? on l'ignore. Je viens donc embrasser tes genoux ; que ta bouche me fasse entendre le triste récit de son trépas, soit que tes

C H A N T I I I. 91

yeux en aient été les témoins , soit que tu l'aies appris de quelque voyageur errant. Hélas ! sa mere en lui mit au jour un infortuné. Que la compassion ni aucun égard ne t'engage à me flater ; raconte-moi fidèlement ce qui t'est connu ; & si jamais , devant les remparts de Troye , où , avec les Grecs , tu souffris tant de revers , le généreux Ulysse , mon pere , fidele à sa parole , te servit par son éloquence & par sa valeur , je te conjure de t'en retracer aujourd'hui la mémoire ; dis-moi tout ce que tu fais de sa destinée. »

O Mon fils , répond le vieillard , combien tu renouvelles en moi le souvenir des calamités que soutinrent parmi ce peuple les enfans indomptés de la Grece , soit dans les courses où , pour nous enrichir par la dévastation de villes nombreuses , nous affrontions les tempêtes , par-tout où nous guidoit l'ardent Achille , soit dans les combats que nous livrions

autour des murs de Troye , tombe immense de tant de héros ! Là est étendu Ajax , un guerrier tel que Mars ; là repose Achille , là Patrocle , que la prudence égaloit aux Dieux ; là reposent aussi les cendres de mon cher fils , plein de valeur , décoré de toutes les vertus , mon Antiloque , le premier des Grecs à la course & dans les combats. Nous avons éprouvé bien plus de malheurs encore : quel mortel pourroit les raconter ? Quand même tu resterois ici cinq & six années , & que tu m'interrogerois sur ces fameux revers des héros de la Grece , las de ce triste récit , tu parti-
rois avant qu'il fût épuisé. Pour accabler l'ennemi que nous tenions bloqué , nous fîmes , durant neuf années entières , tout ce que peuvent & la valeur & la ruse ; à peine Jupiter daigna-t-il enfin couronner nos efforts. Dans ce long intervalle , aucun de nos guerriers ne pensa jamais être , en prudence , l'égal du

grand Ulyſſe , tels étoient nombreux & ſurprenans les ſtratagèmes belliqueux qu'enſantoit ce héros , ton pere. Oui , tu es ſon filſ ; frappés de ſurpriſe & d'admiration , mes yeux ne peuvent te quitter ; parles-tu ? je crois l'entendre lui-même , & l'on ne peut être aſſez étonné de trouver dans un ſi jeune âge tant de conformité avec les traits & la ſageſſe d'Ulyſſe. Tant que nous occupâmes les bords Troyens , Ulyſſe & moi , toujours inſéparables , nous ne différions jamais d'avis , ni dans les aſſemblées du peuple , ni dans le conſeil des Rois ; & comme ſi une ſeule amé nous eût gouvernés , nos deſſeins , dictés par la prudence , conſpiroient à la félicité des Grecs. Mais , l'orſque nous eûmes rafé la ville ſuperbe de Priam , & que nous rentrâmes dans nos vaiſſeaux , l'armée (ainſi le voulurent les Dieux) ſe partagea , les Chefs les plus unis ſe ſéparèrent , commencement des malheurs

que Jupiter dès-lors se préparoit à semer sur notre route. Ils n'avoient pas tous observé les loix de la justice & de la piété ; c'est là ce qui les précipita en foule à leur perte. Ils avoient irrité Pallas , fille de Jupiter ; animée d'une fureur vengeresse , elle alluma d'abord la discorde entre les Atrides. Ils ont l'imprudence de convoquer une assemblée générale , lorsque le soleil alloit finir sa course ; les fils de la Grece , au mépris de la décence , accourent au fortir de leurs banquets , & chargés des vapeurs du vin ; c'est alors que se débat le sujet important de leur départ. Menelas veut que , sans délai , toute l'armée traverse l'océan , revole dans ses foyers. Ce n'est pas là l'avis d'Agamemnon ; il veut retenir l'armée sur ces bords , pour adoucir par des hécatombes le courroux terrible de Pallas : insensé ! il ne savoit pas que l'on répandroit en vain le sang des victimes ; un moment change-

t-il le cœur justement irrité des Immortels ? Les deux Chefs éclatent en de grands débats furieux , les Grecs se levent , mille cris ébranlent la voûte céleste ; l'armée se partage en deux partis. Nous passons cette nuit dans un sommeil troublé par une sombre haine ; hélas ! Jupiter déjà nous préparoit d'affreux malheurs. Dès l'aurore , la moitié de l'armée , avec Ulysse & moi , lance à la mer ses vaisseaux , les charge d'un riche butin , y conduit les captives ; l'autre , par les ordres d'Agamemnon , reste sur ces bords. Nous nous en éloignons avec rapidité ; nous volons sur les ondes ; un Dieu applanit devant nous l'océan immense. Arrivés à Tenedos , & n'aspirant qu'à revoir nos demeures , nous sacrifions à la troupe céleste : mais Jupiter trouble nos projets ; l'inflexible ! il nous livre une seconde fois à la Discorde. Là Ulysse , avec ceux qu'il a persuadés , tourne ses vaisseaux , & se déclarant

pour Agamemnon , il court le rejoindre. Moi , suivi de nombreux navires , je poursuis ma prompte retraite , prévoyant les malheurs qui alloient accabler les Grecs. Le fils de Tydée , ce disciple de Mars , fuit ainsi que moi , anime ses compagnons au départ. Menelas nous joint vers le soir à Lesbos. Là , indécis sur le choix de notre route , terme d'une longue navigation , nous délibérions s'il nous falloit passer au-dessus de Chio , entre ses rochers & l'Isle de Psyria , en la gardant à notre gauche , ou côtoyer la première à son bord opposé entr'elle & le pied de l'orageux Mimas. Nous demandons un signe aux Dieux ; ils nous l'accordent , & nous ordonnent de fendre la pleine mer , de voguer vers l'Eubée. Un vent impétueux s'élève ; nos vaisseaux , d'un cours heureux & rapide , franchissent le liquide élément , sont portés , au milieu de la nuit , à Geresse , où charmés d'avoir mesuré le vaste océan ,

des

des offrandes solelnnelles de nombreux taureaux fument sur le rivage en l'honneur de Neptune. Le vent que nous avoient envoyé les Dieux souffla sans se ralentir. Le quatrieme jour, Diomede & ses compagnons arrêtent leurs vaisseaux aux rives d'Argos; Pylos est le terme de ma course.

Voilà, à mon cher fils, quel fut mon retour. Tu vois que, dans ma route, je n'ai pu guere savoir ceux qui furent sauvés, ni ceux qui périrent. Ce que j'appris depuis que mes jours coulent dans ces paisibles demeures, il est juste que tu en sois instruit; je ne veux rien te cacher à ce sujet. Les invincibles Thessaliens, conduits par le fils du grand Achille, sont rentrés heureusement dans leur patrie. Philoctete jouit du même bonheur. Idomen e, sans que la mer lui ait ravi un seul de ses compagnons, a ramené ceux qu'avoit épargnés la guerre. Quant au Chef des Gr cs, Agamemnon,

malgré la distance des lieux , vous avez sans doute appris , par la renommée , comment il arriva dans son Royaume , comment les pièges d'Egiste le firent indignement périr ; mais le scélérat a payé bien chèrement ce forfait. O ! qu'il est avantageux de laisser en son fils un vengeur ! Celui d'Agamemnon a puni le monstre odieux qui lui ravit son pere. Toi aussi , mon fils ! (car la beauté de tes traits , la noblesse de ta stature frappent mes regards) oppose aux périls un cœur inébranlable , & ton nom fera révééré des races futures. »

» O Nestor ! l'orgueil des Grecs ! répond le sage Telemaque , Oreste , en punissant Egiste , a exercé une vengeance aussi juste qu'éclatante ; sa gloire , célébrée dès son vivant dans toute la Grece , sera l'objet des chants de la postérité la plus reculée. Ah ! que le ciel ne me donne-t-il assez de force pour punir ainsi l'insolence des Chefs qui

troublent le repos de ma mere , & me couvrant d'outrages , trament notre ruine ! mais il ne nous a pas destiné , à mon pere & à moi , tant de félicité ; je dois , fans murmure , me soumettre à l'indignité de mon sort. «

» Cher ami ! reprend le vieillard , tu m'en retraces le souvenir ; la renommée parle beaucoup de foule audacieuse qui assiége ta mere , t'impose des loix dans ton palais , & te dresse des pièges funestes. Dis ! te ferois-tu soumis volontairement à ce joug ? ou la voix d'un oracle t'auroit-elle rendu l'objet de la haine de tes peuples ? Cependant ne désespere que ton pere lui-même , seul , ou secouru de toute la Grece , ne vienne un jour punir avec éclat ces violences. Si Minerve daignoit t'accorder la protection signalée dont elle honora le fameux Ulysse dans les champs Troyens , où nous souffrîmes tant de maux (non , jamais je ne vis les Dieux témoigner d

ouvertement leur bienveillance aux mortels ; Minerve , comme sans nuage , étoit toujours à côté de ce héros) : Si elle daignoit t'accorder la même protection & le même amour ; ah ! cette troupe seroit bientôt occupée d'autres soins que de projets d'hyménée. «

» O Nestor ! dit Telemaque, jamais ne se réalisera l'espoir dont tu me flattes, je ne reverrai point mon pere ; ta promesse est trop pompeuse, tu m'ouvres un trop heureux avenir ; il me plonge dans le ravissement , m'ôte la parole. — Non , quand même les Dieux voudroient nous accorder leur secours , je douterois encore de parvenir à ce comble de félicité. «

» Telemaque ! quel mot est sorti de tes lèvres ? interrompit la Déesse. Si telle est leur volonté , il est facile aux Dieux de tirer un mortel des lieux les plus éloignés où le sort l'égare , & de le conduire dans sa terre natale. Eh quoi ! si Ulysse , après avoir passé de revers en

revers , jouissoit enfin du repos , s'il voyoit luire la journée de son retour , ne seroit-il pas bien plus fortuné qu'Agamemnon que la destinée ramene sans obstacle dans sa patrie , mais qui , par la trahison d'Egiste & d'une épouse criminelle , ensanglante ses foyers ? Il n'est que le trépas à la commune loi duquel les Dieux même n'ont pas le pouvoir d'arracher le mortel qui leur est le plus cher , quand la Parque fatale l'a plongé dans le long sommeil du tombeau. «

» Mentor ! n'en parlons plus , dit Telemaque , cet entretien aggrave ma douleur. Il ne faut plus compter sur le retour de ce héros ; les Dieux , depuis long-tems , l'ont précipité au noir séjour des ombres. M'est-il permis en ce moment d'interroger sur un événement non moins funeste ce Nestor , qui surpasse en justice & en prudence tous les humains , & qui ayant , dit-on , régné

sur trois générations , est à mes yeux l'image des Immortels ? O Nestor , fils de Nélée ! que ta bouche me fasse un récit fidele de la fin désastreuse d'Agamemnon. Comment a péri ce Roi de tant de peuples ? Où donc étoit alors Menelas ? Par quels pièges le perfide Egisthe a-t-il abattu celui qu'il étoit si loin d'égalér en grandeur & en courage ? Menelas n'étoit-il point dans la Grece ? ou portoit-il ses pas errans dans un climat étranger , & son absence enhardit-elle l'assassin à frapper ce coup terrible ? »

» Mon fils ! lui répond Nestor , je vais t'instruire avec exactitude de ces événemens. Tu soupçonnes avec raison ce qui favorisa ce forfait. Ah ! si Menelas , rentrant , à son retour de Troye , dans le palais des Rois , eût trouvé Egisthe en vie , personne ne lui eût même accordé quelque peu de fable pour sépulture : mais (juste récompense de l'énormité de ses crimes) les animaux voraces

du ciel & de la terre eussent englouti le cadavre de l'assassin étendu loin de la ville , dans un champ désert , & il n'eût reçu d'aucune de nos Grecques le tribut d'une seule larme. Tandis que , sous les remparts d'Ilion , nos jours s'écouloient dans les combats , le lâche , caché dans un coin de la guerrière Argos , cherchoit à corrompre par le miel de ses paroles l'épouse d'Agamemnon. D'abord Clytemnestre eut horreur de ses desseins odieux. Née avec des sentimens élevés , elle avoit auprès d'elle un de ces sages révévés , un chancre divin , auquel Agamemnon , à son départ , avoit confié le soin de veiller sur son épouse. Mais lorsque les Destins voulurent qu'Egishe s'enlaçât en des rets funestes , il transporta cet élève des Dieux dans une Isle inhabitée où il l'abandonna aux vautours. Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais. Parvenu , contre toute espérance , au comble de ses vœux

criminels , combien , pour en remercier les Dieux , le téméraire profana leurs autels par de pompeux sacrifices ! combien il appendit d'or & de richesses précieuses aux murs de tous les temples ! Cependant Menelas & moi , unis d'une intime amitié , nous voguions ensemble , loin des rives de Troye , jusqu'au bord sacré de Sunium , pointe de l'Attique. Là , Apollon perça de ses fleches invincibles le pilote de Menelas , Phrontis , fils d'Onetor , qui tenoit le gouvernail du vaisseau courant sur les ondes , Phrontis supérieur à tous les humains dans l'art de guider un navire , quand soudain les tempêtes bouleversoient les airs & les flots. Bien qu'impatient de terminer sa route , Menelas s'arrête pour rendre à son compagnon les honneurs funebres. Rembarqué , un vol impétueux le porte jusqu'au mont élevé de Malée ; mais le Dieu du bruyant tonnerre multiplie les infortunes sur la route de ce Chef : il

déchaîne contre sa flotte les vents tumultueux , roule des vagues enflées , énormes , telles que de hautes montagnes. En un moment ces vaisseaux sont dispersés ; la plupart sont poussés vers la Crête , aux bords où les Cyclopiens entourent les eaux du Jordan. Il est à l'extrémité de Gortyne un rocher lisse , sourcilleux , qui s'avance au milieu des sombres vapeurs de la mer ; l'Autan porte vers la gauche , près de Pheste , les ondes amoncelées ; la pointe du roc , qui semble un caillou , brise l'effort de vagues immenses. C'est là que heurtent ces vaisseaux ; c'est là que précipités par les flots , ils sont fracassés , couvrent le rocher de leurs débris ; les hommes échappent avec peine à la mort. Cependant cinq navires de cette flotte sillonnent de leur proue heureuse le fleuve Egyptus , où ils sont jetés par le vent & l'onde.

C'est lorsque Menelas erroit avec ses

vaisseaux en des climats étrangers , où régnoit l'abondance , & où il amassoit de vastes trésors , qu'Egisthe commet le sinistre attentat par lequel périt , dans leur palais , l'un des Atrides , & qu'il foumet à son joug tyrannique le peuple de ce Roi. Il regne durant sept années sur la riche Mycenes. Enfin vient d'Athenes la vengeance ; Oreste reparoit ; il purge la terre du perfide assassin qui lui ravit un pere illustre , & honorant de funérailles une mere abhorrée & le plus lâche des hommes , il donne le festin public qui en termine la pompe. Ce jour-là même arrive le brave Menelas , avec autant de richesses que pouvoient en porter ses vaisseaux.

Toi , ô mon ami ! garde-toi d'égarer trop long-tems tes pas loin de tes foyers , & n'abandonne point ta maison & tes biens à des mortels si pervers , de peur qu'en ton absence ils n'achevent de te dépouiller de ton héritage , & que ta

course ne tourne qu'à ta ruine. Cependant mes avis, mes leçons t'y exhortent , rends-toi chez Menelas , qui , contre son espoir , vient d'arriver de contrées lointaines , emporté par les tempêtes au milieu d'un océan , dont les habitans même de l'air pourroient à peine revenir dans une année , océan aussi périlleux qu'immense. Pars avec ton navire & tes compagnons ; ou ne veux-tu pas traverser les ondes ? voici mon char , mes chevaux , voici mes fils qui te conduiront dans la superbe Lacédémone , où regne le blond Menelas. Va l'interroger ; conjure-le de t'apprendre la vérité ; il ne proférera point le mensonge , sa prudence est consommée. «

Comme il achevoit ces mots , le soleil se plonge dans l'océan , la nuit répand ses ombres sur la terre. » O vieillard ! dit alors Minerve , tes lèvres sont l'organe de la sagesse. Mais séparez les

langues des victimes ; préparez le vin dans les urnes ; & après avoir fait des libations à Neptune & à tous les Dieux , allons goûter le sommeil , dont l'heure s'approche ; déjà l'astre du jour ne nous envoie plus ses rayons. La décence ordonne qu'on ne prolonge point au-delà de ce terme les festins consacrés aux Immortels.

Ainsi dit la fille de Jupiter ; ils furent dociles à sa voix. Les hérauts versent l'onde sur les mains des Chefs ; des jeunes gens , après avoir commencé les libations , portent de toutes parts les coupes remplies jusques aux bords ; la flamme ayant consumé les langues des victimes , tous se levent , & le vin coule en l'honneur des Immortels. Dès que ce devoir est accompli , & qu'à son gré l'on s'est abreuvé de cette liqueur , Minerve & Telemaque veulent s'éloigner , & se rendre à leur navire.

Mais Nestor les retenant , & s'aban-

donnant au feu du courroux : » Me pré-servent Jupiter & tous les Dieux, s'écrie-t-il , de permettre que vous me quittiez pour vous retirer dans votre vaisseau. Suis-je donc le plus indigent des Pyliens, & ma maison ne peut-elle offrir aux étrangers , & à moi-même , ni vêtemens , ni une couche où l'on goûte mollement le repos ? Grace au ciel , elle abonde en robes précieuses & en tapis de pourpre. Tant que je vivrai , je ne souffrirai point qu'un hôte aussi chéri que le rejetton du grand Ulysse passe la nuit sur le tillac de son navire ; & lors même que je ne serai plus , ne laisserai-je pas dans mon palais mes fils , pour exercer envers tous ceux qui s'y rendront , les devoirs de l'hospitalité ? «

» J'approuve ton courroux , ô vieillard que j'aime ! dit Minerve , Telemaque t'obéira ; rien n'est plus convenable. Qu'il te suive à cet instant , qu'il jouisse du repos dans ta demeure. Quant à moi ,

permets que je retourne à mon vaisseau , afin de soutenir le courage de nos compagnons , & leur donner mes ordres. Je puis me glorifier d'être le seul vieillard dans cette troupe , toute composée de jeunes hommes , qui nous suivirent par amitié , compagnons d'âge du magnanime Telemaque. Je reposerais la nuit dans ce vaisseau : dès la première lueur de l'Aurore je pars pour me rendre au pays des valeureux Caucons , où je dois réclamer le paiement d'une dette considérable & fort ancienne. Toi , dont la maison va recueillir le rejetton d'Ulysse , fais-le conduire à Sparte par l'un de tes fils , sur un char attelé de tes courriers les plus agiles. «

En même tems la Déesse disparoit avec la rapidité de l'aigle. Tous les assistans demeurèrent immobiles de surprise. Le vieux Nestor admire le prodige qui vient de frapper ses yeux , & prenant la main de Telemaque : » O mon

filz ! dit-il , tu feras par ta valeur & par tes vertus l'honneur de ta race ; toi qui , si jeune encore , as les Dieux pour compagnons de tes pas. C'est ici la fille de Jupiter , l'invincible Pallas , qui , par son affection & son appui , distingua ton pere de tous les Grecs. O grande Déesse ! fois-nous propice , comble-nous de gloire & de bonheur , moi , mes filz , ma vertueuse épouse : je te sacrifierai une genisse d'un an , au front majestueux , qu'aucune main encore n'aura conduite sous le joug ; cette victime tombera devant ton autel , & l'or éclatera autour de ses cornes naissantes ». Telle est sa priere ; la Déesse l'exauce.

Cependant le vénérable Nestor , à la tête de ses filz & de ses gendres , marche vers son palais. Entrés dans cette auguste demeure , ils se placent , avec ordre , sur des trônes & des sièges. A leur arrivée le vieillard , qui les a précédés , tenoit en main la coupe , & mê-

loit à l'onde un vin délicieux , gardé avec soin dix années ; une esclave venoit d'ouvrir l'urne odorante. Nestor prépare lui-même ce breuvage , & fait des libations accompagnées de prières , en l'honneur de la fille du Dieu armé de l'Égide ; chacun remplit ce devoir , porte la coupe à ses levres , & va dans sa retraite chercher les douceurs du sommeil. Le Roi de Pylos place le fils d'Ulysse dans un beau pavillon du portique de marbre : on lui prépare une couche favorable au repos , que partage le Chef des guerriers , le plus jeune des rejettons de Nestor , Lisiostrate , qui promet d'égaliser les héros ; seul de ces rejettons , il n'a point encore de compagnie. Le vieillard goûte le sommeil dans un asyle paisible du palais ; à ses côtés repose la Reine , son épouse.

Lorsque la fille du matin , l'Aurore aux doigts de rose paroît dans les cieux , le magnanime Nestor se leve , & sortant de

C H A N T I I I. 113

de sa demeure , va se placer sur des pierres d'un marbre blanc , posées devant les hautes portes du palais , & qui , polies avec soin , & arrosées de parfums huileux , jetoient un vif éclat. Jadis Nélée s'y assit , pour dicter ses arrêts dont la sagesse l'égalait aux Dieux ; mais vaincu par la Parque , il est dans les enfers , & maintenant , ayant en main le sceptre , Nestor , le rempart des Grecs , occupoit cette place. Sortis de leurs appartemens , ses fils nombreux Eche-phron , Stratie , Persée , le brave Aretus & Thrasymede , pareils aux Dieux , accourent autour du vieillard ; le sixième de ses fils & l'émule des héros , Pisistrate , les joint à grands pas ; ils amènent Telemaque aussi beau que les Immortels , & le placent auprès de leur pere , qui prend aussi-tôt la parole.

» Hâtez-vous , ô mes chers fils ! de seconder mes desirs ; je dois , par l'accomplissement de mon vœu , me rendre

Tome I.

H

Minerve propice ; car hier , je n'en puis douter , elle daigna se manifester à mes regards , & participer à la fête de Neptune. Que l'un de vous aille dans mes campagnes où paissent mes troupeaux mugiffans , ordonner au berger de conduire ici , fans retard , la plus belle de mes géniffes ; qu'un autre coure au rivage , & m'amene tous les compagnons de Telemaque ; deux garderont le navire ; qu'un autre enfin appelle l'industrieux Laërce , & que l'or entoure les cornes de la victime. Vous cependant restez auprès de moi ; dites aux esclaves de former les apprêts du sacrifice & d'un festin solemnel ; qu'ils apportent des sièges & des rameaux , & l'eau pure des fontaines. «

Il dit ; tous , avec empressement , exécutent ses ordres. Déjà la génisse est amenée des champs , déjà les compagnons du vaillant Telemaque viennent du navire ; Laërce vient , tenant en main ,

pour dompter & travailler l'or , les instrumens de son art , l'enclume , le marteau , les fortes tenailles. Pallas arrive , honore de sa présence le sacrifice. Le Roi de Pylos met l'or entre les mains de Laërce , qui le prépare ; il en décore les cornes de la génisse ; la Déesse reçoit avec satisfaction cette offrande. Stratié & le noble Echephron conduisent par les cornes l'animal mugissant. Aretüs sort du palais , apportant d'une main un vase ciselé , plein de l'onde lustrale , & de l'autre , dans une corbeille , la farine pure de l'orge sacré. Armé de la hache aiguë , le belliqueux Thrasimede se tient à côté de la victime prêt à frapper ; Persée se prépare à recevoir le sang dans l'urne profonde. Le vieux Nestor , après avoir répandu sur la génisse l'onde lustrale & l'orge sacré , adresse à Minerve un grand nombre de vœux , & pour prémices , jete dans les flammes le poil enlevé du front de la victime.

Alors le fils de Nestor , le vaillant Thrasymede frappe ; la hache , d'un coup soudain , sépare les tendons du cou ; la génisse se précipite à terre. Les filles de Nestor , ses brus , & son épouse , l'ainée des filles de Clymene , la vénérable Eurydice font aussi-tôt retentir de leurs cris & de leurs vœux la voûte céleste. Cependant de nombreuses mains soulèvent la victime ; le Prince des jeunes hommes , Pisistrate , l'égorge ; le sang , à noirs bouillons , coule de la plaie dans l'urne , l'animal retombe , sa vie l'abandonne. On s'empresse à le partager , on détache , selon leurs rites , les parties consacrées à l'offrande , on les enveloppe de graisse , on la couvre de chairs séparées des membres de la victime. Le vieillard allume lui-même l'offrande , la rougit de libations de vin. Armés de longs dards à cinq rangs , des jeunes hommes l'entourent. L'offrande est consumée ; on ajoute les entrailles ,

& partageant le reste de la victime , l'on en couvre ces dards aigus qui tournent devant la flamme.

Cependant Telemaque est conduit au bain par la belle Polycaste , la plus jeune des filles de Nestor. Elle répand sur lui une onde pure , des parfums précieux , le revêt d'une fine tunique & d'un manteau éclatant. Il sort du bain semblable aux Immortels , & va se placer auprès du Pasteur des peuples , le sage Nestor.

Le festin est prêt , l'on s'affied , chacun y participe. Des jeunes hommes d'un port distingué se levent , font couler le vin dans les coupes d'or. Le repas terminé , le Roi de Pylos donne ses ordres. » Mes fils ! amenez , en faveur de Telemaque , mes coursiers à la superbe criniere , & attelez-les à mon char ; qu'il franchisse promptement sa route. «

Il parle ; ils l'écoutent , & obéissent. En un moment sont attelés les coursiers rapides. Une fidèle esclave met dans le

char le pain , le vin , & les alimens tels que ceux qui sont destinés aux Rois , nourrissons de Jupiter. Telemaque monte sur le char ; le Chef des guerriers , Pisistrate , se place à côté de lui , prend les rênes , touche du fouet les coursiers qui se précipitant avec ardeur loin de ces lieux , volent dans la campagne , & abandonnent les hauts murs de Pylos. Unis , ils secouent tout le jour le joug dans leur ardente course. Le soleil disparoit , & les routes sont obscurcies du voile de la nuit , lorsque ces Chefs arrivent à Pheres , dans le palais de Dioclès , fils d'Orsiloque , qui naquit du fleuve Alphée. Ils y goûtent le sommeil ; Dioclès les reçoit avec tous les honneurs de l'hospitalité.

Dès que les roses de la matinale Aurore ont rougi les cieux , ils ont attelé leurs coursiers , & sont remontés sur leur char qui roule à grand bruit hors du long portique. Pisistrate anime les

CHANT III. 119

jumens; elles s'élancent avec une nouvelle ardeur dans la carrière, &, tel a été leur vol impétueux, qu'elles arrivent dans les campagnes fertiles de la Messénie, terme de leur course, au même instant que la nuit répandoit ses ombres sur la face de la terre.



REMARQUES
SUR L'ODYSSÉE.
CHANT III.

Assise La foule étoit partagée en neuf troupes. Neuf villes étoient soumises à Nestor. Voyez le dénombrement des vaisseaux dans l'Iliade. Chaque ville, selon la coutume, avoit fourni neuf taureaux pour ce sacrifice; chaque troupe étoit formée de citoyens d'une de ces villes. On croit, qu'il y avoit là un temple de Neptune *Samien*. Le poëte ouvre ici une nouvelle scène, & il ne nous ramenera aux prétendans qu'à travers une foule d'agréables épisodes. Le taureau étoit consacré à Neptune, à cause du mugissement des flots. Ce Dieu écartoit Ulysse de sa patrie. Il est remarquable que le fils de ce héros, en arrivant à Pylos, participe à un sacrifice qu'on offroit à cette Divinité. Rien de plus touchant que de voir Télémaque implorer Neptune en cette occasion.

Déjà on avoit goûté les entrailles. Cet usage faisoit partie du sacrifice : *goûter* est le terme propre; car, pour que chacun eût sa part des entrailles, il falloit les partager en menus morceaux. Moïse avoit ordonné aux Juifs de dévorer l'agneau Pascal tout entier, la tête, les pieds & les intestins.

SUR L'ODYSSÉE. 121

Tu trouveras en ton propre cœur. Minerve veut qu'en comptant sur le secours des Dieux, il ne néglige pas celui qu'il peut tirer de lui-même.

Au milieu d'elle étoient assis Nestor & ses fils.

*Forè die solemnem illo Rex Arcas honorem
Amphitryonidæ magno Divisque ferebat,
Antè urbem in luco. Pallas huic filius una,
Una omnes juvenum primi pauperque senatus
Thura dabant; trepidusque cruor famabat ad aras.*

Eneid. 8.

Le fils de Nestor, Pisiſtrate, se précipite avec le plus d'ardeur. Ce jeune Prince, qui doit jouer un rôle dans le poëme, paroît d'abord sur la scène, & le Poëte lui donne un caractère intéressant. L'Odyssée est remplie de traits de morale; mais souvent elle y est mise en action.

Etranger ! invoque Neptune ; car vous rencontrez sa fête. Pisiſtrate lui dit cela comme une chose heureuse pour eux,

*Interea sacra hæc, quando hæc venistis amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiscum, & jam nunc sociorum assuescite mensis.*

En. 8.

Et ayant satisfait avec soin aux rits sacrés. Plusieurs Interpretes, parmi lesquels est Madame Dacier, ont traduit, & elle accomplit elle-même sa prière. Si l'on adopte ce sens, quoique moins naturel, Homere veut dire que Minerve comble les Pyliens de ses graces, & favorise le retour de Telemaque & d'Ulysse.

La satisfaction de voir accomplir le vœu. πρὸς τὰς, selon Etneſti; peut signifier la tendance à l'action,

conatus agendi. Le sens que j'ai pris est plus clair , & n'a rien de forcé. Le Poëte fait entrevoir le dénouement. Telemaque , à son retour , retrouve son pere. Alors il y a bien plus de force dans ces paroles : *Ne dédaigne pas d'exaucer nos prieres.* Ou Minerve dit sa priere à voix basse , ou Nestor n'a pas entendu le nom de Telemaque.

Ou seriez-vous toujours errans sur les mers ? On fait par Thucydide & d'autres auteurs anciens que la piraterie , dans les premiers tems , étoit en honneur. Ils rapportent même ce passage d'Homere pour le prouver. Il est donc bien clair qu'en parlant des mœurs de ce siecle , Nestor ne fait pas un mauvais compliment à ses hôtes. C'est ce qui m'a empêché de me servir du mot de *pirates* , dont l'acception réveille aujourd'hui une idée trop choquante ; il suffisoit de désigner ce genre de vie. Il y a eu des Interprètes qui ont mieux voulu comprendre ici Homere que n'ont fait Thucydide & tous les anciens. Selon eux Nestor fait une imprécation contre les pirates. S'il avoit eu cette pensée , sa question seroit outrageante pour ses hôtes , & s'accorderoit mal avec les égards qui étoient prescrits par l'hospitalité. César rapporte que , chez les Germains , le vol & la piraterie étoient en honneur , pourvu qu'on les exerçât hors des frontieres de leur pays ; ils les croyoient utiles pour exercer le courage de la jeunesse , & la tirer de l'inaction.

Du mont Née. Les forêts de ce mont , au pied duquel Ithaque étoit située , servoient à la construction des navires de l'Isle.

Là repose Achille. Il ne lui donne pas d'épithete ho-

SUR L'ODYSSÉE. 123

honorable , comme il a fait en parlant des autres Chefs. Madame Dacier dit que c'est parce que la colere d'Achille a été la cause de tous ses maux. Cette raison est un peu alembiquée. N'est-ce pas plutôt qu'Achille est assez grand pour se passer d'éloges ?

Aucun de nos guerriers. οὐκ ἤθελ'. On n'a pas assez apperçu l'énergie de ce tour pour louer la prudence d'Ulysse.

Oui, tu es son fils. C'est le vrai sens. Voyez Ernesti. Il observe que *οὐ* ne marque pas toujours le doute , mais qu'il est aussi affirmatif , *si quidem*.

Nous ne différions jamais d'avis. Nestor a mis Ulysse au premier rang pour la sagesse ; il trouve ensuite le moyen de se placer à côté de lui : *nous formions toujours* , dit-il , *les mêmes desseins*.

Le discours de Nestor est long , mais bien convenable au caractère de ce vieillard. Il ne se contente pas de dire à Telemaque qu'il ne fait rien du sort d'Ulysse ; il lui apprend comment il n'a pu rien savoir. Il satisfait ce jeune Prince , qui le prie de dire *ce qui lui est connu*. Enfin il est plein de détails intéressans sur le retour des Grecs dans leur patrie. Nestor pouvoit dire d'abord à Telemaque qu'il n'avoit aucune nouvelle à lui donner d'Ulysse ; mais son récit tient ce Prince , ainsi que le Lecteur , dans une espece de suspension , qui n'est pas sans intérêt.

Ils n'avoient pas tous observé. J'ai conservé le tour adouci dont se sert Nestor pour blâmer les Grecs.

Ils avoient irrité Pallas. Ils n'avoient pas puni l'outrage qu'Ajaj , fils d'Oïlée , avoit fait à Minerve , en violant Cassandre dans le temple de cette Déesse. Nestor ,

par pudeur & par retenue , ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax ; il parle à un jeune homme , & il ne veut pas insulter un mort.

Au mépris de la décence. Bien des Interprètes ont cru qu'il étoit contre la règle de convoquer une assemblée le soir. On peut les réfuter par beaucoup d'exemples , & par notre Poète lui-même. Homere ne blâme que l'imprudence des Chefs à convoquer en ce tems une assemblée pour une chose si importante , & les Grecs qui s'y rendirent pris de vin.

Un Dieu applanit l'Océan immense.

Sternitur æquor aquis.

Eneid. 5.

Il tourne ses vaisseaux. Selon Madame Dacier , Nestor , par politesse pour Telemaque , ne dit pas que ce fut Ulysse qui voulut retouter à Troye , insinuant qu'il céda aux conseils de ses compagnons. C'est une subtilité. Le tour qu'emploie ici Homere est un grécisme très-connu.

Prévoyant les malheurs. Il savoit qu'on avoit offensé la Déesse.

S'il nous falloit passer au-dessus de Chio. L'Isle de Psyria est à 80 stades de Chio, aujourd'hui Scio. Selon la situation de ces lieux, ils auroient eu Chio à la gauche & Psyria à la droite. En prenant au-dessous de Chio , entre cette Isle & le rivage de l'Asie , où est le mont Mimas , le chemin étoit plus court , mais plus dangereux. Gereste est un port au bas de l'Eubée , aujourd'hui Negrepoint. Strabon dit que c'étoit le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grece. Il y avoit là un

SUR L'ODYSSÉE. 125

beau temple de Neptune. On fait que les anciens s'exposoient rarement à naviger en pleine mer, & qu'ils gardoient autant qu'ils pouvoient les côtes.

Si Minerve daignoit t'accorder la protection signalée.

Homere prépare avec beaucoup d'adresse le dénouement de son action pour y donner de la vraisemblance.

Eh quoi ! si Ulysse. Littéralement, j'aimerois mieux essuyer beaucoup de malheurs & revoir ma patrie, que d'avoir le sort d'Agamemnon, &c. Elle veut réveiller l'espérance dans le cœur de Telemaque. Le tour que j'ai pris conserve bien le sens. Le désespoir de Telemaque lui fait proférer un blasphème, à moins que, pour l'excuser, on n'ait recours à la doctrine de la destinée ; on fait que les anciens la croyoient supérieure au pouvoir des Dieux.

Il n'est que le trépas.

*Inferais nague enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hipolytum.*

Hor. l. 4.

O Nestor, fils de Nélée ! que ta bouche me fasse un récit fidele. Les vieillards aiment à être interrogés, parce qu'ils aiment à parler. En multipliant les questions, on leur fournit l'occasion d'un long récit.

Personne ne lui eût pas même accordé quelque peu de sâble. La loi ordonnoit chez les Grecs qu'on n'ensévelit pas les sacrilèges ni les traîtres. La sépulture n'étoit pas accomplie si l'on ne jetoit pas de la terre sur les morts. *Aut tu mihi terram injice.* En. 6. *Injeto ter pulvere curras.* Hor.

Elle avoit auprès d'elle ... un Chantre divin. Les Poètes

étoient les Philosophes dans ces tems reculés. Dans les villes Grecques, dit Strabon, on commençoit l'éducation des enfans par la poésie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse. Et l'on voit même que les simples Musiciens, qui enseignent à chanter, à jouer de la flûte & de la lyre, font profession d'enseigner la vertu; car ils se disent précepteurs & réformateurs des mœurs.

Clytemnestre fit une longue résistance. Mais il est bon de remarquer que cette Princesse n'eut pas plutôt été vaincue, que les autres crimes ne lui coutèrent plus rien, & qu'elle aida enfin Egyste à tuer Agamemnon.

Qu'Egyste s'enlasat en des rets funestes. Parmi les divers sens de ce passage, j'ai préféré celui d'Ernesti.

Phrontis, fils d'Onetor. Phrontis, c'est-à-dire prudent. Onitor signifie utile. Dans ces tems-là les arts étoient en honneur. Au 3^e livre des Rois, l'Ecriture marque qu'Hiram, célèbre Fondateur, étoit fils d'une veuve de la tribu de Nephtali, & que son pere étoit de Tyr.

Mont de Malée. Promontoire de la Laconie, au bas du Peloponèse. La mer est là fort dangereuse.

Il est à l'extrémité de Gortyne un rocher lisse. Parce qu'Eustathe a dit que ce rocher s'appelloit βλίσση, selon Cratès, Madame Dacier traduit, un rocher appelé Lissé. Si Homere eût voulu désigner le nom du rocher, il n'eût pas dit *εἰς τὴν τῆς λίσσης*, il eût omis *τῆς*.

Le fleuve Egyptus. Il n'avoit pas encore le nom de Nil. Ce nom a été connu d'Hésiode, & c'est un des argumens qui prouvent qu'il vivoit après Homere.

Et où il amassoit de vastes trésors. Il y a de l'appar-

SUR L'ODYSSÉE. 127

rence que c'étoit en pirant. Menelas prolongea volontairement son absence, & Nestor l'en blâme.

Et honorant de funérailles une mere abhorrée. Par ménagement pour Oreste, il ne parle pas de son parricide, & se contente de dire qu'il ensévelit sa mère.

Dont les habitans de l'air pourroient à peine revenir dans une année. C'est une forte hyperbole. Les vieillards aiment à étonner les jeunes gens. Nestor avoit dit auparavant qu'un vaisseau pouvoit aller en cinq jours de la Crète en Egypte.

Séparez les langues des victimes. Lorsqu'on alloit se retirer pour dormir, on jetoit dans le feu les langues des victimes, comme pour expier les discours qui eussent pu déplaire aux Dieux, & pour annoncer que c'étoit le tems du silence.

Qu'on ne prolonge pas . . . , les festins consacrés aux Immortels. Il y avoit des fêtes où l'on passoit les nuits entières, & ces fêtes étoient ordinairement pleines de licence, c'est ce que la Déesse condamne ici.

Ni vêtemens ni une couche. Pour bien recevoir nos hôtes, & c'est encore l'usage dans plusieurs pays orientaux, il falloit avoir non-seulement tout ce qui étoit nécessaire pour les bien coucher, mais encore des robes pour changer. C'étoit une nécessité que l'hospitalité, si pratiquée dans ces tems-là avoit amenée. Tellias d'Argigente eut un jour chez lui 500 étrangers; il leur donna à chacun un manteau & une tunique. Les Caecons étoient voisins de Pylos, & sujets de Nestor.

Le vieux Nestor admire le prodige. Il admire bien moins le prodige même, que de voir Telemaque, si jeune encore, accompagné de cette Déesse.

On lui prépare une couche favorable au repos. Littéralement, *lit percé* : on appelloit ainsi ceux qui l'étoient pour attacher des josts, sur lesquels on reposoit commodément *Voyez Feith.* J'ai rendu l'idée. On plaçoit souvent les étrangers sous le portique. Il est vraisemblable qu'on y avoit pratiqué quelque appartement destiné à les recevoir, & qu'ils n'y étoient pas exposés aux injures de l'air. Pisistrate partage le lit de Telemaque. Cette marque d'honneur & d'amitié offre l'image de la simplicité de ces siècles. L'histoire nous montre encore des traces de cet usage au tems de Henri IV. Avant ce tems on trouve des usages dont la simplicité est plus frappante encore : celui, par exemple, de faire manger quelqu'un avec soi dans son assiette, étoit la plus grande marque d'amitié qu'on pût lui donner. De-là cette expression, manger dans la même écuelle, pour être ami (1).

Va se placer sur des pierres d'un marbre blanc. On plaçoit des ~~sièges~~ de pierre devant les maisons. C'est là souvent que les amans de Penelope tenoient leurs conseils. Nous voyons dans l'Ecriture que *les Juges sont assis devant leurs portes.* Au moyen âge les perrons des châteaux étoient ornés. C'étoit-là que les Officiers des Seigneurs ou le Seigneur lui-même rendoient la justice à ses vassaux. Joinville fut souvent employé par saint Louis à ce ministère, & c'est ce qu'il nomme *les plaids de la porte* (2). On peut traduire, *ces pierres luisoient comme l'huile.* Il se peut que ces pierres aient été sa-

(1) Préface du recueil des Fabliaux.

(2) Fabliaux.

SUR L'ODYSSÉE 129

crées, parce que les Princes s'y alléyoient quand ils rendoient la justice, & que pour témoigner le respect qu'on avoit pour elles on les ait flottées d'huile. On en verfoit sur des pierres qui représentoient des divinités. Alexandre en versa sur le tombeau d'Achille. J'ai préféré le dernier sens. *Voyez* un mémoire de l'Abbé Anselme, au sixieme tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Perrault traduit ainsi cet endroit : *Nestor alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies & luisantes comme de l'onguent.*

L'enclume, le marteau. Ce doreur étoit Batteur d'or, il le préparoit lui-même, & le réduisoit en feuilles : pour ce travail on n'avoit besoin que d'une petite enclume portative. Despréaux, dans ses Réflexions sur Longin, a très-bien réfuté ici Perrault.

Pallas s'avance, & honore de sa présence le sacrifice, L'idée que les Dieux assistoient aux fêtes religieuses, étoit propre à y faire régner l'ordre & le respect. D'après un passage de Diodore de Sicile, on pourroit croire qu'on avoit placé la statue de Minerve près de l'autel. Les fonctions de Sacrificateur étoient anciennement unies à celles des Rois.

Font retentir de leurs cris & de leurs vœux la voûte céleste. *οὐρανὸν*, terme propre pour les prières qu'on faisoit à Minerve, parce qu'elle étoit guerrière ; pour les autres Dieux, on disoit *παρθενικόν*.

Cependant Telemaque est conduit au bain par la belle Polyaste. On a montré que l'usage des bains domestiques, introduits par les Romains dans les Gaules, étoit encore au tems des Fabliers, aussi général qu'avant l'invention du linge. Quand on donnoit un festin chez soi, il étoit de la galanterie d'offrir le bain. *Sciron*

Tome I.

I

130 REM. SUR L'ODYSSÉE.

Athenée , Homere qui représente , d'après un usage ancien , les femmes. & les jeunes filles baignant les étrangers , fait par-là l'éloge de la pureté de leurs mœurs. Quand le cœur est chaste , a dit un Ecrivain , les yeux ne sont pas libres. Il y a de l'apparence que les cuves étoient faites de maniere qu'on n'y étoit pas entièrement découvert ; il est aussi probable que les jeunes personnes qui rendoient cet office n'étoient pas sans témoins. L'usage que peint Homere , contraste singulièrement avec la retraite où vivoient les femmes , la crainte qu'elles avoient de paroître devant les hommes , & le soin d'être toujours couvertes d'un voile. On verra les précautions que prend Nausicas pour ne pas se montrer en public avec un homme. Tout ceci , s'il n'est pas une preuve de la bisarrerie des usages , est bien propre à faire connoître les attentions que l'on avoit pour ses hôtes : il faut avouer qu'on ne pouvoit pas les étendre plus loin. D'autres traits de l'histoire ancienne attestent l'usage dont nous parlons. Les femmes rendoient d'ordinaire aux étrangers le service de leur laver principalement les pieds , de les oindre d'huile ; elles baisoient les pieds de ceux qu'elles vouloient honorer , témoin cette femme de l'Evangile , qui lava , oignit & baïsa les pieds du Sauveur. Philocleon , dans les Guêpes d'Aristophane , dit que sa fille lui a rendu ces services. Au temps de la Chevalerie , les Guerriers étoient désarmés par les Demoiselles des châteaux.

Des jeunes hommes d'un port distingué. C'étoient des hérauts.

Arrivent à Pheres. A moitié chemin de Pylos à Lacédemone.

Campagnes fertiles de la Messenie. Cela est conforme à ce qu'en dit Strabon.



ARGUMENT DU CHANT IV.

Telemaque est reçu dans le palais de Menelas. Ce Roi lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avoit appris l'arrivée d'Ulysse dans l'Isle de Calypso. Conseil des Chefs pour ôter la vie à Telemaque. Minerve, sous la figure d'Iphtimé, apparoît à Penelope & la console.



CHANT IV.

TELEMAQUE & Pisistrates, descendus dans la vallée qu'occupe la vaste Lacédémone, arrivent devant le palais du grand Menelas. Ce Roi célébroit dans un festin, où il avoit rassemblé de nombreux & d'illustres amis, le double hymen de son fils & de sa fille. Fidèle à l'engagement qu'il forma sous les murs de Troie, & que les Dieux lui permettoient d'accomplir, il donnoit la belle Hermione au rejeton du redoutable

Achille ; les chevaux & les chars étoient prêts , destinés à la conduire dans la ville fameuse où le jeune Roi des Thesfaliens tenoit le sceptre. Il unissoit une Citoyenne de Sparte , la fille d'Alector , au brave Megapenthe son fils ; qu'il eut dans un âge avancé d'une de ses captives ; les Dieux ont rendu stérile la couche d'Hélène , depuis qu'elle a mis au jour Hermione , l'image de la blonde Venus. Rassemblés dans une salle immense du palais , les voisins & les amis de l'heureux Menelas se livroient à l'allégresse de cette fête. Un Chantre divin accordoit à sa voix les sons de sa lyre ; & au milieu de la salle deux danseurs , par des pas & des sauts merveilleux , marquoient la cadence.

Telemaque & le fils de Nestor ont arrêté leur char à l'entrée du palais. Un des principaux serviteurs de Menelas , le fidele Etéonée voit le premier ces étrangers ; il court aussi-tôt les annoncer.

au Monarque , & arrivé devant lui : « Un char , des étrangers , dit-il , font à ta porte , ô Menelas , favori du ciel ! ils font deux , ils ont la forme de mortels , mais on les prendroit pour les fils du grand Jupiter. Parle , dételerons-nous d'abord leurs coursiers agiles ? ou adref-ferons-nous ces personnages à quelque autre palais qui puiffe , selon leur rang , les accueillir ? »

L'indignation fe manifeste dans les traits de Menelas. « Tu m'as paru juſqu'à ce jour doué de raifon , Eteonée , fils de Boëtoüs ! répond-il , mais tu proferes , comme un enfant , un discours infenſé. Ne te ſouvient-il donc plus que ce n'eſt qu'après avoir nous-mêmes joui en tous lieux de l'hospitalité , que nous goûtons enfin le repos dans notre demeure , ſi toutefois le ciel garantit de malheurs les derniers jours de notre vie ! Cours , dételle le char de ces étrangers , qu'ils entrent , & participent à cette fête. »

A peine a-t-il parlé , qu'Étéonée dit à ses plus zélés compagnons de le suivre , & se précipite hors du palais. Les uns dégagent du joug les chevaux couverts de sueur , les conduisent dans de superbes écuries , & les attachant devant l'auge , leur prodiguent l'avoine mêlée au froment le plus pur , placent le char contre le mur d'un portique éclatant : les autres introduisent les deux étrangers , frappés à l'aspect de la demeure d'un Roi favorisé des Dieux. Ainsi que brille la lune ou le soleil , telle étoit la pompe éblouissante du vaste palais de Menelas. Après que ces jeunes Princes ont contenté leurs regards , ils se baignent dans des cuves polies & luisantes. Des captives font couler sur leurs corps une eau limpide & un parfum odorant , les couvrent de riches tuniques & de manteaux d'un tissu fin & moëlleux ; on les mène dans la salle du festin ; on les place sur des trônes

auprès du fils d'Atrée. Une belle esclave tenant un bassin d'argent , verse d'une aiguiere d'or sur leurs mains une onde pure , leur apporte une table de cedre , dont aucune tache ne souille l'éclat. Vénérable par son âge, une autre femme la couvre de pain & d'alimens exquis , commis à ses soins , tandis qu'un des principaux serviteurs portant des bassins chargés de diverses viandes , les sert devant eux , & pose sur la table des coupes d'or. Menelas prenant la main de ces étrangers : » Laissez-vous à l'allégresse de cette fête , leur dit-il. Après que vos forces auront été réparées , vous nous instruirez de votre origine. Sans doute elle n'est pas couverte des ombres de l'oubli , & vous descendez de ceux auxquels Jupiter confia le sceptre : des hommes tels que vous ne sont point issus de peres ignobles par leur naissance ni par leurs actions. «

Il dit : on venoit de lui servir la plus

honorable part , le dos succulent d'une génisse ; il le leur présente : ils jouissent du festin. Cependant Telemaque inclinant sa tête vers l'oreille de son compagnon , & parlant à voix basse : » Regarde , ô fils de Nestor ! toi le plus cher de mes amis ! lui dit-il , regarde quel éclat jete l'airain dans cette salle haute , sonore , quel éclat radieux jetent l'ambre , l'ivoire , l'argent & l'or ! Ainsi brille sans doute sur l'Olympe le palais où Jupiter assemble les Dieux. Quelle pompe ! ce spectacle me plonge dans l'enchantement. «

Ces paroles parviennent à l'oreille de Menelas ; il se tourne vers ses hôtes : « Mes chers enfans ! leur dit-il , aucun mortel ne peut le disputer à Jupiter : ses palais , & tout ce qui lui appartient , ont une éternelle durée. Parmi les humains , les uns m'égalent en richesses , d'autres me le cedent ; mais ce n'est , hélas ! qu'après avoir , durant huit années , mené une

vie errante, & souffert de terribles malheurs, qu'enfin j'ai conduit mes vaisseaux chargés de ces biens dans un tranquille port. Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie, & l'Egypte; j'ai vu l'Ethiopie, Sidon, les Erembes, enfin la Lybie; là sont armés de cornes les agneaux naissans; là, les brebis enrichissant trois fois dans l'année d'une race nouvelle le troupeau, fournissent en toute saison au maître, comme au berger, la plus abondante & la plus exquise nourriture, soit en chairs, soit en ruisseaux de lait; celui qui les trait ne connoît point le repos. Mais je ne goûte aucune satisfaction à régner sur ces richesses. Tandis que je les acquerois au prix de tant de courses & de périls, un perfide m'a privé d'un frere par des trâmes, ourdies avec l'abominable épouse de l'infortuné. Vos peres doivent vous avoir instruits de tous ces événemens. Combien j'ai soutenu de travaux & de peines ! Oui, avant d'être

environné de cette pompe , j'ai fait , peu s'en faut , le sacrifice de ma maison & de mes biens , qui pouvoient suffire à ma félicité. Ah ! plutôt au ciel que satisfait de la moindre partie de ces biens , je fusse resté dans mes foyers , & que vécussent encore tant de Héros qui périrent loin de la Grece, devant la superbe Troye ! Souvent, m'isolant dans ce palais , & trouvant du charme dans le deuil , je leur donne à tous des regrets & des larmes ; & après avoir soulagé mon cœur , je m'efforce à y ramener le calme ; l'homme est trop foible pour supporter long-tems l'amere douleur. Mais , quelque affligeant que soit leur souvenir , je les pleure moins tous ensemble qu'un seul d'entr'eux, dont la pensée me rend odieuses les délices des festins , & bannit le sommeil de ma paupiere. Aucun des Grecs n'égala les travaux & les périls du grand Ulysse ; les Dieux nous destinerent , lui aux disgraces , moi aux inquiétudes & au désespoir

dont m'accable son absence , qui semble éternelle : respire-t-il ? est-il mort ? hélas ! nous l'ignorons même. Sans cesse coulent pour lui les pleurs du vieux Laërte , ainsi que les pleurs de la chaste Pénélope , & de Télémaque , qui , au départ de son pere , venoit seulement d'ouvrir l'œil au jour. »

Ces mots réveillent une vive douleur dans l'ame du jeune Prince. Au seul nom de son pere , se précipite de ses yeux & le long de ses vêtemens un torrent de larmes , qu'il s'efforce promptement à cacher en tenant des deux mains , devant son visage , son manteau de pourpre. Ménélas s'en apperçoit ; il délibère s'il doit l'interroger , ou attendre que Télémaque éclaircissant les soupçons qui naissoient en son esprit , rompe le silence , & lui parle de ce Héros.

Tandis qu'il flotloit dans cette incertitude , Hélène , descendue avec ses femmes de son appartement élevé , où l'on

respiroit des parfums exquis , s'avance avec la majesté de Diane , armée de son arc d'or. Aussi-tôt Alcippe & Adreste s'empressent , l'une à lui présenter un trône, l'autre à le couvrir d'un tapis d'une laine moëlleuse , au même tems que Philomet entre les mains de la Reine une corbeille d'argent , présent d'Alcandre, épouse de Polybe , qui , dans l'Égypte régnoit à Thebes , où les palais enferment tant de merveilles. Pendant que Menelas y reçut de ce Roi deux cuves rares , deux trépieds , dix talens d'or , Helene eut d'Alcandre une quenouille du même métal , & cette corbeille d'argent , dont les bords sont incrustés de l'or le plus précieux. Elle est remplie de laine de pourpre , filée avec finesse ; au-dessus est couchée la quenouille , brillante aussi de pourpre. Helene s'étant assise sur un trône , & ses pieds reposant sur une estrade : « Sayons-nous déjà , dit-elle , ô Menelas , issu de Jupiter ! l'origine dont s'honorent ces

personnages venus dans notre palais ? Me trompé-je ? je ne puis le taire , jamais je ne vis de ressemblance , si frappante (plus je le regarde , plus je suis saisie d'étonnement) que la ressemblance de l'un de ces étrangers avec le fils du magnanime Ulysse , tel que je me le représente aujourd'hui , ce Telemaque , qu'il laissa dans sa maison encore à la mamelle , lorsque vous vintes , intrépides Grecs ! aux bords Troyens , pour venger ton indigne épouse , armés de la destruction & de la mort. »

« J'ai formé , ô Helene ! la même conjecture , répartit Menelas ; voilà les traits d'Ulysse , voilà son port , le feu de ses regards , sa chevelure , toute sa personne. En ce moment où , plein du souvenir de ce Héros , je parlois des fatigues & des traverses qu'il avoit soutenues , avec tant de constance , pour ma cause , un torrent de larmes a tout-à-coup débordé de la paupiere de ce jeune étranger ; en vain

il a voulu me les dérober , en se hâtant de voiler ses yeux de sa pourpre. »

Le fils de Nestor , Pisistrate rompt alors le silence. « O Menelas ! Chef des Peuples ! Eleve des Dieux ! tu n'es point dans l'erreur ; le rejetton de ce Héros est devant tes regards. Il est modeste , & paroissant ici pour la première fois , il croiroit te manquer de respect , s'il osoit t'adresser d'abord la parole , & t'interrompre , toi dont la voix nous charme comme la voix des Immortels. C'est par l'ordre du vieux Nestor , mon pere , que j'accompagne Telemaque ; mon ami a désiré de te voir , pour entendre de ta bouche quelques avis salutaires , pour trouver auprès de toi un adoucissement à ses malheurs. Que ne souffre pas un fils , privé de son pere , & dénué de tout soutien ! tel est , hélas ! le sort de Telemaque : il n'a plus de pere : chaque jour il languit vainement après le retour d'Ulysse ; & il n'a , dans

Ithaque, aucun ami qui le délivre du joug de l'oppression. «

» Dieux ! s'écria Menelas , je reçois donc en mon palais le fils d'un Prince qui m'est si cher , & qui , en ma faveur s'est ri des fatigues & des traverses ! Je me complaisois dans la pensée que , si le Souverain maître des cieus nous l'eût ramené heureusement à travers les tempêtes , aucun des Chefs de la Grece n'eût reçu de ma part des marques plus signalées de ma tendresse & de ma reconnoissance que ce Héros. Je lui donnois , avec un territoire étendu , une des principales villes dont Lacédémone est entourée , & qui sont soumises à mon sceptre , & l'agrandissant encore , & lui bâtissant un superbe palais , j'engageois cet ami à se transplanter dans ces contrées , loin des stériles rochers d'Ithaque , avec son fils , ses biens , & son peuple : là , on nous auroit vus toujours réunis ; & ces heureux liens , cimentés par l'amitié , & en-

tretenus par les charmes d'une douce allégresse, auroient duré sans interruption, jusqu'à ce que la mort nous eût enveloppés de ses noires ombres. Mais le ciel, jaloux de ce bonheur, ferme à ce seul infortuné le chemin de sa patrie. »

Ces mots réveillent dans toute l'assemblée la douleur & le deuil. La fille de Jupiter, Hélène répand des pleurs ; Telemaque pleure, ainsi que Menelas ; les yeux du jeune Pisistrate se mouillent aussi de pleurs ; il se retraçoit en ce moment le souvenir de son frère, le vertueux Antiloque, immolé par le fils renommé de la brillante Aurore. Mais bientôt prenant la parole : » Rejetton d'Atrée ! dit-il, le vieux Nestor, chaque fois que tu es l'objet de nos entretiens, & que nous l'interrogeons dans son palais sur les héros de la Grece, te place, pour la sagesse, au-dessus de tous les mortels : mais veuille, si j'ose t'en prier, céder à ma voix. Pourquoi troubler un festin

festin par des larmes ? La matinale Aurore ne tardera guere à nous ramener une autre journée : je serai bien loin alors de blâmer que l'on pleure ceux qui ont subi l'arrêt irrévocable du trépas. Le dernier hommage que nous puissions rendre aux malheureux mortels est de nous dépouiller de notre chevelure sur leur tombeau ; & de l'arroser de nos larmes. Hélas ! moi aussi j'ai fait une perte bien funeste , la perte d'un frere qui n'étoit pas le moins vaillant des Grécs : tu l'as connu ; quant à moi , je n'eus jamais le bonheur de le voir : mais tous se réunissent à louer Antiloque ; soit qu'il courût dans la lice , soit qu'il combattît , il triomphoit , dit-on , de ses rivaux. «

» Mon fils ! répond Menelas , la raison murie par les années , ne pourroit parler ni agir avec plus de circonspection & de décence. A tes discours l'on reconnoît ton pere. O combien se manifeste

au premier abord la race des héros dont Jupiter a béni la naissance & l'hymen ! Ainsi ce Dieu couronnant de félicité les jours du Roi de Pylos, lui fait couler dans son palais une douce vieillesse, au milieu de fils prudens & redoutables par leur lance. Bannissons les pleurs, rappelions la joie du festin ; qu'on verse sur nos mains une onde pure. Demain, à la renaissance du jour, Telemaque & moi nous aurons tout le loisir d'épancher nos cœurs dans un entretien intéressant. »

Il dit ; aussi-tôt Asphalion , l'un des plus agiles serviteurs de Menélas , répand l'onde sur leurs mains ; ils poursuivent le repas. Mais un nouveau dessein naît dans l'esprit d'Helene : elle mêle au vin où puisoient leurs coupes , le suc merveilleux d'une plante qui bannissoit du cœur la tristesse , la colere , amenoit l'oubli de tous les maux. Celui qui s'abreuvoit de cette liqueur ainsi

préparée , eût-il à regretter la mort d'un pere , ou d'une mere , ou d'un fils immolé par le fer à ses yeux , il perdoit le souvenir de son deuil ; durant tout ce jour ne couloit de ses yeux aucune larme. Tel étoit le charme souverain de ce baume ; Helene l'avoit reçu de Polydamne , épouse de Thon , qui régnoit en Egypte ; là pullulent des plantes & venimeuses & salutaires ; là chacun , plus qu'en aucun autre climat , est savant dans l'art de guérir nos maux ; ce peuple est la race de Pæon , l'Esculape céleste.

Helene ayant préparé ce breuvage , & , par son ordre , les coupes étant portées de toutes parts : » Menelas , nourrisson de Jupiter ! dit-elle , & vous , rejetons de héros ! Jupiter , dont rien ne borne le pouvoir , dispense tour-à-tour les biens & les disgraces ; livrez-vous en ce moment aux plaisirs de cette fête & au charme des entretiens. Je pren-

drai part à votre allégresse , & , pour célébrer la gloire d'Ulyffe , je vous ferai le récit d'un événement dont il n'est point ici d'autre témoin que moi. Il me feroit impossible de raconter , ni même de nombrer tous les travaux & tous les combats de ce Chef intrépide. Je me bornerai à vous parler d'un des plus grands périls que courut ce héros au sein des remparts de cette Troye , où vous bravâtes , ô Grecs ! tant de calamités. Un jour s'étant couvert d'indignes meurtrissures , & revêtu de lambeaux , il eut le courage & l'adresse de pénétrer dans la formidable enceinte de cette ville ennemie , caché sous la figure d'un vil esclave ou d'un mendiant , lui , l'un des premiers héros dans le camp des Grecs. Chaque Troyen le méconnut. Seule je perce à travers ce déguisement , & me charge de l'interroger. Il élude avec finesse mes questions. Cependant je le baigne ; parfumé d'essences ,

décoré de beaux vêtemens , il ne peut dérober à mes regards le fils de Laërte ; je m'engage par un serment inviolable à ne pas prononcer le nom d'Ulysse qu'il ne soit rentré dans sa tente ; alors il s'ouvrit à moi , il me découvrit ses desseins & tous ceux des Grecs. Après avoir pris les instructions nécessaires à ses vues, & plongé son glaive terrible dans le sein d'un grand nombre d'ennemis , il revint dans son camp avec la renommée du Chef le plus heureux en stratagèmes. Les Troyennes pouffoient d'affreux hurlemens , tandis que mon cœur tressailloit d'une joie secrète. Depuis long-tems s'y nourrissoit le desir de retourner dans ma demeure , & j'explois chaque jour par des torrens de larmes la faute où Venus me précipita lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste , loin de ma terre natale , m'arrachant à ma fille , à ma maison & à mon époux , si digne de mon amour , soit

par les traits & le port , soit par les dons de l'ame. «

» Ulyffe est tel que tu nous le dépeins , répond Menelas. J'ai parcouru la terre , j'ai connu bien des personnages éminens , jamais ne s'offrit à mes yeux un guerrier qui égalât la constance magnanime de ce héros. O combien encore elle éclata , combien ne montra-t-il pas de force & de courage , lorsqu'il fut assis avec nous , les Chefs les plus hardis de la Grece , dans les énormes flancs de ce cheval fameux , façonné avec tant d'art , & qui apportoit aux Troyens le carnage & la mort ! Poussée sans doute par un Dieu favorable au salut d'Ilion , tu vins au lieu de nos embûches ; l'illustre Déiphobe suivoit tes pas. Trois fois tu fis le tour de la vaste machine , tu frappas de ta main ses flancs caverneux , & imitant la voix de leurs épouses , tu appellas par leurs noms les principaux Chefs de notre armée. Placés au

milieu d'eux , moi , Diomede & Ulyſſe , nous entendions cette voix. Dans un mouvement impétueux , Diomede & moi , nous fûmes prêts à te répondre , ou à nous élancer hors de l'ancre , & à commencer l'attaque. Ulyſſe réprima cette imprudente ardeur , & nous contint. Nous tous , les fils de la Grece , nous gardions un profond ſilence ; le ſeul Anticle perſiſte à t'adreſſer la parole , elle alloit échapper de ſes levres ; mais Ulyſſe ſe précipite ſur lui , & ſerrant de ſes fortes mains la bouche de ce Chef , l'empêche de reſpirer , juſqu'à ce que Minerve ait conduit ailleurs ſes pas ; ainſi il eſt le ſalut de tous les Grecs. «

» Perte plus douloureuſe ! répartit Telemaque ; tout ce courage , ſon cœur eût-il été d'airain , n'a pu le garantir de la fatale mort. Mais permets , ô Menelas ! que nous nous retirions , & ordonne que l'on nous conduiſe à notre aſyle ,

afin que le calme & le sommeil raniment nos forces. «

Aussi-tôt Helene ordonne à ses femmes de préparer un lit dans un pavillon du portique, d'y étendre de belles peaux, des tapis de pourpre, & des couvertures d'une laine fine & velue. Tenant des flambeaux, elles courent exécuter cet ordre. Un héraut conduit les étrangers sous ce portique; là se livrent aux attraits du sommeil Telemaque & le fils de Nestor. Menelas, avec Helene, la plus belle des femmes, se retire dans un asyle paisible au haut du palais.

Dès que l'Aurore aux doigts de rose paroît dans les cieux, le valeureux Menelas se leve, & couvert de ses vêtements, ayant à ses pieds ses riches brodequins, & ceint du glaive, il fort, paroît comme un Dieu aux regards du fils d'Ulyffe, & l'interroge en ces mots :
» Quel dessein important, ô mon cher Telemaque ! t'amene, à travers l'empire

de l'océan , dans les murs heureux de Lacedemone ? Est-ce un soin public ou personnel ? Parle , que ta bouche ne tarde pas à m'en instruire. «

» Fils d'Atrée ! grand Roi ! élève de Jupiter ! répond Telemaque , je viens pour apprendre de toi ce que la renommée publie du sort de mon pere. Mon héritage se consume ; mes fertiles champs sont dévastés ; mon palais est plein d'ennemis qui égorgent mes brebis & mes génisses , & qui , ivres d'orgueil & d'insolence , prétendent à la main de ma mere. J'embrasse tes genoux , ne me cache point le trépas de cet infortuné ; dis , a-t-il expiré sous tes yeux ? Ou l'un de ces voyageurs qui parcourent les plages lointaines , t'a-t-il apporté la funeste nouvelle de sa mort ? car , hélas ! il sortit malheureux des flancs de sa mere ! N'écoute ni la tendresse , ni la compassion ; fais-moi le récit le plus fidele de ce que tu fais sur un sujet si intéressant. Je t'en conjure par

les conseils & par la valeur de mon pere ,
 si jamais ils furent utiles à tes desseins ,
 devant Ilion , où vous essuyâtes , ô Grecs !
 tant de revers. Ne me déguise rien ; que
 je connoisse toute l'étendue de ses mal-
 heurs. «

» Dieux ! s'écria Menelas , faisi d'une
 profonde indignation , c'est donc de la
 couche d'un Héros si formidable qu'ont
 voulu s'emparer les plus lâches & les plus
 vils des mortels ! Ainsi , en l'absence d'un
 terrible lion , une biche imprudente dé-
 pose dans le fort du Roi des forêts , ses
 faons sans vigueur , nourris encore de
 lait , & va , libre de crainte , paissant sur
 les monts , & dans les vertes prairies ;
 mais le lion revient , déchire ces faons ,
 ensevelit la race entiere dans une cruelle
 mort : tel Ulysse , dès son retour , livrera
 tous ces téméraires à la sanglante Parque.
 Grand Jupiter , & vous Minerve , Apol-
 lon ! que ne pouvons - nous le voir tel
 qu'il se montra jadis dans la fameuse Lef-

bos , lorsqu'il se leva dans la lice , luttâ
 contre le Roi Philomelide , dont le défi
 audacieux avoit provoqué son courroux ,
 & le terrassa d'un bras terrible ! le ciel
 retentit long-tems des bruyantes accla-
 mations de tous les Grecs : que ne pou-
 vons-nous voir de même ce Chef ouvrant
 la lice , se mesurant avec la troupe entière
 de ses fiers rivaux ! Cet hymen , l'objet
 de leurs ardentes brigues , leur coûteroit
 des regrets amers , & les précipiteroit en
 un moment dans la nuit du tombeau.
 Quant à ce que tu me demandes avec
 tant d'instances , je te promets de ne point
 trahir la vérité ; je ne puis à ce sujet te
 donner que les plus foibles lumières ;
 toutefois ce que m'a dit un oracle infail-
 lible , le vieux Protée , qui regne au fond
 des mers , tu le sauras ; je vais te le con-
 fier , sans te dérober aucune de ses pa-
 roles.

Je soupierois vainement après mon re-
 tour , retenu en Egypte par les Dieux ,

auxquels j'avois négligé d'offrir des hécatombes choisies & solennelles; les Dieux sévères punissent tôt ou tard l'oubli de leurs loix. Sur le profond océan, s'élève en face de ce pays une Isle, nommée Pharos, à la distance que parcourt, durant une journée, un vaisseau, poussé par le souffle d'un vent impétueux. Elle jouit d'un bon port; les navires d'ordinaire y jettent l'ancre, & après avoir puisé une eau fraîche, continuent à fendre les vagues. Là, les Dieux m'arrêterent vingt jours; pendant tout ce tems, il ne s'éleva aucuns vents favorables, ces amis & ces guides des vaisseaux sur l'immensité de l'océan. Déjà nos provisions étoient consumées; déjà, avec nos forces, s'éteignoit notre courage, sans le secours d'une Déesse, la généreuse Idothée, fille du vieux Protée, Dieu de cette mer; elle fut touchée de mes disgraces. Epars aux bords de l'Isle, dévorés par la faim cruelle, mes compagnons plongeioient en vain

dans les flots la ligne recourbée ; le désespoir égardoit loin d'eux mes pas dans un endroit solitaire , lorsque la Déesse m'apparut. Etranger , me dit-elle d'une voix affectueuse , as-tu perdu la raison ? où te plais-tu dans l'indolence ? & l'infortune a-t-elle pour toi des charmes ? Qui prolonge ton séjour dans cette Isle ? Ne te reste-t-il plus aucun moyen d'en sortir ? Tes compagnons périssent.

O quelque Divinité que tu sois ! répondis-je , peux-tu penser que mon séjour en cette Isle soit volontaire ? Je me suis sans doute attiré le courroux de tous les habitans immortels de la voûte étendue des cieux. Daigne m'apprendre, (rien ne leur est caché :) quel Dieu me ferme toutes les routes , m'enchaîne en cette Isle , & comment je dois franchir les mers pour rentrer au sein de ma patrie ?

Sors de ton incertitude , me dit aussitôt la Déesse. Ces lieux sont habités souvent par ce vieillard véridique , qui connoît

tous les abîmes de l'océan , l'immortel Protée , Pasteur de Neptune , & l'oracle révééré de l'Egypte. Il est mon pere. Si tu favois l'art de le surprendre par des embûches , & de le vaincre , il pourroit t'ouvrir sur les mers la route que tu dois suivre pour arriver dans ton Royaume. Il pourroit aussi , ô fils de Jupiter ! t'annoncer , si tu le desirois , les biens & les maux qui sont arrivés dans tes demeures , depuis que si loin de cet asyle , tu cherches les hafards sur la terre & sur l'onde.

A ces mots , je demeure étonné. O si tu voulois , repris-je , m'enseigner toi-même par quelles embûches je puis captiver ce Dieu si ancien & si vénérable ! Je crains , telle est sa profonde science , qu'à mon approche , & même avant mon aspect , il ne m'échappe. Quel Dieu seroit subjugué par un mortel !

Telles étoient mes paroles ; voici la réponse de la Déesse. Etranger , je m'intéresse à toi , j'acheverai de t'instruire ; sois

assuré que je ne t'abuse point. Quand le soleil, parvenu au milieu de la voûte céleste, darde avec éclat tous ses rayons, ce vieillard, l'interprète de la vérité, conduit par le Zéphir qui s'élève, & au souffle duquel frémit légèrement la surface noircie des flots, sort de la mer, sommeille au bord de grottes fraîches & obscures. Autour de lui, venu du sein des ondes, dort tout le peuple des Phoques, race de la belle Halosydne; ils répandent au loin la pénétrante odeur de la profonde mer. Là, dès les premiers rayons de l'aurore, conduit par moi, tu seras placé parmi leurs rangs. Toi, choisis avec soin, pour ton entreprise, trois de tes compagnons les plus intrépides; je vais cependant te dévoiler tous les artifices du vieillard. Après avoir fait le compte & l'examen de ses Phoques, il se couche au milieu d'eux, comme un berger au milieu de son troupeau. Alors, dès qu'il s'endormira, armez-vous de force & de

courage , & tombant sur lui avec impétuosité , que vos bras réunis l'enchaînent , & ne lui permettent point de vous échapper , malgré la violence de ses efforts & de ses combats. Il n'est point de forme où l'Enchanteur ne se métamorphose ; il devient tous les monstres des forêts ; il s'écoule en eau fugitive ; flamme , il jette un éclat terrible ; vous , n'en soyez point épouvantés , redoublez de force , que vos bras l'enlacent de liens toujours plus étroits. Mais lorsqu'enfin reprenant à tes yeux sa première forme , il t'interrogera sur ton dessein , alors ne recours plus à la violence , & dégageant , noble Héros ! le vieillard de ses liens , demande-lui quel Dieu te persécute , & quelle route tu dois suivre sur l'empire des mers , pour revoir ta patrie.

En achevant ces paroles , elle s'élance dans les vagues blanchies d'écume. Je marche vers mes vaisseaux , rangés sur les sables de la côte , & à chaque pas ,
mon

mon cœur occupé de soins , s'émeut
 comme les flots d'Amphytrite. J'arrive ,
 nous prenons le repas ; la nuit , cette
 douce ambroisie , descend des cièux ,
 nous reposons sur le rivage. Dès que
 l'aurore aux doigts de roses paroît dans
 l'orient , je m'avance le long des bords
 de l'empire de la mer , adressant de fer-
 ventes prières aux Dieux , & suivi de trois
 compagnons , dont j'avois souvent éprou-
 vé la force & l'audace. Idothée cepen-
 dant , sortie du sein des eaux , apporte la
 dépouille de quatre Phoques , qu'elle
 vient d'immoler , & préparant des pièges
 à son pere , creuse pour nous des cou-
 ches dans les sables du rivage , & nous
 attend. A notre arrivée , elle nous place ,
 nous couvre de ces dépouilles. Em-
 buscade insupportable ! la vapeur hui-
 leuse & horrible de ces animaux nourris
 au fond des mers nous suffoquoit : qui
 pourroit demeurer auprès d'un seul de
 ces monstres ? Mais la Déesse imagina un

heureux secours & prévint notre perte ; un peu d'ambroisie qu'elle approcha de nos narines , nous ranima par son parfum céleste , & anéantit l'effet de ce poison. Nous restons avec intrépidité dans cette embuscade , jusqu'à ce que le soleil ait accompli la moitié de sa course. Enfin , les animaux marins sortent en foule des eaux , se couchent avec ordre le long du rivage. A midi , le vieillard sort aussi de la mer , porte ses pas autour de ses troupeaux ; satisfait de les voir florissans , il les compte. Nous sommes compris des premiers dans ce dénombrement , sans qu'il soupçonne aucune ruse ; puis il s'étend à son tour sur la rive , & sommeille. Soudain nous nous précipitons sur lui avec des cris terribles , & nos bras vigoureux le serrent comme de fortes chaînes. Il ne met pas en oubli ses artifices. D'abord lion , il secoue une crinière hérissée ; bientôt dragon terrible , léopard furieux , sanglier énorme , tout-

à-coup il s'écoule en onde rapide , & au même instant arbre , son front touche les nues. Nous demeurons sans épouvante , nous redoublons d'efforts pour le dompter. Las enfin de ce combat , quoique si fécond en ruses : » O fils d'Atrée ! me dit l'Enchanteur , en reprenant la forme vénérable d'un vieillard , quel Dieu t'enseigna l'art de me surprendre par ces embûches & de me vaincre ? Que prétends-tu de moi ?

Tu le fais , ô vieillard ! lui répondis-je , pourquoi me tendre de nouveaux pièges ? Captif depuis long-tems dans cette Isle , je ne vois aucun moyen de terminer mes maux ; mon cœur est dévoré de cruelles peines. Daigne donc m'apprendre (rien n'échappe à l'œil des Immortels) quelle Divinité m'a fermé la route qui peut me conduire à travers l'humide élément dans ma patrie.

Alors partent de ses levres ces paroles. Ah ! si tu voulois traverser heu-

reusement le séjour des tempêtes , & arriver d'un rapide vol dans tes ports , falloit-il monter dans tes vaisseaux fans offrir des hécatombes sacrées à Jupiter , & à la troupe entiere des Immortels ? Maintenant ne compte pas que les Destins te permettent de revoir les tiens , ton palais , les champs de tes peres , si tu ne fends une seconde fois de tes proues l'Egyptus , ce fleuve né du ciel , si tu ne fais ruisseler à grands flots sur ses bords le sang des plus belles victimes , en faveur de tous les Dieux que rassemble l'Olympe. Alors s'ouvrira pour toi la route que tu aspires depuis si longtems à franchir.

Mon cœur se brise à l'ordre de m'éloigner encore de mes lares , & de retourner à travers les sombres vapeurs de l'océan , aux bords de l'Egypte , chemin pénible , semé de périls. J'obéirai , ô vieillard ! lui dis - je toutefois ; mais veuilles encore m'apprendre le fort des

C H A N T I V. 165

Grecs que nous avons laissés , Nestor
& moi , sur le rivage Troyen. Sont-ils
heureusement rentrés dans leur patrie ?
ou quelqu'un d'entr'eux , assez fortuné
pour survivre à tant de combats , auroit-
il péri d'une mort inopinée , soit au mi-
lieu des flots , soit entre les bras des
siens ?

Je dis , & telle est sa réponse terrible :
O fils d'Atrée ! pourquoi m'interroger
sur ces événemens ? Pourquoi vouloir
tout sonder , & pénétrer au fond de mon
cœur ? Que je parle , un torrent de lar-
mes coulera de ta paupière. Combien
de Grecs sont descendus au tombeau !
cependant ils n'ont pas tous subi ce triste
sort. Parmi les principaux Chefs , deux
seuls , à leur retour , furent victimes du
trépas ; tu vis tomber ceux que mois-
sonnerent les batailles. L'un de vos per-
sonnages les plus éminens est retenu dans
une Isle , au milieu de la vaste mer.
Ajax , fils d'Oïlée , ni sa flotte , ne sont

L 3

plus. Arraché d'abord à la tempête, il est guidé par Neptune même, qui vouloit le sauver sur les hauts rochers de Gyre : là ce Chef, bien que poursuivi par la haine de Minerve, se déroboit à la mort si, dans son orgueil, il n'eût proféré cette parole impie : *Je triomphe du gouffre immense, encore que tous les Dieux aient bouleversé l'océan.* Neptune entend le téméraire. Soudain prenant de sa puissante main le trident formidable, il frappe le roc qui se fend : on n'en voit plus que le pied ; la cime est tombée dans les flots, après avoir été l'asyle d'Ajax, & se perd avec lui dans l'abîme profond où roulent avec fureur les vagues amoncelées. Ainsi périt ce héros, après avoir bu l'onde amère.

Ton frere, secouru de Junon, évita, lui & sa flotte, les périls de la mer. Il s'approchoit du haut mont de Malée, quand ses vaisseaux, saisis enfin par un tourbillon orageux, sont emportés, mal-

gré ses gémissemens , sur les plaines d'Amphytrite , jusqu'à l'extrémité des côtes où régna jadis Thyeste , & où s'élevoit son palais ; Egisthe , son fils , en étoit alors le possesseur. Ce lieu même sembloit être pour Agamemnon le terme fortuné de sa route ; les Dieux dirigent le cours des vents , ses vaisseaux sont poussés dans le port. Transporté de joie , il s'élance sur sa rive natale ; il baise cette terre , sa nourrice ; un torrent de larmes se précipite de ses yeux , ravis de revoir ce séjour. Cependant il est aperçu par un garde , que le perfide Egisthe plaça sur une hauteur , auquel , pour prix de sa vigilance , il promit deux talens d'or , & qui , depuis toute une année , avoit eu l'œil ouvert sur ces côtes ; il trembloit que le Roi , abordant en secret , ne triomphât par l'impétuosité de sa valeur. Il vole annoncer au tyran cette arrivée soudaine. Aussi-tôt Egisthe recourant à de noirs artifices , choisit vingt

hommés des plus déterminés , les met en embuscade. Cependant il ordonne les apprêts d'un superbe festin , rassemble ses chevaux & ses chars , & roulant en son esprit le plus exécrationnable attentat , va inviter & recevoir en pompe le Roi de Mycenes. Il conduit avec ce cortège, dans le palais , ce Monarque , qui , sans le prévoir , s'approchoit de sa mort , il l'immole au milieu du festin sacré , comme l'on immole l'animal mugissant devant son auge & dans sa paisible étable. Tous ceux qui formoient la suite d'Agamemnon , même tous les amis d'Egiste , tombant sous les coups l'un de l'autre , furent enveloppés dans ce massacre ; leur sang inonda le palais des Rois.

Protée se tut : mon cœur est déchiré par le désespoir ; je me jete sur le rivage , & baignant le sable de mes pleurs , je refuse de voir la lumière du soleil , & de prolonger ma vie. Après qu'il m'a laissé donner un libre cours à mes larmes ,

& me rouler long-tems sur le rivage ,
 le vieillard , cet oracle infaillible , éleve
 la voix. » Cesse enfin , ô fils d'Atrée !
 cesse de t'abandonner sans relâche aux
 pleurs ; nous ne trouverons pas ainsi le
 terme de tes infortunes. Songe plutôt
 aux moyens les plus prompts d'accélérer
 ton retour. Ou tu surprendras l'assassin ,
 ou Oreste t'aura prévenu en l'immolant ,
 & tes yeux verront le bûcher du bar-
 bare.

Il dit : malgré mon trouble , je sens
 renaître au fond de mon cœur , & se
 répandre dans mon sein , un léger sen-
 timent de joie. Je connois trop , repris-
 je , le sort de cet infortuné. Veilles
 me nommer ce troisième Chef , si toute-
 fois il vit encore , retenu au milieu de
 la mer. Quoique j'aie assez d'alimens à
 ma douleur , je suis prêt à t'écouter.

Telle fut ma demande ; voici son
 oracle. Ce Chef est le Roi d'Ithaque ,
 le fils de Laërte. J'ai vu couler de ses

yeux des larmes ameres dans l'Isle de la Nymphé Calypso , qui le contraint d'y rester : il languit en vain de revoir sa terre natale , il ne possède ni vaisseau , ni rameurs ; l'océan lui oppose une barrière terrible. Quant à toi , ô Menelas ! favori des Dieux ! veux-tu savoir ta destinée ? La Grèce n'aura point à pleurer ta mort. Les Immortels te conduiront vivant aux bornes de la terre , dans les champs Elyséens, où regne le blond Radamanthe, où les humains , sans interruption , coulent des jours fortunés ; là , on ne connoît ni la neige , ni les frimats ; la pluie n'y fouille jamais la clarté des cieus ; mais les douces haleines des Zéphirs qu'envoie l'océan , y apportent éternellement , avec un léger murmure , une délicieuse fraîcheur. Tu jouiras de ce bienfait , toi , l'époux d'Helene , & le gendre de Jupiter. En achevant ces paroles , il se précipite au sein des vagues agitées , & disparoît.

Je marche en silence, avec mes braves
compagnons, vers mes navires; à chaque
pas, diverses pensées troubloient mon
ame. Arrivés aux bords de la mer, nous
préparons le repas, la nuit répand le
nectar de ses ombres, nous dormons sur
le bruyant rivage. Dès que l'aurore, or-
née de roses, jette une foible lueur dans
les cieux, nous lançons nos vaisseaux à
l'onde sacrée de l'ancien océan; on élève
les mâts, on tend les voiles enflées, on
entre dans ces vaisseaux; on se range en
ordre sur les bancs, l'agile aviron
frappe la mer blanchissante. Nous re-
broussons jusqu'à l'Egyptus, fleuve issu
de Jupiter; là, j'arrête mes vaisseaux, &
après avoir, sur la rive, apaisé par le
sang d'une hécatombe choisie le cour-
roux des Immortels, & dressé aux mânes
d'Agamemnon un tombeau, monument
de sa gloire, je reprends ma route; les
Dieux m'accordent un vent favorable,
qui comblant mes desirs, me conduit

rapidement au sein de ma patrie. Et toi ; mon fils ! veuille attendre , dans mon palais , onze ou douze fois le retour de l'aurore ; alors , favorisant tes souhaits , je te renverrai , avec d'honorables présens , trois des plus impétueux courriers , & un superbe char ; je veux y joindre une belle coupe , dont tu feras chaque jour des libations aux Dieux , & qui gravera pour jamais mon souvenir dans ta mémoire. «

» Fils d'Atrée ! répond le sage Télémaque , n'exige pas que je prolonge ici mon séjour. Assis auprès de toi dans ton palais , j'y passerois avec satisfaction une année entière , oubliant ma patrie , & même ceux auxquels je dois la naissance ; car tes récits & ton entretien me plongent dans l'enchantement. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos , comptent avec ennui les heures de mon absence ; & tu voudrois retarder encore mon retour ! Si tu m'honores de quelque don ,

qu'il consiste dans un ouvrage de l'art , & soit destiné à l'ornement de mon palais. Permets que je n'emmene point tes coursiers dans Ithaque ; qu'ils servent à augmenter la pompe dont tu es environné. Tu regnes sur des plaines étendues ; le trefle y croît en abondance , ainsi que le lotier , l'avoine & le froment ; l'orge fleurit de toutes parts dans tes campagnes. Mon Ithaque ne possède ni lices , ni prairies , & cependant ses rochers , où ne broutent que des chevres , me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras. Souvent les Isles , celles sur-tout qui s'élevent dans cette mer , sont dénuées de plaines & de pâturages ; mais Ithaque passe avec raison pour la plus montueuse & la plus stérile. »

Menelas écoute le jeune Prince avec un léger sourire , & lui prenant la main :
 » Mon cher fils ! dit-il avec affection , ta prudence annonce ta race. Je remplacerai ces coursiers par un autre don ; rien

ne m'est plus facile ; & de tous les trésors de mon palais , tu auras ce qu'il enferme de plus beau & de plus précieux. Je te donnerai une urne dont le travail surpasse l'art humain ; elle est du plus fin argent , l'or en revêt les bords ; c'est l'ouvrage de Vulcain même. Le Héros Phédime , Roi de Sidon , me fit ce rare présent , lorsqu'à mon retour de Troye , il m'accueillit avec distinction dans son palais. Voilà le don que tu recevras de ma main. »

Tandis que , pleins de confiance , Menelas & Telemaque s'entretenoient , les serviteurs du Monarque fortuné alloient çà & là dans le palais , s'empressoient à préparer le festin. Les uns amènent les victimes , d'autres apportent un vin qui enflamme le courage ; les femmes , ornées de bandelettes , distribuent les dons de Cérès. Tels sont les apprêts qui se font dans le palais de Menelas.

Mais , devant celui d'Ulysse , les fiers amans de Penelope , rassemblés sur le

terrein uni de la Cour , champ ordinaire de leur insolence , s'amusoient à lancer le disque , à fendre l'air du javelot. Placés au premier rang par leur valeur , aussi beaux que les Immortels , Antinoüs & Eumaque étoient seuls assis , quand le fils de Phronius , Noëmon s'avance , & s'adressant au rejetton d'Eupithes , il lui dit. » Antinoüs ! ne pourrions-nous savoir si Telemaque tardera long-tems encore à révenir de Pylos ? Il est parti sur mon vaisseau ; & cependant je dois me transporter dans les campagnes spacieuses de l'Elide ; là paissent douze juments qui m'appartiennent , avec de jeunes mulets , indomptés , pleins d'une vigueur infatigable. Je veux emmener l'un d'entr'eux pour l'affujettir au joug. »

A ces mots , ils demeurent tous muets & consternés. Loin de soupçonner que Telemaque fût à Pylos , ils le croyoient dans l'un de ses champs , auprès de ses brebis , ou chez le bon Eumée.

Antinoüs rompt enfin le silence. » Réponds-moi avec sincérité. Quand est-il parti ? quels compagnons ont quitté avec lui les bords d'Ithaque ? Est-ce une jeunesse illustre ? ou n'a-t-il à sa suite que des mercenaires & des esclaves ? A-t-il donc pu exécuter ce projet ? Dis-moi encore avec franchise ; je veux le savoir ; s'est-il emparé de ton vaisseau par la violence ? ou l'aurois-tu cédé sans peine à sa demande ? «

» Il l'obtint de mon plein gré , répondit Noëmon : Qui ne se fût rendu aux prières d'un jeune homme de ce rang , dont le cœur étoit dévoré de peines ? Le refuser eût été d'un barbare. Notre plus illustre jeunesse l'accompagne. A leur tête j'ai distingué Mentor , ou un Dieu qui prit la forme entière de ce Chef. Car j'en suis étonné , hier , le soleil nous éclairoit de ses rayons , quand j'aperçus encore ici le vénérable Mentor , lui que mes yeux virent monter
dans

dans ce navire qui cingloit vers Pylos «. Après ces mots il rentre dans la maison de son pere.

L'ame altiere des deux Chefs est frappée de consternation. Tous leurs compagnons à la fois s'asseyent , suspendent les jeux. Mais le fils d'Eupithes , Antinoüs , prend la parole : une noire fureur enfle son sein ; de ses yeux jaillissent des traits de flamme. « Ciel ! dit-il , tandis que nous nous assurons qu'il n'oseroit jamais le tenter , avec quelle audace Telemaque a exécuté un si grand dessein , celui de ce départ ! Un enfant nous échapper , malgré l'opposition de tant de Chefs , équiper , en se jouant , un vaisseau , s'associer les citoyens les plus intrépides ! Ce pas nous présage quelque catastrophe. Mais que les Dieux l'abîment lui-même , avant qu'il accomplisse notre ruine ! Qu'on me donne un vaisseau léger & vingt compagnons : e veux qu'à son retour il rencontre des

piéges funestes dans le détroit d'Ithaque & des âpres rocs de Samé : je veux que ce nouveau nautonnier trouve la mort , en courant après son pere. » Il dit : tous se levent, & le comblant d'éloges, & l'excitant encore à la vengeance, ils le conduisent dans le palais du magnanime Ulyffe.

Penelope n'ignora pas long-tems les noires trames que ses persécuteurs rouloient au fond de leurs cœurs sanguinaires. Le héraut Medon , à quelque distance de la cour , avoit entendu leur complot secret. Aussi-tôt il traverse d'un vol précipité le palais , pour en instruire la Reine , qui le voyant arriver sur le seuil de l'appartement : » Héraut ! lui dit-elle, pour quel dessein t'envoient ici ces rivaux orgueilleux ? Viens-tu ordonner aux captives du divin Ulyffe d'abandonner tous les travaux , & de leur préparer un festin ? O puissiez-vous , hommes lâches & violens ! ne plus briguer ni main , ni celle d'aucune femme , & fas-

font les Dieux qu'en ce jour vous participiez ici au dernier de tous vos festins, vous qui n'avez vous réunissez dans ce palais que pour piller tant de richesses, l'héritage du vertueux Telemaque ! Sans doute, en votre enfance, vos pères ne vous ont jamais dit quel fut Ulysse, ce Prince qui, n'abusant pas du pouvoir, ne fut injuste ni en actions ni en paroles, ne distribua point au gré du caprice (rare exemple parmi les Rois), à l'un sa bienveillance, à l'autre sa haine, & ne fit pas un malheureux : mais la perversité de votre âme éclate dans vos attentats. Les bienfaits s'évanouissent de la mémoire des hommes. «

» O Reine ! dit le sage héraut, plaise aux Dieux que ce soit-là ton plus grand malheur ! Celui que te prépare cette troupe féroce est bien plus sinistre ; Jupiter ! veuilles nous en garantir ! Elle brûle de plonger un fer acéré dans le cœur du jeune Telemaque, dès l'instant

de son retour. Car il est parti pour se rendre dans les murs fameux de Pylos & de Lacedemone , impatient d'interroger la renommée sur le sort de son pere. «

A ces nouvelles le cœur de Penelope se glace , ses genoux chancellent ; elle tombe évanouie ; long-tems elle ne peut proférer une parole ; sa voix est étouffée ; des larmes coulent de ses yeux. Enfin , lorsque le souffle de la vie la ranime :
 » Héraut ! dit - elle , pourquoi mon fils s'est-il éloigné de moi ? Qui l'a engagé à monter un rapide vaisseau , coursier si dangereux , sur lequel on s'expose à mesurer l'immense empire des ondes ? Veut-il donc que sa race entiere périsse ? Veut-il ne laisser même aucun souvenir de son nom sur la terre ? «

» J'ignore , répartit Medon , si quelque Dieu , ou les seuls mouvemens de son cœur l'ont animé à voler vers Pylos pour apprendre le retour de son pere , ou ce qu'ordonna de lui le destin «. En même tems il se retire.

Penelope est frappée d'une douleur mortelle. En vain de nombreux trônes décorent son appartement ; elle se jette sur le seuil , s'abandonne à des cris lamentables : autour d'elle ses femmes , jeunes , & âgées , éclatent en longs gémissemens. » O mes cheres amies ! s'écrie-t-elle sans interrompre ses sanglots , les Dieux ont voulu que je fusse la plus infortunée de toutes les femmes ! D'abord j'ai perdu ce magnanime époux , lion dans les combats , distingué par ses vertus entre tous les héros ; ce magnanime époux n'est plus ! le bruit de sa gloire retentit dans Argos & dans la Grece entière. Et maintenant encore mon fils , l'idole de mon cœur , m'est ravi par les tempêtes ; il a disparu avant d'être connu de la renommée , sans que la nouvelle de sa perte ait frappé mon oreille ! Malheureuses que vous êtes ! vous en fûtes instruites , & la nuit de son départ , lorsqu'il alloit monter un frêle vaisseau , au-

cune d'entre vous-mêmes n'a-t-elle donc pas songé à me tirer du sommeil ? Si j'avois soupçonné ce projet fatal , quelque ardeur qui l'entraînât loin de ces lieux , je l'eusse retenu dans mes bras , ou , en me fuyant , il m'eût laissée expirante. Que l'on coure appeller le vieux Dolius , ce fidèle serviteur que me donna mon pere pour m'accompagner à Ithaque , & dont les soins entretiennent l'ombrage de mon jardin ; je veux qu'il aille , sans délai , instruire Laërte du coup terrible dont je suis frappée ; peut-être notre malheur inspirera-il à ce vieillard le dessein de sortir de sa retraite , & montrant ses larmes aux yeux du peuple , de le toucher , en lui apprenant qu'on a résolu d'exterminer sa race , & la seule tige d'Ulysse , l'image des Dieux. »

La vieille Euryclée prenant alors la parole : » Ma maitresse chérie ! dit-elle , soit que tu me perces le cœur , soit que tu me laisses encore respirer en ce pa-

lais, il faut tout avouer. J'ai su le projet de ce départ; c'est moi qui, par ses ordres, lui fournis le froment, le vin, & tout ce qu'exigeoient ses besoins pour cette route. Il m'engagea par un serment inviolable à ne pas t'en instruire avant le douzieme jour; je dus au moins attendre que tu ne pusses plus soutenir la privation de sa présence, & qu'une autre bouche t'ayant dévoilé une partie de ce secret, il fût impossible de le taire, tant il craignoit que ta beauté & ta vie ne s'éteignissent enfin dans les larmes! Arrêtes-en donc le cours; entre dans le bain; que des vêtemens purifiés te décorent; monte avec tes femmes dans l'endroit le plus élevé du palais; là invoque Minerve, cette fille du Dieu qui fait briller la foudre. Elle te rendra ton fils, fût-il entouré des ombres du trépas. Mais n'acheve pas d'accabler un vieillard enséveli dans la douleur. Non, je ne croirai jamais que la race entière

d'Arcésius soit odieuse aux Immortels. Il lui survit quelque part encore un rejetton , pour régner un jour dans ses palais élevés & sur ses champs fertiles. »

Elle dit : la douleur de Penelope se calme , ses larmes cessent de couler. Elle entre dans le bain ; des vêtemens purs , éclatans , la décorent ; elle monte , suivie de ses femmes , au haut du palais ; là , présentant à la Déesse dans une corbeille , pour le sacrifice , l'orge sacrée , elle s'écrie :

» Exauce mes vœux , ô fille de celui qui lance le tonnerre ! Si jamais , en ce palais , le sage Ulysse fit monter vers toi la fumée des offrandes les plus choisies de taureaux & de brebis , daigne aujourd'hui t'en rappeler le souvenir ; rends-moi , rends-moi mon fils , le seul objet de ma tendresse ; détourne loin de cet enfant les traits des hommes barbares qui aspirent à ma main , & qui me font pâlir pour ses jours ». Cette

CHANT IV. 185

prière est accompagnée de gémissemens & de cris. La Déesse touchée de compassion, lui prête une oreille favorable.

Mais les Chefs font retentir de leurs voix bruyantes le palais où descendent les ombres de la nuit. » Sans doute, disoient plusieurs de ces jeunes téméraires, la Reine, objet de tant de vœux, va choisir parmi nous un époux ; un sacrifice précède l'appareil de son hymenée ; elle est loin de soupçonner que son fils touche au tombeau. « Telle est la pensée de ces hommes présomptueux : hélas ! qu'ils connoissent peu la situation de la triste Penelope ! Mais Antinoüs s'adressant à la troupe : « Imprudens ! leur dit-il avec courroux, ne pouvez-vous contenir votre langue effrénée, & ne craignez-vous pas que ce palais n'enferme un délateur ? Levons-nous, exécutons sans bruit le dessein que nous avons approuvé d'une commune voix. »

Il dit , & choisit parmi eux vingt des plus déterminés. Ils courent au rivage , lancent à la mer un vaisseau. Le mât s'élève ; suspendus à des courroies , les avirons sont rangés avec ordre , prêts à sillonner les ondes ; les voiles s'ouvrent aux vents ; compagnons des attentats de ces Chefs , des esclaves leur apportent des armes ; tous s'élancent dans le navire , & le conduisant vers la haute mer à l'ouverture du port, ils prennent leur repas , impatiens que la nuit épaisse les ombres.

Mais la vertueuse *Penélope* , retirée au fond de son appartement , étoit penchée sur sa couche , sans nourriture ; elle n'a porté à ses lèvres ni aliment ni breuvage , & elle ne cesse de se demander si son fils généreux aura le bonheur d'échapper à la mort , ou tombera sous la rage de ses nombreux ennemis. Comme , au milieu de la tumultueuse enceinte de rusés chasseurs , une lionne se trouble & fré-

mlt, porte de tous côtés ses regards , sans appercevoir aucune issue : ainsi s'agite & frémit Penelope , jusqu'au moment où vient l'environner le paisible sommeil ; elle se laisse tomber sur sa couche , ferme la paupiere , les fibres de son corps se détendent ; elle s'endort , & goûte enfin plus de calme.

Alors un nouveau soin naît dans l'ame de Minerve. Elle crée un fantôme , il a tous les traits d'Iphitimé , fille d'Icare , épouse d'Eumele , Roi de Pheres. Minerve l'envoie dans le palais du divin Ulysse , pour adoucir la douleur de l'infortunée , qui remplissant l'air de ses gémissemens , s'étoit noyée dans les larmes. A travers une étroite ouverture , entre la porte & la courroie qui la fermoit , pénètre dans l'appartement de la Reine , l'image légère , & voltigeant au-dessus de son front : » Tu dors , Penelope ! lui dit-elle , le cœur miné d'une affliction mortelle ! Les Dieux , qui te regardent

de leur heureux séjour , ne veulent point que tu t'abreuves de pleurs , & te consumes de tristesse. Ton fils revient en sûreté ; sa vertu , que ne fouille aucune tache , le rend l'objet de l'amour des Immortels. «

A ces mots la sage Penelope goûtant un sommeil plus tranquille dans le palais des songes fortunés : » O ma chere sœur ! lui dit-elle , est-ce toi ? Je te revois donc , toi qui vivant loin de nos contrées , m'y fis jouir si rarement de ta présence ! & tu viens m'ordonner en ce moment de ne point verser de larmes , de triompher des chagrins nombreux , du désespoir accablant qui troublent & subjuguent mon ame entiere ! Mais puis-je t'obéir ? Ce n'étoit donc pas assez d'avoir perdu cet époux , l'objet si digne de mon amour , lui dont le courage étoit celui d'un lion , & qui , orné de toutes les vertus , étoit le plus illustre de nos héros , cet époux , le digne objet de

CHANT IV. 189

mon amour , & dont la gloire remplit Argos & toute la Grece. Pour comble de malheur , mon fils , ma seule joie , est entraîné loin de moi sur un frêle vaisseau. Il est à peine sorti de l'enfance , il ne connoît ni les périls ni les hommes , la persuasion ne coule pas encore de ses levres. Mes larmes en ce moment ruissellent pour lui plus encore que pour cet autre infortuné. Tu me vois pâle , tremblante ; je crains que chaque instant ne soit celui de sa mort , soit dans les contrées où il s'égare , soit au milieu de l'océan ; je crains la foule d'ennemis cruels qui le poursuivent , qui lui dressent en tous lieux des pièges ; ils brûlent de l'immoler avant qu'il ait touché sa terre natale. «

» Rassure-toi , lui répond le fantôme nocturne ; bannis jusqu'à l'ombre du désespoir. Ton fils possède un guide , dont les plus illustres héros desireroient l'appui , & dont tous adorent le pouvoir ; c'est la

grande Minerve. Elle compâtit , ô infortunée ! à la douleur qui te dévore , & c'est elle qui m'envoie ici , pour répandre la consolation dans ton ame. «

Penelope frappée d'étonnement & de respect : » Ah ! dit-elle , si tu habites l'Olympe , si les Dieux te font entendre leur voix , ne pourrois-tu dissiper l'autre fujet de mes peines , & me parler de l'infortuné qui me plonge dans un deuil éternel ? Respire-t-il encore ? est-il éclairé de la douce lumière du soleil ? ou n'est-il plus sur la terre ? & son ombre est-elle errante dans l'empire ténébreux de Pluton ? «

» Je ne puis te dire en ce moment , (telle est la réponse du fantôme) si cet infortuné est vivant ou s'il est mort. Plûtôt que de prononcer un oracle vain & trompeur , je dois garder le silence ». En même-tems l'ombre s'échappe à travers l'ouverture où elle est entrée , & s'évanouit avec les vents. Le sommeil fuit

CHANT IV. 191

des yeux de la fille d'Icare. Charmée du présage heureux de ce songe , que lui envoya le ciel au milieu de la nuit profonde , elle en conserve une image distincte , & il a flatté quelque tems sa douleur.

Cependant la troupe dont elle redoutoit l'audace , montée sur un vaisseau rapide , fendoit les plaines de l'océan , ne respirant que des projets de mort.

Il est une petite Isle , hérissée de rochers , qui s'élève entre ceux d'Ithaque & de la montueuse Samé ; Asteris est son nom. Elle ouvre aux vaisseaux deux ports qui se communiquent , & leur offrent un sûr asyle. Ce fut en ce lieu , favorable à leurs desseins , que les Chefs préparant leurs embûches , attendirent le retour de Telemaque.



REMARQUES

SUR L'ODYSSÉE.

CHANT IV.

DANS la vallée qu'occupe la vaste Lacedemone. Strabon dit que toute la Laconie est environnée de montagnes.

Ce Roi célébroit dans un festin. Le Poète, au lieu de s'amuser à décrire des noces, se contente de douze vers, & va où son sujet l'appelle. Voici une Princesse mariée à un Prince absent, & les noces faites dans la maison de son pere. On voit les mêmes mœurs dans l'Ecriture, lorsqu'Abraham envoya son serviteur en Mésopotamie chercher une femme à son fils Isaac.

Un char, deux étrangers. J'ai imité par un autre tour la vivacité de l'original, où une ellipse marque l'empressement de ce domestique à annoncer ces étrangers.

Adresserons-nous ces personnages à quelqu'autre palais. Il le demandoit à cause des noces que Menelas célébroit. Le caractère qu'Homere donne ici à Menelas, la sensibilité de ce Prince, sensibilité dont les malheurs ont augmenté l'énergie, sont propres à nous réconcilier avec lui. Tout, chez les anciens, annonce le respect qu'ils avoient pour l'hospitalité. Les Lucaniens condamnoient à l'amende ceux qui auroient refusé de
loger

SUR L'ODYSSÉE. 193

loger les étrangers qui arrivoient au soleil couchant. Le droit de la guerre même ne détruisoit pas celui de l'hospitalité.

Et leur apporte une table. On servoit pour les derniers venus une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui étoient déjà placés. Parce qu'on ne couvroit pas encore les tables de nappes, il falloit les faire au moins d'une maniere qui n'offrit aux yeux rien que de luisant & beau. On y employoit l'ivoire, l'écaille de tortue, la racine de buis, &c. Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. T. I.

Après que vos forces auront été réparées, Les anciens n'interrogeoient leurs hôtes sur leur nom qu'après le repas. Il semble, dit là-dessus Athénée, que le vin, par sa chaleur, soit propre à concilier les esprits, & à inspirer de l'affection. Ce festin offre l'image de la simplicité qui régnoit dans ceux de ces tems.

Quel éclat jete l'airain. La jeunesse de Telemaque explique son ingénuité. D'ailleurs, Menelas avoit rassemblé beaucoup de richesses; Helene avoit pris à Troye le goût de la magnificence asiatique. Ithaque étoit ruinée par les Prétendans.

J'ai vu les Erembes. Arabes Troglodites, sur les bords de la mer Rouge. Ce nom est le même que celui d'Arabe, qui, dans son origine, signifie noir.

Là sont armés de cornes les agneaux naissans. Aristote rapporte le même fait, qui est l'effet de la chaleur du climat.

J'ai d'abord même fait le sacrifice de ma maison. Voyez les Notes d'Ernesti. Madame Dacier, qui pense que Menelas veut parler de la ruine de Troye, a mal

faisi le sens. Le mien s'accorde beaucoup mieux avec ce qui précède & ce qui suit.

Un perfide m'a privé d'un frere. Menelas ne nomme ni Agamemnon, ni Clytemnestre, ni Egisthe. L'indignation lui fait supprimer les deux derniers noms, & l'amour fraternel le premier.

Aucun des Grecs n'égalait les travaux & les périls du grand Ulysse. C'est avec une adresse admirable que le Poète tombe dans son sujet ; on y voit de l'art, mais il semble être la nature. Ce tour empêche aussi qu'on puisse soupçonner Menelas de flatterie dans les éloges qu'il donne à Ulysse ; car il ignoroit qu'il parlât à Télémaque.

Se précipitent de ses yeux & le long de ses vêtements un torrent de larmes. La rapidité du vers d'Homère fait image. Avec quel art & quel naturel cette reconnaissance est amenée ! Nestor apprend le nom de Télémaque en le questionnant. Ici les larmes de ce Prince le font connoître. Ainsi Homère varie ses tableaux.

Plus je le regarde. Cette parenthèse, que j'ai conservée dans la traduction, peint bien l'étonnement & l'admiration. Le caractère d'Hélène est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Elle se souvient toujours si fort de sa faute, qu'elle semble mériter que les autres l'oublient.

Voilà le port d'Ulysse, voilà.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

En. 3.

Pisistrate rompt alors le silence. La modestie de Télémaque, sa timidité, qu'augmentoient encore les in-

SUR L'ODYSSÉE. 195

quiétudes & le chagrin, font un bel effet. Pisistrate prend pour lui la parole.

J'engageois cet ami à se transférer de sa patrie. Une ville en toute souveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulysse n'auroit pas laissé de conserver ses Etats.

Pourquoi troubler un festin par des larmes ! La joie devoit régner dans une fête aussi solennelle ; l'arrivée des deux étrangers y avoit apporté la tristesse. Il étoit naturel que le moins affligé, qui étoit Pisistrate, y ramenât la joie. Les Médecins ont fait de la maxime de Pisistrate une maxime de santé. Ils recommandent d'écarter, sur-tout aux heures du repas, toute idée chagrinante. Il paroît que les anciens étoient fideles à cette maxime.

Demain, à la renaissance du jour. Il peut paroître singulier que Telemaque ne demande pas d'abord des nouvelles de son pere. Mais il semble que, selon le cérémonial des mœurs anciennes, l'hôte interrogeoit le premier l'étranger sur le but de son voyage, & l'on fait qu'il n'étoit pas de la politesse de lui adresser cette question dès son arrivée. On laissoit quelquefois écouler neuf jours. Il est donc facile de comprendre pourquoi un jeune Prince, tel que Telemaque, n'expose pas, sur-tout au milieu d'une fête, les raisons de son voyage.

Le suc merveilleux d'une plante. Ceux qui recourent à l'allégorie, ont dit que cette plante étoit un récit agréable, propre à intéresser Telemaque, tel que celui des exploits d'Ulysse. Je ne fais s'ils ont été heureux.

Diodore rapporte que Thebes & Diospolis fournissoient une liqueur semblable à celle dont parle Homère,

& qu'on s'adressoit aux femmes pour en avoir la composition. *Entore de notre tems*, dit Eusebe, *les femmes de Diospolis savent calmer la tristesse & la colere par des potions qu'elles préparent.* On a supposé avec assez de vraisemblance qu'Homere fait ici mention de l'opium, ou de quelque liqueur semblable. Théophraste, Plin & d'autres Naturalistes ont écrit que l'Egypte étoit féconde en plantes salutaires. Homere dit que tous les hommes étoient médecins en Egypte. Cela est conforme à l'histoire ; on exposoit les malades aux portes des maisons, pour consulter chaque passant. C'est l'enfance de la médecine ; l'Egypte en a été le berceau. Sans exposer les malades aux passans, ils reçoivent, aujourd'hui même que la médecine est perfectionnée, des avis de la plupart de ceux qu'ils rencontrent. Les femmes, comme dans tous les siècles, sont, si je puis ainsi parler, nos empiriques domestiques : elles ont plus d'aptitude que les hommes à ce métier, parce qu'elles sont plus sensibles, & donnent plus d'attention à la santé des enfans, dont elles sont toujours entourées. Pour revenir à l'Egypte, elle eut bientôt des Médecins de profession ; ils se consacroient chacun à la guérison d'une maladie particulière.

Strabon écrit qu'à Canope, à l'embouchure du Nil, est une ville nommée Thonies, du Roi Thonis, ou Thon, qui reçut Helene & Menelas. Herodote raconte que Thon étoit Gouverneur de Canope, & qu'il apprit à Prothée, qui régnoit alors à Memphis, l'injure que Pâris avoit faite à Menelas. Ceci prouve que les fictions d'Homere ont un fond historique.

Je prendrai part à votre allégresse. Le texte est si

SUR L'ODYSSÉE. 197

enconcis , que pour rendre toute la force du mot *εικονη* , j'ai été obligé d'insérer quelques phrases pour la liaison & la clarté. Chacun observera l'art avec lequel Homere , au milieu même de ses épisodes , nous entretient de son héros , avant de l'amener sur la scène. Parmi les divers desseins qui pouvoient porter Ulysse à aller épier les Troyens dans leur ville même , on suppose qu'il vouloit engager Helene à retourner dans sa patrie. Le Persan Megabyse employa la même ruse qu'Ulysse. Le transfuge Grec fut d'abord mené dans le palais de Priam , & on laissa à Helene le soin de le bien traiter , dans l'espérance qu'il s'ouvriroit plutôt à elle qu'à personne.

Lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste Il y a ici une bienveillance remarquable. Helene ne nomme ni Paris , ni Troye. Au lieu de dire que Paris l'a emmenée , elle dit que c'est Venus. Elle ne peut se résoudre à préférer des noms si odieux.

Lorsqu'il fut assis avec nous. Quintilien a fait sentir l'énergie du mot *assis* , qui marque d'un trait la grandeur de ce cheval. On connoît le fondement de la fable du cheval de bois. Il y avoit une machine de guerre qu'on appelloit un *cheval* ; c'étoit le bélier des Romains.

Poussée sans doute par un Dieu favorable au salut d'Ilion. Helene avoit tellement le pouvoir de contre-faire la voix , qu'elle fut appelée *l'Echo*. On demande avec raison , comment Helene prétendoit tromper par là ces Chefs , & comment tout ceci s'accorde avec son repentir. Madame Dacier dit que Menelas veut railler Helene. Je laisse prononcer le lecteur.

Mais permets, ô Menelas ! que nous nous retirions. Selon Madame Dacier, Telemaque craint qu'il ne s'engage une dispute entre Menelas & Helene, à l'occasion du discours ironique de ce Prince. Je n'y vois pas tant de finesse. Telemaque peut avoir d'autres raisons de se retirer, telles que la fatigue & la douleur, malgré le charme magique d'Helene.

Mon héritage se consume, mes fertiles champs sont dévastés, mon palais est plein d'ennemis. Ces membres de périodes coupés sont convenables à la colere & à la douleur, qui ne permet pas de faire des périodes arrondies. Madame Dacier veut que *κακηδονία* signifie ici quelques paroles qui soient pour Telemaque comme un heureux augure, & que la réponse de Menelas soit une espece de prophétie. Cela me paroît trop entortillé.

Menelas a déjà dit qu'il n'avoit aucune nouvelle d'Ulysse. Mais lorsqu'on veut savoir des nouvelles intéressantes, on n'épargne pas les questions.

Il lutte contre le Roi Philomelide. Roi de Lesbos qui défioit à la lutte tous les étrangers qui arrivoient dans son Isle.

Mais ce que m'a dit le vieux Protée. Menelas, au lieu de répondre d'abord à la question de Telemaque, lui fait un long récit, & ce n'est qu'en le terminant, qu'il dit ce qu'il sait d'Ulysse. Nous en agissons autrement. On voit ici un exemple du charme que les Grecs trouvoient à parler, & Homere se plaît toujours à allonger les discours des vieillards. Il faut se souvenir aussi que Menelas a déjà dit à Telemaque qu'il n'avoit point de nouvelles d'Ulysse ; il ne lui donnera sur le re-

SUR L'ODYSSÉE 199

tour de ce Chef, qu'une lueur d'espérance. Mais, dira-t-on, pourquoi a-t-il d'abord déclaré qu'il ignoroit le sort du Roi d'Ithaque ? Le mot de Protée ne pouvoit le tirer de toute incertitude. Ulysse étoit au pouvoir de Calypso. Son retour paroissoit impossible, & semé de grands périls. Observons que les récits fabuleux de Menelas sont très-propres à intéresser un jeune homme tel que Telemaque ; le Lecteur demeure dans une espèce de suspension qui n'est pas sans agrément, jusqu'à ce que Menelas parle d'Ulysse. On peut appliquer ici la remarque de Quintilien sur Homère : *Fallit voluptas, & minus longa, qua delectant, videntur, &c.*

Quant à la fable de Protée, les uns, pour l'expliquer, recourent à l'allégorie, d'autres à l'histoire. Selon Bacon (*de sapientia veterum*), Protée est la matière ; elle habite sous le ciel comme sous un antre. Ministre de Neptune, c'est dans le liquide élément qu'on voit ses principales opérations. Si quelque scrutateur de la nature veut tourmenter, pour ainsi dire, la matière, au lieu d'être anéantie, elle se change en toutes les formes, jusqu'à ce qu'ayant comme accompli ses révolutions, elle reprenne celle qu'elle avoit d'abord. C'est le moyen de lui arracher ses secrets. *Protée*, dit Sextus Empiricus, est la cause première, & *Idothée* la forme.

Si nous ne voulons point nous engager dans les ténèbres savantes de l'allégorie, l'histoire nous fournit d'autres conjectures. L'Egypte étoit le pays des plus habiles Enchanteurs. L'Ecriture rapporte que ceux de Pharaon, à l'exemple de Moïse, opérèrent plusieurs métamorphoses. Protée opère ces changemens sur lui-même. Les Scoliastes ont écrit que ces veaux marins

de Protée étoient des animaux dont on se servoit pour les opérations de la magie. Les Enchanteurs ne rendoient leurs réponses qu'après avoir étonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultoient. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, & de plusieurs autres qui, lorsqu'ils vouloient, paroissoient tout en feu, & se faisoient voir sous d'autres formes qui étonnoient les spectateurs. Toute cette fable d'Homere se réduiroit donc à ceci, c'est que Menelas étant à Canope, alla consulter un de ces Enchanteurs.

Chacun connoît le beau morceau des Georgiques, qui est une traduction fidele de la fable de Protée, telle qu'Homere la raconte.

Elle est éloignée de terre. Comme l'Isle de Phare est aujourd'hui beaucoup plus voisine des côtes, on en a cherché la cause dans la terre qu'on prétend se former du limon que charrie le Nil. Mais Bochart a montré que cette Isle occupe encore aujourd'hui la place qu'elle occupoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. L'agitation de la mer fait même douter de la possibilité de l'effet, qu'on attribue aux alluvions de ce fleuve. Il paroît donc qu'Homere s'est trompé. Je rapporterai cependant une autre conjecture. On prétend que lorsqu'Homere dit que l'Isle de Phare est éloignée d'un jour de l'Egypte, il entend cela du Nil, qu'il appelle toujours *Egyptus*. L'Isle de Phare est donc à une journée de la principale embouchure du fleuve *Egyptus* qui est le Nil; ce qui est vrai selon Hérodote, qui dit que c'est celle qui coupe le Delta en deux parties. Voyez les Mémoires de l'Académie des

SUR L'ODYSSÉE. 201

Inscriptions & Belles-Lettres. T. VI. Mémoires de Montfaucon.

Les biens & les maux qui sont arrivés dans ta demeure. Socrate disoit que toute la philosophie étoit renfermée dans ce vers d'Homere :

Et au souffle duquel frémit légèrement la surface noircie des flots. Tous les Traducteurs ont manqué cette peinture. Il ne s'agit pas d'écume, puisqu'Homere se sert de l'épithete *μυλων*, *noire*. *Φρεξ* est ici cette agitation légère de la mer, qui fait noircir les flots, & qu'occasionne le vent lorsqu'il commence à souffler. Cette agitation marque seulement que c'est l'heure du midi où le Zéphir s'élève.

Race de la belle Halosydne. *νινος*, selon quelques-uns, qui n'a point de pieds, mais les veaux marins en ont. J'ai suivi le meilleur sens ; ce mot a la même signification dans Théocrite, Callimaque, & Apollonius.

Nous prenons le repas, la nuit, cette douce ambrosie. L'épithete d'ambrosie est juste ici, où le sommeil, aussi fortifiant que la nourriture, suit le repas.

Enfin les animaux marins. Ellen rapporte qu'à midi les veaux marins sortent de la mer, & dorment sur le rivage.

Ce fleuve né du ciel. Epithete donnée par Homere à tous les fleuves, parce que les pluies les grossissent. Ici elle fait peut-être allusion aux pluies de l'Ethiopie, qui forment le Nil, ou à l'ignorance où l'on étoit sur la source de ce fleuve. Strabon dépeint la mer qui est entre le Phare & Alexandrie, comme une mer très-

difficile ; car outre que l'issue du port est fort étroite ; elle est pleine de rochers. Le port étoit gardé par des brigands.

Sur les hauts rochers de Gyre. Rochers appelés *Gyra & Chærades*, près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux.

Jusqu'à l'extrémité des côtes habitées autrefois par Thieste. Au bas de la Laconie, vis-à-vis l'Isle de Cythere. Junon est prise pour l'air.

Comme l'on immole un bœuf. Cette comparaison a fait croire à Euripide que Clytemnestre avoit frappé son mari d'une hache. Homere a voulu seulement peindre la situation d'Agamemnon, qui meurt dans son palais, où il auroit dû trouver le repos, après tant de peines & de périls. Eustathe a fait sentir qu'il convenoit qu'Agamemnon fût comparé, au second livre de l'Iliade, à un taureau, & ici à un bœuf. Pope blâme Madame Dacier d'avoir employé ici le terme de taureau.

Nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes. Nous ; il compâtit à ses malheurs. Homere avoit su qu'au retour de Troie beaucoup de héros avoient été jusqu'en Espagne, où l'on plaçoit les champs Elysées. Cet enchanteur flatoit Menelas.

Alors je te renverrai dans tes foyers. On demande pourquoi Nestor & Menelas ne donnent aucun secours à Telemaque dans les tristes circonstances où il se trouve. Eustathe répond qu'on ne savoit pas si Ulysse étoit en vie. Pope, qui réfute avec fondement cette raison, en rapporte une autre, qui n'est pas meil-

SUR L'ODYSSÉE. 203

leur. La nature de l'Épopée, dit-il, est que le héros du poëme soit un agent principal, & que le rétablissement de sa fortune soit l'ouvrage de sa valeur & de sa sagesse. Homère, il est vrai, a dû embrasser ce plan; mais cela ne résout point la question qu'on propose. Nestor dit à Télémaque qu'il ne doutoit pas qu'Ulysse seul, ou *secouru des Chefs de la Grèce*, ne rentrât un jour dans ses États. Ceci annonce les dispositions favorables où ils étoient pour ce héros, &, par conséquent, pour son fils. Il faut cependant convenir que ses amis se montrent lents & froids dans cette occasion.

Me sont plus chers qu'un pays couvert de haras. C'étoit dire, Ithaque, il est vrai, est stérile, mais je la préfère à Lacédémone, c'est la force du mot *ἰσχυροῦς*, C'est là une des raisons du sourire de Ménélas. On ne veut pas qu'il ait souri de la franchise du jeune Prince, mais de sa sagesse; ce seroit alors un sourire de joie. Le tableau me paroît plus intéressant, en n'altérant point sa naïveté.

O puissiez-vous, hommes lâches & violens! Ces transitions imprévues où l'on apostrophe les absens, peignent bien la passion, & sont un des grands secrets de l'éloquence. Longin cite cet endroit avec éloge. Madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de ce passage, qu'elle a trouvé obscur.

Comme il n'est que trop ordinaire aux Rois. Madame Dacier a traduit ce passage comme eût fait le courtisan le plus flatteur, *ce qui n'est pas défendu même aux Rois les plus justes*. Pénélope eût-elle dit cela dans

204 R E M A R Q U E S

un tems & dans un pays où l'autorité des Rois étoit limitée , & où ils n'étoient que les premiers Chefs de leur nation ? Si *divin* est pris ici pour *justice* ou *droit* , Homere eût donc avancé que la *justice* ou le *droit des Rois* consiste à distribuer sans raison leur bienveillance & leur haine. Cette maxime n'a-t-elle pas l'air d'une satire ? Je dis ici , *sans raison* , parce que le sens de tout le passage le demande ; car si on veut sous-entendre *avec raison* , Penelope eût très-mal loué Ulysse. Je ne crois pas d'ailleurs qu'elle l'eût représenté comme un être impassible dans un siècle où la vengeance étoit une vertu. Son nom , comme on verra plus bas , signifioit *la haine* , haine dirigée contre les méchans. Mais *divin* peut être aussi interprété par *mœurs* , *coutume* , & alors le sens devient moral , & l'on peut présenter avec fruit ce beau portrait d'Ulysse aux Princes. Alexandre eût pu profiter de ce vers , que n'a pas démenti l'histoire depuis le siècle d'Homere. Pope , en admettant dans les notes , celle que fait Madame Dacier , s'en est écarté dans le texte , où il renforce encore ce trait d'Homere , bien loin de l'adoucir.

*Some kings with arbitrary rage devour
Or in their Tyrant Minions vest the pow'r.*

Madame Dacier a été séduite par l'épithete *divin*. Mais *divin* , chez les Grecs , ne signifie souvent que grand. Au reste , si j'ai besoin ici d'autorité , j'ai pour moi celle des Interprètes Latins ; ils ont rendu *divin* par *mœurs* , & *divin* par grand.

SUR L'ODYSSÉE. 205

Les bienfaits s'évanouissent. On demandoit à Aristote qu'est-ce qui vieillit bientôt ? Il répondit , la reconnaissance.

Courriers si dangereux. On a trouvé la métaphore belle , mais non à sa place. Cependant la douleur produit des métaphores. Madame Dacier a retranché cette image. Les Phéniciens de Gades mettoient la figure d'un cheval à la proue de leurs bâtimens légers , & on donnoit le nom de chevaux à ces sortes de vaisseaux. Pindare nomme *bride* l'ancre ou le gouvernail du vaisseau. Le cheval créé par Neprune , est l'emblème de la navigation. *Κλῆς* , employé également pour signifier des vaisseaux légers & des chevaux de course , même par les Ecrivains en prose , montre combien les idées de la navigation & de l'équitation se confondoient dans la langue des Grecs. Chacun sentira combien il est naturel que Penelope , en reprenant connoissance , ne prononce qu'un petit nombre de paroles.

Et sur ces champs fertiles. Ithaque n'étoit pas toute entière stérile. Pope rejete avec raison l'interprétation de Madame Dacier. *απορησι* est mis en opposition avec *δυνατι*.

Telle se trouble une lionne. La comparaison convient à Penelope. Cette lionne ne tente pas des efforts dignes de son courage , elle est émue. Le palais des songes est le sommeil.

Je ne puis te dire en ce moment. Il convenoit qu'Ulysse , à son arrivée , fût méconnu de tous , & que personne , & moins encore Penelope , ne fût bien assuré qu'il étoit en vie. On voit donc ici l'adresse du

206 REM. SUR L'ODYSSÉE.

Poète. Il me semble que ces sortes de traits indiquent qu'Homere méditoit son plan entier , & que ses poëmes n'ont pas été des morceaux séparés, dont un hasard inexplicable auroit produit la réunion.

Elle ouvre aux vaisseaux deux ports. L'un du côté d'Ithaque , & l'autre du côté de Samé , ou Cephalenie.





ARGUMENT DU CHANT V.

Seconde assemblée des Dieux. Jupiter envoie Mercure à Calypso, pour lui ordonner de laisser partir Ulysse : elle obéit. Courroux de Neptune ; il excite une tempête, & brise le navire du héros, qui, après beaucoup de traverses, arrive ; par le secours d'Ino, aux bords des Phéaciens.

CHANT V.

L'AURORE quittoit la couche du beau Tithon, pour apporter la lumière aux Dieux & aux mortels, lorsque les habitans de l'Olympe assemblés se placent sur leurs trônes d'or ; au milieu d'eux l'on distinguoit le Dominateur suprême, Jupiter dont le tonnerre ébranle les hautes nuées. Minerve, émue de compassion & de crainte pour le sort d'Ulysse, toujours présent à sa mémoire, & qu'elle voit encore retenu dans le palais d'une Nymphé, leur retrace les nombreuses infortunes de ce héros.

» Pere des Dieux, & vous tous qui ;
à l'abri de la Parque, vivez au sein de
la félicité ! désormais n'exigeons plus
que les mortels chargés du sceptre,
exercent la clémence, la générosité ;

*

qui d'entr'eux ne fera pas sévère , inflexible , & même injuste ? La mémoire du divin Ulysse est effacée de tous les cœurs , même dans la nation qu'il gouverna , & pour laquelle il fut le plus tendre des peres. Il succombe sous le poids des plus cruelles peines dans l'Isle de cette Nymphé , où , abandonné , il est retenu comme pour jamais ; il languit , tantôt étendu aux bords du rivage , tantôt gémissant dans la grotte de la Déesse impérieuse ; vainement ses vœux se tournent sans cesse vers sa patrie ; il n'a ni vaisseau , ni agrès , ni compagnon , pour l'y conduire à travers l'immensité de l'Océan. Et , comme si c'étoit peu de ces malheurs , une troupe ennemie brûle d'immoler son fils unique , dès qu'il s'approchera de sa rive natale. Il est parti pour apprendre dans la fameuse Pylos , & dans la vaste Lacedemone , quelque nouvelle du sort d'un pere infortuné. »

Le Dieu dont les nuées forment le char , Jupiter prend la parole. » Ma fille !

filie ! quelle parole as-tu prononcée ? N'as-tu pas décidé qu'Ulyffe reverroit enfin sa patrie , & se vengeroit avec éclat de tous ses ennemis ? Quant à son fils , quel pouvoir s'y oppose ? veille sur ses pas ; conduit par toi , qu'il arrive , sans l'atteinte d'aucune disgrâce , au sein de son palais , & que l'issue des projets de ses persécuteurs soit de repasser en vain la route qu'ils ont tracée sur les ondes. »

Il dit , & s'adressant aussi-tôt à Mercure, son fils : » Mercure ! dit-il , toi le fidele interprète de mes ordres ! va , le moment est venu , va annoncer à cette Nymphe l'immuable décret du retour de l'intrépide Ulyffe ; qu'il parte , encore qu'il n'ait pour guide aucun ni des Dieux ni des humains ; qu'il monte seul une frêle barque. Assailli de terribles traverses , qu'il arrive le vingtième jour dans la fertile Schérie , cette terre fortunée des Phéniciens , que leurs

vertus approchent des Dieux. Ils le recevront comme un habitant de l'Olympe , & le rameneront , sur un de leurs vaisseaux , dans sa patrie , en le comblant de plus de richesses , soit en airain , soit en or , soit en vêtemens précieux , que n'eût jamais possédé ce héros , eût-il , exempt de tout revers , rapporté sur sa flotte , dans ses ports , les nobles & immenses dépouilles de Troye. C'est ainsi que , selon les destins , il jouira du bonheur de revoir ses amis , son palais , & les champs de ses peres. »

A peine a-t-il parlé , que le héraut céleste obéit. Il attache à ses pieds ces talonnières d'un or éternel , que ne peuvent égaler les vents rapides lorsqu'il traverse la terre & les eaux ; déjà sa main a pris le roseau d'or , dont , à son gré , il ferme pour jamais les yeux des humains , ou bannit de leurs paupieres le sommeil du trépas. Tenant ce roseau , le Dieu puissant fend les airs , descend de

l'Olympe au sommet de Piérie, & descendant du haut des cieux sur la mer, rase avec impétuosité les flots. Tel que le cormoran, autour des golfes profonds, poursuit les habitans des eaux, & rasant la plaine liquide, bat à coups répétés de ses ailes agiles l'onde salée; tel Mercure, sur leur cime, franchit les innombrables vagues. Il touche enfin à l'Isle distante, & s'élevant de la noire plage des mers sur la rive, marche vers la grotte qu'habitoit la belle Nymphé. Elle étoit dans sa demeure. Allumés en ces lieux, de grands brasiers consumoient le cédre & le thym odorans, & parfumoient l'Isle entière. Tandis que formant un tissu merveilleux, la Déesse faisoit voler de ses mains une navette d'or, la grotte retentissoit des sons harmonieux de sa voix. Cet asyle étoit entouré d'une antique forêt toujours verdoyante, l'aune, le peuplier, le cyprès qui embaument l'air. Là, au plus haut

de leurs branches , avoient bâti leurs nids les Rois du peuple ailé , l'épervier impétueux , l'oiseau qui fend les ombres de la nuit , & la corneille marine qui poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante , se plaît à parcourir l'océan. Une jeune vigne étendoit sur tout le contour de la vaste grotte ses pampres beaux & flexibles , & brilloit de longues grappes de pourpre. Quatre fontaines voisines rouloient une onde argentée , & se séparant , & formant , sans se confondre , divers labyrinthes , alloient au loin la répandre de toutes parts ; & l'œil se perdoit dans de vertes prairies , où l'on reposoit mollement sur un doux gazon , qu'émailloit la violette & les fleurs les plus aromatiques. Telle étoit la beauté de ces lieux qu'un Dieu même ne pouvoit s'y rendre sans arrêter ses pas , saisi d'un charme ravissant. Le Messager céleste , au milieu de sa marche rapide , demeure immobile , plongé

dans la surprise & l'admiration. Dès qu'il a porté de toutes parts un œil enchanté, il pénètre dans la grotte profonde. La Nymphé le voit, & d'abord le reconnoît ; car les Immortels ne sont jamais étrangers l'un à l'autre , leurs demeures fussent-elles séparées par un espace immense. Le magnanime Ulysse n'étoit pas dans la grotte : couché sur le bord du rivage , il s'abandonnoit à sa douleur ! là , d'ordinaire , il se confusoit en plaintes , en soupirs , en gémissemens , & , l'œil attaché sur la mer , il laissoit couler ses larmes.

Calypso présente à Mercure un trône superbe. » O toi que je révere & chéris ! dit-elle , Dieu armé du roseau d'or ! quel dessein t'amène dans mon Isle ? Jamais tu ne l'honoras de ta présence. Parlé , s'il est en mon pouvoir , & si ta demande n'est pas contraire aux arrêts de la destinée , ne doute point que je n'accomplisse tes souhaits. Cependant

participe au festin qui doit recevoir un tel hôte ».

- En même tems la Déesse place elle-même devant Mercure une table qu'elle couvre d'ambrosie ; elle verse en flots de pourpre le nectar. Le héraut de Jupiter se nourrit de cet aliment , s'abreuve de la liqueur divine. En peu de tems il a ranimé ses forces ; alors il rompt ainsi le silence.

» Déesse ! tu demandes à un Dieu l'objet qui l'amène ; je vais t'en instruire ; tu le veux. C'est Jupiter qui m'a ordonné de me rendre dans ton Isle ; tu peux le soupçonner. Quel habitant de l'Olympe se plairait à traverser les plaines désertes des eaux , plaines qui semblent illimitées , où l'on porte autour de soi la vue sans appercevoir aucune cité , où les Dieux n'ont point d'autels , & ne respirent l'odeur d'aucune hécatombe ? mais tu ne l'ignores point ; aucun des Immortels n'ose violer les décrets de

Jupiter , dont l'Egide lance l'éclair , ni même les éluder. Tu retiens , dit ce Dieu , un héros , le plus infortuné de ceux qui , durant neuf années , combattirent autour de la ville de Priam , & qui , après l'avoir conquise , remontèrent dans leurs vaisseaux , & reprirent le chemin de leur patrie. Ils s'exposèrent , dans leur départ , à la vengeance de Pallas ; elle les poursuivit , armée de la tempête ; tous les compagnons de ce héros périrent ; il fut porté seul par Borée & les vagues aux bords de ton Isle. C'est ce mortel que Jupiter t'ordonne de renvoyer sans délai. Les destins ne veulent pas qu'il meure loin de ses amis ; il doit les revoir , il doit reporter ses pas aux champs de ses peres & dans son palais. «

Il dit. Calypso frémit de douleur & de colere : elle élève la voix ; ces mots fendent rapidement les airs. » Dieux injustes ! c'est dans vos cœurs que regne la jalousie

la plus noire. Vous enviez aux Déesſes le bonheur d'aimer un mortel , & de le choiſir pour leur époux. Ainſi , quand l'Aurore aux doigts de roſes enleva l'aimable Orion , Dieux qui vantez votre félicité ! vous la pourſuivîtes de votre haine , juſqu'à ce qu'enfin dans Ortygie , aſſiſe fierement ſur ſon trône d'or , la chaſte Diane atteignant Orion du vol inſenſible de ſes traits ailés , l'étendit dans la poudre expirant. Quand la blonde Cérès cédant aux feux de l'amour , reçut en un guéret heureux le beau Jaſion dans ſes bras , que Jupiter en fut bientôt inſtruit ! que ſa foudre fut prompte à le précipiter au tombeau ! Moi de même , habitans des cieux ! vous m'enviez la poſſeſſion d'un mortel que je ſauvai du naufrage ; il luttoit ſeul contre la temête , flottant ſur un foible débris de ſon vaiſſeau , que Jupiter , d'un coup de ſa foudre enflammée , fracalla au milieu de la ténébreuſe horreur de l'océan

bouleversé; tous les braves compagnons de l'infortuné avoient été engloutis par les ondes; seul il fut jeté par les vents & les flots sur les bords de mon Isle. Je le recueillis, je soutins ses jours; je lui destinois l'immortalité & le printems d'une jeunesse éternelle. Mais je le fais trop, il n'est aucune Divinité qui ose enfreindre ni éluder les loix du Dieu armé de l'Egide formidable. Qu'il parte donc, si ce Maître souverain l'ordonne, qu'il s'égare encore sur l'orageux océan. Quant à moi, je ne le renverrai point; je ne puis lui donner ni vaisseau, ni agrès, ni compagnons, pour le guider sur l'empire inconstant des ondes. Je veux bien ne pas lui refuser mes avis; je n'en ferai point avare; avec ce secours, s'il le peut, qu'il arrive, exempt de l'ombre même du malheur, au sein de sa patrie. «

» Songe à favoriser son départ, dit Mercure d'un ton sévère; crains le cour-

roux de Jupiter ; crains les traits inévitables de sa vengeance ». En achevant ces mots , le Dieu puissant sort de la grotte & disparoît.

La Nymphé hésite en vain ; elle est contrainte d'obéir à l'ordre du maître des cieux ; elle va trouver le valeureux Ulysse. Il étoit assis sur le rivage. Jamais ses larmes n'étoient séchées ; les jours qui devoient être les plus doux de sa vie , livrés au désespoir , se consumoient à soupirer après son retour ; & à ses yeux la belle Nymphé , depuis long-tems , n'avoit plus de charmes. La nuit il reposoit , malgré lui , auprès d'elle , dans la grotte de la Déesse éprise : tout le jour , assis sur les rochers & les côteaux sablonneux , le cœur déchiré de peines , de regrets & de gémissemens , il attachoit sur la mer indomptée un œil immobile , mouillé de pleurs.

La Déesse paroît tout à coup auprès de lui. » Infortuné ! dit-elle, cesse d'inonder

ces bords de tes larmes , & de consumer ta jeunesse dans le désespoir : désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ. Cours abattre les plus hauts chênes ; façonne les poutres ; construis , avec le secours du fer , un large radéau ; couvre-le d'ais solides , d'un pont élevé , & qu'il te porte sur le noir océan. Pour te garantir de la faim & de la soif , je te fournirai moi-même de l'eau des fontaines , du froment , un vin qui ranime le courage ; je te donnerai des vêtemens , & je t'enverrai un vent favorable , qui te ramenera , sans péril , dans ton séjour natal , pourvu que ce soit la volonté des habitans du haut Olympe , qui me surpassent en connoissance comme en pouvoir. «

Elle dit. Plein de défiance & de crainte , le cœur de l'intrépide Ulysse frémit.
 » O Déesse ! répond-il , tu formes tout autre dessein que celui de favoriser mon départ , quand tu m'ordonnes de tra-

verser avec un radeau le gouffre de la mer , gouffre immense , qu'ont peine à franchir d'impétueux vaisseaux , bâtis avec art , amis de Jupiter , & jouissant du souffle d'un vent fortuné. Cependant , si tu peux y consentir , & si tu me jures par le ferment le plus solennel des Dieux , que tu ne m'exposeras point à de plus grands hasards ; je monte cette frêle barque. «

Un léger sourire paroît sur les lèvres de la Déesse ; elle flatte le héros. » Ingrat ! lui dit-elle avec douceur , rien , je l'avoue , n'égale ta prudence ; avec quelle adresse tu veux éclaircir les odieux soupçons que tu ne rougis pas de me témoigner ! J'atteste donc & la terre , & cette voûte qui s'élève au-dessus de nos têtes , & le Stix qui coule dans l'empire profond des morts , serment redouté , qui ne sort pas en vain des lèvres des Immortels ! J'atteste que je suis bien éloignée de conjurer ta perte , que je te

donne le conseil qui me dirigeroit moi-même si j'y étois contrainte par les cruelles rigueurs de la nécessité. Je n'ai pas étouffé les sentimens de la justice ; mon sein n'enferme pas non plus un cœur d'airain ; crois-moi , il est compatissant & sensible. »

En finissant ces mots elle s'éloigne avec rapidité , & reprend le chemin de sa demeure : il suit promptement les pas de la Déesse. Arrivés dans la grotte spacieuse , il se place sur le trône que vient d'abandonner le sage Mercure ; Calypso lui présente elle-même les alimens & le breuvage , nourriture des mortels , tandis qu'assise en face du héros , elle reçoit des mains de ses Nymphes l'ambrosie & le nectar. Ils portent ces alimens à leurs lèvres. Après avoir joui des délices du festin , la Déesse rompt ainsi le silence.

» O fils de Laërte ! Ulysse , dont la prudence est si vantée ! tu veux donc me

quitter dès cet instant, & tu n'aspirez qu'à rentrer dans ta patrie & dans ta maison ! Pars , accompagné de mes vœux. Mais si tu favois tous les maux que te prépare le destin avant de te ramener à ta rive natale , ah ! tu préférerois de couler avec moi tes jours dans cette grotte , tu recevrais de ma main l'immortalité , & tu cesserois de soupirer après le moment où tu reverras ton épouse ; elle est seule toujours présente à ta pensée. Saches cependant que je ne crois point lui être inférieure ni par la beauté , ni par les dons de l'esprit : jamais Déesse ne s'abaisse jusqu'à se comparer à une foible mortelle. «

» Déesse auguste ! dit Ulysse , ne te courrouce point de ce que je vais dire. Devant tes appas , devant ton port majestueux , s'évanouit , je le fais , la beauté de la sage Penelope. Elle n'est qu'une mortelle , tu es à l'abri de la Parque ; une éternelle jeunesse est ta parure. Ce-

pendant rien ne peut étouffer en moi le desir qui me sollicite chaque jour de retourner au sein de mes lares : ô quand viendra ce moment fortuné ! si quelque Divinité a résolu de soulever contre moi la rage des vents & des flots , me voici prêt à tout souffrir ; ce sein lège un cœur intrépide : depuis quel tems ne suis-je pas endurci aux disgraces ! combien ai-je bravé d'assauts dans les combats & dans les tempêtes ! exposons encore , s'il le faut , ma tête à ces nouveaux hasards. «

Il dit. Le soleil ayant fini sa course , la nuit ombrage la terre. Ulysse & Calypso se retirent dans un réduit solitaire de la belle grotte. L'amour en ce moment les conduit dans les bras l'un de l'autre , & ses charmes captivent leurs cœurs.

A peine la fille du matin , l'Aurore , embaumoit l'air de ses roses , qu'Ulysse levé est couvert de sa tunique & de son

manteau. La Nymphé se décore d'une longue robe du tissu le plus fin , & d'une blancheur éblouissante , ouvrage des Graces ; autour de sa taille est attachée une belle ceinture d'or ; sur sa tête flotte un voile superbe. Elle songe à préparer le départ du héros. Elle lui remet une grande cognée d'acier à deux tranchans , qu'il maniera cependant sans peine ; le manche d'olivier est formé avec art. Elle lui donne ensuite une scie forte , acérée. Enfin la Nymphé , malgré elle , le conduit vers l'extrémité de l'Isle. Là , s'élevoient de hauts arbres , l'aune , le peuplier , le pin qui touche les nues , forêt antique , séchée par les feux du soleil & par le cours des âges , & dont le bois volera légèrement sur les ondes. Calypso lui montre de la main ces arbres sourcilleux , & se retirant soudain , s'enferme dans sa grotte. Aussitôt il abat ces fils de la forêt ; elle retentit des coups redoublés de la hache ;

rien

rien n'égale la rapidité des travaux d'Ulyffe , animé par l'espoir d'un prompt départ. En peu de tems vingt arbres jonchent la terre ; sa main industrieuse , par le secours de la cognée , les prépare ; le rabot y passe & repasse ; chaque surface devient unie , tandis que s'aidant de l'équerre , Ulyffe observe d'un œil attentif & sûr le niveau. Mais comment poursuivre son travail ? Il est privé de tarières. Calypso vient à pas lents ; de fortes tarières sont entre ses mains ; elle les remet au héros. Maintenant il perce toutes les poutres , toutes les solives , & bientôt les assemblant , il les unit par des chevilles & d'autres liens. Tel que le plus habile Architecte bâtit le fond d'un vaste navire , destiné à porter sur les mers de grands fardeaux ; tel Ulyffe , en peu de tems , a construit ce large radeau. Puis sont entassées des poutres jointes étroitement ; la courbure se forme , les bords s'élèvent ; de longs ais

s'étendent sur le bâtiment , le pont est achevé ; tout le vaisseau est sorti des mains d'Ulyffe. Il fait aussi le mât , qui , croisé des antennes , soutiens des voiles , est dressé au centre du navire ; il façonne le gouvernail , que sa main dirigera elle-même ; de fortes cables de saule l'attachent , bouclier contre l'impétuosité des flots ; diverses matieres jettées au fond tiennent la nef en équilibre. La Nymphé auguste lui apporte enfin les toiles destinées à former les voiles étendues. Il ne tarde pas à les préparer avec le même soin & la même industrie ; il essaie de les déployer , & déjà il se hâte de lier au mât & aux voiles les cables , & les courroies , & les cordages. Avec des leviers il tire le bâtiment , & charmé , sa main le lance à la mer. C'étoit le quatrième jour , & tout l'ouvrage est achevé.

Le cinquième jour naît dans les cieux , jour où la fiere Déesse permet au héros

de quitter son Isle. Elle le fait entrer dans un agréable bain , & le revêt d'habits odorans. Elle pose elle-même dans le navire deux outres , l'une pleine d'un vin pourpré , & l'autre plus grande , où elle a fait couler une eau douce & limpide ; elle y pose une urne profonde , remplie des alimens les plus exquis. A sa voix , accourt un vent favorable , qui , annonçant au héros une route heureuse , & devançant le navire , frémit légèrement sur les ondes.

Ulysse content précipite le départ , déploie ses voiles , & assis à la poupe , dirige le gouvernail avec attention & d'une main habile. Il fixe les yeux , durant dix-sept nuits , sans que le sommeil incline sa paupière , sur les Pleïades , le Bootes , qui se retire lentement , & l'Ourse , nommée aussi le Chariot , l'Ourse qui tourne autour du pôle en regardant toujours l'Orion , & qui seule ne se baigne jamais dans les flots de l'océan.

Durant tout le tems qu'il fendra les ondes ; il doit , selon les avis de Calypso , laisser toujours cet astre à sa gauche. Dix-sept jours il est porté d'un vol non interrompu sur la plage humide. Déjà , le dix-huitième jour , se montroient dans l'éloignement les monts ombragés de l'Isle des Phéaciens , s'élevant à ses yeux , comme un bouclier , au-dessus du nébuleux empire de la mer.

Mais , du haut des montagnes de Solymé , Neptune revenant de l'Éthiopie , découvre dans le lointain le héros ; il le voit traverser l'océan. A cet aspect redouble l'ancien courroux qu'il nourrissoit contre lui au fond du cœur ; il balance sa tête avec fierté , & ces paroles sortent de ses levres. » Eh quoi ! tandis que je m'arrêtois dans l'Éthiopie , les Dieux , je n'en puis douter , ont , contre mes décrets , changé le sort d'Ulysse ! voilà qu'il touche à la terre des Phéaciens , qui , selon l'arrêt des destinées , doit

être la grande borne de ses longues infortunes. Mais il n'y est pas encore arrivé , & je saurai bien lui susciter assez de nouvelles disgrâces. »

Il dit , & aussi-tôt rassemblant les nuages , & prenant en main son trident , il bouleverse l'empire de la mer , déchaine à la fois la tempête de tous les vents opposés , couvre en un moment d'épaisses nuées & la terre & les eaux : soudain tombe des cieux une nuit profonde. Au même tems se précipitent de leurs cavernes , & combattent avec furie l'Autan , l'Eure , & le tourbillon d'occident , & le glaçant Borée qui , du haut du septentrion , chasse devant lui les nuages , & roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation ; il sent affoiblir ses forces & son courage ; ses genoux chancellent , son cœur palpite ; il pousse de profonds soupirs. » Infortuné ! se dit-il à lui-même , quelle sera enfin ma des-

tinée ! Que je crains de voir se vérifier en cet instant toutes les paroles de la Déesse ! Elle me prédifoit qu'avant d'arriver à ma patrie , j'essuierois encore sur l'océan les plus terribles disgraces ; l'oracle va s'accomplir. Ah ! de quelles ténébreuses nuées Jupiter enveloppe la voûte entière des cieux ! comment il trouble les abîmes d'Amphytrite ! comment les tourbillons se déchaînent de toutes-parts ! voici , voici ma perte. Heureux & mille fois heureux , ô vous d'entre les Grecs , qui signalant votre zèle en faveur des Atrides , fûtes ensevelis en foule dans les vastes champs de Troye ! Dieux ! que ne suis-je de même tombé , que n'ai-je été précipité dans les enfers , le jour où l'armée Troyenne me couvrit d'une nuée de javelots , près d'Achille expirant ! j'eusse obtenu les honneurs du tombeau , la Grece eût célébré ma gloire : maintenant , ô destinée ! je descends chez les

morts par la route la plus obscure & la plus horrible ! »

Il parloit encore, qu'une vague haute, menaçante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec la rapidité de l'éclair, & arrachant Ulysse au gouvernail, le jete à une longue distance dans les flots. Soudain (tempête épouvantable !) accourent tous les vents confondus ; à ce choc le mât crie, se rompt, & tombe ; la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros accablé sous le poids de la vague énorme qui roule en mugissant au-dessus de sa tête, & entraîné encore par ses riches vêtemens trempés des flots, vêtemens dont le décora la main d'une Déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, & demeure long-tems enseveli dans la mer : enfin il s'élance hors de ce gouffre ; l'onde amere jaillit de sa bouche, coule de sa tête & de ses cheveux en longs ruisseaux. Cepen-

dant , malgré la tourmente , il ne met pas en oubli sa nacelle , & prenant au sein des flots un vigoureux effor , il la faisit , s'affied au milieu d'elle , & se dérobe au trépas. Le vaisseau , sur la plage orageuse , est le frêle jouet des vents & des vagues. Tel l'Aquilon qui regne dans l'automne bat , secoue , & par la violence de son souffle entrelaçant leurs rameaux , balaie les épines arides , & les enleve à travers l'espace étendu des campagnes ; ainsi , sur la plaine humide , les vents entraînent , balotent le navire. Tantôt l'Autan le livre au fougueux Borée , qui l'emporte sur les flots ; tantôt le tourbillon d'orient l'abandonne au tourbillon d'occident , qui le chasse devant lui avec impétuosité.

La fille de Cadmus , la belle Ino , jadis mortelle , & qui , maintenant l'une des Divinités de la mer , reçoit les honneurs divins sous le nom de Leucothée , voit l'infortuné , errant sur les vagues ,

prêt à périr. Saisie de compassion pour le héros , elle s'élance , aussi promptement que le plongeon , du sein des ondes , & assise sur le bord de la frêle barque : » O victime du malheur ! dit-elle , qu'as-tu fait pour que Neptune soit animé contre toi d'un si grand courroux , & ne cessant point de te précipiter de revers en revers , ait conjuré ta perte ? Cependant il ne l'accomplira point , dût redoubler encore sa rage. Suis mes conseils , tes malheurs n'ont pas aveuglé ta prudence. Dépouille tes vêtemens , & ne disputant plus ton faible navire aux Aquilons , que tes bras te servent de rames , & gagne la terre des Phéaciens , qui doit être ton salut. Prends cette écharpe divine , & l'attachant sur ton sein , brave les abîmes , & bannis de ton cœur la crainte du trépas. Dès que tes mains auront saisi le rivage , souviens-toi , quelque troublé que tu sois , de délier l'écharpe , & de

la jeter loin de toi & sans te retourner , dans la profonde mer « . En même tems la Déesse lui remet le tissu merveilleux , & , telle encore que l'oiseau des mers , elle se plonge avec rapidité dans l'océan , & , couverte des noires vagues , elle disparoit.

Le héros délibere , & tirant de son noble cœur des gémissemens : » Ciel ; dit-il , pourvu que l'ordre d'abandonner mon navire ne soit pas un nouveau piège de la part des Immortels ! Non , je n'obéirai point encore ; la terre qui frappe mes yeux , & qui , dit-on , doit être mon refuge , est trop distante. Voici le parti où je veux m'arrêter. Tant que seront unis les ais de mon navire , je ne le quitterai point , & j'affronterai toutes les tempêtes ; mais quand , brisés par la violence des flots , ils auront volé en éclats , mes bras lutteront contre la mer : il ne me reste pas d'autre secours « .

Tandis que le cœur d'Ulysse étoit

agité de ces pensées , voilà que Neptune élève une vague frémissante , épouvantable , telle qu'une montagne , & de sa main puissante la roule contre le héros ; elle fond sur le navire. Tel un tourbillon , d'un souffle impétueux , dissipe soudain dans les airs un grand tas de pailles légères & arides , sans qu'il en reste aucune trace ; telle la vague sépare & disperse en un moment les pesantes poutres de la nacelle. Ulysse en saisit un débris , il s'y élance comme sur un coursier. Alors il dépouille ses vêtemens , présent de la Déesse dont il fut aimé , se hâte d'entourer son sein de l'écharpe sacrée , étend les bras , se penche sur les flots , s'y précipite & nage. Le Dieu des mers le voit , & balançant un front courroucé : » Misérable jouet des vagues ! dit-il , sois ainsi victime de mon pouvoir , jusqu'à ce que tu arrives , si tu le peux , chez cette race chérie de Jupiter. Mais j'espère qu'alors même ne

236 L' O D Y S S É E.

s'effacera jamais de ton esprit le souvenir de ma vengeance ». Il dit , & touchant de l'aiguillon ses fougueux coursiers à la crinière flottante , il est en un moment devant Aigues , aux portes de son palais célèbre.

Alors Minerve fait rentrer tous les vents au fond de leurs cavernes , & en fermant l'entrée , enchaîne leur vol ; ils sont muets , oublient leur rage , & se livrent à un profond sommeil ; elle n'ouvre un champ libre qu'à l'impétueux Borée , devant lequel elle brise & applanit les flots audacieux , jusqu'au moment où le grand Ulysse , échappé à l'infortune & à la mort , touche au rivage des Phéaciens , qui bravent l'océan.

Durant deux jours & autant de nuits il erre sur l'empire des flots ; son cœur ne lui présageoit que le trépas. Quand le troisième jour est amené par la blonde Aurore , Borée , ainsi que tous les vents ,

se repose , la mer paisible brille de l'azur
serein des cieux , le héros , porté sur
le dos d'une vague élevée , ouvre un
œil perçant , & , à une courte distance ,
il voit la terre.

Lorsqu'un pere , frappé par une Di-
vinité ennemie , étendu long-temps sur
un lit de langueur , & n'étant plus qu'un
squelette , touche aux portes du tom-
beau ; si enfin un Dieu plus favorable le
dégageant des liens de la mort , le rend
à ses enfans , ils le reçoivent avec trans-
port , le cœur leur bat d'allégresse : tel
est le ravissement d'Ulysse à l'aspect de
la terre ombragée de ses forêts. Il nage
avec ardeur , s'efforce & des pieds & des
mains de parvenir à la rive , impatient
d'y monter ; mais lorsqu'il n'en est plus
qu'à la distance où retentit une bruyante
voix , son oreille est frappée de l'horrible
tumulte des rocs ébranlés par les ondes
roulantes. La mer , avec de rauques hur-
lemens , vomissoit des torrens d'énormes

vagues contre le dur & aride continent ; au loin en rejaillissoit une épaisse écume , qu'il couvroit le rivage & la plaine humide ; aucun port favorable , aucun bafsin , asyle des vaisseaux ; par-tout des rocs escarpés , inabordables , jetés en avant & l'un sur l'autre , avec une hideuse irrégularité. A ce moment le patient Ulysse sent défaillir ses forces & son courage ; de longs gémissemens s'échappent de sa poitrine oppressée : » Hélas ! se dit-il à lui-même , après que Jupiter , contre tout espoir , offre la terre à mes regards , & qu'à travers tant de flots , je me suis ouvert une pénible route jusqu'à ces bords , il n'est donc aucun moyen d'échapper de ces abîmes ! Au dehors , ici des rocs escarpés , hérissés de pointes , où rugit l'onde furieuse ; là d'autres rocs lisses & glissans ! autour de moi les gouffres profonds de la mer ! nulle part où poser mes pas ! comment se dérober un instant à

sa perte ! Si rassemblant ce qui me reste de vigueur , je tente de sortir de ce gouffre , & d'aborder à cette rive , je crains qu'une vague terrible ne me saisisse , & m'entraînant dans son cours , ne me précipite contre les inégalités tranchantes de ces rocs , & que je ne me sois épuisé en vains efforts. Si je nage le long des rochers dans l'espoir incertain de rencontrer un port , ou seulement une pente plus douce , je crains qu'un flot orageux m'arrachant au rivage , ô peine ! ô désespoir ! ne me rejete presque inanimé , jusqu'au milieu de l'océan ; ou même , pour comble du malheur , qu'un Dieu ne déchaîne contre moi pour m'engloutir un des monstres qu'Amphitrite nourrit en foule dans ses abîmes ; car je ne puis l'ignorer , celui qui me poursuit de sa haine est le formidable Neptune , à la voix duquel la terre tremble. «

Tandis que ces pensées rouloient dans

son ame agitée, une vague terrible arrive soudain, & le précipite contre le roc hérissé de pointes. Là, son corps eût été déchiré, & même ses os fracassés, sans la salutaire pensée que lui inspira Minerve. Tombant contre le roc, il se hâte de le saisir des deux mains, & demeurant suspendu, il s'y tient étroitement collé, non sans gémir profondément, jusqu'à ce qu'ait passé sur sa tête la vague entière; c'est ainsi qu'il échappe au trépas : la grande vague, à son retour, le frappant avec violence, le rejete loin des côtes, & l'entraîne rapidement au milieu de la mer. Tel que le polype emporte avec ses pieds sinueux du sable & de nombreux cailloux, lorsqu'on l'arrache au nid rocailleux où il étoit fortement enraciné; ainsi le roc déchire & garde pour dépouille la peau des nerveuses mains d'Ulysse qui le serroit, & qu'enleve avec force le flot rapide. Le héros cependant est englouti
par

par les vagues. Et là , à son automne , l'infortuné eût enfin trouvé son tombeau , si Minerve ne l'eût encore armé de prudence & de courage. Il s'élance au-dessus des ondes , & résistant aux flots que la mer rouloit vers le continent , il nage en côtoyant le bord , l'œil toujours fixé sur la terre , cherchant une baie , ou une rive moins escarpée. Après avoir long-temps fendu les vagues , il parvient à l'entrée d'un beau fleuve , dont l'onde étoit pure & paisible , asyle fortuné , qui , dégagé de rocs , lui ouvre un abord facile & un abri assuré contre les tempêtes. Ulysse reconnut qu'un Dieu épanchoit ces flots argentés , & il proféra cette priere.

» O quel que soit ton nom , Roi de cette onde ! daigne écouter mes vœux. Sois béni mille fois , puisque tu me présentes un refuge ; sauve un malheureux qui fuit , à travers l'océan , les menaces & la rage de Neptune. Un mortel qui , ac-

cablé de fatigue , égaré sur les flots , battu des tempêtes , implore du secours , est , même pour les Dieux , un objet digne de compassion & de respect. Je me jete à tes genoux , je viens aux bords de tes eaux , accablé de fatigue , oppressé du poids des plus longs & des plus terribles malheurs. Grande Divinité ! aies donc pitié de mon sort ; je suis & je m'honore d'être ton suppliant. »

Il dit. Le Dieu arrête le cours de son onde , abaisse les vagues , fait naître un calme parfait , & sauvant le héros prêt à périr , lui offre à l'entrée du fleuve un heureux asyle. Ulysse atteint le rivage ; là , il laisse tomber ses genoux & ses bras nerveux ; la mer l'a dépouillé de sa vigueur ; tout son corps est enflé ; l'onde amere jailloit à longs flots de sa bouche & de ses narines ; étendu , sans voix , sans haleine , il s'évanouit ; épuisé par l'excès de la fatigue , il semble avoir exhalé le dernier soupir.

Mais à peine la respiration l'a-t-elle ranimé , & le feu de son courage s'est-il réveillé au fond de son cœur , qu'il se souvient des ordres d'Ino ; il détache l'écharpe divine , & la jete dans le fleuve ; une grande vague l'emmenant dans son cours , la reporte avec rapidité aux mains de la Déesse. Le héros acheve de se traîner hors du fleuve , & couché sur le jonc , il baise la terre , cette mere des hommes.

» O ciel , se dit-il en soupirant , que vais-je devenir ! quelle calamité m'est encore destinée ! Passerai-je les longues heures de la nuit aux bords de ce fleuve ? j'apprehende , tel est l'excès de mon épuisement , que le froid âpre , joint au brouillard humide , ne m'ôte ce léger souffle de vie qui me reste ; avec l'Aurore il s'élève sur le fleuve un vent glacé. Monterai-je à pas languissans au sommet de cette colline ombragée d'une forêt , & me reposeraï-je entre l'épais feuillage ,

si toutefois le froid & la fatigue permettent au sommeil d'épancher son heureuse vapeur sur mes yeux ? j'apprehende d'être la proie des animaux féroces. »

Après avoir long-temps balancé , il se détermine cependant à prendre ce dernier parti , & se traîne sur le côteau , vers l'entrée de la forêt , qui s'élevoit non loin du fleuve. Là il rencontre deux oliviers , l'un franc & l'autre sauvage , si unis qu'ils sembloient sortir de la même racine. Jamais , à travers leurs rameaux entrelacés , ne perça le souffle aigu des vents humides , ni les rayons dont au milieu de sa force , l'astre éblouissant du jour frappe la terre , ni même l'eau qui tombe des cieux en fleuves précipités ; tant ces arbres avoient crû dans cet étroit embrassement. Le héros se coule sous cet ombrage , & forme de ses mains un vaste lit de feuilles entassées ; la terre en étoit jonchée avec tant d'abondance , que deux , même trois hom-

mes , dans la saison des plus âpres frimats , eussent pu s'y cacher , & s'y garantir de l'Aquilon , eût-il exercé toute sa rage. A l'aspect de cette retraite & de cette couche , le héros infortuné éprouve un sentiment de satisfaction ; il s'étend au milieu de ces feuilles , & en roule sur lui un grand amas. Comme l'habitant isolé d'une campagne écartée , enterre avec soin , sous la cendre noire & profonde , des étincelles , germe précieux de la flamme , sans lequel il risque d'être dénué de ces rayons vivifiants : tel le héros se plonge , s'ensevelit au sein de ces feuilles. Pour bannir promptement la fatigue dont il étoit comme anéanti , Minerve lui ferme la paupière , & verse sur ses yeux un paisible sommeil , qui coule dans tous ses membres.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE.

CHANT V.

*P*ERE des Dieux, & vous tous Immortels. Voici la seconde fois que Minerve plaide dans l'assemblée des Dieux en faveur d'Ulyffe : on voit au premier Chant qu'ils avoient tous consenti à favoriser le départ de ce Chef. Homere l'auroit-il donc oublié ? Selon Madame Dacier, les Dieux, dans ce premier Chant, se sont déterminés à sauver Ulyffe ; & ici ils délibèrent sur les moyens. On peut toujours demander, pourquoi cette double délibération ? Ulyffe devoit-il paroître oublié des Dieux, pour exciter plus de compassion, & pour que son courage & la persévérance fussent mis dans tout leur jour ? Les Critiques ont soutenu que Minerve ne fait aucun reproche aux Dieux, qu'elle ne parle que des peuples d'Ulyffe ; il semble cependant que ce reproche soit tacite ; la réponse de Jupiter le persuade.

N'as-tu pas décidé. Minerve n'agissoit pas sans la volonté de Jupiter. Un des Interprètes d'Homere a dit que *βουλευσας* veut signifier ici prendre conseil de l'esprit de Jupiter. *βουλευσας* n'a point ce sens.

Encore qu'il n'ait pour guide ni les Dieux ni les humains. La patience & le courage d'Ulyffe éclatoient

SUR L'ODYSSÉE. 247

d'autant mieux qu'il étoit dénué de secours. D'ailleurs les Dieux n'agissoient pas ouvertement l'un contre l'autre. Quand Leucothée vient secourir Ulysse, c'est à la fin de la tempête, & uniquement pour lui sauver la vie. Neptune même savoit que les destins avoient ordonné qu'Ulysse ne périroit point, & que l'Isle des Phéaciens seroit son refuge. *oxidm* est une petite barque faite à la hâte.

Dans la fertile Schérie. Corcyre ou Drepanum, aujourd'hui Corfou. Madame Dacier place l'Isle de Calypso dans la mer Atlantique : mais, sans recourir à cette conjecture, l'enfance où étoit alors la navigation & le peu de secours qu'avoit Ulysse, expliquent les difficultés que pourroit faire naître le texte d'Homère, & rendent son récit assez merveilleux.

Tenant ce roseau, le Dieu puissant fend les airs.

*Hic primum, paribus nitens Cyllenius alis,
Constitit; hinc toto præcepit se corpore ad undas
Misit; avi similis, quæ circum litora, circum
Pisces scopulos, humilis volat æquora juxta.*

Eneid. 4.

Homère ne donne à Mercure qu'une simple verge; les Poètes postérieurs en ont fait un caducée. Ce caducée marque le pouvoir de l'éloquence pour exciter ou calmer les passions. On veut que Mercure avec sa verge d'or ait été forgé par les anciens Mythologistes sur Moïse, dont la verge opéroit tant de prodiges. Cette découverte paroît très-sûre à Madame Dacier.

Q 4

Allumés en ces lieux de grands brasiers

Dives inaccessible ubi solis flia lucos

Affiduo resonat cantu, testisque superbis

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum ;

Arguto cœnues percurrens peflinz telas.

En. 7.

La description de la grotte de Calypso offre un beau païsage ; & si l'on fait une attention particuliere aux arbres , aux plantes , aux oiseaux , &c. on trouvera le paylage approprié à une contrée maritime. Cette observation n'auroit pas dû échapper à ceux qui ont voulu embellir ce tableau par des traits étrangers à l'original. Chez les Grands , le feu étoit en usage dans toutes les saisons. D'ailleurs , c'étoit alors l'automne.

C'est une Déesse dont Ulyffe est le captif. Que ce fût une mortelle , il seroit contraire à la prudence & au courage du héros de ne pas s'affranchir. S'il n'étoit pas retenu malgré lui , il seroit coupable de tous les désordres qui se commettent dans son palais.

Le magnanime Ulyffe n'étoit pas dans la grotte. Si Ulyffe eût été dans la grotte , on eût pu soupçonner quelque disposition tendre en faveur de Calypso , & moins d'ardeur à revoir sa patrie. C'est donc avec beaucoup de jugement que le Poëte le peint déplorant ses malheurs sur le rivage.

Quel habitant de l'Olympe en descendroit. Madame Dacier croit qu'Homere fait dire ceci à Mercure pour mieux fonder l'éloignement de cette Isle , qu'elle place dans la mer Atlantique. Il est plus naturel de penser

SUR L'ODYSSÉE. 249

que Mercure prépare , par divers détours , Calypso à l'ordre qu'il vient lui donner ; ayant été si bien reçu d'elle , il veut qu'elle comprenne qu'il ne fait ici que le rôle de Messager de Jupiter.

Dieux qui vantez votre félicité. C'est une ironie. Ces Dieux qui se vantent d'être heureux , sont rongés d'envie.

L'étendit dans la poudre expirant. Ces exemples que rapporte Calypso , sont bien propres à l'effrayer , & à la faire consentir au départ d'Ulysse. Orion étoit un chasseur ; l'Aurore leur est favorable. Plusieurs ont dit qu'Orion , en voulant contraindre Diane de céder à ses desirs , fut piqué par un scorpion. Jasion étoit Crétois , né d'Electre & de Jupiter. Hésiode fait naître Plutus des amours de Jasion & de Cerès. Comme les excessives chaleurs sont contraires aux semailles , on a feint que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours. *Guéret heureux* , littéralement , *guéret labouré qui a eu trois façons.*

Quant à moi , je ne le renverrai point. Les Interprètes n'ont pas assez fait sentir le courroux de Calypso & la répugnance avec laquelle elle cède aux ordres de Jupiter. On voit bien que c'est le dépit qui dicte à Calypso ces paroles : *Désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ.* Les Interprètes n'auroient pas dû adoucir cet endroit.

La nuit il reposoit , malgré lui , auprès d'elle. Homere remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse , & la violence qu'il se faisoit.

Amis de Jupiter , & jouissant d'un vent fortuné. On a fait remarquer que la poésie d'Homere animoit tout ;

il prête ici du sentiment à ces vaisseaux: J'ai conservé cette image, que n'ont pas rendue les autres Interprètes.

J'atteste donc la terre, cette voûte. C'étoit-là la formule des anciens sermens. Enée dit : *Esto nunc sol testis, & hac mihi terra precanti.* Moïse, dans son Cantique, s'écrie : *Cieux ! écoutez ce que je déclare, & que la terre entende mes paroles.* Dans tous ces passages, on regarde les cieux & la terre comme des êtres animés. Voici la conjecture de Bacon sur le serment du Styx. Ce serment représente le seul frein qui puisse lier les Rois dans leurs traités ; ce frein est la *nécessité*, l'utilité commune. La nécessité est bien représentée par ce fleuve, dont le cours est marqué par les destins, & qu'on ne peut repasser. Les Rois & les peuples, dans leurs traités, ont juré quelquefois par le Styx. Iphicrate en est un exemple. Si les Dieux violaient ce serment, ils étoient exclus, pour un certain nombre d'années, des festins de l'Olympe.

Il se place sur le trône que vient d'abandonner Mercure. Il semble que le Poète se propose de marquer par-là la sagesse d'Ulysse. La Déesse se fait servir par ses Nymphes, mais elle sert Ulysse elle-même, ce qui indique sa passion.

S'évanouit . . . la beauté de la sage Penelope. Enlathé a fait sentir l'adresse d'Ulysse dans cette réponse ; les ménagemens qu'il a pour Calypso, & comment, en rabaisant d'un côté sa femme, il la relève de l'autre par cette seule épithète qu'il glisse finement, *la sage Penelope*, comme s'il disoit : elle est au-dessus de vous par sa sagesse. La suite du discours demandoit qu'il dît,

SUR L'ODYSSÉE. 251

cependant j'aime mieux la voir que de demeurer auprès de vous ; mais comme ces termes sont trop durs , il dit qu'il ne demande qu'à revoir sa patrie.

Elle lui donne une grande cognée. Le regret que cause à Calypso le départ de son amant , perce ici à chaque ligne.

Et s'aidant de l'équerre , il observe d'un œil attentif & sûr le niveau. Les spondées de l'original font une image que j'ai voulu rendre.

Puis sont entassées des poutres . . . la courbure se forme. *μῆτορ* , selon Eusthate , indique ici la courbure.

Rapin a dit qu'il étoit impossible à un homme seul de bâtir un vaisseau dans l'espace de quatre jours ; mais ce vaisseau n'étoit qu'une barque. Ulysse abat vingt arbres ; ce n'étoit pas sans doute les plus hauts ni les plus gros. Ce n'est pas sans raison qu'Homère a dit que ces arbres étoient secs ; car le bois verd n'est pas propre à la navigation. On apperçoit ici la connoissance que ce Poète avoit des arts mécaniques , le degré où étoit arrivé l'art de la construction des navires , & l'usage que les navigateurs faisoient de l'astronomie. J'ai consulté les meilleures sources pour l'intelligence de chaque terme. Cette peinture , très-difficile à rendre , est pleine d'action ; on voit l'ardeur d'Ulysse ; chaque terme est expressif , & fait image. L'amour de Calypso paroît ici encore ; elle n'apporte à Ulysse que l'un après l'autre les instrumens nécessaires pour la construction de ce navire , afin de se ménager des prétextes de le revoir plus souvent , & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise. *νόστις* , les cordages des voiles , *πέδες* chez les Latins. Ces cordages , attachés

252 REMARQUES

aux coins des voiles, servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent : *facere pedem*.

Dirige le gouvernail avec attention & d'une main habile. ΤΙΧΥΝΤΟΣ. Le mètre d'Homere répond toujours à ce qu'il veut peindre. Ces spondées marquent l'attention d'Ulysse.

Le Bootes, qui se retire lentement. Le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui. Quant à l'ourse, on peut voir les Remarques sur le XVIII^e Chant de l'Iliade. Il falloit en effet qu'Ulysse eût toujours le pôle à sa gauche.

Dix-sept jours il est porté . . . sur la plage humide. Voilà un grand trajet pour un homme seul ; cela est-il vraisemblable ? Eustathe rapporte un fait entièrement pareil. Un homme de Pamphilie fut, pendant plusieurs années, esclave en Egypte ; son maître lui confia une barque pour la pêche. Il profita de cette confiance, prit un jour l'occasion d'un vent favorable, & se hasarda à voguer seul. Il traversa cette vaste étendue de mer, & arriva heureusement chez lui. On l'appella *Mononantes*, celui qui vogue seul. Sa famille porta le même nom. Elle subsistoit encore au tems d'Eustathe.

Comme un bouclier au-dessus du nébuleux empire de la mer. Par sa petitesse & par sa figure, qui est plus longue que large. Cette image est aussi juste que vive.

Du haut des montagnes de Solimé, dans la Pisidie. Comme ces montagnes sont en Asie, Strabon suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Erhiopie méridionale le nom de *Solymé*. La tempête qu'Homere

SUR L'ODYSSÉE. 253

décrit est d'autant plus terrible , qu'Ulysse est seul dans un vaisseau.

Heureux & mille fois heureux ceux d'entre les Grecs. Plutarque rapporte que Memmius , après le sac de Corinthe , ayant réduit à l'esclavage les habitans de cette ville , ordonna à un jeune homme d'une éducation honnête d'écrire en sa présence une sentence qui fît connoître ses inclinations. Le jeune homme écrivit d'abord ce passage tiré d'Homère : Memmius fondit en larmes & donna la liberté au jeune homme & à toute sa famille.

Virgile a copié exactement cette tempête. Dans les deux Poètes , la description est concise , mais offre des images terribles. On fait que les anciens craignoient de périr par les naufrages , sur-tout parce que ce genre de mort les exposoit à être privés de sépulture.

Couloit de sa tête & de ses cheveux en longs ruisseaux. *καρποζιν.* J'ai conservé , autant que je l'ai pu , l'image que produit ce mot.

La fille de Cadmus , la belle Ino. Ayant été mortelle , elle s'intéressoit pour les mortels. On consacroit anciennement dans les temples des vêtemens , &c. Ulysse pouvoit porter une ceinture qui avoit été consacrée à cette Déesse , & que l'on croyoit bonne contre les périls de la mer. On croyoit alors aux amulettes. Ainsi Ulysse fait usage de la plante *moly*. Je laisse aux Allégoristes à trouver une autre explication. Selon quelques traducteurs , Leucothée prend la forme d'un plongeon , rien n'est plus ridicule. Comment auroit-elle pu parler , & apporter cette ceinture. Minerve , comme fille de Jupiter , qui désigne l'air , pouvoit avoir de l'empire sur

les vents, Il auroit été incroyable qu'Ulysse n'eût pas enfin succombé, s'il n'avoit eu quelque secours.

Jete-la loin de toi. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la Divinité à laquelle il devoit son salut. Ceci doit aussi montrer la présence d'esprit du héros, au sortir d'une tempête si terrible.

A peine Homere a-t-il introduit son héros sur la scène, qu'il nous le montre plongé dans les plus grands malheurs, où éclatent sa patience & sa sagesse. Les souffrances d'Enée ne sont point personnelles comme les souffrances d'Ulysse; & ne sauroient entrer en comparaison avec celles-ci. Les incidens de l'Enéide sont bien moins variés.

Là il laisse tomber ses genoux & ses bras nerveux. J'adopte l'explication de Madame Dacier. Comment Ulysse, qui est enflé par tout le corps, & qui demeure sans respiration, auroit-il pu plier les genoux & les bras? *κατακλιθεὶς γὰρ* signifie souvent dans Homere, se reposer après un long travail.

Enterre avec soin... des étincelles. La comparaison est très-juste. Ulysse n'avoit qu'un souffle de vie. Homere fait ennobler les plus petites images.

SUR LA SÉPARATION DE CALYPSO ET D'ULYSSE.

Cet endroit de l'Odyssée demande quelque discussion. Je rapporterai les opinions de plusieurs Critiques, & je proposerai ensuite ma pensée.

On est surpris que cette séparation soit si brusque, & que le Poète, en cette occasion, ne dise pas un mot

SUR L'ODYSSÉE. 255

de la douleur de Calypso. Mercure lui apporte, de la part de Jupiter, l'ordre de renvoyer Ulysse. Après avoir fait dans sa grotte, tour à tour, des reproches à Mercure & quelques représentations à son amant, Calypso consent, quoiqu'avec répugnance, à son départ, & lui fournit tout ce qui lui est nécessaire pour s'embarquer. Il part, & il ne s'agit plus du tout de Calypso. Virgile, & d'après lui le Tasse, nous ont donné, en peignant des circonstances semblables, des tableaux où la passion respire. Homere, si habile à représenter les passions, n'avoit-il point de pinceau pour peindre celle de l'amour ? ou son génie a-t-il languì en cet endroit ?

Écoutons l'Apologiste d'Homere qui a montré le plus de zèle en sa faveur. *Le Poète*, dit Madame Dacier, *ne s'amuse pas à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse ; outre qu'il va toujours à son but, semper ad eventum festinat, que faire dire à deux personnes, dont l'une part avec tant de joie, & l'autre le voit partir avec tant de douleur ?* Cette apologie est-elle solide ? Si le Poète a des choses intéressantes à nous dire, il fait bien de s'arrêter, & nous nous arrêterons si volontiers avec lui, que nous ne nous en appercevrons point. La question de Madame Dacier est singulière, *que faire dire à deux personnes dont l'une part avec tant de joie, & l'autre le voit partir avec tant de douleur ?* Ne sembleroit-il pas que la douleur n'éclate jamais en paroles, qu'elle manque d'éloquence ? Madame Dacier n'avoit-elle donc pas lu le quatrième livre de l'Enéide ? ou pensoit-elle que Virgile, qui s'y éloigne des traces d'Homere, n'alloit pas à son but ? Quoi ! s'il falloit que Calypso fût muette, le Poète ne pouvoit-il pas au moins nous

la peindre en ce moment dans l'attitude du profond désespoir, immobile, & ne pouvant proférer une seule parole ? Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une pensée de Madame Dacier. Elle trouve *plaisant que Calypso regardât Ulysse comme un bien qui lui appartenait par droit d'application*. C'est prendre un peu vivement à cœur les intérêts d'Ulysse, & la pensée même est tout au moins *plaisante*.

Dryden, traducteur de Virgile, n'a pas pensé comme Madame Dacier. Il oppose la douleur tranquille & froide de Calypso aux fureurs de Didon, & il trouve l'épisode d'Homere pitoyable. Un traducteur d'Homere, Pope, n'a pas laissé cette critique sans réponse. Calypso, dit-il, étoit une Déesse ; elle ne pouvoit pas se livrer aux mêmes éclats qu'une femme pleine de rage. Il est vrai qu'étant Déesse, elle ne pouvoit pas se donner la mort ; mais Pope savoit bien que les Dieux de la mythologie étoient animés des passions humaines ; dès qu'une Déesse descendoit jusqu'à aimer un mortel, elle oublioit l'Olympe ; l'ambition & la gloire ne pouvoient balancer l'amour dans son cœur. D'ailleurs Calypso n'étoit qu'au rang des Déesse inférieures ; elle n'étoit qu'une Nymphé. Armide, quoique mortelle, étoit au-dessus des humains par son pouvoir magique. Cependant à quel désespoir ne se livre-t-elle pas lorsque Renaud l'abandonne ?

Le tems ne permettoit pas à Homere, ajoute Pope, de peindre l'amour de Calypso ; il devoit s'occuper du départ d'Ulysse pour le rétablir dans son Royaume, & non amuser le lecteur par les détails d'une passion qui étoit si contraire à la fin de son poëme. Homere,

(pour

SUR L'ODYSSÉE. 257

(pour développer la pensée de Pope , qui d'ailleurs coincide avec l'observation de Madame Dacier , *semper ad eventum festinat*) Homere commence son poëme à la dernière année du séjour d'Ulysse dans l'Isle de Calypso. N'ayant pas décrit la naissance de cette passion , il ne pouvoit pas s'attacher à peindre toute la douleur de Calypso dans cette séparation ; la nature de son poëme vouloit , non qu'il rétrogradât pour nous entretenir de l'amour de Calypso , mais qu'il se hâtât de ramener Ulysse dans sa patrie. Comme si un Poëte , en mettant l'action en récit , n'avoit pas un moyen facile de nous instruire de ce qui s'est passé , sans ralentir la marche de son action ! comme si l'amour , pour nous intéresser , exigeoit toujours une peinture détaillée de sa naissance & de ses progrès !

Les raisonnemens de ces Critiques me paroissent peu satisfaisans ; je proposerai quelques observations sur ce sujet.

On n'a pas fait assez d'attention au caractère d'Ulysse ; il cédoit , malgré lui , à l'amour de Calypso ; en supposant même qu'il eût d'abord été épris , le sujet de l'Odyssée vouloit que le Poëte , pour sauver l'honneur de son héros , passât très-légèrement sur ce point ; sans quoi Ulysse n'étoit plus cet homme dont on vantoit la prudence , & il étoit coupable des malheurs de sa patrie. Le Poëte ne dit qu'un mot de l'impression que Calypso avoit faite sur le cœur d'Ulysse ; *cette Nymphe n'avoit plus de charmes à ses yeux*. Remarquez qu'Homere ne parle du tems où elle avoit plu à Ulysse qu'en disant qu'il ne l'aimoit plus. Rapportons en passant une chicane de Perrault : *Ulysse* , dit-il , *soupiroit tout le*

Tome I.

R

jour pour sa chere Penelope ; & ensuite il alloit coucher avec la Nymphé Calypso. Le Critique a passé sous silence l'observation que nous a fait faire ici l'art d'Homere. Il n'observe pas non plus que ce Poëte dit qu'Ulysse, le soir, se rendoit, *malgré lui*, à la grotte ; c'est-à-dire, depuis tout le tems que la Nymphé étoit *sans charmes à ses yeux*. Rapportons en même tems que plusieurs Critiques ont reproché à Ulysse d'avoir manqué à la foi conjugale. Les uns l'auroient voulu plus amoureux, d'autres le trouvent trop peu sage. On leur a fort bien répondu qu'Homere le montre toujours aspirant à son départ, qu'un Poëte n'est pas obligé de faire de son héros un homme parfait, que d'ailleurs la polygamie, & même le concubinage n'étoient pas regardés alors comme une atteinte à la foi conjugale, & que, sans cela, les Dieux ne seroient pas plus exempts qu'Ulysse d'une imputation de crime. Fenelon s'est bien gardé de faire la peinture des amours d'Ulysse & de Calypso. Homere ne pouvoit peindre des scènes aussi tendres que celles de Didon & d'Enée, de Renaud & d'Armide. *La pitié* d'Enée se concilioit avec l'amour plus aisément que la *prudence* d'Ulysse. Des situations qui paroissent semblables, peuvent donc différer beaucoup. Calypso n'avoit pas reçu des témoignages assez vifs de la tendresse d'Ulysse, pour que son départ lui fût éprouver tout ce que cette passion a de plus terrible.

Si Ulysse n'eût été retenu que peu de tems chez Calypso, sa situation malheureuse nous eût moins intéressé ; mais un séjour de sept années devoit avoir ôté à la passion de Calypso sa premiere vivacité. Sa situation & celle de Didon ne sont pas exactement semblables.

SUR L'ODYSSÉE. 259

Dans l'Eneide , c'est Enée qui reçoit l'ordre de partir , & qui fuit , sans y préparer son amante. Ulysse n'aspiroit qu'à son départ. C'est Calypso à qui Jupiter ordonne de renvoyer Ulysse. Elle en murmure , mais elle ne peut pas , comme Didon , douter de cet ordre , *nunc fert horrida jussa per auras*. Elle est contrainte d'obéir. Le Poëte a eu l'art de rappeler l'histoire d'Orion & de Jason qui périrent en de semblables événemens ; elle ne veut pas qu'Ulysse ait le même sort. Elle a aussi le tems de se préparer à ce départ.

Enfin il faut se rappeler sur-tout quelles étoient les mœurs au siècle d'Homere. La polygamie étoit en usage ; les femmes vivoient dans la sujétion ; l'amour n'étoit pas une passion raffinée ; on n'en connoissoit guere que le physique. C'est ce que nous montrent encore l'exemple de Circé & beaucoup d'autres endroits dans les poëmes d'Homere. Ulysse passe un an chez Circé , profite de ses faveurs par l'ordre même de Mercure , & ils se quittent tranquillement. Achille aimoit Briséis , mais il y a dans son dépit moins d'amour encore que de honte & de colere. Agamemnon , en parlant de lui , dit : *C'est pour l'amour d'une captive qu'il se livre à tant de haine ; mais je lui en donne un grand nombre pour le dédommager* ; ce trait dénote les mœurs de ce siècle. Lorsqu'on ramene Briséis à Achille , son orgueil est satisfait , sa tendresse n'éclate point. Il ne faut donc pas être surpris que la séparation de Calypso & d'Ulysse soit si peu orageuse , quoiqu'elle aime ce Chef , & qu'elle soit affligée de son départ. On n'avoit pas encore porté l'amour à ce degré de raffinement qui consiste à concentrer cette passion dans un seul objet , que notre imagination revêt de

toutes les perfections possibles. Homere peint sous de beaux traits la tendresse conjugale ; quant à l'amour , il n'en peint guere que le physique. Or il est assez connu qu'Homere savoit faire parler toutes les passions avec l'éloquence qui leur est propre.

Quelques fables anciennes , traitées par des Poëtes bien postérieurs à Homere , ne seroient pas une objection valable contre ce que nous avons dit ici des mœurs de son siècle.

Si l'on considere ces mœurs & les circonstances où se trouvoit Ulysse , le tableau des amours de Didon & d'Enée , ce chef-d'œuvre de Virgile , peut nous charmer sans faire naître une critique solide contre l'Odyssée , où les mêmes beautés ne pouvoient avoir de place , & qui nous en dédommage par des richesses d'un autre genre.

Dans ces tems reculés , les jeunes personnes non mariées & même les femmes vivoient dans une grande retraite ; elles ne sortoient que voilées. Les premières ne paroissoient jamais en public avec un homme. La société n'étant pas établie entre les deux sexes , l'amour avoit moins d'occasion de se raffiner , & par conséquent il devoit jouer un moindre rôle dans les poëmes. La retraite où vivoient même les femmes mariées garantissoit leurs mœurs. Aussi dans les occasions où Homere dit que les Dieux ont triomphé du cœur des mortelles , il ne parle jamais que de surprises ; ils pénétroient au haut des palais où étoient les appartemens des femmes , & ils devoient leurs victoires plus à la force qu'à la persuasion. Les occasions de voir l'objet de leur amour étoient rares , les momens courts , & cette passion qui , dans des tems plus raffinés , se contente long-tems des moindres témoi-

SUR L'ODYSSÉE. 261

gnages d'affection , franchissoit cet intervalle , & ne songeoit qu'à vaincre.

Je renvoie ici le Lecteur aux *Observations sur les commencemens de la société*, par G. Millar. Cet ouvrage , que je n'ai lu qu'après avoir écrit cette remarque , m'a pleinement confirmé dans mon opinion. Voici ce qu'il dit sur la passion de l'amour chez les Sauvages. *On ne peut pas supposer que les passions qui tiennent à l'amour aient jamais une grande activité dans l'ame d'un sauvage. Il ne peut pas faire grand cas de plaisirs qu'il lui est si aisé de se procurer . . . Il a satisfait ses desirs avant qu'ils eussent assez long-tems occupé sa pensée , & il ne connoît point ces anticipations délicieuses du bonheur , que l'imagination fait embellir des couleurs les plus séduisantes. . . .*

Cette observation est conforme à l'histoire de tous les peuples sauvages des différentes parties du monde ; elle est d'ailleurs confirmée par les traces de mœurs anciennes qu'on découvre souvent chez les peuples qui ont fait de très-grands progrès dans la civilisation.

Les réflexions suivantes , par lesquelles je termine ces Remarques , y répandront un nouveau jour. Je jeterai un coup-d'œil rapide sur l'influence qu'eurent , dans les siècles suivans , les coutumes & les mœurs sur l'amour , & celui-ci sur la poésie.

Les mœurs des Romains avoient de là ressemblance avec celles des Grecs , mais cette ressemblance n'étoit pas parfaite. Les femmes , sur-tout dans les derniers tems de la République , étoient bien moins séquestrées ; un voile ne les privoit pas en quelque sorte d'une partie de leurs charmes ; elles se montroient en public , aux spec-

tales, comme on le voit dans Ovide, & dans d'autres Auteurs. C'est à la différence de ces mœurs que nous devons un grand nombre des tableaux voluptueux des Métamorphoses, & l'épisode charmant de Didon & d'Enée, dont Virgile emprunta le germe à Homère, & qu'il fut si heureusement vivifier.

Dans des siècles d'anarchie, les femmes & les foibles furent les victimes de l'oppression; mais lorsqu'elle fut portée à son comble, les femmes trouverent des vengeurs, & elles les durent en partie à leurs charmes. Les Chevaliers se consacrerent à leur défense.

On a remarqué que chez les Sauvages la guerre contribue à l'avilissement & à l'esclavage des femmes; les hommes ne s'occupent que de combats. Mais dans ces siècles où les femmes vivant moins dans la retraite, n'étoient pas uniquement concentrées dans les soins domestiques, cultivoient les talens qu'elles ont reçus de la nature, & embellissoient la société de leurs agrémens, dans ces siècles l'amour fut un puissant mobile de la valeur. Aussi joua-t-il un rôle considérable dans la poésie. Les Fabliers, les Troubadours ne chanterent que l'amour. A la première aurore de la renaissance des Lettres, c'est l'amour qui enflamma le génie de Pétrarque. La plupart de ces Poètes ne purent échapper à un grand défaut, c'est la monotonie; tant ils se livroient à un sujet que leur faisoient aimer les mœurs régnantes, à moins qu'on ne l'attribue à un défaut d'idées & de connoissances, & au peu d'art de plusieurs de ces Poètes. Ces mœurs firent comme une révolution dans l'Épopée. L'amour eut une part bien plus considérable qu'autrefois à ce genre de poésie. Il anima le pinceau du Dante,

SUR L'ODYSSÉE. 263

mais sur-tout ceux de l'Arioste & du Tasse. Leurs poèmes immortels durent à la peinture de cette passion une grande partie de leur attrait. C'est-là que l'amour est comme sur le trône. Il semble qu'il ait plongé l'Arioste dans cette espèce de délire sublime (qu'on me passe l'expression) qui caractérise sa verve. On croiroit qu'il a pris la plume pour le chanter, bien moins que pour célébrer des combats. Le Tasse, dans un poème plus régulier & plus sérieux, prit cependant, à cet égard, une marche analogue à celle de son prédécesseur. Il n'est pas de chant où cette passion ne respire. L'amour, sans être, au moins bien rarement, poussé, je dirois presque jusqu'à la démence, comme dans l'Arioste, occupe les principaux guerriers de la Jérusalem délivrée ; dans l'un de ces favoris des Muses, il est gai au milieu de sa plus grande violence ; dans l'autre, tendre & tragique. Il n'est point langoureux chez ces Poètes comme chez les Troubadours. L'amour y est toujours accompagné de l'héroïsme de la valeur ; elle l'épure, l'ennoblit, ajoute à l'intérêt qu'il inspire. L'amour y prend un caractère élevé qu'il n'a point dans les poèmes anciens, & forme de ces productions plus modernes un genre particulier. Enée a de la valeur, mais celle de Renaud a plus d'éclat ; dès-lors le triomphe momentané de l'amour sur la valeur & la victoire de celle-ci offrent des tableaux plus attachans & plus héroïques. Selon cette observation, ces épopées doivent, en général, produire plus d'intérêt que celles des anciens. Tous ne sont pas capables de s'élever jusqu'à des sentimens héroïques ; mais ces sentimens pourront captiver leur attention, s'ils sont associés à l'amour. Ainsi l'Arioste & le Tasse, indépendamment de

leur génie , qui , nourri d'Homere & de Virgile , les place à côté de ces maîtres de l'art , ont encore par la nature de leurs sujets un attrait de plus que ces Poètes anciens , & doivent une partie de leur succès aux mœurs de leur siècle , faites pour plaire à tous les cœurs , & qu'ils ont peintes d'une manière supérieure.

Telle a été l'influence de ces mœurs que l'amour s'est emparé du théâtre ; s'il est la source de plusieurs de ses beautés , il l'est aussi de plusieurs de ses défauts. Que l'amour pût s'adapter ou non à un sujet , il falloit qu'il y tint quelque place. Le génie même du grand Corneille se plia à cet usage , & fit souvent appercevoir qu'il parloit une langue qui lui étoit étrangere. L'amour peut occuper une place considérable dans l'Epopée ; il y entre comme épisode ; le champ de ce poëme peut être plus étendu ; des faits glorieux , qu'on peut multiplier , feront oublier les foiblesses d'un héros ; ces foiblesses ne sont mises qu'en récit. Toutes ces circonstances ne se trouvent point dans la tragédie ; aussi a-t-on raison de dire que l'amour n'y doit point être admis , à moins qu'il n'en forme le nœud principal , & ne soit accompagné de remords. L'amour a embelli l'Epopée , & souvent affoibli & même défiguré la tragédie.

Dans le Camoëns , l'amour ne joue pas un rôle fort brillant ; au lieu d'exciter à des actions courageuses , il en est la récompense.

Voltaire , dans la Henriade , a presque négligé d'employer le ressort de l'amour ; car l'épisode qu'il y consacre n'a pas un grand intérêt , & l'on a déjà observé qu'il n'a peint qu'une jouissance , tableau peu digne de l'Epopée ; c'est un reproche qu'on peut aussi faire au

SUR L'ODYSSÉE. 265

Camoëns. Gabrielle ne joue aucun rôle dans le reste de la Henriade. Cependant quel champ ouvroient à Voltaire les mœurs du siècle qu'il devoit peindre & le caractère de son héros ! L'amour eût dû occuper une place considérable dans ce poëme ; il y eût jeté un grand intérêt. Voltaire a su employer ce ressort , & même en abuser dans un autre poëme , qui a presque été le fruit de sa vieillesse.

Klopstock , malgré l'extrême gravité de son sujet , a senti que l'amour pouvoit embellir l'Epopée ; mais les épisodes qu'il a employés pour cet effet sont dénués de feu. Il paroît aussi difficile de traiter le sujet qu'il a choisi , que d'y allier l'amour.





C H A N T V I.

TANDIS qu'Ulyffe , épuisé de fatigue , étendu sous cet épais ombrage , favouroit les charmes d'un profond sommeil , Minerve se rend dans les murs des heureux Phéaciens. Jadis ce peuple habita les plaines spacieuses d'Hyperie , voisin des Cyclopes , les plus féroces des mortels , & qui l'emportant sur lui par leur force gigantesque , & ne connoissant point d'autre loi , ne cessoient de lui apporter la guerre & ses ravages. Nausthoüs , tel qu'un Dieu , le conduisit , loin de cette contrée sanglante dans l'isle paisible de Schérie , alors sauvage , séparée du commerce des hommes : là , formant une ville , il traça l'enceinte de ses hautes murailles ; les maisons , les palais s'éleverent , les Dieux eurent des temples , les terres furent partagées avec

justice. Maintenant, victime de la Parque, il est descendu au séjour des enfers, & son fils, instruit par les Immortels, le sage Alcinoüs tenoit en main le sceptre. C'est dans le palais de ce Roi qu'arriva Minerve, impatiente de préparer le retour du magnanime Ulysse dans sa patrie.

Elle dirige sa course vers un superbe appartement; là sommeilloit une jeune beauté, qui, par ses traits & par sa stature, ne le cédoit point aux Déeses; c'étoit Nausicaa, la fille d'Alcinoüs. A l'un & à l'autre côté de la porte dorment deux de ses Nymphes, dont les appas étoient l'ouvrage des Graces; la porte étoit étroitement fermée.

Telle que le soufle du plus léger Zéphir, Pallas entre, vole vers le lit de Nausicaa, & se penchant sur la tête de la Princesse, sous la forme de sa plus tendre amie, sa compagne d'âge, la fille de Dymas, fameux pour avoir parcouru

les mers, la Déesse lui tient ce discours.

» Ma chere Nausicaa ! es-tu donc née si indolente ? Tes vêtemens les plus précieux , jetés à l'écart , sont négligés & sans éclat. Et cependant s'approche le jour de ton hymenée , jour où tes ornemens les plus beaux rehausseront tes charmes , où les amis de ton époux , qui t'accompagneront dans sa demeure , recevront de ta main leur parure. Es-tu si indifférente à des soins qui en relevant notre beauté , répandent notre renommée ; & qui charment le cœur d'un pere & d'une mere ? Allons , dès l'aurore , aux bords du fleuve ; que son onde pure rende à ces vêtemens tout leur lustre ; ton amie veut te seconder , le tems vole ; dans peu tu recevras un époux ; vois les plus illustres Phéaciens , parmi lesquels tu occupes le rang le plus distingué , briguer ton alliance , la rechercher en foule. Leve-toi , dis à ton

pere , dès les premiers rayons du jour ,
de te donner des mules & un char ; qu'il
roule au rivage , chargé de tes robes
& de tes voiles les plus choisis , & de
tes plus belles ceintures. Le fleuve &
les citernes sont à une longue distance
de nos murs ; la décence ordonne que
ce char te dérochant à l'œil curieux du
peuple , te conduise toi-même prompte-
ment aux bords de la rive. «

Minerve dit , & retourne dans le haut
Olympe , le séjour éternel des Dieux ,
séjour inaltérable ; jamais il n'est ébranlé
des vents , ni inondé de torrens de
pluies , jamais assailli de tourbillons de
neige ; là , sans nuage , s'ouvre un ciel
toujours serein , environné de l'éclat le
plus radieux , où coulent en des plaisirs
non interrompus les jours de la troupe
immortelle. C'est-là que revole en un
moment Pallas , après avoir apparu à la
jeune Princesse.

Déjà l'Aurore vermeille montant sur

son trône d'or , bannit le sommeil des yeux de Nausicaa , qui se retrace avec étonnement ce songe. Aussi-tôt elle traverse d'un pas agile les appartemens du palais , pour communiquer son dessein à un pere & à une mere qu'elle adore. Elle trouve la Reine assise près du feu au milieu de ses femmes , tenant le fuseau , & roulant entre ses doigts un fil de la pourpre la plus précieuse ; le Roi alloit passer le seuil de sa demeure pour se rendre au Conseil , où , rassemblés , l'attendoient les plus illustres Chefs des Phéaciens.

Nausicaa s'avancant près de lui avec affection : » Mon pere chéri , dit-elle , ne veux-tu pas qu'on me prépare un char vaste , aux roues agiles ? J'irai au bord du fleuve ; mes plus belles robes sont ternies ; elles reprendront leur éclat dans le courant de son onde. Chaque fois que tu présides au Conseil des nobles Phéaciens , la décence veut

que tu fois décoré de vêtemens purifiés , dont rien ne souille le lustre. Cinq fils sont l'ornement de ton palais ; deux sont engagés sous les loix de l'hymen , trois sont dans la fleur de l'adolescence. Ceux-ci veulent paroître avec une parure toujours nouvelle & éclatante à nos danses & à nos fêtes. Tous ces soins-là , tu le fais , reposent sur ta fille. «

Tel est son discours ; & la pudeur ne lui permet pas de parler à son pere de son hymen , dont elle voit s'approcher le jour fortuné. Il pénètre tous les sentimens de son cœur. » Ma fille , répond-il , je ne te refuse ni ce char , ni rien de ce qui peut contenter tes souhaits. Va , mes serviteurs , sans retard , te prépareront , tel qu'il est convenable à ton dessein , un char vaste , aux roues agiles. «

En même tems il leur donne ses ordres. Aussi-tôt l'on amène hors du portique le char roulant , dont les mules

font l'attelage ; on conduit les mules ,
on les attache au joug. La jeune Nau-
ficaa sort de sa demeure , apporte
ses vêtemens du tissu le plus fin ,
& les place sur le char superbe. Sa
mere y pose des alimens variés , ex-
quis , une outre qu'elle a remplie d'un
vin rare , & donne encore à sa fille , qui
déjà montoit sur le char , une fiole d'or
d'un parfum huileux , destiné à l'oindre
après le bain elle & ses compagnes.
Nauficaa prend les rênes de pourpre ,
& pousse les mules, qui, dans leur course
rapide & non interrompue, font retentir
avec fracas la terre ébranlée. Avec le
char disparoît la fille d'Alcinoüs ; elle
n'est pas seule , mais accompagnée du
cortége de ses Nymphes.

Bientôt elles arrivent aux bords rians
du fleuve profond. Là , en de larges ci-
ternes , se précipitent éternellement les
flots nombreux d'une onde claire & ra-
pide ; quelque fouillé que soit ce qu'on

y plonge , cet torrent le purifie aussi-tôt.
 Là , dételant les mules , elles les laissent
 en liberté sur la rive , bordée des gouf-
 fres du fleuve argenté , tapissée de l'her-
 be la plus douce , que ces animaux
 broient de leurs dents avec délices. Ce-
 pendant les vêtemens sont enlevés par
 elles du char , livrés au cristal des flots ,
 & foulés dans le creux des citernes.
 Déjà ces vêtemens ont repris tout leur
 lustre ; on les étend avec ordre au bord
 du rivage , sur les cailloux lavés par les
 vagues mobiles. Puis Nausicaa se bai-
 gne ainsi que ses compagnes ; sur elles
 coule à longs flots l'huile odorante ;
 elles prennent leur repas sur le rivage ,
 attendant que le soleil ait bu de ses
 rayons l'humidité des vêtemens. Dès
 que la nourriture a réparé leurs forces ,
 elles jettent leurs voiles , & formant des
 pas cadencés , font voler un léger balon
 dans les airs. La fille d'Alcinoüs en-
 tonne le chant. Telle , armée de l'arc

& du carquois , franchit d'une course impétueuse le haut Taygete ou les sommets d'Erymanthe , Diane , charmée de poursuivre les cerfs agiles , les sangliers ardens , suivie de tout le cortège de ses Nymphes , nées de Jupiter , habitantes des forêts , & compagnes de ses jeux ; combien au fond du cœur triomphe Latone enchantée ! sa fille élève majestueusement sa tête & ses épaules au-dessus de leur troupe entière ; en vain elles ont en partage une beauté parfaite , & un port céleste , l'on distingue au premier regard leur Reine. Telle la jeune Princesse effaçoit ses compagnes.

Maintenant la fille d'Alcinoüs se préparoit à retourner dans sa demeure ; les robes éclatantes alloient être ployées , & les mules attachées au char. Mais Pallas a d'autres vues ; voulant qu'Ulysse aperçoive l'aimable Phéacienne , & soit conduit par elle dans les murs de ce peuple , la Déesse songe à tirer le héros

du sommeil. Nausicaa 'jete à l'une de ses compagnes le balon léger ; il vole , s'égare au loin , & tombe dans le gouffre du fleuve qui l'entraîne Un cri qu'elles poussent toutes à la fois perce les airs ; soudain le sommeil fuit des yeux d'Ulyssée : il est assis sur sa couche , & diverses pensées agitent son ame.

» Malheureux ! où suis-je ? quel est le peuple chez lequel j'arrive ? est-il féroce & sans loi ? ou révere-t-il les Dieux & l'hospitalité ? Quelle est la douce voix qui vient de retentir autour de ces lieux ! N'est-ce pas la voix des Nymphes qui habitent les sommets des montagnes , ou les sources des fleuves , ou les prés verdoyans ? Quelque part que je sois , aurois-je enfin entendu le son de la parole humaine ? Il faut nous-mêmes tout risquer pour nous en éclaircir. «

En même tems sa main rompt une forte branche , chargée d'un épais feuillage ; il s'en forme une ceinture ; il sort

du sombre buisson , & s'avance. Têl accourt, du fein des montagnes , où il a soutenu la chute des torrens du ciel & l'effort des tempêtes , un lion plein de force & d'audace ; sa prunelle est une vive flamme ; dans la faim qui le dévore tout deviendra sa proie , il va tomber sur les brebis , sur les chevreaux , sur les bœufs , & même il ne balance pas à fondre sur une bergerie entière , fût-elle munie de nombreux défenseurs : tel , encore que dépouillé de vêtemens , Ulysse est contraint de paroître aux yeux de ces jeunes Phéaciennes. A l'aspect terrible & imprévu de ce mortel souillé du limon des mers , saisies d'épouvante elles fuient , & dispersées , se cachent sous les bords élevés du rivage. Seule , la fille d'Alcinoüs ne prend point la fuite ; elle demeure d'un pas ferme , & l'attend ; Minerve lui inspire cette fermeté que rien n'étonne. L'ame d'Ulysse flotte dans l'incertitude ; embras-

fera-t-il les genoux de la belle Princeſſe ? ou reſtant à la diſtance où il eſt , la conjurera-t-il , d'une voix douce & ſuppliante , de vouloir lui donner quelques vêtemens , & lui indiquer la route de la ville ? L'implorer humblement de loin , eſt le parti auquel il s'arrête ; car il craindroit , s'il oſoit lui embraffer les genoux , d'irriter la jeune beauté , de paroître lui manquer de reſpect. Auſſi-tôt fort de ſes lèvres cette priere adroite & flatuſe.

» Je t'implore , ô Reine ! ou comment t'appeller ? Es-tu mortelle ou Déeſſe ? Si tu regnes ſur le ſommet de l'Olympe , à la beauté & à la nobleſſe de tes traits , à la majeſté de ta ſtature , je crois voir la fille du grand Jupiter ; Diane elle-même. Es-tu habitante du ſéjour des mortels ? Heureux ton pere & ta mere ! heureux tes freres ! combien leurs cœurs doivent être inondés de joie , chaque fois qu'en des fêtes ſa-

lemnelles ils te voient , ornée de cette fleur de la jeunesse & de la beauté , cadencer les premiers pas à la tête des danfes ! Mais bien plus heureux qu'eux tous encore le jeune époux qui , l'emportant sur ses nombreux rivaux , & te comblant des plus magnifiques dons , t'emmenera dans son palais ! Jamais , parmi les mortels , rien de si merveilleux ne frappa mes regards ; je suis saisi d'admiration & de respect. Ainsi jadis , suivis alors d'un grand cortége , & moins infortuné (voyage dont cependant l'issue devoit m'être si fatale ;) ainsi jadis ; je vis à Delos , où me conduisit aussi le fort , près de l'autel d'Apollon , ce superbe palmier , qui , par un prodige soudain , éleva du fond de la terre sa tige haute & toujours jeune & florissante ; je demeurai long-tems immobile à le contempler ; jamais aucun sol ne produisit un arbre si merveilleux : ainsi , ô femme admirable ! ton aspect me

plonge dans la surprise , & dans l'enchaînement ; je n'ose embrasser tes genoux , encore que suppliant , & prêt à succomber sous le poids de l'infortune. Hier fut le vingtième jour où j'échappai au noir océan , toujours porté sur les flots , errant & jouet des tempêtes , depuis le moment où je sortis de l'isle d'Ogygie. Enfin un Dieu m'a jeté sur ces bords , sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs ; car puis-je me flatter que les Immortels s'apaisent envers moi , qu'ils ne me fassent plus essuyer les terribles effets de leur haine ? Cependant ô Reine ! compâti à mon sort , toi la première que j'aborde & que j'invoque au sortir de si nombreuses disgraces , étranger , nud , ne connoissant , hors toi seule , aucun habitant ni de ces murs , ni de toute cette contrée. O daigne m'indiquer le chemin de la ville ; donne-moi , pour le jeter autour de mon corps , & me garantir des injures de

l'air , le moindre de tes voiles , quelque vile enveloppe de tes vêtemens. Et veuillent les Dieux t'accorder tout ce que ton cœur desire , un époux aimable , des enfans dignes de tes soins , & la douce concorde ; car il n'est point sur la terre de spectacle plus beau ni plus touchant que celui de deux époux qui , unis d'un tendre amour , gouvernent leur maison avec harmonie ; ils sont le désespoir de leurs envieux , la joie de leurs amis , & seuls ils connoissent tout le prix de leur félicité. »

» Etranger ! lui répond la belle Nausicaa , tu ne parois point un homme vulgaire , ni dénué de sagesse. Jupiter , à son gré , dispense le bonheur sur les bons & sur les méchans ; c'est lui qui t'envoie ces revers ; toi, supporte-les avec constance. Mais rends grace au fort qui t'a conduit en nos contrées ; tu ne manqueras ni de vêtemens ni d'aucun autre secours que l'on doit à un suppliant in-

fortuné. Je guiderai tes pas , n'en doute point , vers la ville ; je t'apprendrai d'abord le nom de ce peuple. Saches que les Phéaciens habitent cette terre , ces murs. Tu vois la fille du magnanime Alcinoüs, auquel ils ont confié leurs loix & le sceptre. »

Et se tournant vers ses compagnes , elle leur parle d'un ton absolu. » Arrêtez, vous qui devez m'obéir ! où fuyez-vous à l'aspect de ce mortel ? Est-il donc à vos yeux un ennemi ? Le téméraire qui apporteroit la guerre aux Phéaciens n'est point encore né , ni ne verra le jour ; nous sommes chéris des Immortels ; entourée de nombreuses vagues , notre Isle s'élève à l'extrémité de l'océan , & nous sommes séparés du commerce des autres hommes. Le personnage qui vous effraie est un malheureux , que sa fortune errante a conduit sur nos bords ; nous devons le secourir. Tous les étrangers , & tous les indigens sont envoyés

par Jupiter ; le peu qu'on leur donne adoucit leur sort , excite leur reconnaissance. Présentez sans retard , je le veux , des alimens & un breuvage à notre hôte ; qu'il soit conduit par vous au bord du fleuve , à l'abri des vents , & qu'un bain le rafraîchisse. «

A ces mots elles s'arrêtent , s'encouragent l'une l'autre , & conduisent Ulysse (ainsi l'ordonna la fille d'Alcinoüs) au bord du fleuve , dans un endroit respecté des vents ; elles posent à côté de lui des vêtemens , une tunique , un manteau , & lui donnant la fiole d'or , parfum huileux , l'animent à se plonger dans cette eau courante.

Mais le héros prenant la parole :
 » Belles Nymphes ! dit-il , retirez-vous ; le fleuve enlèvera le limon dont j'ai été noirci par la mer ; je m'inonderai d'une huile odorante ; depuis long-tems , hélas ! elle n'a pas coulé sur mon corps. Je vous respecte , & veux ménager votre pudeur. «

CHANT VI. 283

Il dit ; elles se retirent , & rapportent à Nausicaa ce discours. Le noble Ulysse se plonge dans le fleuve , & fend les vagues , qui lavent le limon salé dont la mer indomptée a fouillé son dos , ses larges épaules ; l'onde enleve en un moment la fangeuse écume répandue sur sa tête , & dans sa chevelure. Après qu'il s'est baigné , des flots d'huile coulent sur ses membres , & bientôt il se couvre des vêtemens , dons de la jeune Phéacienne : quand tout-à-coup sa stature , par le pouvoir de Minerve , prend une forme plus élevée , ses traits sont plus majestueux ; & sa noire chevelure , semblable au bouquet de la jacinthe , flotte sur ses épaules , avec symétrie , en boucles nombreuses. Un charme surnaturel se répand sur toute la personne du héros. Ainsi , par les soins d'un savant élève de Vulcain & de Pallas , l'or coule autour de l'argent , pour en réhausser la splendeur , & , ce qu'on attendoit de lui , on voit

fortir de ses mains industrieuses un ouvrage où regnent la variété, la grace, & qui captive l'œil enchanté Le héros va s'asseoir, à quelque distance des Phéaciennes, sur le bord montueux du rivage; sa beauté & sa grace jettent un vif éclat.

La jeune Princesse l'admire, & s'adressant à ses Nymphes : » Ecoutez-moi, dit-elle en baissant la voix, & je vous dévoilerai ma pensée secrète. Ce n'est pas contre la volonté des Dieux que cet étranger est venu chez les Phéaciens, leur image. D'abord son extérieur me paroissoit sauvage, hideux : en ce moment il égale à mes yeux les fils de l'Olympe. Si l'époux qui m'est destiné lui ressembloit ! si cette Isle avoit pour un tel hôte des charmes capables de l'y fixer ! Mais présentez-lui sans retard des alimens & un breuvage ». A peine a-t-elle parlé, que des alimens & un breuvage lui sont apportés par

les Phéaciennes. Il soulage avec ardeur sa faim & sa soif dévorantes ; car , depuis long-tems , aucune nourriture n'avoit touché ses lèvres.

Cependant de nouveaux soins occupent Nausicaa. Elle plie avec adresse les vêtemens , les place sur le char , conduit les mules au pied vigoureux sous le joug , & monte sur ce char ; là élevant la voix , elle exhorte le fils de Laërte en ces mots.

» Leve-toi maintenant , ô Etranger ! pour que je te conduise dans le palais du héros vertueux , mon pere ; tu y rencontreras les plus illustres personnages de cette Isle. Mais tu me parois doué de sagesse , ne t'écarte point de la conduite que je vais te prescrire. Tant que nous traverserons les champs , toi & mes compagnes vous suivrez d'un pas fidele mon char , qui te montrera la route. Ayant d'approcher de la ville , nous nous séparerons. Près du mur élevé dont

elle est ceinte , tu verras à droite & à gauche un vaste & double port , dont l'entrée est étroite , les bords de la rive occupés par de nombreux vaisseaux , tirés à sec , rangés tous avec ordre à leur lieu assigné , le beau temple de Neptune s'élevant au milieu d'une grande place , toute formée de marbre , où l'on bâtit les navires , prépare les mâts , les cables , polit les rames. Car nos Phéaciens ne manient point l'arc ; leur unique attrait sont les voiles , les avirons , les vaisseaux dont ils franchissent avec joie l'océan écumeux. Tu me quitteras avant d'arriver à ce port ; rien n'égale ici l'insolence du peuple ; je ne veux point m'exposer aux traits mordans dont il flétriroit ma renommée. Le plus vil des citoyens , qui se trouveroit à notre passage , diroit peut-être : *Quel est cet étranger qui suit Nausicaa , & qui est si distingué par ses traits & par sa stature ? où l'a-t-elle rencontré ? a-t-elle été cher-*

cher elle-même un époux ? Elle a sans doute recueilli ce rare personnage au sortir de son vaisseau , venu d'une contrée lointaine , égaré par la tempête ; car cette Isle est écartée. Peut-être qu'à ses instances un Dieu même est descendu de la voûte éthérée , pour lui consacrer ses jours. Elle a bien fait de choisir un étranger pour époux ; il est certain que parmi la foule des illustres Phéaciens dont elle est recherchée , aucun n'est digne de l'obtenir. Voilà quel seroit leur langage , & il me couvrirait d'ignominie. Je serois moi-même indignée contre celle qui , au mépris de la pudeur , oseroit paroître avec un homme , tandis que le ciel ne l'auroit point encore privée d'un pere & d'une mere dont elle eût pu recevoir les avis , & avant qu'elle eût formé les nœuds de l'hymen à la face des autels. Ecoute-moi , généreux étranger ! si tu veux que mon pere te renvoie promptement dans ta patrie.

Près de la route est consacré à Minerve un bocage de peupliers , d'où coule une fontaine , & qui est entouré d'une belle prairie. Là , éloignés de la ville à la distance où se porte une voix élevée , sont les champs & les jardins florissans de mon pere. Repose - toi à l'ombre de ce bocage ; cependant nous entrerons dans nos murs. Après quelques instans , lorsque tu pourras nous croire au sein de notre palais , suis-nous dans la ville , & demande la demeure de mon pere , le magnanime Alcinoüs. Il est facile de la connoître ; l'enfant qui bégaie t'y conduira , tant les autres édifices sont inférieurs au palais de ce héros. Dès que tu seras à l'ombre de nos portiques , entre sans balancer ; qu'aucune crainte ne t'arrête ; traverse d'un pas rapide le vestibule , les appartemens , jusqu'à ce que tu arrives auprès de la Reine ma mere. Tu la trouveras adossée à une colonne , assise devant une
flamme

Flamme éclatante , derriere elle sont ses femmes , elle tourne en sa main un fusteau brillant de pourpre. Non loin du feu est le trône du Roi mon pere ; là , semblable aux Immortels , il se repose de ses travaux , s'abreuve du nectar des vendanges. Passe devant ce trône ; jete tes bras supplians autour des genoux de ma mere , & tes yeux charmés verront naître bientôt l'aurore qui te ramenera dans tes foyers , à quelque distance qu'ils soient de notre Isle. Si tu captives sa bienveillance , tu peux déjà te regarder comme au milieu de tes champs , de ton palais , & de tes amis. «

En achevant ces mots elle touche du fouet luisant les mules qui s'éloignent du fleuve , & levant en cadence leurs pieds agiles , prennent un essor impétueux. Elle modere leur course , & manie les rênes avec art , pour qu'Ulysse & les Nymphes la suivent sans fatigue. Le soleil penchoit vers le bord de sa carriere ,

290 L'ODYSSÉE. CHANT VI.

lorsqu'ils sont près du bûchage consacré à Pallas. Le héros s'arrête, & sans retard implorant la Déesse : » Reçois mes vœux, s'écrie-t-il, ô fille invincible de celui qui lance la foudre ! si tu fus sourde à ma voix durant tout le tems où égaré sur les flots, poursuivi des fureurs de Neptune, je t'invoquai du fond des abîmes, écoute, écoute à cet instant ma prière. Fais que les Phéaciens me reçoivent d'un œil favorable ; puissent les attendrir mes infortunes ! «

C'est ainsi qu'il l'implorait : Pallas l'écoute d'une oreille propice. Mais elle n'ose point encore paroître aux regards de ce héros ; elle craint & respecte le frere de Jupiter, le Roi de l'océan ; Dieu implacable ! son courroux poursuit ce favori des Immortels* jusqu'aux bords d'Ithaque.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE.

CHANT VI.

U LYSSE est endormi dans un buisson. Il s'agit, à son réveil, de le faire entrer dans la ville des Phéaciens. C'est avec des élémens aussi simples qu'Homere a formé ce chant, dont la scène se passe sur le rivage. Un Poëte ordinaire eût conduit d'abord son héros chez les Phéaciens. Homere trouve à chaque instant des fleurs sous ses pas, & il produit un de ces tableaux qui charment par le contraste piquant de la grandeur & de la naïveté. Le rivage ne sera pas long-tems désert, & les conducteurs d'Ulyffe dans la ville ne seront pas des personnages indifférens.

Les plaines spacieuses d'Hypérie, plaines de la Camerine, anciennement Camarina, qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où vient le nom d'Hipérie. Cette ville étoit voisine du promontoire de Pachynum, aujourd'hui Tassaró.

Séparée du commerce des hommes., ἀνδρῶν ἀλφεῖων. Madame Dacier traduit, loin des hommes ingénieux, inventifs. Elle prétend, d'après Bossu, qu'Homere veut préparer son lecteur à la crédulité des Phéaciens, & fonder à leur égard la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulyffe va leur faire. Elle tire de cette ob-

servation une longue moralité sur les suites d'une vie molle & efféminée. Je crois avoir rendu ce passage d'une manière plus simple & plus naturelle. Plutarque ne l'a pas entendu comme Madame Dacier ; il dit que Naufithoüs établit ce peuple *loin du commerce des hommes*. L'épithète d'Homere est générale , on la retrouve au premier chant , où il est dit que *Jupiter distribue à son gré aux hommes les biens & les maux*. Les Phéaciens , indépendamment de la marine , cultivoient plusieurs arts , & il ne paroît pas qu'Homere représente ce peuple comme stupide. Voici comment Horace le caractérise :

Alcinoïque

*In cute curanda plus æquo operata juvenis ,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies , &
Ad strepitum citharæ cessantem ducere somnum.*

Epit. L. I.

Mais l'amour des plaisirs ne le rendoit pas absolument incapable de travaux. On voit leur Roi & leur Reine s'y livrer dès le point du jour.

A l'un & à l'autre côté de la porte. Il paroît que les filles des personnes considérables faisoient coucher dans leur chambre , près de la porte , des femmes pour les garder. On n'avoit qu'ébauché l'invention des serrures.

Où les amis qui l'accompagneront. L'usage vouloit que la mariée donnât de beaux habits aux amis de son époux.

Allons , dès l'Aurore , aux bords du fleuve. Minerve fait porter au lavoir la garde-robe de la Princesse , & celle du Roi & des Princes ses enfans , afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse. Il faut re-

SUR L'ODYSSÉE. 293

marquer encore la simplicité & la modestie de ces tems; toutes ces robes sont sans or, & peuvent être lavées.

Homere, a-t-on dit, fait descendre du ciel la Déesse de la sagesse pour engager la fille d'Alcinoüs à aller laver ses vêtemens. Mais le but de Minerve est de protéger Ulysse; ce but est assez important pour autoriser la machine. Le moyen qu'Homere emploie est très-naturel; il naît de l'occasion, & donne de la probabilité à sa fable. Au reste, il n'est pas plus singulier que Nausicaa lave elle-même ses robes avec ses amies & ses femmes, qu'il ne l'est qu'Achille prépare lui-même ses repas. C'étoient là les mœurs des tems héroïques, & nous les retrouvons dans l'Ecriture. Les filles de Laban & de Jethro gardoient les troupeaux. Ces peintures exactes du monde ancien sont des restes précieux de l'antiquité.

Le séjour éternel des Dieux, séjour inaltérable.

*Largior hic campos æther & lumine vestit
Purpureo.*

En. 6.

Lucrece a traduit cette peinture de l'Olympe, & a surpassé son modele.

*Aparet divum numen, sedesque quæta;
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adspargunt; neque nix acri concreta pruina
Cana cadens violat; semperque innubilis æther
Integrit, & large diffuso lumine ridet.*

Lib. 3.

Montant sur son trône d'or. Il appelle trône le char de l'Aurore.

T 3

Nausicaa s'avançant près de lui avec affection ; littéralement, elle se tient tout près de son pere Cette peinture marque une douce familiarité.

Un char vaste , aux roues agiles , *απηκ.* Ces chars qui étoient traînés par des mulets , étoient fort en usage ; c'étoit une voiture distinguée. Perrault tourne mal-à-propos cet endroit en ridicule ; il n'a pas entendu les termes.

Qui déjà montoit sur le char. J'ai conservé l'espèce de desordre qui regne dans cette description , & qui marque l'ardeur avec laquelle Nausicaa se rend au rivage. Ce char qui portoit Nausicaa & ses compagnes a occupé le pinceau de plusieurs Peintres anciens.

Où couloient éternellement en de larges citernes. *απηκται*, selon Eustathe, signifie que ces bassins restoient toujours creux. C'est-là une peinture peu remarquable. Hesychius m'a confirmé dans le sens que j'ai choisi. Les anciens avoient, près des fontaines ou des rivières, des citernes toujours remplies d'eau, & dont ils se servoient pour laver leurs vêtemens : on les appelloit *πλυνται*, ou *βαδραι* ; elles étoient de marbre ou de bois. On voit au vingt-deuxième Livre de l'Iliade une description toute semblable de citernes où tomboient des fontaines, & où les Dames Troyennes, avant l'arrivée des Grecs, lavoient leurs vêtemens. La maniere de laver étoit différente de la nôtre ; on fouloit les vêtemens avec les pieds. *παιδι* ; *επιβουτας ποτα*, dit Eustathe.

Que ces animaux broyoient de leurs dents avec délices. J'ai rendu le mot *τρογισιν*, dont la dureté est expressive ; le terme propre est *εσθισιν*.

SUR L'ODYSSÉE. 295

Elles les livrent au crystal des flots. D'autres ont traduit, *elles portent l'eau dans les lavoirs*, Nous avons vu qu'ils étoient toujours remplis d'eau. Madame Dacier examine longuement, d'après Plutarque, pourquoi Nausicaa lave ses robes plutôt dans la riviere que dans la mer. L'eau de la mer est grasse; celle de riviere est subtile & pénétrante.

Elles font voler un léger balon dans les airs. *σφαίρη.* Ce mot a entraîné dans une singuliere erreur Newton, qui, sur un passage de Suidas, a attribué à Nausicaa l'invention de la sphere astronomique, & a supposé qu'elle devoit cette invention aux Argonautes, pendant le séjour qu'ils firent à Corcyre. Et cependant cela sert de base à l'époque qu'il fixe de l'arrivée des Argonautes dans cette Ile.

Ce jeu étoit appelé *παις* & *παιδιά*, mot qui signifie *surprise*, ce qui indique la nature de ce jeu. On ne cherchoit qu'à se surprendre; on faisoit semblant de jeter la balle à l'un des joueurs, & on la jetoit à un autre qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragédie sur ce sujet d'Homere, qu'il appelloit *Παντριπς*, & où il représentoit Nausicaa jouant à ce jeu. Cette piece réussit beaucoup; elle est perdue. Ce jeu étoit fort ordinaire, même aux femmes, & donnant lieu à beaucoup de courses, étoit un exercice salutaire. Le chant qui l'accompagne, & un passage du huitième Livre, feroient croire qu'il est ici une espece de danse, Il étoit en usage chez les Lacédemoniens. Alexandre s'en amusoit souvent.

Les incidens qu'Homere emploie sont très-naturels. Les jeux de ces jeunes Phéaciennes contribuent au but

principal du Poëte, & tiennent à son sujet d'une manière injunc. Cette description fait une scène agréable, & délasse le lecteur au milieu des tableaux qu'il a vus, & du récit qui va suivre des malheurs d'Ulysse. Il semble qu'Homere prenne lui-même haleine.

Telle Diane armée de l'arc & du carquois.

*Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros, qua mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades : illa pharetram
Fert humeris, gradiensque Deas supereminet omnes :
Latonæ taciturnæ pertentant gaudia pectus :
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnisque futuris.*

En. 1.

Valerius Probus, selon le rapport d'Aulugelle, a vivement critiqué ces vers de Virgile. Nausicaa, dit-il, se livrant à divers jeux avec ses compagnes dans des endroits déserts, pouvoit être comparée à Diane, mais non pas Didon, au milieu des Chefs, s'occupant de travaux sérieux. Virgile, sans parler de la chasse, arme Diane du carquois. La joie de Latone, dans sa comparaison, n'est que sur la surface du cœur. Il a omis ce trait remarquable : *on distingue au premier regard leur Reine*. Nausicaa n'étoit pas mariée ; Didon l'avoit été. Scaliger a répondu que Nausicaa n'étoit pas plus à la chasse que Didon ; que le mot *pertentant* est pris de l'effet des instrumens de musique, & marque un grand degré de joie. Non content de justifier Virgile, il lui donne ici, à son ordinaire, la préférence sur le Poëte Grec. Les sujets correspondent mieux dans la comparaison d'Homere que

SUR L'ODYSSÉE. 297

dans celle de Virgile : mais la critique, rapportée par Aulugelle , est outrée. Il est permis d'emprunter des traits à un Poète , quand même toutes les circonstances ne seroient pas exactement semblables. Virgile n'a eu d'autre but que de peindre la majesté de Didon & le cortége nombreux qui l'accompagne. C'est ce qui paroît par ces vers.

*Regina ad templum forma pulcherrima Dido
Incessit , magna juvenum stipante caterva.
Qualis , &c.*

Homere , qu'on veut opposer ici à Virgile , ne compare-t-il pas lui-même , au quatrième Chant de l'Odyssée, Helene à *Diane armée d'un arc d'or*. Helene , si peu sévère , sembleroit pouvoir , moins que personne , être comparée à Diane.

La grande taille fait la majesté ; les peuples d'Orient la recherchoient sur-tout pour les Rois. L'Ecriture dit de Saül , *que ses épaules s'élevoient au-dessus de tout son peuple*. Taygete & Erymanthe , deux montagnes , l'une de Laconie , & l'autre d'Arcadie.

Rompt . . . une forte branche chargée d'un épais feuillage. Rabin a trouvé cette entrevue contraire à toutes les loix de la décence. Nausicaâ , dit-il , oublie la modestie , & donne une trop longue audience à Ulysse dans ces circonstances. Mais il semble qu'Homere ait prévu cette objection. Ulysse se fait une ceinture d'un épais feuillage : *ἄγλαος* signifie *une grande branche*. Il se tient dans l'éloignement , & Minerve encourage Nausicaâ. La vue d'un homme nud n'étoit pas inusitée en ce tems : les demoiselles de la plus haute qualité con-

duisoient les héros au bain , & même leur prêtoient leur ministère en cette occasion , sans que la modestie en fût blessée. On l'a vu par l'exemple de Polycaste. On croiroit que ce fut la modestie qui mit en fuite les compagnes de Nauficaa ; mais elles fuient par la crainte de voir un ennemi. Nauficaa les rassure , en leur rappelant qu'elles sont dans une île , & juge par l'extérieur d'Ulysse qu'il étoit un infortuné. C'est la sagesse de cette jeune personne qu'Homere représente par l'allégorie de Pallas. Adam & Eve se couvrirent de la même manière qu'Ulysse.

Polignote avoit fait un tableau de l'apparition inattendue d'Ulysse parmi ces Phéaciennes , & il avoit placé ce tableau au milieu de la citadelle d'Athenes , dans la galerie nommée *Pœcile* , où il peignit aussi la bataille de Marathon , gagnée par Miltiade. Ceci confirme que la peinture d'Homere ne chøquoit pas les mœurs de son tems.

Tel accourt du sein des montagnes . . . un lion. Cette comparaison a deux faces ; l'une , la crainte qu'Ulysse inspire à ces jeunes filles , remplies de timidité , & l'autre , la hardiesse d'Ulysse : il ignore s'il est parmi des gens féroces ou pieux.

Quand ils te voient , ornée de cette fleur de la jeunesse & de la beauté , littéralement , *quand ils voient une telle plante.* Cette idée étoit familière aux Orientaux. David a dit : *Tes fils seront comme les plantes d'olivier.* Perreault a rendu , ou plutôt parodié ainsi cet endroit : *Ulysse lui dit en l'abordant , qu'il croit qu'étant si belle & si grande , son pere , sa vénérable mere , & ses bienheureux freres sont bien aises quand ils la voient danser.*

SUR L'ODYSSÉE. 299

Il n'y a nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulysse. Virgile a imité le commencement de ce discours. Ovide l'a copié dans ses Métamorphoses.

*Puer ô dignissime credi
Esse Deus ! seu tu Deus es ; potes esse Cupido ,
Sive es mortalis ; qui te genivere beati ,
Et frater felix , & quæ dedit ubera nutrix !
Sed longe cunctis longeque potentior illa
Si qua tibi sponsa est , si quam dignabere tæda !*

Scaliger a accusé Homere d'avoir pris à Musée les premiers vers de ce discours : mais les ouvrages de l'ancien Musée ayant péri, c'est l'Auteur plus moderne du même nom qui a copié Homere. C'est avec peu de goût que Scaliger donne ici la préférence à Musée.

Ainsi jadis je vis à Delos , près de l'autel d'Apollon , ce superbe palmier. La fable parle de ce grand palmier sorti tout-à-coup de la terre, contre lequel s'appuya Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon. Cicéron & Pline en font mention, & disent qu'on le montrait encore de leur tems. Le premier désigne cet arbre par ces épithetes, *procera & tenera*. On avoit pour ce palmier une vénération religieuse, on le croyoit immortel. Nauficæa devoit donc être charmée de se voir comparée à la plus grande merveille de la nature. Denys d'Halicarnasse a fait sentir la douceur & l'élégance des vers d'Homere dans cette comparaison.

Ulysse dit qu'en se rendant à Delos, il étoit suivi d'un nombreux cortège, pour insinuer qu'il n'étoit pas un homme d'une naissance basse & obscure. Eustathe juge

qu'Homere parle ici de l'expédition de Troye. Lycophron écrit que, dans cette expédition, les Grecs voguerent devant Delos.

Le téméraire qui apporteroit la guerre aux Phéaciens n'est point encore né, ni ne verra le jour. Madame Dacier, ainsi que Pope, me paroît s'être écartée ici du sens. Elle traduit, *tout homme qui seroit assez hardi pour aborder à l'Isle des Phéaciens, & pour y porter la guerre, ne seroit pas long-tems en vie.* Le sens que j'ai pris se lie beaucoup mieux avec la suite des paroles de Nausicaa : elle ajoute ; *car, chérie des Immortels, notre Isle s'élève à l'extrémité de l'Océan.* Ce sens est aussi plus raisonnable ; il n'y auroit pas grande merveille que le peuple des Phéaciens eût triomphé d'un seul homme, & si cet ennemi étoit accompagné de troupes, avant qu'on fût parvenu à les repousser, la Princesse & ses compagnes ne laissent pas que d'être exposées à de grands périls. D'ailleurs les Phéaciens n'étoient pas fameux pour la bravoure.

Les Phéaciens, comme Bochart l'a remarqué, donnerent à cette Isle le nom de *Corcyra* ; du mot arabe *Carcura*, qui signifie une terre où l'on vit tranquille & en assurance.

Nausicaa dit : *Cette Isle est placée à l'extrémité de l'Océan.* Cela est faux, observe Madame Dacier, puisqu'elle est très-voisine de l'Epire ; mais Nausicaa dépaise ici son Isle ; pour la rendre plus considérable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur. Il faut avouer que cette remarque est bien subtile. Il semble plutôt que ces paroles de Nausicaa pourroient faire croire que cette Isle n'étoit pas Corcyre.

SUR L'ODYSSÉE. 301

Jupiter envoie tous les étrangers, tous les indigens. Dans plusieurs endroits du Lévitique, le Législateur suprême, en recommandant la charité, associe les étrangers aux indigens. Plus on remonte à l'institution des sociétés, plus on voit que les étrangers, à plusieurs égards, étoient dans le cas des indigens. Avant qu'on eût frappé de la monnoie, il ne leur étoit pas toujours facile de se procurer, par des échanges, les secours dont ils avoient besoin.

Belles Nymphes ! retirez-vous. Ceci est contradictoire à d'autres endroits de l'Odyssée. Spondanus dit que le Poëte veut condamner par la bouche d'Ulysse des coutumes indécentes. Il paraît plus vraisemblable que la différence des lieux en mettoit dans l'action. Les bains particuliers procuroient peut-être quelque moyen de cacher une partie de la nudité, ce qui ne pouvoit se pratiquer dans une rivière. Ajoutons qu'il étoit indécent à de jeunes filles de paroître en public avec un homme, à plus forte raison de le baigner en public. Dans l'intérieur des maisons, des témoins respectables étoient sans doute la sauve-garde des mœurs.

Tout-à-coup sa stature, par le pouvoir de Minerve.

Namque ipsa decoram

Cæseriem nato genitrix, lumenque juvenæ

Purpureum, & latos oculos afflarat honores.

En. 1.

Virgile a surpassé ici Homère.

Si l'époux qui m'est destiné lui ressembloit ! Ce trait peint la naïveté de Nausicaa. Plutarque fait à ce sujet une observation honorable à cette jeune Princesse. Il dit

que la sagesse & la décence qui avoient paru dans les discours & dans la conduite d'Ulysse, ont tellement charmé Nauficæa, qu'elle le préféroit aux Phéaciens, dont les jours se passoient dans le chant, la danse & la parure.

Nauficæa dit ceci à ses femmes, sans être entendue d'Ulysse. On verra que son discours n'est pas dicté par une passion violente; mais se rappelant le songe qu'elle a eu le matin, & charmée de la sagesse d'Ulysse, elle peut croire que c'est l'époux dont on lui a parlé.

Tu verras à droite & à gauche un vaste & double port. L'Isle des Phéaciens, selon un Scholiaste de Dionysius Periegetes, a deux ports, l'un appelé le port d'Alcinoüs, & l'autre celui d'Hyllus. Callimaque l'appelle *la Phéacie au double port*. Apollonius l'appelle ἀμφιλαφης, où l'on aborde de deux côtés. Nauficæa fait cette description à Ulysse, afin qu'il puisse trouver plus facilement l'entrée de la ville.

Madame Dacier traduit : *l'un & l'autre sont si commodes, que tous les vaisseaux sont à l'abri des vents.* Ce n'est pas le sens; ces vaisseaux, selon l'usage des anciens, sont mis à sec sur le rivage.

Ils franchissent avec joie l'océan écumeux. Le Poëte décrit Alcinoüs & les Chefs comme des personnes pleines d'humanité. Ce que Nauficæa dit des Phéaciens, ne regarde que le peuple. Les mariniers de cette classe contractent un caractère dur & impoli.

Quel est cet étranger qui suit Nauficæa. Toutes les politesses que la Princesse n'auroit osé dire à Ulysse en parlant de son Chef, Homere trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Phéaciens.

A ses instances, un Dieu même. Ulysse a comparé la

SUR L'ODYSSÉE. 303

Princesse à Diane ; elle lui rend cette louange. Il faut se transporter dans ce siècle ancien , où tout étoit divinisé.

Et qui oseroit paroître avec un homme. ^{arr} *arr* étant ici au pluriel , le sens n'est pas douteux , Nausicaa eût-elle dit qu'elle n'approuvoit pas qu'une jeune personne se livrât aux hommes sans l'aveu d'un pere & d'une mere ? Perrault cependant fait dire à Nausicaa , qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille , sans la permission de ses parens , couchât avec un homme , avant de l'avoir épousé.

Si tu veux que mon pere te renvoie promptement dans ta patrie. Ce passage prouve que Nausicaa avoit plus d'estime & d'admiration pour Ulysse que d'amour. Elle n'est donc pas de ces personnes subitement éprises , comme on l'a cru , d'un étranger à sa premiere venue.

Jete tes bras supplians autour des genoux de ma mere. Nausicaa veut marquer à Ulysse l'estime & la considération qu'Alcinoüs avoit pour la Reine sa femme. Les femmes sont , en géuéral , plus compatissantes que les hommes , & il est naturel qu'une fille s'adresse à sa mere plutôt qu'à son pere.



ARGUMENT DU CHANT VII.

Ulyſſe eſt conduit par Minerve au palais d'Alcinoüs : il embrasſe les genoux d'Arété, & la conjure de le renvoyer dans ſa patrie. Accueil favorable que lui fait Alcinoüs. La Reine demande au héros comment il a reçu les vêtemens dont il eſt couvert : il raconte en peu de mots ſon départ de l'Iſle d'Ogygie, & ſon arrivée dans celle des Phéaciens.

CHANT VII.

TANDIS qu'en ces lieux , après tant de revers , Ulyſſe imploroit Pallas , les fortes mules emportent le char de Nauſicaa , volent dans la ville , & arrivent devant le portique du palais de ſon pere , où elle arrête le char. D'abord ſes freres , ſemblables par leur port aux Immortels , l'environnent ; pleins d'une tendre affection pour leur ſœur , ils dégagent les mules de leurs rênes , déposent les vêtemens dans le palais. Elle monte à ſon appartement ; là , une femme qui la chérifſoit & lui conſacroit ſes ſoins , la vieille Eurymeduse , la réchauffe en allumant une douce flamme. Jadis , conduite par un vaiſſeau Phéacien , elle vint d'Epire , & fut choiſie pour Alcinoüs , comme un préſent digne d'être offert à celui qui régnoit ſur l'Iſle entiere , & dont la voix étoit

étoit aussi respectée que celle des Dieux. Elle avoit élevé dans ce palais , depuis l'enfance , l'aimable Nausicaa. Dès que la flamme est allumée , elle s'empresse à lui préparer un repas.

Ulysse alors se leve , & prend le chemin de la ville. Minerve dont il est le favori , l'environne d'une sombre nuée , pour qu'aucun des orgueilleux Phéaciens ne lui adresse de parole insultante , ni ne lui demande son nom & son origine. Déjà il entroit dans les superbes murs de ce peuple quand la Déesse aux yeux d'un céleste azur , vient elle-même à sa rencontre , sous les traits d'une jeune Phéacienne ; elle porte une urne légère , & s'arrête auprès du héros. Il ne balance pas à l'interroger. » O ma fille , ne pourrois-tu m'indiquer le palais d'Alcinoüs , Roi de ce peuple ? Tu vois en moi un étranger malheureux , errant , qui arrive de contrées bien lointaines ; aussi ne con-

nois-je aucun des habitans de ces murs
ni de cette Ile. «

» Mon pere , lui répondit la Déesse ,
c'est avec plaisir que je te guiderai moi-
même au palais d'Alcinoüs ; il est voisin
de celui du sage auteur de ma naissance.
Suis - moi tranquillement , je te montre
la route ; & souviens - toi de n'adresser
la parole à aucun de ceux que nous
rencontrerons , ni de tourner sur eux
tes regards. Ici la classe inférieure du
peuple n'est pas trop portée à recevoir
les étrangers ; elle ne leur fait point un
accueil favorable. Fiere de triompher
des flots , faveur qu'elle doit à Nep-
tune , cette nation franchit le vaste em-
pire de la mer ; rien de plus rapide que
ses vaisseaux ; telle sont des ailes , ou
la pensée même. «

En disant ces mots , Pallas le précé-
doit avec agilité ; il suit les pas de la
Déesse , & sans être apperçu d'aucun
Phéacien , il traverse la ville , & les

CHANT VII. 307

flots de ce peuple illustré par l'aviron ;
telle est la volonté de Pallas , Divinité
puissante , & tel l'effet du sombre nuage ,
descendu à sa voix du haut des cieux
autour du Chef qu'elle aime. Ulysse ad-
mire les ports , les navires bâtis avec
symmétrie , les places où s'assemblent
les héros ; il admire les longues & hautes
murailles , bordées de terribles dards ,
spectacle merveilleux !

Arrivés devant le palais du Roi , la
Déesse prend la parole. » Voici , digne
étranger ! la demeure où tu m'as priée
de te conduire ; un festin y rassemble les
éleves de Jupiter , tous les Princes de
cette Isle. Entre , & sois plein de con-
fiance. Un homme intrépide , fût-il
étranger , seul & sans appui , gagne tous les
cœurs & triomphe des périls où la foule
craintive échoue. Adresse-toi d'abord à la
Reine. Il est nécessaire que je te la fasse
connoître. Son nom est Areté ; son ori-
gine , comme celle du Roi Alcinoüs ,

remonte jusqu'à Neptune. Ce Dieu fut épris de Péribée , la plus belle de son sexe , & la plus jeune fille du fier Eurymedon , cet ancien Monarque du peuple superbe des Géants ; mais les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers , & son propre tombeau. De l'union de sa fille & de Neptune nâquit le magnanime Naufithoüs , Roi des Phéaciens , tige dont sortirent Alcinoüs & Rhexenor. Celui-ci ayant à peine conduit son épouse dans son palais , périt par les traits du Dieu de l'arc , ne laissant dans son palais qu'une seule héritière , qui est cette Arété , qu'Alcinoüs choisit pour sa compagne. Par cours la terre ; parmi les femmes qui , sous l'empire de leur Chef , gouvernent leur maison , tu n'en verras point de plus honorée ni de plus chérie , soit de son époux , soit de ses enfans , soit de tous les citoyens. Traverse-t-elle la ville ? chacun l'adore , la suit de l'œil comme

CHANT VII. 309

une Divinité , & l'accompagne de ses vœux. Son cœur est le siège de la bonté , son esprit de la prudence ; elle en fait ressentir les heureux effets à ceux qu'elle aime : les impétueux débats , même des hommes , se calment à sa voix. Gagne sa bienveillance , & sois assuré que tu feras dans peu au milieu de ta patrie , de ton palais , & des tiens ». Minerve dit, & s'éloignant, quitte les aimables campagnes de Schérie , traverse l'océan , arrive à Marathon , revole au sein du temple d'Athènes, séjour fameux de l'antique Erectée. Cependant Ulysse marche vers la demeure d'Alcinoüs. Avant de toucher au seuil il s'arrête , & contemple cette demeure, non sans être agité de soins.

Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brilloit d'un éclat aussi radieux que la lune ou le soleil. Des murs d'airain , couronnés de corniches d'un azur céleste , formoient une longue façade , &

s'étendoient jusque dans tout l'intérieur de l'enceinte profonde. Des portes d'or fermoient l'édifice inébranlable. Sur des marches d'airain reposoient des solives d'argent, soutiens de linteaux du même métal : les anneaux étoient d'or. Aux deux côtés des portes veilleient, d'un air menaçant, plusieurs de ces animaux, compagnons fideles de l'homme ; Vulcain, par un art admirable, les fit des métaux les plus précieux : on les croit animés, immortels ; leur beauté est inaltérable ; ils inspirent de l'effroi, & gardent le palais du grand Alcinoüs. Dans l'intérieur de ce séjour se fait appercevoir une salle où l'œil se perd, & où, placés contre les murs, regnent dans tout le circuit de l'appartement de longs rangs de trônes parés de tapis, où éclate une fine broderie, ouvrage des femmes de ce palais. Là, assis, les Princes des Phéaciens couloient leurs jours en de continuel festins. Des statues d'or, sous la for-

CHANT VII. 311

me de jeunes hommes , debout sur de riches piédestaux, & tenant des torches éclatantes , éclairaient dans la salle , durant la nuit , la troupe nombreuse des convives. Cinquante femmes , en ce palais , se livrent avec une constante assiduité à leurs travaux : tandis que les unes mouloient le froment doré , d'autres tournoient le fuseau , ou faisoient voler la navette ; & l'on voyoit s'agiter en même tems & sans relâche leurs mains , comme de hauts peupliers , au moindre vent , secouant à la fois leurs feuilles mobiles. Les étoffes qu'elles travaillent avec tant de soin , jetent un lustre si brillant , qu'elles semblent imprégnées d'une huile précieuse. Car , autant les Phéaciens l'emportent sur tous les hommes dans l'art de guider le vol d'un vaisseau sur l'océan , autant leurs femmes , en leurs retraites paisibles , se distinguent de toutes celles de leur sexe par les ouvrages merveilleux qui sortent de leurs mains ;

elles doivent cette rare industrie , ainsi que toute leur intelligence , aux leçons de la savante Minerve.

Au palais touche un beau jardin , qui embrasse quatre arpens , & autour duquel est conduite une haie vive. Là , toutes les especes d'arbres , rejetons les plus heureux de la terre , portent jusqu'au ciel leurs rameaux nombreux & florissans ; là , se confondent la poire balsamique , l'orange éclatante , la pomme , charme de l'œil & de l'odorat , & la douce figue , & l'olive toujours verte. Ces arbres , soit l'été , soit l'hiver , sont éternellement chargés de fruits ; tandis que les uns sortent des boutons , les autres mûrissent & cuisent à la constante haleine du Zéphir ; l'olive , à son automne , fait voir l'olive naissante qui la suit , la figue est poussée par une autre figue , la poire par la poire , la grenade remplace la grenade , & à peine a disparu l'orange qu'une autre orange s'offre à être cueillie.

C H A N T V I I . 313

D'un autre côté rangés avec ordre étoient fortement enracinés dans la terre, de longs plants de vignes, qui portoient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchoient aux feux du soleil, les autres étoient coupés par les vendangeurs, & d'autres encore foulés dans le pressoir. Les fleurs, dans ces vignobles, étoient confondues avec les noires grappes. A l'extrémité du jardin est un beau potager, dont les nombreux parterres sont symétriques, où, durant toute l'année, verdissent les plantes les plus variées, & où brillent & font la joie du possesseur mille especes de fleurs odorantes. On voyoit jaillir deux fontaines limpides; l'une, utile au Roi, en dispersant ses ondes, arrosoit chaque plante du jardin; l'autre, coulant en des canaux sous le seuil de la cour, formoit devant le palais un large bassin, où les citoyens venoient puiser en foule. Ainsi les Immortels embelli-

rent de leurs riches dons la demeure d'Alcinoüs.

Ulyffe immobile portoit de toutes parts un œil fatisfait. Après avoir admiré ces lieux , il franchit le seuil du palais , & s'avance. Les Princes & les Chefs des Phéaciens terminoient les libations , & répandoient le vin que l'on offroit à Mercure , avant de se retirer pour se livrer au sommeil , lorsqu'Ulyffe, toujours couvert du nuage ténébreux , entre , traverse la falle d'un pas rapide , arrive auprès d'Alcinoüs & d'Arété. Il jete ses bras autour des genoux de la Reine ; au même tems se fend & se dissipe dans l'air la nuée divine , & il paroît à découvert. A l'aspect inopiné du héros , l'assemblée entiere demeure long-tems étonnée , muette , & le contemple avec admiration. Ulyffe tenant toujours les genoux de la Reine , profere ces paroles suppliantes.

» Arété , fille du grand Rhexenor !

c'est au sortir d'un enchaînement des plus cruelles disgraces , que je paroïs à tes pieds , à ceux du Roi ton époux , & devant ces nobles personnages. Veuillent les Dieux vous accorder à tous une longue suite de jours , dont rien n'altère la félicité , & joindre à ce bienfait la satisfaction de transmettre dans vos palais à vos enfans vos richesses & les dignités dont vous décora ce peuple ! Quant à moi , daignez , fans retard , contenter le seul desir que je forme , & me renvoyer dans ma patrie. Hélas ! depuis un grand nombre d'années , loin des miens & de mes amis , je lutte contre toutes les atteintes de l'infortune ». Il dit , & va s'asseoir sur le foyer , dans la cendre.

L'assemblée continuoit à garder un profond silence. Enfin un homme vénérable , le héros Echenée , le plus âgé des Chefs de l'Isle , distingué parmi eux autant par son éloquence que par ses lumieres & la connoissance des siècles

les plus reculés , ce vieillard s'intéressant à la gloire des Phéaciens , prend la parole.

» Alcinoïis ! il est honteux , il est contraire à nos loix , que cet étranger demeure couché dans la cendre. Ces Chefs , dans l'attente de tes ordres , répriment les sentimens de leurs cœurs. Fais enfin lever ce mortel , conduis-le sur un trône , ordonne à tes hérauts de remplir les coupes , pour offrir des libations au Dieu qui lance la foudre ; car c'est lui qui accompagne les supplians. Et fais présenter de la nourriture à cet infortuné. «

A peine a-t-il parlé , que le Roi prend la main d'Ulysse , & le tirant de la cendre , il le place à ses côtés sur un trône éclatant , dont il a fait lever son fils , le vertueux Laodamas , qui de tous ses enfans étoit le plus cher à son cœur. Une belle esclave s'avance ; elle porte un bassin d'argent & une aiguiere d'or , elle

répand sur les mains de l'étranger une onde aussi claire que le crystal, & pose devant lui une table unie comme un miroir. Bientôt vient une femme âgée, la sommelière du palais ; la table se couvre d'alimens choisis & variés. Ulysse, longtemps éprouvé par le sort, participe maintenant au festin, & Alcinoüs s'adressant à l'un de ses hérauts : » Pontonoüs, dit-il, mêle à l'onde un vin plus pur, & présente cette liqueur dans la salle à tous les conviés ; que chacun de nous fasse des libations à Jupiter, qui conduit les pas vénérables des supplians. «

Il dit : Pontonoüs prépare cette liqueur, porte de toutes parts les coupes. Le vin se répand en l'honneur du Dieu du tonnerre. Après qu'on a rempli ce devoir & qu'on s'est abreuvé de la douce liqueur : » Princes & Chefs des Phéaciens ! dit Alcinoüs, foyez instruits de mes sentimens. Les ombres de la nuit s'épaississent ; je ne veux point retarder

pour vous l'heure du sommeil. Dès la renaissance de l'aurore nous assemblerons un plus grand nombre de personnages vénérables par leur âge & par leur rang, & recevant notre hôte avec les honneurs les plus distingués, nous ferons couler sur les autels des Dieux le sang des plus belles victimes. Songeons ensuite à préparer son départ, afin que, libre de soins & de peines, & parvenant, sous notre conduite, au seul but de ses vœux, il goûte avec transport le bonheur d'arriver rapidement au sein de sa patrie, fût-elle à la plus longue distance de notre Isle. Veillons à le garantir de l'atteinte du mal & du péril, jusqu'à ce qu'il ait posé le pied sur sa terre natale : là, il éprouvera le sort que les Parques inexorables lui fileront lorsque sa mère lui donna la naissance. Est-il un Dieu descendu de l'Olympe ? Son arrivée nous présage quelques desseins profonds des Immortels ; car jusqu'ici ils ne se sont mon-

trés à nous que dans lestems où nous leur
avons offert des hécatombes solempnelles;
alors , invités par nous , assis sans voiles
à notre table , ils nous ont fait l'honneur
de participer à nos festins. Quelquefois ,
s'ils rencontrent dans son voyage un
Phéacien isolé , ils daignent lui servir de
guide , & lui manifester leur présence.
Je puis dire que notre origine & notre
piété nous approchent d'eux , autant
que le sang & le crime unissent les Cy-
clopes & la race non moins féroce des
Géants. «

Le sage Ulysse prend la parole. » Al-
cinoüs ! bannis cette pensée de ton es-
prit. Je ne ressemble par les qualités ni
du corps ni de l'ame aux habitans de
l'Olympe ; tout n'annonce en moi qu'un
mortel , & l'un de ceux qui sont le plus
soutmis aux maux que vous tous ici pré-
sents n'ignorez pas être attachés à cette
condition. Oui , quand vous réuniriez le
fort des hommes les plus célèbres par

leurs infortunes , vous conviendriez que je suis moi seul plus malheureux qu'eux tous encore , si je vous racontois les nombreuses peines que j'ai subies par la volonté des Immortels. Mais permettez , ô Chefs ! que , malgré ce triste souvenir , je ne songe en ce moment qu'à ranimer mes forces long-tems défailantes. Je ne connois point de mal plus importun & plus odieux que la faim ; elle se rappelle à la mémoire du plus malheureux , de celui dont l'esprit est le plus absorbé dans le sentiment douloureux de ses disgraces , & le force à se délivrer d'abord de cet aiguillon déchirant. Tel est mon état ; mon cœur est oppressé de chagrins , & toutefois la faim & la soif dont je suis dévoré depuis tant de jours me sollicitent à soulager ce tourment , m'ordonnent , pour m'en affranchir , d'oublier jusqu'à tous mes malheurs. Dès que reparoîtra l'Aurore , veuillez , je vous en conjure , vous occuper du soin de ramener dans
fa

CHANT VII. 321

sa patrie un infortuné, si tant de revers
me permettent d'aspirer à ce bonheur.
Qu'aussi-tôt je meure, après avoir revu
mes amis, mes serviteurs, mes biens &
mon palais. »

Il dit : tous l'encouragent, tous exhortent le Roi à favoriser le départ de cet étranger, qui vient de parler avec sagesse. Les libations étant faites, chacun va dans sa maison se livrer au repos. Ulysse reste assis dans la salle avec le magnanime Alcinoüs & la Reine ; les serviteurs enlevoient les vases du festin. Cependant Areté rompt le silence : en portant l'œil sur les vêtemens du héros, elle avoit reconnu avec une vive surprise la tunique & le manteau, ouvrage de ses mains & de celles de ses femmes :
» Etranger ! dit-elle, permets que je t'interroge un peu. Quel est ton nom, ton pays ? Ces vêtemens, qui n'ont pas encore souffert du cours des années, comment les as-tu reçus ? Ne nous as-tu pas

dit, qu'après avoir couru les mers, tu avois été jeté sur nos bords par la tempête? «

» O Reine ! répond Ulyssé , il me seroit difficile de te raconter , depuis leur origine , toutes les disgraces où les Dieux , habitans de la voûte céleste , m'ont exposé : je satisferai en peu de mots à tes demandes. Sur la mer , dans une plage reculée , est l'isle d'Ogygie , qu'habite la fille d'Atlas , l'artificieuse Calypso , Déesse ornée d'apas , redoutable par sa puissance ; elle n'a de liaison ni avec les mortels , ni avec les Dieux. Seul , infortuné que je suis ! je dus être conduit & retenu par le sort dans cette isle , après que Jupiter , d'un coup de foudre , eut fracassé mon navire au milieu de l'océan. L'onde engloutit tous mes braves compagnons ; moi , embrassant un débris de mon vaisseau , je fus , durant neuf jours , porté çà & là sur les vagues ; le ciel , dans une sombre nuit , me fit enfin abor-

der au séjour de cette Déesse terrible. Elle me reçut avec amitié , me sauva la vie , foutint mes jours ; elle m'offrit même l'immortalité & une éternelle jeunesse ; mais rien ne put captiver mon cœur. Pendant sept longues années que je restai dans cette isle , mes larmes ne cessèrent point de tremper les vêtemens dont me décoroit la Déesse. Enfin , soit par un ordre de Jupiter , soit par un changement de son cœur , elle me commande tout-à-coup elle-même de partir , me renvoie dans une frêle barque , après m'avoir donné les alimens , le vin nécessaire pour ma route , & m'avoir couvert de vêtemens , ouvrage de sa main divine. A sa voix souffle un vent favorable. Je vogue dix-sept jours sur l'océan , & déjà paroissoient à mes regards les monts ombragés de votre isle : mon cœur éprouvoit des transports de joie. Malheureux ! j'étois encore destiné à de nouveaux revers par la rage de Neptune. Soudain ,

au milieu de mon vol , il souleve contre moi les vents , & me fermant toutes les routes , élève aux cieux l'océan immense , & le bouleverse jusqu'en ses abîmes ; les vagues furieuses refusent , malgré mes gémissemens répétés , de porter plus-long-tems ma nacelle. Bientôt la tempête a brisé & dissipé ce frêle radeau. Je combats les flots , traverse en nageant le gouffre des ondes ; les vents & les vagues me poussèrent hier contre vos terres. Là , je touchai à nra perte , précipité contre d'énormes rochers , qui présentent le long de ces rives leur aspect horrible. Je me rejete toutefois au milieu de l'océan , & continue à nager , jusqu'à ce qu'enfin j'arrive à l'entrée de votre fleuve , qui dégagé de rocs , & garanti des vents , m'offroit la retraite la plus heureuse. Je tombe évanoui en saisissant le rivage. La nuit étendit ses voiles sombres. Je fors & m'éloigne du fleuve dont Jupiter fait couler la

source , & me réfugiant sous des arbuſtes
épais , je m'y couvre d'un tas de feuilles
ſéchées ; un Dieu me plonge dans un
ſommeil profond , voiſin de la mort.
Sous ces feuilles , malgré les peines qui
dévoroient mon cœur , je dors la nuit
entière , & le lendemain , tandis que
ſ'écoulent les heures de l'aurore , ainſi
que du midi , & juſqu'à ce que l'aſtre du
jour penche au terme de ſa courſe ; alors
ſeulement ce délicieux ſommeil aban-
donne ma paupière. Et j'apperçois ſur
le rivage les femmes de Nauſicaa ſ'é-
gayant à divers jeux , & au milieu de
leur troupe ta fille elle-même qui paroif-
ſoit être une Déeſſe. Je l'implore ; la
jeuneſſe a d'ordinaire pour compagne
l'imprudence ; je ſuis frappé de rencon-
trer à ſon âge une ſageſſe accomplie.
Elle a calmé les tourmens les plus vifs de
la faim qui me déchiroit , m'a ranimé par
un breuvage ſalutaire , m'a fait indiquer
l'endroit le plus-convenable du fleuve

pour m'y baigner, & c'est elle encore à qui je dois ces vêtemens. J'ai surmonté ma douleur pour t'obéir ; & mon récit est sincere. «

Alcinoüs prenant la parole : » Etranger ! dit-il , ma fille a négligé un devoir important ; pourquoi , de concert avec ses femmes , ne te conduisit-elle pas elle-même dans notre demeure ? N'entendit-elle pas la première ta voix suppliante ? «

» Noble héros ! répond le prudent Ulysse , garde-toi de faire tomber ta colère sur ta vertueuse fille ; elle a voulu que je la suivisse ici , accompagné de ses femmes ; c'est moi qui ai été retenu par le respect , autant que par la crainte de te déplaire & d'exciter ton courroux. Enfans de la terre , notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages. «

» Etranger ! dit Alcinoüs , tu me connois mal , si tu crois que ce sein enferme un cœur susceptible de vains soupçons & d'un injuste courroux : je respecte les

loix de la pudeur, mais elles ne sont pas incompatibles avec d'autres loix non moins sacrées. Plût aux Dieux (telles sont les qualités éminentes qui éclatent au premier abord dans ta personne & dans tes moindres discours), plût aux Dieux qu'un héros tel que toi, & dont les sentimens sont si conformes aux miens, se présentât pour ma fille, qu'un hôte si illustre, suivant un usage cher à l'hospitalité, voulût s'appeller mon gendre, & fixer ici son séjour ! Je lui donneroie un beau palais, mes richesses combleroiert ses vœux. Mais tu es libre de partir; aucun Phéacien (nous en préserve Jupiter !) n'usera envers toi, pour te retenir, de la moindre contrainte. Afin de t'en convaincre, demain même, car tu le desires, je préparerai ton départ. Ta route sera si heureuse, que tu pourras t'abandonner au sommeil, tandis que les miens fendront la paisible mer de leur proue, jusqu'à ce que tu aies

atteint ta patrie , ou quelqu'autre contrée où tu desires d'arriver , fût-elle au-delà même de l'Eubée , si distante , au rapport de nos Phéaciens qui la visiterent. Ils y conduisirent jadis le beau Radamanthe , lorsqu'il alla voir Tytie , ce fils de la terre ; & cependant il ne leur fallut qu'un jour pour l'y rendre & le ramener dans sa demeure. Tu verras par toi-même combien est merveilleux le vol de mes vaisseaux, ainsi que l'agile vigueur de mes jeunes gens , dont l'aviron bouleverse & dompte les vagues. »

Il dit : le héros infortuné goûte un transport de joie , inconnu depuis long-tems à son cœur ; bientôt rompant le silence , & levant les yeux au ciel , il forme à haute voix cette prière. » Grand Jupiter ! tout ce qu'Alcinoüs m'a promis , qu'il daigne l'accomplir ! sa gloire brilleroit sur la face de la terre d'un éclat immortel ; & moi , je reverrois ma patrie ». Tel étoit leur entretien.

C H A N T VII. 329

Cependant la Reine ordonne à ses femmes de dresser un lit sous le vaste portique , d'y étendre les plus fins tapis de pourpre , & des couvertures d'une laine velue & précieuse. Elles sortent à la clarté des flambeaux , & ayant préparé cette couche qui invite au dormir , elles reparoissent , & exhortent Ulysse en ces mots. » Leve-toi , ô étranger ! ta couche t'attend ; que le sommeil épanché sur tes yeux te délasse «. Ulysse qui n'aspiroit qu'à jouir du calme de la nuit , va dans sa retraite. Là , après tant de maux , il goûte les douceurs du sommeil le plus tranquille sur la pourpre moëlleuse & sous ce pavillon du portique de marbre. Alcinoüs se rend à sa couche dans un asyle paisible du palais , & à côté de lui la Reine , son épouse , se livre aux charmes du repos.



R E M A R Q U E S
S U R L' O D Y S S É E.
C H A N T V I I.

*E*LLÉ vint d'Epire , & fut choisie pour Alcinoüs. Selon les loix de la guerre ou du commerce. Les Phéaciens paroissent avoir été inhabiles à la guerre : cette femme semble donc avoir été acquise par des pirates de cette Isle , & choisie pour être donnée au Roi des Phéaciens. Le mot *γῆρας* réveille cette idée. Quoi qu'il en soit , Homere fait entendre que c'étoit une personne considérable.

L'environne d'une sombre nuée.

At Venus obscuro gradientes aere sepsit.

Et multo nebulae circum Dea fudit amictu ;

Cernere ne quis eos , neu quis contingere posset ,

Molirive moram , aut veniendi poscere causas....

Infert se septus nebula , mirabile dictu ,

Per medios , miscetque viris , neque cernitur ulli....

Miratur molem Aeneas , magalia quondam ;

Miratur portas , strepitumque , & strata viarum.

En. 1.

Ulysse doit être invisible , non-seulement pour le garantir d'insulte , mais pour que son arrivée inattendue cause

SUR L'ODYSSÉE. 331

plus de surprise. Le fond de l'allégorie est qu'Ulysse choisit sagement l'heure du soir pour entrer dans la ville des Phéaciens. Homère , dans cette fiction , est plus heureux que Virgile. La sagesse d'Ulysse l'engage à se rendre de nuit dans ces murs. Enée entre en plein jour dans Carthage. Le Tasse a heureusement employé cette machine. Soliman , couvert d'un nuage , pénétre de nuit dans Jérusalem.

Elle est voisine de celui du sage auteur de ma naissance. Voici une jeune fille qui va chercher l'eau avec une cruche , & dont le pere a un palais. Les Princesses alloient elles-mêmes à la fontaine. La réponse de cette jeune fille lui convient aussi , entant qu'elle est Minerve. Jupiter habite toujours près du palais des bons Princes.

Cette nation. . . . franchit le vaste empire de la mer. Ulysse doit se féliciter d'être arrivé chez un peuple qui excelle dans la navigation , & espérer d'arriver bientôt dans sa patrie.

Mais les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers. Eutymedon étoit grand-pere de Nausthoüs. Ainsi les Géants furent exterminés environ cinquante ans avant la guerre de Troye ; ce qui s'accorde avec l'ancienne tradition , qui nous apprend qu'Hercule & Thésée acheverent d'en purger la terre.

Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brilloit. Rabin a critiqué cette description , l'a trouvée trop longue & déplacée. Cette critique est injuste. La description de ce palais & de ce jardin introduit une agréable variété dans ce poëme. Elle répond au caractère des Phéaciens , qui aimoient le luxe & l'ostentation. Homère adapte sa poésie au caractère de ses personnages. Quand Nestor,

332 REMARQUES

le plus sage des hommes , paroît sur la scène , c'est au milieu d'un sacrifice , & son palais n'offre point de pompe.

Les anneaux étoient d'or. Anneaux pour tirer ou pousser la porte , ou pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

Aux deux côtés des portes , veilloient d'un air menaçant. Selon l'expression d'Homere , ces chiens sont animés. Ceci ressemble aux statues d'or mouvantes & aux trépieds roulans qu'il a peints dans l'Iliade. J'ai montré dans mes Remarques sur cet endroit , que ces expressions hyperboliques désignent la forte impression qu'on dut éprouver à la naissance & aux premiers progrès des arts.

Des statues d'or , sous la forme de jeunes hommes.

*Si non aures sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dexteris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditebantur.*

Lucr. liv. 2.

Dans les tems héroïques , où l'on n'avoit pas encore l'usage des lanternes ni des lustres , le luxe avoit fait imaginer de semblables statues. Alors on ne brûloit , au lieu de flambeaux , que des torches , c'est-à-dire , des branches de bois , qui brûloient par le bout. On n'avoit encore inventé ni les flambeaux , ni les lampes , ni les chandelles.

Qu'elles semblent imprégnées d'une huile précieuse. J'ai suivi les meilleurs Interprètes. Madame Dacier traduit , *l'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache.* Ce sens paroît bien forcé.

SUR L'ODYSSÉE. 333

La jeune olive , bientôt à son automne. J'ai rendu l'expression d'Homere , γειραναι , qui semble prêter de la vie & du sentiment à ces arbres.

Il y a des arbres qui ont toujours fruit & fleurs , comme le citronnier , & plusieurs autres , selon Pline. Homere , par une hyperbole poétique , grossit le miracle , en l'étendant à tous les arbres de cette heureuse terre. Homere déguise , dit Eustathe , la véritable situation de l'Isle des Phéaciens , & la décrit comme si elle étoit une des Isles fortunées. Observons que la grande fertilité de Schérie , ainsi que d'autres circonstances , devroit faire assigner à cette Isle une autre place que celle qu'elle occupe communément dans la géographie ancienne.

Dans ces tems où régnoit la simplicité , un jardin de quatre arpens passoit pour étendu , même lorsqu'il appartenoit à un Prince. Ce jardin étoit partagé en arbres fruitiers , en vignobles , & en potager. Les jardins , au tems des Fabliers , étoient à-peu-près les mêmes. Voici ce qu'observe à ce sujet l'Editeur de cet agréable recueil. *Une riviere , une fontaine , un vignoble , quelques fleurs , un verger formé par des arbres fruitiers & à haute tige , constituoient alors un jardin merveilleux , & jusqu'où pouvoit aller en ce genre l'imagination d'un Poëte. C'est la simplicité des tems antiques , où l'on ne connoissoit encore que les beautés de la nature , où l'on préféroit l'utilité au faste , & où l'on ne cherchoit enfin dans ces lieux d'agrémens que la fraîcheur de l'ombre & des fruits.*

Il est remarquable qu'Homere , dans la description de ses repas , ne parle jamais de laitage , ni de fruits , ni

de légumes. On en peut au moins conclure qu'on en servoit bien rarement, & que ces héros étoient d'un si grand appétit, qu'ils n'estimoient que des nourritures très-succulentes. Homere peut-être aussi, dans la description de ces repas, ne s'attache qu'à parler des alimens qui ont rapport aux sacrifices.

Sans cesse, les uns, dans un lieu découvert, séchent aux feux du soleil. Les Grecs ne faisoient point, comme nous, leurs vendanges. On portoit à la maison tous les raisins qu'on avoit coupés; on les exposoit au soleil dix jours; on les laissoit aussi pendant ce tems exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixième on les fouloit, & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voyez Hésiode. Pline dit qu'il y a des vignes qui portent des raisins trois fois l'année; on les appelloit, *insanas*, *folles*.

Terminoient les libations, & répandoient le vin que l'on offroit à Mercure. La verge de Mercure avoit le pouvoir de plonger dans le sommeil, *dat somnos adimitque*.

On voit l'usage des libations introduit chez des sauvages. Parmi plusieurs peuplades de la Guinée on ne boit jamais d'eau ni de vin de palmier, sans commencer par en répandre quelques gouttes en l'honneur des génies qui les protègent, qui sont les âmes des défunts, & qu'ils nomment *Jannanins*.

Soudain se fend & se dissipe dans l'air la nuée divine. Le récit simple est qu'Ulysse arrive sans être découvert. Homere l'embellit par les ornemens de la poésie. Virgile dit de même, en surpassant la peinture qu'il imite.

Cum circumfusa repente

Scindit se nubes, & in aëra se purgat apertum.

SUR L'ODYSSÉE 335

Il s'assied sur le foyer, dans la cendre. Le foyer est un lieu sacré à cause de Vesta ; & c'étoit la maniere de supplier la plus touchante & la plus sûre. *Nomen Vesta*, dit Cicéron (1), *sumptum est à Gracis, ea enim est qua illis sua dicitur, jusque ejus ad aras & focos pertinet.* Lorsque Thémistocle se réfugia chez Admete, Roi des Molosses, il s'assit, dit Plutarque, au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques. On voit aussi dans Apollonius que les supplians s'asseyoient sans dire un seul mot, sur le foyer. C'est ce qui explique la brièveté du discours d'Ulysse. Perrault, qui n'étoit pas instruit dans l'antiquité, a parodié ainsi cet endroit d'Homère : *Ulysse alla s'asseoir à terre parmi la poussière auprès du feu.*

Est-il un Dieu descendu de l'Olympe ? Je rapporterai encore ici une parodie de Perrault, parce qu'elle est courte. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois pas du tout : Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin, & qu'il n'est pas un Dieu.*

Les anciens croyoient que les Dieux voyageoient fréquemment sous la figure des mortels. On sent le prix que cette opinion devoit donner au devoir de l'hospitalité. L'Écriture nous offre le même tableau que la Fable. Des Anges parcourent la terre, se rendent visibles pour conduire des gens pieux.

Alcinoüs exprime ici la haine qu'il portoit aux Cyclopes, qui avoient chassé les Phéaciens de leur patrie.

Les Anciens croyoient sur-tout que les Dieux assistoient à leurs sacrifices & à leurs festins. Ceci me rap-

(1) *De natura Deorum.*

pelle un passage d'Euripide , qui sert à expliquer pourquoi dans un tableau du sacrifice d'Iphigenie , un Peintre ancien représente Agamemnon se voilant le visage. Le chœur , dans l'Iphigenie en Aulide , s'adressant à Clytemnestre , dit :

Ω ποτὶς , ποτὶς μητις ,
 Ως δακρυαὶ σοι
 Δωροῖσι δ' ἔμμεται.
 Πας , ἵσθαι γὰρ ὃ πέπνι.

O mere , mere vénérable ! que de larmes nous donnerons à tes malheurs ! Près des autels (ou durant le sacrifice) il n'est pas permis d'en répandre.

On voit qu'il n'étoit pas décent de pleurer pendant le sacrifice ; il falloit présenter la victime avec satisfaction. Le voile dont ce Peintre couvrit le visage du pere d'Iphigenie a été l'objet de plusieurs discussions. Ayant peint , a-t-on dit , la douleur de tous les assistans , il ne lui restoit plus de traits assez forts pour représenter celle de ce pere. M. de Falconet a solidement refusé cette assertion. Le passage que je viens de rapporter , prouve qu'Agamemnon devoit se couvrir le visage pour cacher les larmes , & justifie par conséquent ce Peintre.

O Reine ! . . . il seroit difficile de raconter :

Infandum , Regina , jubes renovare dolorem.

En. 2.

Homere répète ici ce qu'il a déjà raconté dans les deux livres précédens. Ulysse , dit Pope , étoit bien obligé de répondre aux questions d'Arete. Sans doute ; mais il n'étoit

SUR L'ODYSSÉE 337.

n'étoit pas difficile au Poète d'éviter la répétition. Virgile, dans une situation pareille, & en deux endroits remarquables, évite de répéter. Par bonheur que cette récapitulation d'Homere est courte, & les événemens qu'il rapporte pleins d'intérêt. Je hasarderai ici une observation. Deux tableaux, qui sont les mêmes, ne produisent pas cependant des impressions tout-à-fait semblables, lorsque, dans l'un, c'est le Poète qui raconte, & que dans l'autre, il fait parler son héros. La peinture de ses malheurs a quelque chose de plus touchant encore dans la bouche d'Ulysse : nous partageons aussi l'impression qu'elle devoit faire sur Alcinoüs & Arété. D'ailleurs Homere, par cet exposé concis, renouvelle & rend plus profonde l'impression que nous causent les malheurs de son héros.

Elle n'a de liaison ni avec les mortels ni avec les Dieux. Homere a marqué par-là l'éloignement de cette Isle. Madame Dacier s'engage dans une longue moralité sur le danger de la solitude, moralité dont elle fait honneur à ce Poète.

Elle m'offrit même l'immortalité. Madame Dacier, d'après Eustathe, ôte à Ulysse tout le mérite de son refus. *Il savoit, dit-elle, que l'immortalité ne dépend pas de ces Divinités inférieures, & il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne veut & qu'elle ne veut même tenir.* On voit, au contraire, que les motifs de ce sacrifice furent l'amour d'Ulysse pour sa patrie, & son attachement pour sa femme & son fils.

C'est moi qui, retenu par le respect. Madame Dacier prête bien de la finesse à Ulysse. *Il croit, dit-elle avec*

Tome I.

Y.

Eustache , que le Prince ne lui parle ainsi que pour découvrir comment tout s'est passé entre lui & la Princesse ; c'est pourquoi il déguise un peu la vérité. Cet excès de finesse feroit même tort à la pénétration d'Ulysse. Il sembleroit ne pas rendre assez de justice aux procédés nobles & francs de son hôte. Il est évident qu'Ulysse , par ce petit détour , cherche à garantir la Princesse du courroux de son pere. Il parle ici contre la vérité ; anciennement on n'étoit pas toujours si délicat sur le mensonge ; la ruse l'autorisoit , & la ruse étoit presque une vertu. Le mensonge officieux a trouvé des défenseurs.

Enfans de la terre , notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages. Ulysse ne dit pas qu'Alcinoüs soit soupçonneux ; sa maxime est générale , & il s'enveloppe lui-même dans l'imputation.

Plût aux Dieux qu'un héros tel que toi . . se présentât pour ma fille. Un Scholiaste a prétendu qu'Alcinoüs disoit ceci pour éprouver Ulysse , & pour savoir s'il avoit en effet rejeté la main d'une Déesse ; car s'il eût d'abord accepté l'offre d'Alcinoüs , il se fût déclaré menteur. Cette explication est ridicule , & injurieuse à la franchise d'Alcinoüs. Dans ces anciens tems , il étoit d'usage que l'on choisît les étrangers les plus illustres pour faire d'eux les gendres. C'est ainsi que Bellerophon , Tydée , Polynice dépouillé même de son Royaume , avoient été mariés. On ne s'informoit pas si un homme étoit riche ; il suffisoit qu'il eût de la naissance & de la vertu.

L'on en voit un exemple dans l'Enéide , qui confirme qu'Homere a représenté les mœurs de son tems. Le Roi Latinus dit aux Ambassadeurs d'Enée :

*Est mihi nata, viro gentis quam jungere nostræ
 Non patrio ex adyto sortes, non plurima cælo
 Monstra sinunt; generos externis afferre ab oris,
 Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostrum
 Nomen in astra ferant: hunc illum poscere fata
 Et reor, & si quid veri mens augurat, opto.*

Latinus se fonde sur un oracle ; cependant l'oracle n'a pas nommé Enée , & le Roi ne l'a pas vu , lorsqu'il est si prêt à lui donner sa fille. Ulysse ne s'est pas fait encore connoître , mais au moins Alcinoüs a vu ce héros ; ses discours lui ont annoncé qu'il étoit un homme d'une naissance distinguée & d'une grande vertu.

Ceci peut aussi servir à expliquer l'impression qu'Ulysse fait sur Nausicaa , le discours qu'elle tient à ses femmes , & ce qu'elle dit à Ulysse même , à la fin du sixième Chant , savoir que les Phéaciens l'accuseront d'avoir été chercher elle-même un étranger pour époux.

Ils y conduisirent jadis le beau Rhadamante. Il habitoit les champs Elysées en Espagne , sur les bords de l'océan. Alcinoüs , observe-t-on , veut faire entendre que son Isle est près de cet heureux séjour , & , pour le persuader , il dit que Rhadamante se servoit de vaisseaux Phéaciens , à cause de leur grande légèreté. Il semble que ce trait , ainsi que plusieurs autres , devroit faire marquer une autre place à l'Isle des Phéaciens. Rhadamante étoit un Prince très-juste , & Tytie un Titan très-injuste & très-cruel ; Rhadamante , dit-on , l'alla voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

On voit bien qu'Homere , pour marquer la vitesse des vaisseaux Phéaciens , épuise tout ce que la poésie a de plus hyperbolique.

340 REM. SUR L'ODYSSÉE.

Grand Jupiter ! tout et qu'Alcinoüs m'a promis. Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le Roi lui a faite de lui donner sa fille ; un refus auroit été trop dur.

A côté de lui la Reine son épouse se livre aux charmes du repos. Madame Dacier veut qu'Alcinoüs & la Reine aient couché, l'un près de l'autre, dans des lits séparés. Cela ne paroît pas clairement dans le texte : elle pourroit bien avoir perdu la réflexion morale où elle se livre ici en blâmant à cette occasion la mollesse des Phéaciens. Il est vrai qu'il faut admettre l'interprétation de Madame Dacier, qui paroît si contraire aux mœurs de ces anciens tems, ou dire qu'il y a une cheville (dans le vers d'Homere, à moins que, pour en disculper ce Poète, on ne dise que *εὐνή* signifie ici le sommeil ; ce mot a encore d'autres sens.



ARGUMENT DU CHANT VIII.

Assemblée & festin qui se font en l'honneur de l'étranger son vaisseau est prêt au départ. Spectacle de divers jeux. Dèmodocus chante d'abord les amours de Mars & de Venus , & ensuite le fameux cheval de bois , où s'enfermerent les Chefs qui prirent Troie. Alcinoüs voyant les pleurs d'Ulysse, lui en demanda le sujet , & le prie de lui dire son nom & son origine.

CHANT VIII.

A PEINE le ciel étoit-il coloré des feux de la diligente Aurore, que le majestueux Alcinoüs est levé; Ulysse, vainqueur des remparts, Ulysse aussi ne tarde pas à quitter sa couche. Déjà à la tête des principaux Chefs de l'Isle, le Roi se rend vers le lieu du Conseil, qui se tenoit près du port, devant leurs vaisseaux; à mesure qu'ils arrivent, ils se placent l'un à côté de l'autre sur des sièges d'un marbre éclatant. Pour hâter le départ du fils de Laërte, Minerve parcourt la ville entière, sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs; sa voix anime chacun de ceux que rencontrent ses pas. » Ne tardez point, vous Chefs des Phéaciens! volez au Conseil; vous y verrez cet in-

*

connu qui a couru les mers , qui , jeté sur nos bords par la tempête , vient d'arriver au palais d'Alcinoüs , & qu'à sa forme on prendroit pour l'un des Immortels. »

Elle dit , & précipite leur course. En un moment les sièges nombreux sont occupés par les Chefs , & la place immense est remplie de la foule du peuple qui s'y presse. Tous attachoient des regards d'admiration sur le fils magnanime de Laërte , tel est le charme divin que Minerve a répandu sur le héros ; ses traits ont une empreinte plus majestueuse ; son port & sa stature l'élevent au-dessus de la race des mortels. La Déesse veut qu'il gagne la vénération & l'amour de la nation entière des Phéaciens , & qu'il soit couronné en sortant vainqueur de la lice où ils éprouveront son adresse & son courage.

Dès que l'assemblée est réunie , Alcinoüs élève la voix. » Princes & Chefs des Phéaciens ! dit-il , prêtez - moi l'oreille , je parlerai selon les sentimens de

CHANT VIII. 343

mon cœur. Cet étranger , qui m'est inconnu , a été conduit par sa destinée errante dans ma demeure. Vient-il des bords où le soleil se leve ? vient-il de ceux où cet astre finit sa carrière ? il garde le silence à ce sujet. Mais il nous implore , il nous conjure instamment de lui accorder un prompt retour dans sa patrie. Nous , loin de nous démentir en cette occasion , soyons prêts à lui accorder cet heureux retour. Je n'ai pas à me reprocher qu'aucun étranger , dans la dure attente de cette grace , ait gémé & versé des larmes dans mon palais. Lançons sur la plage étendue des mers le plus agile de nos vaisseaux , le meilleur qui soit dans nos ports , & , pour le guider , choisissons , parmi les citoyens , cinquante jeunes hommes dont la force & l'adresse aient été pleinement reconnues. Vous qui composerez cette troupe , courez équiper ce vaisseau , & dès que seront attachés aux cordages les avirons

prêts à fillonner l'onde , venez dans ma maison participer à un festin splendide ; je veux qu'elle soit ouverte à de nombreux convives. Ce sont là les ordres que je donne à cette jeunesse. Et vous , hommes décorés du sceptre ! Princes du peuple ! je vous invite à porter sans retard vos pas dans mon palais , pour que nous recevions cet hôte avec les honneurs & l'amitié qu'il mérite ; qu'aucun de vous ne refuse de s'y rendre , & que l'on se hâte d'appeller Demodoque , ce Chantre divin ; car un Dieu versa dans son ame ces accens dont il nous ravit , quand poussé par son génie , il élève sa voix mélodieuse. «

En achevant ces mots il marche à la tête des Chefs , qui , décorés du sceptre , le suivent vers son palais ; un héraut court appeller le Chantre divin ; cinquante jeunes hommes choisis , dociles à l'ordre du Roi , vont au rivage. Dès qu'ils y sont arrivés , ils précipitent un

C H A N T VIII. 345

vaisseau sur la mer profonde, élevent le mât, suspendent aux cordages les nombreux avirons rangés avec symétrie, déroulent les voiles éclatantes, & ayant attaché dans le port le navire prêt au départ, ils se rendent à la demeure du sage Alcinoüs.

La foule inondoit les salles, les portiques & la cour; elle étoit composée de jeunes gens & de vieillards. Alcinoüs livre au couteau sacré douze agneaux, huit porcs à la dent éclatante, & deux bœufs vigoureux : on dépouille les victimes, on les partage, & l'on fait les apprêts du festin. Cependant arrive le héraut, conduisant ce mortel chéri, le favori des Muses, auquel elles donnerent & des biens & des maux; elles le priverent de la vue; mais, pour l'en dédommager, elles lui accorderent un chant divin. Pontonoüs le place au milieu des convives, sur un trône argenté, qu'il adosse à une haute colonne, où il sus-

pend , au-dessus de la tête du Chantre vénérable , sa lyre harmonieuse , & lui conduisant la main , il lui indique l'endroit où il doit la saisir. Le héraut s'empresse à lui apporter une table de marbre , sur laquelle il pose une corbeille , ainsi qu'une coupe remplie de vin , pour s'en abreuver au gré de ses desirs.

Le festin étant prêt , tous prennent les alimens. Après qu'ils ont banni la faim & la soif , les Muses excitent leur favori à célébrer les héros par un chant , dont alors la gloire parvenoit jusques à la voûte des cieux. C'étoit la noble contestation qui , éclatant avec le transport du courroux , s'éleva entre Ulysse & Achille , au milieu d'un festin consacré , par un grand sacrifice , à l'honneur des Dieux. Agamemnon l'écoutoit , charmé de cette discorde que l'émulation allumoit entre les plus illustres & les plus vaillans des Grecs. Car c'étoit-là le signal de la

CHANT VIII. 347

châte d'Ilion; ainsi l'annonça l'oracle, lorsqu'à Pytho, pour le consulter, il franchit le marbre sacré, seuil du temple d'Apollon, moment fatal où commencerent les maux qui, selon les arrêts éternels de Jupiter, devoient fondre en foule sur les Troyens, & enfin achever leur ruine, sans épargner les fils de la Grece.

A ces accens, Ulyffe prenant de ses mains son vaste manteau de pourpre, le tiroit sur sa tête, & s'en couvroit tout le visage, pour cacher aux Phéaciens les pleurs qui couloient de sa paupière. Chaque fois que l'ami des Muses terminoit son chant, le héros se hâtant d'effuyer ses larmes, découvroit ses nobles traits, & saisissant la coupe arrondie, faisoit des libations aux Dieux. Dès que le Chantre fameux, sollicité par les plus illustres Chefs de l'Isle (car ce chant les transportoit de plaisir) recommençoit à former ces mêmes accords, Ulyffe,

la tête couverte , renouvelloit ses sanglots. Aucun des assistans ne remarqua la douleur où il étoit plongé ; le seul Alcinoüs , qui étoit assis à côté de lui ; s'en apperçoit , & l'observant , il voit les pleurs du héros , & l'entend pousser , du fond de son cœur , de lamentables soupirs.

» Princes & Chefs des Phéaciens ! dit-il aussi-tôt , nous avons , je crois , assez prolongé les charmes du festin , & de la lyre , sa compagne inséparable. Levons-nous , & allons ouvrir la lice à tous les jeux où se distinguent la force & l'adresse , afin que cet étranger , de retour dans sa patrie , raconte à ses amis combien nous nous distinguons au pugilat , à la lutte , ainsi qu'à la danse , & à la course. «

Il dit , & suivi d'eux , il sort du palais. Le héraut Pontonoüs suspend à la colonne la lyre sonore , & prenant la main du Chantre célèbre , il l'emmène , & s'ouvre une route à travers les flots

CHANT VIII. 349

des Phéaciens , impatiens de contempler le spectacle des jeux. Il arrive avec Demodoque dans une grande place ; & sur leurs pas se précipite en tumulte un peuple inombrable.

Déjà se levoit une foule de nobles Athletes , qui étoient dans la vigueur de la jeunesse, Acronée , Ocyale , Nautés , Thoon ; ils sont bientôt suivis d'Anchiale , de Prores , d'Elatrée , de Prumne , & d'Amphiale , issu de Polynée. On voit paroître au même instant Euryale , semblable au farouche Mars , & Naulolides , le plus beau des Phéaciens par ses traits & par sa stature ; le seul Laodamas , orné de tous les dons , l'effaçoit encore. On voit aussi debout dans la carrière les trois fils d'Alcinoüs , Laodamas , Halius , & l'illustre Clytonée. D'abord ils se disputent le prix de la course. Rangés près de la barrière , la lice étendue s'ouvre à leurs pas ; ils se précipitent tous à la fois dans ce champ ,

& le couvrent de tourbillons épais de poussière. Clytonée remporte le triomphe sur tous ses rivaux ; il touche au terme , & les laisse en arriere le large espace dont les mules vigoureuses devancent les bœufs pesans , lorsqu'à l'envi traçant des sillons , ils parcourent un long guéret. A la course suit le pénible combat de la lutte ; & c'est Euryale qui , parmi de nombreux émules , reçoit la palme. Amphiale s'élève dans l'air du saut le plus agile. Le disque , lancé de la main d'Elatrée , parcourt le plus vaste champ ; enfin , au pugilat , c'est le noble fils d'Alcinoüs , Laodamas , que couronne la victoire.

Après que le spectacle des jeux a ravi l'assemblée , Laodamas s'adressant à ses compagnons : » Amis ! dit-il , demandons à cet étranger s'il est exercé dans quelqu'un de ces glorieux combats. Son extérieur annonce une vigueur héroïque. Quels flancs ! quels jarrets ! quelle poi-

CHANT VIII. 351

trine ! quelles robustes épaules , & quels bras nerveux ! la jeunesse ne l'a pas encore abandonné. Mais il est brisé par de longues infortunes. Non , je ne crois pas qu'il y ait rien de plus terrible que la mer pour accabler un mortel , fût-il le plus fort de sa race. «

» La vérité vient de parler par ta bouche , répond Euryale. Mais que ne vas-tu réveiller toi-même l'ardeur de cet étranger , & le provoquer à paroître dans la lice ? «

A ces mots le fils généreux d'Alcinoüs s'avance vers l'assemblée , & s'arrêtant près d'Ulyffe : » Respectable étranger ! dit-il , ne veux-tu point aussi te signaler dans ces nobles combats , s'il en est où tu aies acquis de la renommée ? Mais tout en toi me l'annonce. Soit qu'il la parcoure d'un vol rapide , soit qu'il y déploie des bras invincibles , il n'est pour l'homme , sur la terre , point de gloire comparable à celle de sortir

trionphant de la lice. Viens disputer le prix ; bannis du fond de ton cœur cette noire tristesse. Tu ne soupireras plus long-tems après ton départ ; déjà ton navire est en mer , & tes compagnons sont prêts à prendre la rame. «

» Cher Laodamas ! répond Ulysse , pourquoi toi & tes amis voulez-vous , en excitant mon ardeur , me contraindre à paroître dans la carrière ? Après tant de travaux & de malheurs , mon esprit est plus occupé de chagrins amers que des jeux de l'arene. Au milieu même de ce spectacle , je n'aspire qu'à mon départ ; & je conjure le Roi & tout ce peuple de ne pas retarder ce moment heureux. «

Alors le fougueux Euryale s'emporta jusqu'à lui adresser à haute voix ces paroles insultantes. » Tu ne me parois pas , ô étranger ! être exercé dans aucun des nombreux combats de la lice , où l'on acquiert tant de gloire ; tu as sans doute
passé

CHANT VIII. 353

passé tes jours sur les bancs d'un navire ,
comme chef illustre des matelots & des
trafiquans , veillant sur la charge , sur
les vivres , & sur le gain , produit de la
rapine. Non , rien en toi ne promet un
Athlete. «

Le sage Ulysse lui lançant un regard
plein de courroux : » Jeune homme ,
dit-il , tu viens de franchir les bornes
de la décence ; toi , tu me parois enflé
d'un orgueil arrogant. Les Dieux , je le
vois , avarés de leurs bienfaits , n'accor-
dent pas à un même homme les dons
précieux de la beauté , de la raison &
de la parole. L'un offre un dehors peu
attrayant ; mais il est embelli par ce rare
présent du ciel , qui vaut une couronne,
l'art de s'exprimer avec éloquence & sa-
gesse ; tous , l'œil attaché sur lui , sont
dans l'enchantement ; oracle d'un peuple
nombreux , il parle avec une tranquille
assurance mêlée au charme d'une douce
modestie , & s'il traverse la ville , cha-

cun le fuit des regards comme une Divinité. L'autre , quoiqu'il ait en partage la beauté des Immortels , est privé des graces que l'éloquence répand sur toute la personne de l'orateur prudent. Ainsi ta beauté brille & impose ; un Dieu même ne pourroit former rien de plus accompli ; mais ce n'est pas en toi que l'on doit chercher de la sagesse. Saches qu'en me parlant avec si peu d'égards , tu as excité le courroux au fond de mon cœur. Loin d'être novice aux jeux de l'arene , comme le prétendent tes vains propos , je crois , au tems de ma jeunesse & de ma vigueur , avoir occupé une place distinguée parmi ceux qu'on avu s'illustrer le plus dans cette carrière. Aujourd'hui les revers & les chagrins ont triomphé de ma force : que de maux & de peines j'ai essuyés dans la route pénible que je me suis frayée à travers les combats & les tempêtes ! Toutefois , encore qu'affoibli par tant de fatigues & d'infortunes , je

vais tenter de nouveaux assauts dans
votre lice. Ta langue , aiguillon acéré ,
irrite mon courage. »

Il dit ; & sans se dépouiller de son
manteau , il s'élance du siège , saisit une
roche , disque bien plus grand & plus
lourd que celui qui venoit de servir aux
jeux des Phéaciens , & après l'avoir
plusieurs fois tourné rapidement en l'air ,
il le jete d'un bras vigoureux ; le marbre
vole , & tombe avec un bruit grondant
& terrible. Ce peuple de hardis navi-
gateurs , ces fameux rameurs qui bri-
sent les flots , effrayés de ce vol agile ,
se croient frappés , & s'inclinent jusqu'à
terre. Sortie avec impétuosité de la main
d'Ulysse , la roche a devancé d'un long
espace toutes celles de ses rivaux. Mi-
nerve , sous la figure d'un mortel , dé-
signe elle-même l'endroit où le disque
est tombé , & s'adressant au fils de Laërte ,
s'écrie. :

» Etranger ! un aveugle même , en

tâtonnant , distingueroit d'abord ton disque , & te proclameroit vainqueur ; un vaste espace le sépare de ceux de tes rivaux. Sois plein d'assurance sur cette lutte ; loin de t'y surpasser en force & en adresse , personne ici ne parviendra jamais à t'égalér. »

Ces paroles de Minerve retentirent dans les airs. Le héros , persécuté du fort , est charmé de sa victoire , & se félicite d'avoir dans le cirque , en la personne d'un juge équitable , un ami qui fasse éclater si ouvertement sa bienveillance. Alors , avec un noble orgueil , il dit d'une voix plus douce & plus paisible. » Jeunes gens ! atteignez ce but , si vous le pouvez ; bientôt je réitérerai cet exploit , si même je ne l'efface encore. Que celui d'entre vous qui en aura le courage (je ne le cele point , vous avez excité mon courroux) vienne se mesurer avec moi , au ceste , à la lutte , même à la course ; il n'est aucun Phéa-

CHANT VIII. 357

cien que je n'attende; je ne le cede qu'au seul Laodamas. Il est mon hôte : qui combattroit son bienfaiteur & son ami ? Malheur à l'homme vil & insensé qui provoque dans la lice , au milieu d'un peuple étranger , celui qui lui ouvre sa maison ! c'est tourner contre soi-même ses armes. Il n'est point de motif , soit d'égard , soit de mépris , qui me fasse refuser aucun autre rival ; au contraire , je vous adresse à tous le défi ; que ce rival paroisse , & se mesure avec moi en présence de toute cette assemblée. Quels que soient les jeux où se distinguent les mortels , je ne crois pas y occuper la dernière place. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais manier l'arc luisant ; mon ennemi fût-il entouré d'une nuée de compagnons , prêts à décocher sur moi leurs flèches , la mienne plus impétueuse , lancée parmi les combattans , lui portera d'un vol assuré le trépas. Hors le seul Philoctète qui l'emportoit sur moi dans

cet art , lorsque nous faisons voler nos traits sur les rivages de Troye , tous ceux qui de nos jours se nourrissent des dons de Cérès , j'ose le dire , me céderont la palme. Je ne m'égale point aux héros anciens , tels qu'Hercule , & le Roi d'Échalie , Euryte , qui , sans pâlir , entrèrent en lice avec les Immortels , ce redoutable Euryte , qui toutefois ne parvint point à la vieillesse , percé des traits d'Apollon , qu'il avoit provoqué avec tant d'audace. Mon javelot devance le vol de la flèche la plus rapide. Seulement je craindrois d'être vaincu à la course par les nobles Phéaciens , après avoir si long-tems combattu les flots , & m'être vu , dans ce trajet périlleux , privé de soins & de nourriture ; aussi que sont devenues la vigueur & la souplesse de mes membres ! » Il dit ; sa voix captivoit l'attention de toute l'assemblée , qui l'écoutoit en silence.

Alcinoüs prenant la parole pour l'a-

CHANT VIII. 359

doucir : » Etranger ! dit-il , ton discours nous a vivement satisfaits ; indigné qu'un jeune audacieux ait osé t'insulter dans la lice , tu veux nous montrer les qualités distinguées qui forment ton cortège ; aucun homme , s'il est sage , ne refusera de te rendre justice & de les admirer. Prête-moi ton attention. A ton retour , dans les festins où tu seras assis , au sein de ton palais , avec ta femme , tes enfans & les héros auxquels t'unit l'amitié , notre souvenir se retraçant à ta mémoire , tu leur raconteras les travaux & les jeux où Jupiter , à notre tour , ne cesse de nous exercer , depuis les tems de nos ancêtres. Nous ne prétendons point nous illustrer au pugilat ni à la lutte ; mais nos pas atteignent en un moment le bout de la lice , & rien n'égale le vol de nos vaisseaux. Toujours brillans d'une nouvelle parure , nous coulons une grande partie de nos jours dans les festins , le chant & la danse ; les bains tièdes

nous charment ; l'amour occupe nos cœurs. Vous donc, ô Phéaciens, qui vous distinguez par l'agilité de vos pas , venez, que vos jeux captivent nos regards ; & cet étranger pourra raconter aux siens que si nous surpassons tous les peuples dans l'art de vaincre les tempêtes , nous ne leur sommes pas moins supérieurs dans l'art de la danse & du chant. Qu'on se hâte d'aller prendre dans mon palais la lyre mélodieuse , & que Demodoque en fasse retentir les sons. «

Ainsi dit Alcinoüs ; & tandis qu'un héraut va prendre au palais du Roi la lyre mélodieuse , neuf Chefs distingués qui président aux jeux , se levent à la fois ; la lice , par leurs soins , s'aplanit , & s'élargissant , ouvre une belle plaine. Le héraut arrive , remet la lyre à Demodoque , lequel s'avance au milieu du cirque , environné d'une troupe qui , dans la fleur de la jeunesse , est exercée à la danse. La lice spacieuse s'é-

CHANT VIII. 361

branle par leurs pas & leurs fauts cadencés. Ulyffe, immobile d'admiration, regarde le concert merveilleux de tous leurs mouvemens , l'agilité éblouissante de leurs pieds ; éclairs rapides , ils s'entrechoquent en l'air , & voltigent dans le cirque.

Demodoque cependant , après avoir préludé par les agréables sons de sa lyre , élève la voix , & formant de beaux accords , il chante les amours de Mars & de la belle Venus , l'union secrete des deux amans dans le palais de Vulcain , les dons nombreux que la Déesse reçut du Dieu des combats , & l'outrage fait à la couche d'un habitant de l'Olympe. Mais le Soleil , témoin de leurs embrasemens , court en instruire cet époux. A cette nouvelle sinistre , Vulcain enflammé de rage , & roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance , hâte ses pas , & se rend à sa noire forge. Il dresse sur sa base éternelle l'énorme

enclume. Déjà le marteau en main , il frappe à coups répétés , & forme des liens imperceptibles , & cependant forts, indissolubles , dont il veut environner les deux amans. Après que, bouillant de fureur , il a préparé ces pièges , il court à son appartement , arrive à sa couche nuptiale , qui autrefois lui fut chère ; là , par ses soins , coulent de toutes parts , depuis le haut des lambris jusqu'autour des pieds de cette couche , des fils nombreux , semblables à la trame la plus subtile de cette toile , labeur de l'arachne , & qui (tant ils sont déliés , & placés avec artifice) sont invisibles , même à l'œil perçant des Immortels.

Quand il a entouré sa couche de ces rêts merveilleux , il feint de se rendre à Lemnos , sa terre la plus chérie. Mars , au casque d'or , ne s'endormit point lorsqu'il vit le départ de l'industriel Vulcain. Il vole aussi-tôt au palais de ce Dieu , impatient de s'unir à la Déesse

CHANT VIII. 363

que couronnent le ciel & la terre. Elle venoit de la demeure de son pere , le grand Jupiter , & retirée dans son appartement , brillante de beauté , elle étoit assise loin des témoins. Le Dieu de la guerre arrive ; il lui prend la main , & ces mots expriment ses sentimens impétueux. » O Déesse que j'adore ! viens dans mes bras , livrons , sans retard , nos cœurs aux charmes de l'amour : Vulcain est absent ; déjà il est à Lemnos , & t'abandonne pour ses barbares Sintiens. «

Il dit : la Déesse , embrasée des mêmes feux , cède à cette prière. Le lit nuptial reçoit les deux amans : mais quoi ! au milieu de leurs transports , le tissu invifible que prépara l'artificieux Vulcain , les enlâce des liens les plus étroits. Ils s'efforcent de s'en dégager ; loin de pouvoir fuir ; il leur est même impossible de relâcher les nœuds qui les captivent. Déjà Vulcain approche à pas inégaux ; il revient avant d'avoir vu Lemnos , inf-

truit par le Soleil , qui , à sa priere , avoit épié ces amans ; dévoré par la douleur , il se hâte d'arriver dans son palais , il est sur le seuil ; une rage véhémente le saisit ; le Dieu élève une voix épouvantable , qui fait retentir l'enceinte entiere de l'Olympe.

» O Jupiter , mon pere ! & vous tous habitans des cieux ! venez , soyéz témoins d'un attentat qui me couvre de honte ; il est intolérable ; qu'il excite votre indignation. Apprenez comment la fille de Jupiter , Venus , m'outrage sans cesse , me méprise , moi infortuné ; elle aime le Dieu funeste des combats , le beau Mars l'enchanté , ainsi que sa course fiere & impétueuse ; moi , dont les pas sont un peu chancelans , je suis un objet difforme. A qui doit-on l'imputer ? est-ce à moi ? n'est-ce pas au destin , à ceux qui me donnerent la naissance ? O don funeste ! pourquoi l'ai-je reçu ! Soyez témoins , je le veux , de leurs embrasse-

CHANT VIII. 365

mens , foyez témoins du déshonneur de ma couche ; ce fpectacle me remplit d'une violente rage. Mais , tout effréné qu'est leur amour , je fuis bien affuré qu'ils ne forment plus le fouhait de refter , pas même un inftant , dans les bras l'un de l'autre ; leur feul vœu eft d'être af-franchis de ces embrassemens. Toutefois je jure de ne pas les dégager des chaînes où mes pièges les retiennent , que Jupiter ne m'ait rendu la dot & tous les dons précieux que j'ai faits à fa fille perverse , qui n'a point de front. Rien ne manque à fa beauté , mais il n'est aucun frein à fa licence. «

A ces cris les Dieux fe hâtent de porter leurs pas dans ce palais d'un airain éternel. Neptune vient du fond des eaux qu'il roule autour de la terre ; le bien-faiteur des hommes , Mercure arrive ; Apollon vient , armé de fon arc. La pudeur & la bienféance retiennent les Déef-fes dans leurs demeures. Mais tous les

Dieux , source de la félicité des mortels , sont assemblés dans ce palais. A l'aspect des pièges , ouvrage de l'artificieuse industrie de Vulcain , un rire universel ébranlant cette enceinte , éclate sans fin parmi leur troupe fortunée. Cependant l'on entendoit qu'ils se disoient l'un à l'autre : » Tôt ou tard les trâmes criminelles ont une issue fatale : la lenteur triomphe de la vitesse. Ainsi , en ce moment , le pesant & boiteux Vulcain a , par son art & sa ruse , surpris Mars , le plus agile des Dieux de l'Olympe. Mars n'a plus qu'à payer toute la peine de ses forfaits. «

Tels étoient leurs graves discours. Mais plus gai , le fils de Jupiter , Apollon , s'adressant à Mercure : » Mercure , dit-il , toi qui , né de Jupiter , portes en tous lieux ses ordres , & qui répands les bienfaits sur la terre ! voudrois-tu , enchaîné par ces liens indestructibles , supporter cette honte , & passer la nuit

entiere dans les bras de la blonde Venus ? «

» O honte , digne d'envie ! répondit l'enjoué Mercure , multipliez encore ces liens innombrables ; que tous les Dieux & toutes les Déeses de l'Olympe environnent cette couche , & que je passe la nuit entiere dans les bras de la blonde Venus ! «

A ces mots le rire , en longs éclats , se renouvelle parmi la troupe céleste. Neptune même rit , mais bientôt il est sérieux , & ne cesse de conjurer l'adroit Vulcain d'affranchir ces Dieux de cet opprobre. » Délie , délie tes captifs , & je t'engage ma parole qu'en présence des Immortels , Mars paiera l'humiliante rançon que lui prescrira par ta bouche la justice la plus sévère. «

» N'exige pas de moi cet effort , répartit l'obstiné Vulcain. Malheur à la parole , gage du malheureux & du méchant ! Qu'échappé de ces liens , Mars

ait disparu , dis, ô toi qui secoues la terre ! par quel moyen pourrois-je , dans le Conseil des Dieux , t'obliger à remplir ta promesse ? Comment le ramener dans l'Olympe ? »

Ces paroles sortent alors des levres du puissant Neptune. » Vulcain ! c'est moi qui te le déclare ; si Mars se déroboit par la fuite à la rançon qu'il te doit , me voici pour t'accorder en sa place celle que tu voudras me prescrire. «

» Je me rends , dit enfin Vulcain , mais ce n'est qu'à ta priere ; quel Dieu pourroit la rejeter ? »

En même tems il rompt , de sa forte main , le filet merveilleux. Dégagés de ces liens , qui sembloient ne pouvoir être détruits , les deux amans honteux & irrités , courent loin de l'Olympe , & fuient tous les regards. Mars se précipite en tumulte au fond de la Thrace. La Déesse des ris vole dans l'isle de Cypre , à Paphos , où , dans un bô-
cage

CHANT VIII. 369

cage heureux & sacré , s'élève son temple , & fument toujours ses autels odorans. Là , les Graces la conduisent au bain , & ayant répandu sur elle un parfum céleste , qui ajoute à la beauté des Immortels , elles l'ornent de vêtemens , l'ouvrage de leur art , & le charme de la vue ; la Déesse humiliée reparoît dans tout son éclat.

Tel étoit le chant de ce favori des Muses. Ulysse l'écoute avec satisfaction , ainsi que tout ce peuple , dont les longues rames sillonnent l'océan.

Puis Alcinoüs ordonne à ses fils Halius & Laodamas de former seuls de nobles danses , mêlées de sauts hardis ; car , dans cet art , ils n'ont aucun rival parmi les Phéaciens. Ils prennent aussi-tôt un énorme balon d'une pourpre éclatante , sorti des mains de l'industriel Polybe ; & tandis que tour-à-tour , l'un se pliant en arriere , jete ce balon jusques aux sombres nuées , l'autre s'élevant d'un vol

Tome I.

A a

impétueux , le reçoit au milieu de l'air avec aisance & grâce , & le renvoie à son compagnon , avant de fraper la plaine de ses pas cadencés. Quand ce balon lancé jusqu'au ciel , a montré leur force & leur adresse , ils voltigent sur la terre avec des mouvemens variés & une prompte symétrie ; bientôt ils s'élancent en l'air , pour saisir ce balon ; bientôt la plaine qu'ils rasent , fuit sous leurs pas. La nombreuse jeunesse , debout autour du cirque , faisoit retentir l'air des battemens de leurs mains ; & tous éclatoient en tumultueux applaudissemens.

Alors Ulysse s'adressant au magnanime Alcinoüs : » O toi le plus illustre des Phéaciens ! Roi de cette Isle , dit-il , c'est à bon droit que tu t'es vanté de me donner le spectacle d'une danse merveilleuse ; tu me vois encore plongé dans l'admiration. «

Ces mots répandent une douce satisf-

CHANT VIII. 371

façon dans l'ame du Monarque. » Princes & Chefs de ce peuple ! dit-il aussitôt , cet Étranger nous a fait connoître la sagesse & les dons qui le distinguent. Accordons-lui , comme il est digne de nous , les gages les plus honorables de l'hospitalité. Douze Rois qu'on révere , partagent avec moi le gouvernement de cette Isle : donnons chacun à notre hôte des vêtemens de la plus riche pourpre , & un talent de l'or le plus précieux. Hâtons-nous de rassembler ici tous ces dons , afin qu'étant comblé des témoignages de notre amitié , il se rende au festin , le cœur satisfait. J'exige qu'Euryale , qui l'a traité avec indécence , emploie les soumissions & les préfens pour tâcher de l'adoucir. «

Il dit. Chacun l'approuve , & le confirme dans son dessein ; chacun ordonne à son héraut d'apporter ces dons au milieu du cirque. Alors Euryale se tournant vers Alcinoüs , lui parle en ces

mots. » Roi de cette Isle ! n'en doute point , je ferai tous mes efforts , selon tes ordres , pour fléchir le courroux de cet étranger. Je le prierai de recevoir cette épée d'un acier très-fin , dont la poignée est d'argent , & la gaine du plus brillant ivoire : je me flatte que ce don ne fera pas d'un foible prix à ses yeux , & qu'il voudra bien l'accepter. »

En finissant ces mots , il présente au héros la superbe épée , & lui tient ce discours ; » Puisse le ciel te bénir , ô vénérable Etranger ! & si je t'ai blessé par quelque parole téméraire & insultante , puisse-t-elle être aussi-tôt emportée par un tourbillon impétueux ! Veillent les Dieux te rendre à ton épouse & à ta patrie ; car depuis long-tems éloigné des tiens , tu gémis sous le poids accablant de l'infortune. »

» Et toi , cher ami ! répond le sage Ulysse , sois aussi comblé des faveurs du ciel ! puissent les Dieux t'envoyer la fé-

C H A N T V I I I. 373

licité ! puisses-tu couler tes jours en paix , n'avoir jamais besoin de cette épée que je reçois de ta main généreuse , après que tes paroles ont effacé de mon esprit le souvenir de ton offense « ! Il dit ; suspendue à son épaule , éclate la riche épée.

Le soleil penchoit vers son déclin ; & l'on voit arriver les honorables présens que ces Chefs ont destinés à leur hôte. De nobles hérauts les portent au palais d'Alcinoüs , où les fils de ce Prince reçoivent ces dons , & les posent devant leur mere vénérable. Le Roi , à la tête des Chefs , entre dans sa demeure. Ils se placent sur des trônes élevés. Le majestueux Alcinoüs s'adresse à la Reine.

» Fais apporter ici , femme que j'honore ! le coffre le plus précieux qui orne ce palais. Que ta main y étende une tunique & un manteau dont rien ne fouille l'éclat , & qu'à tes ordres , l'onde bouil-

A a 3

bonne dans l'airain embrasé. Notre hôte, après avoir vu renfermer avec soin tous les présens des vertueux Chefs de notre Isle, & après être sorti d'un bain limpide & rafraîchissant, se livrera avec plus d'allégresse au festin, & prêtera une oreille plus charmée aux accens de l'harmonie. Je veux joindre à ces dons qu'il recevra de toi, ma coupe d'or, merveille de l'art. Ainsi, dans son palais, il se retracera chaque jour mon souvenir, en faisant des libations à Jupiter & à la troupe entière des Immortels. »

Il dit : Areté ordonne à ses femmes de préparer le bain avec la plus grande diligence. Aussi-tôt elles placent sur d'ardentes flammes une cuve énorme ; l'onde y ruisselle à longs flots ; des rameaux entassés nourrissent encore la flamme ; soudain jaillissante, elle s'élève de toutes parts autour de la cuve, & bientôt l'onde frémit & murmure.

CHANT VIII. 375

Cependant Areté se fait apporter hors de son cabinet un coffre d'un grand prix ; sa main y place les vêtemens & l'or , présens des Phéaciens ; elle y joint une fine tunique & un manteau de la plus belle pourpre. » Ferme toi-même cette riche caisse , dit-elle à Ulysse ; songe à la sceller par le secret de tes nœuds , & tu ne redouteras aucune perte , dût le sommeil s'épancher sur ta paupière , durant tout le tems que ton vaisseau fendra les ondes. »

Elle dit, Ulysse fait ce qui lui est prescrit ; d'une main adroite il forme promptement le labyrinthe de divers nœuds merveilleux , dont l'ingénieuse Circé lui enseigna le secret. Au même instant une femme âgée vient lui annoncer que le bain l'attend , & elle l'y conduit. Il s'approche avec une vive satisfaction de l'onde tiédie , qui n'a point coulé sur son corps depuis qu'il a quitté la grotte de Calypso ; car en ce lieu il étoit

traité avec les attentions que l'on a pour les Immortels. Par les soins des captives, il prend le bain ; parfumé d'essences , il est couvert de superbes vêtemens , & va rejoindre la troupe des conviés , prête à prendre en main les coupes.

La Princesse Nausicaa , dont la beauté égaloit celle des Déesses , se tenoit à l'entrée de la salle superbe. Dès qu'elle voit arriver Ulysse , elle arrête sur lui des regards pleins d'admiration. » Que le ciel te favorise , ô Etranger ! lui dit-elle ; emporte mon souvenir dans ta patrie ; & n'oublies pas , même dans l'âge le plus avancé , que tu me dois à moi la première le salut de tes jours. «

» Nausicaa ! fille du magnanime Alcinoüs , répond aussi-tôt Ulysse , que le pere des Dieux m'accorde le bonheur de revoir ma demeure , d'être au milieu des miens, & je te promets qu'aussi longtemps que je vivrai , il ne s'écoulera pas une journée que tu ne reçoives , comme

CHANT VIII. 377

ma Déesse , le tribut de mes vœux ;
car , ô jeune Nausicaa ! tu m'as tiré des
portes de la mort. »

Il dit , & va s'asseoir sur un trône au-
près du Roi. Déjà l'on distribue les parts ,
& l'on prépare le vin dans l'urne. Un
héraut s'avance , conduisant le Chantre
mélodieux , révééré des peuples , Demo-
doque , & le plaçant , il l'adosse à une
haute colonne , au milieu des conviés.
Ulysse détache la meilleure partie du dos
succulent d'un grand sanglier , la part
la plus distinguée de la victime , & qu'on
venoit de lui servir. » Héraut ! dit-il ,
tiens , porte cette part à Demodoque ;
je veux , malgré ma tristesse , lui té-
moigner combien je l'honore. Il n'est
aucun mortel qui ne doive un tribut de
vénération à ces hommes divins , aux-
quels les Muses ont enseigné le chant ,
& dont elles chérissent la race. »

Pontonoüs porte cette part au héros
Demodoque , qui la reçoit , charmé de

cette attention flateuse. L'abondance satisfait tous les conviés. Vers la fin du repas, Ulysse s'adressant au maître de la lyre : » Demodoque ! dit-il, tu me parois supérieur dans ton art à tous les mortels ; oui, les Muses, filles de Jupiter, t'ont instruit, ou plutôt c'est Apollon lui-même. Tes chants offrent la plus fidele image des incroyables exploits & des terribles infortunes des Grecs ; on diroit que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche. Poursuis, je t'en conjure, & chante-nous l'apareil de ce cheval mémorable, que jadis Epée construisit avec le secours de Minerve, & que le fameux Ulysse, stratagème heureux ! remplit de guerriers qui détruisirent Ilion, & parvint à placer dans cette citadelle. Offre-nous un tableau véritable de cet événement, & dès ce jour je témoigne en tous lieux qu'Apollon même t'inspire. »

CHANT VIII. 379

Il dit : Demodoque , plein du Dieu qui l'enflammoit , élève la voix , & d'abord il chante comment les Grecs , ayant embrasé les tentes , monterent dans leurs vaisseaux , & voguerent loin du rivage. Mais déjà les plus hardis , entourant l'intrépide Ulysse dans les cavernes & sombres flancs de ce cheval , font au milieu des Troyens , qui l'ont eux-mêmes traîné avec de pénibles efforts jusque dans leur citadelle. Là , il domine sur leurs têtes. Rassemblés en foule autour de cette masse , les ennemis forment un grand Conseil , flottent long-tems dans l'irrésolution. Ils se partagent en trois partis. Les uns , armés d'un glaive terrible , veulent fendre & sonder les profondes entrailles de ce monstre. D'autres s'écrient , tirons-le au haut d'une roche pour l'en précipiter , & qu'il soit réduit en poudre. Mais d'autres , saisis d'une religieuse terreur , le consacrent aux Dieux comme

une offrande , digne d'appaiser leur courroux , sentiment qui doit prévaloir ; car le sort a prononcé qu'Ilion périra , quand s'élèvera au-dessus de ses murs cette énorme machine , qui doit porter en ses flancs les plus redoutables Chefs de la Grece , armés de la destruction & de la mort.

Demodoque poursuit , & ses chants représentent les fils de la Grece abandonnant cette embuscade , sortant à flots précipités de cette large caverne , & faccageant la ville ; il les représente se répandant de toutes parts , armés du fer & de la flamme , ébranlant , renversant les hautes tours d'Ilion. Mais Ulysse (n'étoit-ce point Mars lui-même ?) court , avec Menelas , assiéger le palais de Déiphobe ; là , il affronte les plus terribles hasards ; là , par la protection de Minerve , il remporte enfin la plus éclatante victoire , qui détermine la chute entière de Troye.

CHANT VIII. 381

Tels étoient les accens du Chantre fameux. Mais Ulyſſe eſt vivement ému; ſes larmes inondent ſes paupieres, coulent le long de ſon viſage. Ainſi pleure une épouſe qui accourt toute éperdue, & ſe jete ſur ſon époux chéri, qu'elle a vu tomber devant les remparts, où il combattoit pour écarter de ſes concitoyens & de ſes enfans l'horrible journée de la ſervitude & de la mort; elle le ſerre, mourant & palpitant à peine entre ſes bras, & l'enlaçant de ces nœuds étroits, remplit les airs de gémiſſemens lamentables, & le front pâle & glacé par un défefpoir, qui attendriroit des ames moins féroces, elle ne ſent point les coups redoublés que lui portent les javelots de farouches ennemis, impatiens d'entraîner l'infortunée dans le plus dur eſclavage: ainſi coulent des yeux d'Ulyſſe les larmes les plus touchantes. Il parvient à les cacher aux regards de toute l'aſſemblée; le ſeul Alcinoüs ſ'en apperçoit; aſſis à côté de

lui , il entend les douloureux soupirs que le héros s'efforce vainement à retenir en son sein. » Chefs des Phéaciens ! dit-il aussi-tôt , que Demodoque ne prolonge point les harmonieux accords de sa lyre : le sujet de ses chants ne charme pas tous ceux qui l'écoutent. Depuis que nous avons terminé le festin, & qu'il a élevé sa voix divine , cet Etranger n'a cessé de se livrer à une sombre douleur ; elle s'est emparée de son ame entière. Que Demodoque interrompe donc ses chants ; nous qui faisons les honneurs de ces lieux , & notre hôte qui en jouit, soyons tous animés d'une même allégresse ; ainsi nous le prescrit la décence. Quel est celui que regardent cette fête , & les apprêts du départ ? Qui a reçu nos dons , gages de notre amitié ? n'est-ce pas cet homme vénérable ? Pour celui qui a dans son cœur la moindre sensibilité , un étranger & un suppliant est un frere. Mais toi aussi , qui connois nos sen-

CHANT VIII. 383

timens , n'aies point recours à des subterfuges , satisfais avec franchise à ma demande , & réponds à notre amitié ; la décence ne t'en fait pas moins un devoir. Ne prends pas au milieu de nous un nom emprunté ; dis-nous celui dont t'apellent ton pere , ta mere , ta ville , & ceux qui l'environnent. Né au sein du bonheur ou de l'infortune , tout homme reçoit un nom au moment où sa mere l'a mis au jour. Apprends-nous quel est ton pays , ta cité , & nos vaisseaux y dirigeront leur effor , & t'y déposeront. Saches que les vaisseaux des Phéaciens , fort différens de ceux des autres nations , peuvent se passer de pilote & de gouvernail ; chacun dit (telle est leur course assurée) qu'ils ont quelque intelligence des desseins des nautonniers , que les routes des villes & de toutes les contrées habitables leur sont familières ; toujours couverts d'un nuage qui les rend invisibles , & n'ayant à redouter

ni tempêtes , ni naufrages , ni écueils ,
ils embrassent d'un vol aussi hardi qu'im-
pétueux l'empire entier d'Amphitrite.
Cependant un ancien oracle nous effraie ;
mon pere Naufithoüs autrefois me ra-
conta que Neptune , irrité de nous voir
braver impunément les ondes , & rame-
ner si heureusement tous les étrangers ,
avoit résolu de perdre un jour au milieu
du ténébreux océan l'un de nos plus fa-
meux vaisseaux qui retourneroit dans
nos ports , & de couvrir notre ville
d'une montagne énorme , toujours prête
à l'ensevelir. Ainsi disoit le vieillard res-
pectable. Mais que Neptune , selon les
immuables décrets de la destinée , exé-
cute ou non ces menaces , fais-moi l'his-
toire fidele de ta course errante ; veuilles
me nommer les régions , les villes re-
marquables où t'a conduit le sort , &
les peuples que tu as trouvés injustes ,
sauvages & féroces , ou pleins de res-
pect pour les Dieux & pour les loix sa-
crées

créés de l'hospitalité. Dis encore pourquoi, lorsque tu entends raconter le destin de Troye & des Grecs, ton sein est oppressé de soupirs, & que tu ne peux retenir les larmes qui semblent couler du fond de ton cœur. Les Dieux ont répandu le sang de ces peuples; ils ont détruit ces remparts, & ont voulu que ces désastres fussent le sujet utile des chants de la postérité. Aurois-tu perdu devant Ilion un de tes proches, digne de tes regrets, ou un gendre ou un beau-pere, nœuds les plus étroits après ceux du sang, ou quelque tendre ami aussi sage que valeureux, dont le commerce doux & liant étoit le charme de ta vie? Un tel ami doit occuper dans notre cœur la place d'un frere.



REMARQUES
SUR L'ODYSSÉE.
CHANT VIII.

*M*INERVE parcourt la ville entière sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs. La convocation de ce Conseil est l'effet de la sagesse de ce Prince. L'introduction de cette Déesse se fait pour une action importante. Voici le moment où doit changer la fortune d'Ulysse. Les hérauts, dans les fonctions publiques, étoient des personnages distingués : ainsi la Déesse, sans s'avilir, pouvoit revêtir cette forme.

Il nous implore. Il dit nous, parce que le gouvernement des Phéaciens n'étoit pas despotique, non plus que tous les gouvernemens de ces âges-là. Le peuple étoit représenté par ces personnages qui sont appelés *Princes & Chefs*. La Royauté, dans les tems héroïques, dit Aristote, commandoit à des hommes soumis volontairement, mais à de certaines conditions. Le Roi étoit le Général & le Juge, & il étoit le maître de tout ce qui regardoit la religion. Politiqu. ♦

Elles le priverent de la vue. L'hymne adressé à Apollon, & que Thucydide a jugé être d'Homere, atteste que ce Poëte étoit aveugle. Cela confirme l'opinion de ceux qui ont cru qu'Homere s'étoit dépeint lui-même

SUR L'ODYSSÉE. 387

sous le nom de Demodoque. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici du Chantre des Phéaciens conviennent au Poëte Grec. Selon Caton, l'usage de chanter, dans les festins, des sujets héroïques, s'est long-tems conservé. *Est in Originibus, solitos esse in epulis canere convivas ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus.* Cic. Tuscul. Cet usage, qui ne se soutint pas chez les Grecs, & que l'on voulut ensuite ramener, fait l'éloge des mœurs de ces anciens tems ; il indique à quel point on estimoit la valeur. Il est assez remarquable que Demodoque chante les sujets les plus nobles & les plus sérieux durant le festin, c'est pendant les jeux, qu'il chante les amours de Mars & de Venus. Il semble que dans la haute antiquité l'on ait banni des repas les chants trop libres, de peur d'exciter les hommes à la licence.

Comment les Muses aimèrent-elles Demodoque, qu'elles rendirent aveugle ? Les aveugles, moins distraits, sont plus disposés à former des chants sublimes. Peut-être le Poëte indique-t-il aussi par-là que le bonheur des hommes n'est pas sans mélange, & ceci rappelle la fable des deux tonneaux, qu'Homere a placés près du trône de Jupiter, & qui sont la source de nos biens & de nos maux.

Homere fait traiter avec un soin particulier Demodoque, son confrere en poésie. Il lui donne, dans ce chant, l'épithete noble de héros ; il le place sur un trône ; des hérauts le servent. Tout cela confirme que les Poëtes étoient alors dans une très-grande estime ; par conséquent, il n'est guere probable qu'Homere ait été réduit à mendier. Si, après sa mort, ses ouvrages pour

quelque tems, sont tombés peu à peu dans l'oubli, il faut l'attribuer à des circonstances particulieres. La poésie étoit alors bien moins lue que chantée; les orages d'un Etat devoient imposer silence à l'harmonie.

On a raillé Homere sur la circonstance de la coupe, placée devant Demodoque, *afin qu'il bût autant qu'il le voudroit*. Homere, quand il met la coupe à la main de ses héros, manque rarement de dire, *qu'ils boivent au gré de leurs desirs*. Il n'y a donc rien ici de particulier à Demodoque. *αὐτοβιδὸς ἔδισεν αὖ ποτὶς, ποτὶς αὖτε δόξα δόξα δόξα δόξα*, boire à sa volonté donne un grand prix à un banquet, est-il dit dans l'Anthologie.

C'étoit la célèbre contestation qui s'éleva entre Ulysse & Achille. Didyme, & après lui Eustathe, nous ont conservé cette ancienne tradition. Après la mort d'Heetor, les Princes Grecs étant assemblés chez Agamemnon à un festin après le sacrifice, on agitoit quel moyen on prendroit pour se rendre maître de Troie, qui venoit de perdre son plus fort rempart; Ulysse & Achille eurent une grande dispute. Achille vouloit qu'on attaquât la ville à force ouverte; Ulysse, au contraire, & son avis l'emporta, qu'on eût recours à la ruse. Agamemnon, avant d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu lui répondit, *que la ville seroit prise lorsque deux Princes, qui surpasseroient tous les autres en valeur & en prudence, seroient en dispute à un festin*.

Acronée, Ocyale, Elatrée, &c. Tous ces noms, excepté celui de Laodamas, sont tirés de la marine. Homere passe rapidement sur ces jeux; ils ne sont pas

du sujet ; l'occasion seule les amène , & le Poëte a des choses plus pressantes qui l'appellent. Dans l'Iliade , ils entrent dans le sujet ; il falloit honorer les funérailles de Patrocle.

Il est dit qu'Amphiale , issu de Polynée , étoit petit-fils de Tectonide. J'ai omis cette dernière filiation , pour ne pas ralentir la marche. Madame Dacier s'est trompée en rendant *τεκτονιδας* , par *fils d'un Charpentier*. C'est un nom patronymique.

L'un offre un dehors peu attrayant. Cette tirade sur l'éloquence pourroit sembler déplacée ; mais je crois que l'on conviendra qu'il y a beaucoup de finesse dans le tour que prend Ulysse. Il fait ici , sans se nommer , un parallèle entre Euryale & lui-même. Euryale , plu jeune , avoit sur lui l'avantage de la beauté ; Ulysse celui de la sagesse & de l'éloquence. Il le fait sentir par une comparaison adroite de ces divers avantages. Ayant été avili par Euryale , Ulysse se relève en traçant une belle peinture du pouvoir de l'éloquence , & la manière même dont il s'exprime annonce qu'il possédoit cet art.

Ce peuple de hardis nautonniers , ces fameux rameurs qui brisent les flots. Ces épithètes , dit Madame Dacier , sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple , si appliqué à la marine , ne devoit rien disputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce sur terre. Mais ce peuple excelloit dans la course , & il ne paroît pas avoir été entièrement inepte aux autres jeux. Je croirois donc que ces épithètes ne doivent que représenter sous des traits plus forts l'étonnement des Phéaciens. Observons encore que

si l'on rabaisse trop leur vigueur & leur adresse, il y auroit eu peu de gloire pour Ulysse à les surpasser.

Minerve, sous la figure d'un mortel. Cette machine a paru peu nécessaire. L'Iliade en présente une semblable, lorsque Minerve, dans la célébration des jeux, vient relever le fouet d'un des rivaux. Ce que fait ici la même Déesse, est encore bien moins important. Cette machine sert à marquer combien les jeux étoient anciennement en honneur. Minerve vient ranimer le courage d'Ulysse, qui a été insulté; elle proclame sa victoire. Ceux qui étoient établis Juges des jeux, étoient sans doute des personnages distingués.

Jeunes gens atteignez ce but. Plutarque a fait une dissertation pour montrer comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie. Ulysse ne veut ici que se justifier. Un homme malheureux & grand peut parler de lui-même avec dignité; la fortune n'a pu l'abaisser; s'il s'exalte un peu trop, il montre moins de vanité que de grandeur. Etranger parmi les Phéaciens, Ulysse leur fait connoître ce qu'il est; il leur apprend qu'il est malheureux, mais que, dans ses infortunes, il tient un rang distingué entre les héros.

Mon ennemi fût-il entouré d'une nuée de compagnons. selon Eustathe, Ulysse dit que quand même il auroit autour de lui plusieurs compagnons avec l'arc tendu & prêt à tirer, il les préviendrait tous, & frapperait son ennemi avant qu'ils eussent seulement pensé à décocher leurs flèches. Madame Dacier donne à ce passage un autre sens, & j'ai cru, ainsi que Pope, devoir l'adopter. Ce que dit ici Ulysse, marque l'assurance de la main & l'impétuosité du courage. Trop souvent ceux qui ti-

SUR L'ODYSSÉE. 391

rent le mieux à la chasse, tirent mal au combat. Le danger rend la main moins sûre.

Et le Roi d'Æthalie, Euryte. L'adresse d'Euryte à tirer de l'arc, est fameuse. Pour marier sa fille Iole, il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincroit à cet exercice. Homere, dans l'Iliade, met Æthalie parmi les villes de la Thessalie.

Seulemens je craindrois d'être vaincu à la course. Il a déjà défié les Phéaciens à la course, emporté par la colère; ici il rabat un peu de cette audace, & sentant ses forces affoiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnoît qu'il pourroit être vaincu à la course.

Dans ce trajet périlleux privé de soins & de nourriture. *αὐτῷ* n'est pas uniquement la nourriture, comme l'expliquent les Interprètes, mais encore d'autres soins que l'on donne au corps, tels que les bains, &c. On voit plus haut, dans ce même chant, que ce mot est pris dans ce sens, lorsqu'Homere parle de toutes les attentions que Calypso avoit eues pour Ulysse.

Et rien n'égale le vol de nos vaisseaux. Madame Dacier croit qu'il parle ici de courses & de combats qu'ils faisoient sur l'eau pour s'exercer & pour se dresser à la marine. Il est plus vraisemblable qu'il s'agit de l'art même de la navigation. Alcinoüs parle en général des travaux; *ἔργα*, auxquels Jupiter les soumit. Homere n'eût-il pas saisi l'occasion de peindre, ne fût-ce qu'en raccourci, un nouveau spectacle, tel que celui d'une naumachie, si l'usage en eût été établi?

Toujours brillant d'une nouvelle parure. Voilà; dit Eustathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, & nullement d'un peuple vertueux. Je ne veux point

plaider en faveur des Phéaciens, mais il me semble que plusieurs Critiques se sont plus à charger leur portrait. Homere ne dit point qu'ils eussent renoncé entièrement à la vertu.

l'Alcinoïque

In cunctis curanda plus æquo operata juvenens.

dit Horace. Beaucoup de traits répandus dans l'Odyssée donneroient de ce peuple une meilleure idée que n'ont fait les Commentateurs, qui même ont été quelquefois à cet égard en contradiction avec eux-mêmes. Selon d'habiles Interprètes, l'épithète ordinaire, donnée par Homere aux Phéaciens, indique qu'ils approchent des Dieux par leur justice. Les Dieux, dit publiquement Alcinoüs, assistoient fréquemment à leurs sacrifices & à leurs festins. On voit, par l'accueil qu'Ulysse reçut chez eux, qu'ils honoroient la vertu; c'est ce qu'on voit aussi par l'admiration qu'on avoit pour Arété, & par plusieurs discours de Nausicaa, où brillent la sagesse & la modestie. Ce peuple étoit fort adonné à la navigation; Nausicaa le peint sans cesse occupé à construire des vaisseaux; il rendoit à tous les étrangers qui venoient dans cette Île, le service de les conduire dans leur patrie. Le Roi & la Reine étoient, dès le point du jour, assidus à leurs devoirs; Nausicaa va elle-même laver ses robes. Homere vante les talents & l'assiduité des Phéaciennes, & en particulier ceux des femmes du palais d'Alcinoüs. Les Phéaciens s'exerçoient au pugilat & à la lutte, quoiqu'ils n'y excellassent pas. Barnès observe qu'Alcinoüs, qui le déclare lui-même, pouvoit tenir ce langage par une sorte d'é-

SUR L'ODYSSÉE. 393

gard pour son hôte , qu'Euryale venoit d'irriter. Quoi qu'il en soit , il paroît que ce peuple aimoit les plaisirs , sans négliger entièrement des occupations utiles. Les Critiques sont principalement révoltés de l'amour qu'il avoit pour la danse. Mais les Grecs cultivoient cet art ; la description du bouclier d'Achille suffit pour le témoigner ; le tableau d'une danse y est associé à ceux des travaux de la guerre & de l'agriculture. Qui ne sait que , chez ces anciens peuples , la danse , comme la musique , faisoit partie du culte religieux , & que ces deux arts entroient pour beaucoup dans leur éducation ? On peut voir ce que dit là-dessus Plutarque dans la vie de Thésée , qui avoit dansé dans les cérémonies sacrées. Il ne faut donc pas être surpris que la danse occupe une place dans les jeux des Phéaciens , & ceci ne prouve point , comme le veulent des Critiques trop sévères , que ce peuple fût entièrement efféminé. On rapporte un trait remarquable de la passion des anciens Grecs pour la musique. Dans les festins , ceux des convives qui ne savoient pas jouer des instrumens , tenoient à la main un rameau de laurier ou de myrte , & formoient un chant de la voix seule.

Qu'on se hâte d'aller prendre dans mon palais la lyre mélodieuse. Ulysse vient de proposer un défi à tous les Phéaciens. Alcinoüs , pour leur épargner de nouveaux affronts , & pour calmer le courroux de son hôte , fait intervenir fort à propos la musique & la danse. Demodoque assiste aux jeux ; mais , comme il n'étoit pas accompagné de sa lyre , il est probable que la danse n'étoit pas une partie essentielle des jeux des Phéaciens , quoiqu'ils honorassent beaucoup cet art.

394 . REMARQUES .

Il est environné d'une troupe de jeunes hommes exercés à la danse. Madame Dacier a cru que la danse des Phéaciens étoit l'imitation de l'aventure exprimée dans le chant ; mais ce chant n'auroit pu être représenté par une danse , sans choquer ouvertement les loix de la pudeur.

Il chante les amours de Mars & de la belle Venus. Scaliger a fait un crime à Homere du sujet de ce chant. Madame Dacier , d'après une observation d'Aristote , dit qu'on doit avoir égard à ceux auxquels un Poëte s'adresse , & que cette regle justifie entièrement Homere. Pour l'absoudre , elle charge le tableau du caractère des Phéaciens. J'ai fait quelques remarques sur ce peuple. Plutarque avertit que l'intention du Poëte Grec est de montrer que la musique lascive & les chansons dissolues rendent les mœurs défordonnées. Madame Dacier , en rapportant cette apologie , conclut par ces paroles : *Quelque judicieux ou excusable qu'ait été Homere en cette invention , un Poëte ne seroit aujourd'hui ni judicieux ni excusable si en cela il osoit imiter cet ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné ; mais il seroit très-mauvais de l'enseigner comme il a fait.* L'embarras de Madame Dacier est visible ; elle a essuyé un rude combat entre son amour pour son auteur & son attachement aux loix de la bienséance. Soyons plus vrais qu'elle ne l'a été ; il paroît par divers traits du tableau qu'Homere présente , & par la complaisance avec laquelle il y arrête nos yeux , qu'il a peu songé à le rendre moral. On a remarqué qu'il mettoit une moralité dans la bouche des Dieux ; on n'auroit pas dû passer sous silence le trait de Mer-

SUR L'ODYSSÉE. 395

ture, qui n'est pas une maxime sévère. Tout ce qu'on pourroit dire pour la justification du Poëte, & ce qu'on pourroit prouver par d'autres exemples, c'est que la morale de son tems n'avoit pas fait de grands progrès. Les Dieux n'étoient rien moins que des modeles de vertu. Il est bien probable qu'Homere n'avoit pas inventé cette fable, & qu'au contraire, elle étoit très-con nue. Il n'y a qu'à lire la Théogonie d'Hésiode & les Métamorphoses d'Ovide pour voir que les amours des Dieux étoient des sujets familiers à la Muse des Poëtes. Si celui de cet épisode avoit paru alors si licencieux, le sage Ulysse auroit-il tant joué Demodoque, & lui auroit-il dit qu'un Dieu l'inspiroit. Si les Phéaciens sont coupables aux yeux des Critiques, il faut convenir qu'Ulysse partage ici leur faute; car il est charmé de ce chant de Demodoque. Il semble que les Dieux, comme quelquefois les Grands, eussent le pouvoir de tout dire & de tout faire, sans qu'ils perdissent de leur autorité dans l'esprit des peuples: leur puissance en étoit la sauvegarde, sinon leur vertu. Rapin accuse cet épisode, non de pécher contre la morale, mais d'être bas, & de contraster avec le ton convenable à l'Epopée. Cette critique pourroit être trop sévère. Le ton de l'Odyssée est très-varié; sans cesse le Poëte y passe du pathétique au gracieux & même au plaisant. Rapin s'est fait une notion exagérée de la grandeur des Dieux & de la Mythologie.

Scaliger préfère le chant d'Iôpas dans Virgile à celui de Demodoque; *Demodocus Deorum canit fœditates, noster Iôpas res rege dignas*. Si le sujet qu'Homere a choisi est licencieux, Virgile s'est peut-être jeté dans

l'extrémité opposée. Les points les plus profonds de la philosophie , & la suite continue de ces objets , étoient-ils bien propres à être mis en chant , dans un festin , devant une Reine & les Dames de la Cour ?

*Hic canis errantem lunam , solisque labores ;
Unde hominum gemus & pecudes , unde imber & ignes ,
Arcturum , pluviasque Hyadas , geminosque Triones ;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hyberni , vel. quæ tardis mora noctibus obstet.*

Mais Virgile , que Scaliger oppose au poëte Grec , est , dans une autre occasion , moins réservé encore , car , au 4^e livre des Géorgiques , il introduit une Nymphé , qui , dans la Cour de la Déesse Cyrene , chante le même sujet que Demodoque.

*Inter quas euram Clymene narrabat inanem
Vulcani , Martisque dolos , & dulcia furta ,
Atque Chao densos Divum numerabat amores.
Carmina quo captæ , dum fuisset molha , pensa
Devolvunt. . . .*

Voilà une Nymphé qui ne se contente pas de chanter les amours de Mars & de Venus , mais encore de tous les Dieux , depuis la naissance du monde. Ce n'étoient pas là des chants fort instructifs ; ceci confirme ce que j'ai remarqué , que ces chants étoient familiers aux poëtes. Observons encore que Virgile appelle les amours de Mars & de Venus , *dulcia furta*. Homere , dans ce récit , fait parler trop librement quelques-uns de ses personnages ; mais il ne dit rien lui-même qui tende à colorer la conduite de ces deux amans. Pour blanchir

SUR L'ODYSSÉE. 397

les deux poètes, on a dit que les Phéaciens étoient efféminés & voluptueux ; & que la Cour de Cyrene n'étoit composée que de femmes, que c'étoit à huis clos qu'elles s'entretenoient de sujets si gaillards. J'ai assez parlé des Phéaciens ; je laisse au Lecteur à juger l'apologie qui regarde Virgile. On voit que ces sujets ne déplaissent pas à ces Nymphes ;

*Carminē quo captæ, dum fuisset mollia pensa
Devolvunt*

L'épisode d'Homère, blâmé par Platon, & jugé fort instructif par Plutarque, a fait dire que ce Poète avoit tracé les premiers linéamens de la comédie. Selon Boileau, Homère, pour varier son ton, s'est quelquefois égayé dans ses entr'actes, aux dépens des Dieux mêmes : ici du moins on le croiroit ; mais il n'est rien de si comique, ni même de si bisarre, que l'esprit humain ne puisse allier au sérieux, en fait de culte ; l'histoire de tous les siècles le prouve. Lorsque l'âne jouoit un rôle aussi long que distingué dans une fête religieuse, on ne cherchoit point par là à tourner en ridicule les choses saintes.

Si nous en croyons les Allégoristes, l'adultère de Mars avec Venus signifie que lorsque la planète de Mars vient à être conjointe avec celle de Venus, ceux qui naissent pendant cette conjonction, sont enclins à l'adultère, & le Soleil venant à se lever là-dessus, les adultères sont sujets à être découverts. On demande ce que signifie Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, & se rendant même caution pour lui ?

Et t'abandonne pour ses barbares Sinthiens. Peuple de Lemnos, venu de Thrace. Leur langue étoit un composé de la langue des Thraces, & de la grecque fort corrompue. Vulcain aime Lemnos, à cause des feux souterrains qui sortent de cette isle.

D'un attentat qui me couvre de honte. Il y a dans le texte *γλασα*. J'ai suivi l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée *αγλασα*. Vulcain ne peut appeller cette aventure risible.

M'aît rendu la dot & tous les dons précieux que j'ai faits à sa fille. On sait que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de *dot*, c'est-à-dire, qu'il lui faisoit des présens, dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de cet ancien tems : le pere de la femme surprise en adultere, étoit obligé de rendre au mari tous les présens que le mari lui avoit faits. A plus forte raison le mari étoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siècles suivans l'a décidé. Dans Athenes, l'adultere étoit puni de mort. Dracon & Solon donnerent l'impunité à tous ceux qui se vengeroient d'un adultere. Mais il étoit au pouvoir de la personne injuriée de commuer la peine en une amende. Ceci avoit lieu même pour des crimes plus graves que l'adultere, tels que le meurtre, comme on le voit dans l'Iliade. Les Dieux ayant beaucoup de conformité avec les hommes, avoient la même jurisprudence, tout bisarre que cela doit nous paroître.

Mercure, bienfaiteur des hommes. Cette épithete est donnée à tous les Dieux : elle convient en particulier à Mercure, parce qu'il ne fait aucun mal aux hommes,

SUR L'ODYSSEE. 399

ni dans la paix , ni dans la guerre , ni sur terre , ni sur mer. D'ailleurs , on attribuoit à Mercure la formation de la société humaine :

Qui feros cultus hominum recentum

Voce formasti catus , & decora

More palæstræ.

Hor. l. 1.

Mais bientôt il est sérieux. Il étoit convenable à la décence , à l'ancienneté de Neprune , & à son rang distingué , qu'il interrompît la joie scandaleuse où se laissoient entraîner Apollon & Mercure , qui étoient plus jeunes.

Malheur à la parole , gage du malheureux & du méchant ! Les Commentateurs trouvent dans ce passage trois ou quatre sens. J'ai suivi celui qu'y donne Plutarque dans le banquet des sept Sages. On avoit écrit cette sentence dans le temple de Delphes , *εγγυα ναια δατα*. *La perte sûre suit la caution.* Salomon a même dit : *Le fou s'applaudit lorsqu'il a cautionné pour son ami* , maxime sévere , qui sans doute ne doit pas être prise à la lettre.

Et le renvoie à son compagnon , avant de frapper la terre de ses pas. C'étoit une sorte de danse , qu'on appelloit haute , *αιρια* & *ουρανια* , aérienne & céleste. L'un pouffoit un ballon en l'air , l'autre le repouffoit , & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois , sans le laisser tomber à terre , & cela se faisoit en cadence. Le Médecin Herophyle avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique , cette danse au ballon. Madame Dacier n'a pas saisi le sens , lorsqu'elle a traduit ,

avant que ce balon tombe à leurs pieds. Quant à ces mots, τειφ'αμνίσμεν, j'ai suivi le sens d'Athénée, selon lequel ces danseurs tantôt font des sauts en se lançant cette balle, & tantôt volent le long de la plaine. On pourroit aussi traduire : leurs mouvemens variés, alternatifs, se font avec une prompte symétrie.

Tu me vois encore plongé dans l'admiration. Eustathe prétend que c'est par flatterie qu'Ulysse donne de si grands éloges à cette danse; exceller dans cet art, dit-il, c'est exceller dans des bagatelles. La musique & la danse n'étoient pas des arts frivoles aux yeux des anciens Grecs. L'admiration d'Ulysse paroît donc avoir été sincère.

Puisses-tu couler tes jours en paix, n'avoir jamais besoin de cette épée. Selon Eustathe, Ulysse dit : Puissé-je n'avoir jamais besoin de cette épée. Il s'est évidemment trompé.

Le coffre le plus précieux qui orne ce palais. Une des grandes somptuosités des femmes de ce tems-là consistoit en de beaux coffres. Le goût s'en est conservé longtemps. Les Lacedemoniens inventerent les serrures. Avant l'usage des clefs, on avoit accoutumé de fermer avec des nœuds. Il y en avoit de si difficiles & merveilleux, que celui qui en savoit le secret, étoit le seul qui pût les délier. Tel étoit le nœud Gordien. Celui d'Ulysse étoit devenu un proverbe, pour exprimer une difficulté insoluble, εἰς τὸ ἀδύνατον διεσπῆς.

On diroit que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche. Ce passage fonde la vérité de la plupart des aventures qu'Homere a chantées.

Chante-

SUR L'ODYSSÉE. 401

Chante-nous l'appareil de ce cheval mémorable. Madame Dacier, après Eustathe, fait un grand mériter à Ulysse de ce qu'il ne dir pas un mor de la seconde chanson de Demodoque, qui étoit les amours de Mars & de Venus, & qu'il demande la suite de la première. *C'est*, dit-elle, *une grande instruction qu'Homere donne aux hommes* Il est dommage qu'Homere ait dit qu'Ulysse avoit entendu avec satisfaction cette seconde chanson. Il est tout naturel qu'Ulysse prenne plus d'intérêt au récit des aventures de Troie.

Ne prends pas au milieu de nous un nom emprunté. Alcinoüs spécifie ceci en détail, pour l'obliger à dire son vrai nom, & non pas un nom supposé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour se cacher.

Chacun dit qu'ils ont quelque intelligence des desseins des nauteonniers. Littéralement, ils connoissent ces desseins. L'hyperbole est forte. On voit que c'est un tour poétique, semblable à la description des statues & des trépieds de Vulcain, & qui étoit familier en ce tems. Si Homere eût voulu qu'on prît ceci à la lettre, auroit-il en tant d'endroits parlé des mariniers Phéaciens, de leurs rames, dont il a fait une épithète qui accompagne toujours le nom de ce peuple? Auroit-il donné cinquante-deux rameurs à Ulysse? Cependant tous les Interpretes, aimant à renchérir sur le merveilleux même d'Homere, veulent qu'Alcinoüs ait fait ce conte prodigieux pour étonner son hôte. Madame Dacier veut même que le but de ce conte soit de forcer Ulysse à dire la vérité; sans cela, le vaisseau Phéacien, au lieu de le ramener dans sa patrie, l'auroit mené par-tout où il auroit dit. La navigation, comme tous les autres arts,

dur, en sa naissance, produire de ces expressions hyperboliques, dont chacun connoissoit le sens. On en parloit suivant l'impression qu'elle faisoit sur ceux qui n'y étoient pas du tout initiés. Les Sauvages de l'Afrique ont regardé les blancs comme les dieux de la mer, & le mât comme une divinité qui faisoit mouvoir le vaisseau.

Alcinoüs parle en deux endroits des navires Phéaciens ; dans l'un il se borne à dire qu'ils ont la vitesse de l'oiseau, ou de la pensée, & il vante la force & l'adresse de ses marins ; ici, il anime ces navires ; l'un de ces passages sert de commentaire à l'autre.

Si l'on vouloit cependant prendre à la lettre les paroles d'Alcinoüs, on pourroit dire que l'antiquité animoit tout dans la poésie. Ainsi le mât du navire Argo étoit fait d'un chêne de Dodone, & avoit la faculté de parler. Ces fables étant crues, au moins par le vulgaire, étoient admissibles dans le système poétique. Alors Homere auroit exagéré l'art des Phéaciens dans la marine, parce qu'ils ramenerent Ulysse, en dépit de Neptune. C'est par la même raison qu'il représente leurs vaisseaux comme étant couverts d'un nuage, qui les rend invisibles. Mais ce qui montreroit qu'Homere n'a pas voulu qu'on crût ces vaisseaux animés, c'est que, lorsqu'on reconduit Ulysse, le Poète, sans recourir au merveilleux, fait mouvoir le navire par des moyens naturels.

Que Neptune avoit résolu de perdre . . . l'un de nos plus fameux vaisseaux. Le but de toutes ces fictions est de louer l'habileté des Phéaciens dans l'art de la marine, ainsi que leur générosité. Probablement un roc entour

SUR L'ODYSSÉE. 403

de la mer , & qui ressembloit à un vaisseau , donna lieu à la fable de cette métamorphose.

Et de couvrir notre ville d'une montagne énorme. Homere , dit-on , a imaginé la chute de cette montagne , pour empêcher la postérité de rechercher où étoit cette Isle , & pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge. Mais le Poète fait seulement entendre que cette montagne menaceroit toujours d'écraser cette ville ; & l'on ne voit pas même que cette menace de Neptune ait été effectuée. Homere donne lieu de penser que les sacrifices offerts à ce Dieu par les Phéaciens , l'empêcherent d'achever sa vengeance,

Fin du premier Volume.



583517

